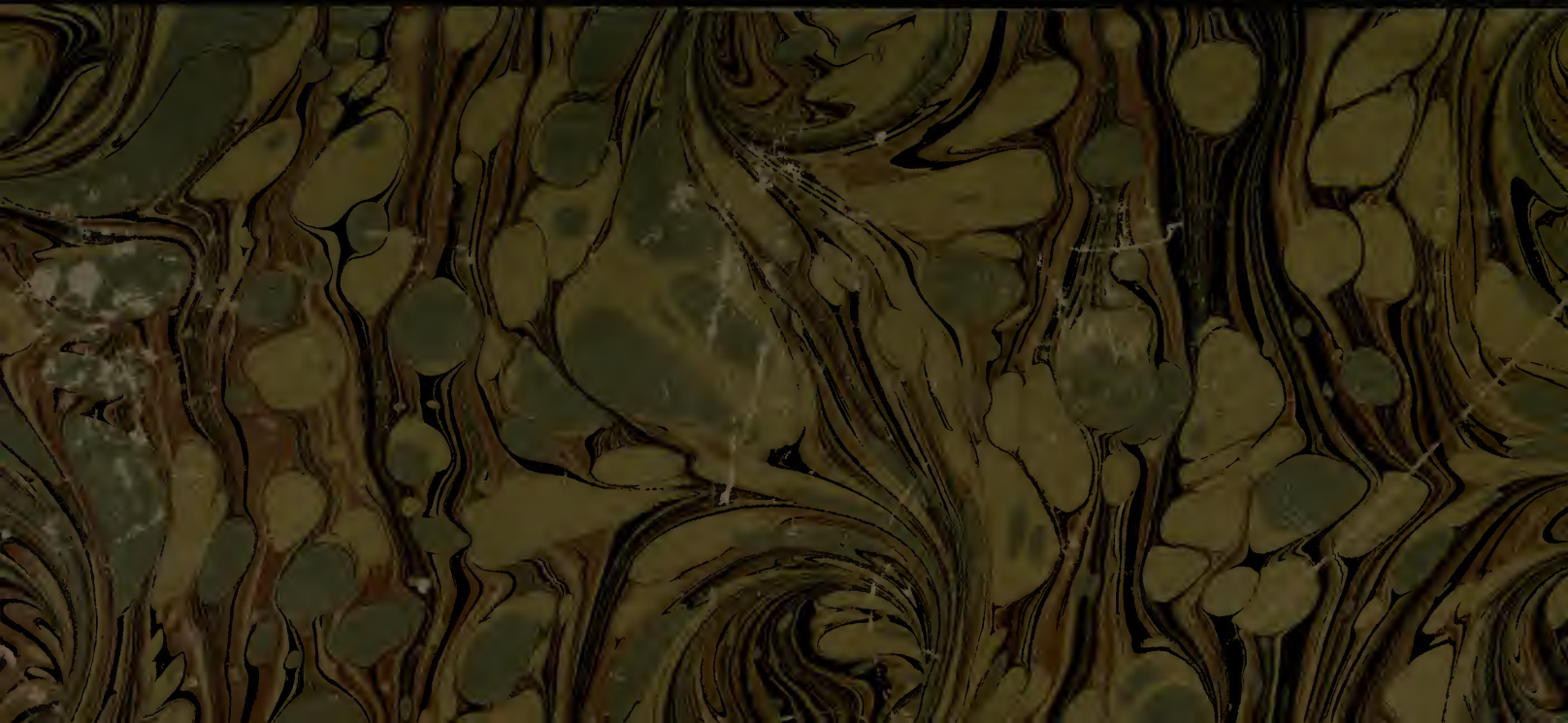
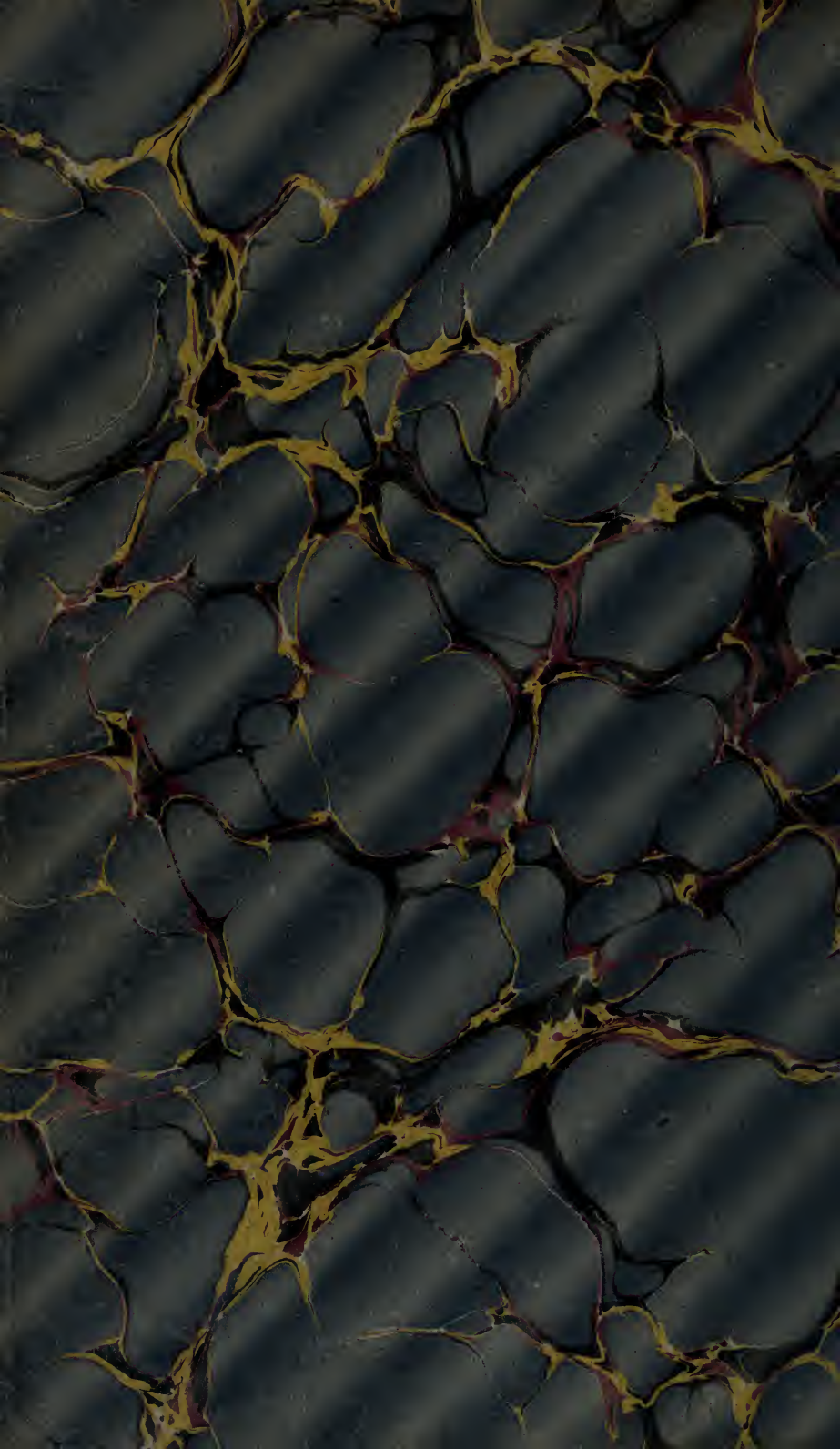
3 1761 05400676 2





MELCHIOR GRIMM

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

DIDEROT, étude..... 1 vol.
ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.... 8 —
MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE..... 1 —

LA REVISION DE LA CONSTITUTION..... Brochure
LA DÉMOCRATIE ET LA FRANCE..... —

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

LF
C864
Ys

MELCHIOR GRIMM

L'HOMME DE LETTRES

LE FACTOTUM — LE DIPLOMATE

AVEC UN APPENDICE

SUR LA CORRESPONDANCE SECRÈTE DE MÉTRA

PAR

EDMOND SCHERER

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1887

Droits de reproduction et de traduction réservés.

48257
25 | 10 | 96

PQ
273
G8S35

MELCHIOR GRIMM

La renommée de Grimm a été tardive. A l'exception de deux ouvrages célèbres et dans lesquels il apparaît surtout comme mêlé à des événements de la vie privée, son nom tient peu de place dans les souvenirs et les correspondances du temps. Voltaire, qui le prenait pour un gentilhomme bohémien, ne le connut qu'assez tard et en Suisse. Marmontel avait été des dîners de garçons que donnait à quelques amis le jeune secrétaire du comte de Frise, mais c'est tout ce qu'il en dit. Dans cette galerie de portraits un peu trop étudiés, posés un peu trop noblement, agréables du reste, qui orne ses *Mémoires*. celui de Grimm est absent. Les mémoires de l'abbé

Morellet présentent la même lacune, et elle est encore plus inattendue chez un ami de Diderot, un partisan de la musique italienne et un hôte assidu des salons littéraires. Morellet ne nomme Grimm qu'une fois, pour l'avoir vu aux vendredis de madame Necker, et il l'oublie dans la liste des hommes de lettres dont il avait fait la connaissance chez le baron d'Holbach. Garat, à la vérité, met Grimm au nombre des étrangers de distinction que Suard avait rencontrés dans le monde, mais Garat déjà était averti; il écrivait après la publication des *Confessions* de Rousseau et de la *Correspondance littéraire* elle-même. Qu'est-ce à dire, et comment s'expliquer l'indifférence apparente des contemporains à l'égard d'un homme qui nous paraît tenir, au contraire, une place assez considérable dans l'histoire littéraire du XVIII^e^ siècle? Comment concilier un rôle si effacé avec l'attachement extraordinaire que Diderot portait à Grimm, avec le portrait surtout que nous a laissé Rousseau, c'est-à-dire le peintre le moins prévenu en faveur de son modèle qui ait jamais tenu le pinceau? Grimm, dans les *Confessions*, est un bon compagnon, recherché, fêté, des plus répandus, doué en même temps d'un ascendant naturel devant lequel pliaient ses amis. Le problème, à y regarder de plus près, ne semble pas insoluble. Les pages des *Confessions* auxquelles je viens de faire allusion se rap-

portent à la jeunesse de Grimm, aux premières années de son séjour à Paris. Il était alors, en effet, homme du monde, passionné de musique et de spectacles, et son amour pour mademoiselle Fel, son rôle comme tenant du coin de la reine, son *Petit Prophète* l'avaient mis à la mode. Peu à peu, cependant, sa vie changea. Il avait entrepris la rédaction de la *Correspondance*, tâche considérable, à laquelle il était obligé de donner beaucoup de temps. De là des habitudes sédentaires. Ses relations avec madame d'Épinay, femme d'une mauvaise santé, achevèrent de l'enlever au monde. C'était une éclipse. L'éclipse fut plus complète encore lorsque Grimm devint courtisan et diplomate, fit de fréquents voyages en Allemagne et de longs séjours en Russie. Forcément éloigné des cercles littéraires, ceux-ci finirent par l'oublier. Ainsi s'explique le silence qui se fait de plus en plus autour de son nom à mesure qu'on avance dans la seconde moitié du siècle. La personne de Grimm, ne l'oublions pas, ne nous est devenue familière que par les *Confessions* de Rousseau et les *Mémoires* de madame d'Épinay. Or la seconde partie des *Confessions*, celle où il est question de Grimm, ne parut qu'en 1788, à la veille de la Révolution, et les *Mémoires* ne virent le jour que trente années plus tard, lorsque l'ami de madame d'Épinay était mort depuis onze ans. C'est à

nous également qu'il était réservé d'apprendre toute la valeur de Grimm comme écrivain, sa réputation littéraire reposant essentiellement, on peut le dire, sur une correspondance qui était destinée à être secrète et qui l'est restée, en effet, jusqu'en 1812. On comprend dès lors ce qui est arrivé. Le Grimm que nous connaissons avait échappé à ses contemporains. Ses débuts, à la vérité, avaient été brillants, ses premiers succès assez vifs, mais il s'était ensuite condamné à une sorte de retraite; il avait disparu, et les révélations qui ont fait de Grimm, pour nous, l'une des figures du XVIII^e^ siècle, sont postérieures à l'existence de la société qui personnifie ce siècle à nos yeux. La célébrité de Grimm est une célébrité posthume. Ajoutons que, pour nous-mêmes, elle était jusqu'ici restée dans le demi-jour. Grimm a été longtemps négligé au milieu des recherches dont l'époque où il vivait est devenue l'objet. Aucune étude importante ne lui avait été consacrée, sauf deux articles de Sainte-Beuve, en 1853, articles d'un grand prix comme tout ce qui est sorti de cette plume, mais dans lesquels le critique s'était exclusivement attaché aux jugements littéraires de son confrère et précurseur. Le fait est qu'on manquait d'informations suffisantes. Une sorte d'anonymat continuait à peser sur le personnage. On avait à peu près dit tout ce que l'on en savait lorsqu'on avait résumé les récits

de son ennemi et de sa maîtresse, et, quant à la *Correspondance*, personne n'était d'humeur à faire de ces nombreux volumes l'analyse rigoureuse, le dépouillement complet sans lesquels il était impossible d'apprécier le penseur, le critique, l'écrivain, et, sous ces diverses faces, de retrouver l'homme.

Hâtons-nous de reconnaître qu'il n'en est plus ainsi. Plusieurs découvertes sont venues coup sur coup, et par une coïncidence inopinée, nous fournir une partie des renseignements qui nous faisaient défaut.

On ne saurait proprement ranger au nombre des sources récemment ouvertes l'ouvrage allemand de M. Danzel sur *Gottsched et son temps*, qui a paru en 1848, mais ce qui est vrai, c'est qu'on avait jusqu'ici négligé d'y chercher les passages qui concernent Grimm. Gottsched avait exercé une influence considérable sur la littérature de son pays. Il en avait été le législateur, l'oracle. Il reste comme le principal représentant de l'époque où régnaient les règles, et où ces règles consistaient dans l'imitation de nos écrivains du XVII^e^ siècle. Ce rôle, soutenu par une incessante activité et de nombreux ouvrages, avait donné au professeur de Leipzig une certaine notoriété de notre côté même du Rhin. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer dans le volume de M. Danzel un chapitre consacré aux relations de

Gottsched avec les hommes de lettres de notre pays, et moins encore de trouver dans ce chapitre des lettres de Grimm, puisque celui-ci avait connu Gottsched avant d'arriver à Paris. Ces lettres ont un double prix pour nous : elle sont curieuses par elles-mêmes, et elles jettent du jour sur une période de la vie de l'écrivain qui était entièrement ignorée.

Les *Mémoires* de madame d'Épinay, où Grimm occupe une si grande place, nous étaient connus sous une forme incomplète; le premier éditeur en avait eu entre les mains une copie défectueuse, ou il s'était permis des retranchements. De nouvelles recherches ont récemment découvert le tort qui nous avait été fait et l'ont réparé. MM. Lucien Perey et Gaston Maugras ne se sont pas contentés de consulter un second manuscrit qui se trouve pour partie aux Archives et pour le reste à la bibliothèque de l'Arsenal; ils se sont, en outre, mis en rapport avec les membres de la famille d'Épinay qui vivent encore, et ils ont été assez heureux pour en obtenir la communication d'un grand nombre de lettres. De ces matériaux sont sortis deux volumes, dont le premier, consacré à la jeunesse de madame d'Épinay, renferme des morceaux qui ne le cèdent en rien aux meilleures pages des *Mémoires*. Le portrait de madame de Roncherolles, ceux de madame de Maupeou et de M. de Preux sont des chefs-d'œuvre de piquant et de grâce.

Le second volume, qui nous retrace les dernières années de madame d'Épinay, n'est pas sans quelques longueurs. Le récit de la ruine du mari et des extravagances du fils y tient trop de place. Mais ce défaut est racheté par les détails donnés sur le séjour de madame d'Épinay à Genève, sur Voltaire, sur Grimm enfin et les voyages toujours plus fréquents auxquels l'obligeaient ses aspirations diplomatiques. Cette partie de la carrière de l'écrivain avait justement, et à l'égal de sa jeunesse, besoin d'éclaircissements. On remarquera en particulier, dans l'ouvrage de MM. Perey et Maugras, un fait qui était resté inconnu, l'imprudence qui obligea Grimm de donner sa démission des fonctions de ministre de la ville libre de Francfort à Paris.

La publication de la correspondance entre Grimm et Catherine a été un événement, j'ose le dire, pour la mémoire de l'un et de l'autre. L'impératrice s'y montre avec tant d'abandon, elle y laisse si bien voir la femme à côté de la souveraine, tout ce spectacle est si nouveau, si étrange, qu'on se prend d'abord à oublier la place que Grimm occupe dans ce commerce épistolaire. Et, cependant, c'est une addition bien précieuse aussi à la biographie de l'écrivain que le chapitre dont elle vient ainsi de s'enrichir. On y prend sur le fait le courtisan, l'homme d'affaires, l'agent politique; on saisit quel-

que chose de cette activité secrète qu'on savait avoir rempli sa vie pendant les vingt années qui précédèrent la Révolution, mais dont on ignorait absolument les détails. La publication de ces inestimables documents est due à la Société impériale d'histoire de Russie, dont les travaux avaient déjà mis au jour plusieurs pièces intéressantes pour l'histoire et la littérature de notre pays. Les lettres de Catherine, qui ont paru en 1878, remplissent tout un volume de la collection ; Grimm avait religieusement conservé ces lettres, il était parvenu à faire sortir de France celles qu'il avait reçues avant 1791, et il avait pris des mesures pour que le tout fût renvoyé à Pétersbourg après sa mort. Il ne paraît pas que Catherine eût mis tout à fait le même soin à conserver les réponses de Grimm. Le fascicule qu'en donna la Société d'histoire russe en 1880 ne renfermait que les débris d'une correspondance qui avait duré vingt ans, mais une heureuse trouvaille dans un château de Pologne en a dernièrement doublé le recueil, et les éditeurs, au lieu de faire de ces lettres un supplément au volume déjà imprimé, ont jugé avec raison qu'il valait mieux les fondre dans une réimpression. M. Jacques Grot, qui s'est chargé de cette nouvelle tâche comme il s'était chargé de la première, vient d'achever un travail auquel il a apporté autant de compétence que de zèle. C'est lui qui a

bien voulu obtenir pour moi de la Société d'histoire russe la communication des bonnes feuilles de la publication dont il s'agit ; je le prie de recevoir, ainsi que ses collègues, l'expression de ma reconnaissance pour cet acte de confraternité littéraire. Je n'ai pas été moins sensible aux services que m'ont rendus M. Wilhelm Creizenach, aujourd'hui professeur à l'université de Cracovie, en me fournissant divers éclaircissements, et M. Walther, de Darmstadt, en faisant copier pour moi les lettres de Grimm qui sont conservées dans les archives grand-ducales de cette ville.

Après tout, le vrai titre de Grimm à notre attention, ce n'est ni ses relations avec Catherine, ni sa liaison avec madame d'Épinay, ni sa brouille avec Rousseau ; tout cela exciterait évidemment moins d'intérêt si Grimm n'était l'auteur de la *Correspondance littéraire* dont M. Maurice Tourneux vient de nous donner une meilleure édition. Parmi les documents dont la récente publication semble appeler une nouvelle étude sur l'écrivain qui va nous occuper, les volumes de M. Tourneux prennent le premier rang.

La *Correspondance littéraire* de Grimm était restée secrète pendant tout le temps qu'elle dura. On a même lieu de s'étonner que le mystère ait été si bien respecté, car il n'est pas un passage, dans les

écrits contemporains, qui trahisse la connaissance du travail si assidu, cependant, si absorbant, auquel se livraient l'auteur et ses secrétaires. L'existence du journal manuscrit ne fut guère révélée que par la publication qui en fut faite en 1812 et 1813. La copie qui servit à cette impression avait été trouvée, dit-on, en 1806, à Berlin, lors de l'occupation française. L'ouvrage, malgré les mutilations qu'il avait subies du fait tant des éditeurs que de la censure, appela tout de suite l'attention, et à l'étranger aussi bien qu'en France. Il s'en fit même une réimpression en Angleterre. Jeffrey, dans la *Revue d'Édimbourg*, lui consacra deux articles; la *Quarterly* alla jusqu'à trois. Byron lisait Grimm à Ravenne, en 1821 : « Un grand homme en son genre, » écrivait-il. Ce succès, non moins que les imperfections de l'édition, engagea M. Taschereau à en donner une seconde, qui parut en 1829 et 1830, en quinze volumes, auxquels on joint un volume de supplément formé des morceaux jadis supprimés par la police impériale. Il restait cependant encore beaucoup à faire pour donner la *Correspondance littéraire* en un état qui pût être appelé définitif. Un grand nombre de passages étaient restés inédits malgré le supplément de 1829 : il importait de les rétablir. Le manuscrit sur lequel avait été faite la première édition ayant été détruit, il fallait tâcher

d'en découvrir un autre afin d'instituer une collation sans laquelle le texte aurait manqué d'une autorité suffisante. Il y avait enfin à ajouter, et beaucoup, aux annotations des précédents éditeurs. Telle est la tâche que s'est imposée M. Tourneux, déjà mis en train et en goût de recherches par la part qu'il avait prise à l'édition des œuvres de Diderot. Son zèle l'a d'ailleurs bien servi. Ayant su que la bibliothèque ducale de Gotha possédait un exemplaire des feuilles manuscrites de Grimm, et s'étant rendu sur les lieux pour en prendre connaissance, il y trouva, outre ce qu'il cherchait, une autre correspondance. C'est celle qu'avait rédigée l'abbé Raynal, et dont l'entreprise de Grimm fut proprement la continuation. Il était donc naturel de l'y joindre, et personne ne reprochera à M. Tourneux de l'avoir mise au jour. Mais le plus grand service que le jeune savant ait rendu au lecteur est incontestablement d'avoir séparé ce qui, dans la *Correspondance littéraire*, appartient au rédacteur principal et ce qui a été l'œuvre de ses collaborateurs et continuateurs. Grimm, après quinze années de labeur, se lassa de sa tâche de nouvelliste et tourna ses vues vers des occupations à la fois plus lucratives et plus honorifiques. Dès 1768, il se néglige, s'absente, et laisse volontiers la plume à Diderot. Madame d'Épinay, qui l'avait certainement déjà aidé, prend également

une part croissante au travail de son ami. Puis vint l'abandon définitif. Grimm, en 1773, partant pour l'Allemagne et la Russie, s'en était remis, pour le gros de la *Correspondance*, à Henri Meister, un jeune Zurichois qu'il s'était attaché comme secrétaire ; de retour à Paris après dix-huit mois d'absence, il fit plus, et, selon l'expression de Meister lui-même, il « lui remit toute la boutique avec ses charges et ses bénéfices ». Il en résulte que, de 1773 à 1790, époque à laquelle le journal prit fin, ce journal n'est plus l'ouvrage de Grimm, et que, pour connaître les opinions et apprécier le talent de celui-ci, c'est aux vingt années précédentes, c'est-à-dire à huit volumes environ sur les seize de l'édition nouvelle, que nous devons nous en tenir. L'importance de cette distinction est mise dans tout son jour par l'erreur où, faute d'avoir été averti comme nous le serons désormais, Sainte-Beuve est tombé dans ses articles des *Lundis*. Il y attribue à Grimm, sur Shakspeare et Montaigne, sur Duclos et Rousseau, des jugements qui datent d'une époque où Grimm était devenu étranger à la *Correspondance*. Le morceau sur Montaigne, en particulier, que Sainte-Beuve qualifie de délicieux, porte visiblement l'empreinte d'une autre manière. Il est plus délicat que n'était Grimm, et moins échauffé que n'était Diderot ; je n'hésite point, pour ma part, à le mettre au compte

de madame d'Épinay, une fine et charmante plume et qui ne me semble pas estimée à son prix[1].

Aux obligations que nous avons à M. Tourneux pour la manière dont il a rempli ses fonctions d'éditeur, nous devons ajouter un texte beaucoup plus complet que celui des éditions précédentes, un grand nombre de lettres jusqu'ici dispersées dans d'autres publications ou inédites, l'abondance des notes, enfin et surtout une table générale à laquelle, après un long usage, je n'ai véritablement pas grand'chose à reprocher. C'est dans cette table qu'on trouvera l'indication, au moyen d'un astérisque, des morceaux qui paraissent aujourd'hui pour la première fois. A la bonne heure, mais pourquoi ne pas avoir plutôt fourni cette indication dans le cours de l'ouvrage, en tête de chacun des articles qu'elle concerne? M. Tourneux s'est ainsi fait tort à lui-même en dissimulant tout ce que son édition présente de vraiment nouveau. Comment aussi ne pas regretter que la table des noms propres n'ait pas été suivie d'un index des sujets traités dans ces volumes? Un pareil travail aurait considérablement facilité l'usage d'un livre destiné à être consulté plutôt qu'à être lu.

1. Une indication du manuscrit de Gotha paraît attribuer l'article dont il s'agit à Meister, mais Meister déclare lui-même qu'il arrangeait à sa façon les pages que lui fournissait madame d'Épinay, et telle a été vraisemblablement ici la part des deux écrivains.

Quant à la biographie de Grimm, M. Tourneux n'a pas cru devoir ou pouvoir l'aborder ; nul, cependant, n'était mieux en état que lui de combler cette lacune de notre littérature, et j'avoue que je lui en veux un peu de m'en avoir laissé le soin.

I

Frédéric-Melchior Grimm naquit à Ratisbonne, le 26 septembre 1723. « Je suis né, dit-il quelque part dans la *Correspondance*, citoyen libre d'une ville impériale. » Et ailleurs, écrivant à Catherine : « Je suis venu au monde sans fortune. » Son père, l'un des pasteurs de la ville, était recteur ou président (*superintendent*) des églises luthériennes du haut Palatinat. Nous ne savons rien de sa famille que par quelques lettres. Sa mère vivait encore en 1769, âgée de quatre-vingt-cinq ans. Il la revit à cette époque, ainsi que des frères, des neveux et des nièces, et se montra enchanté de la visite qu'il leur avait faite. La vanité pouvait y être pour quelque chose, car il avait retrouvé les siens en possession d'une position honorable dans sa ville natale. « Si

Votre Altesse, disait-il à la landgrave de Hesse, passe jamais par Ratisbonne, c'est mon frère aîné qui aura l'honneur de la haranguer en bel allemand, à la tête du *magistrat* (c'est-à-dire du corps municipal), en lui présentant le vin d'honneur. » Grimm recueillit plus tard quelque héritage de ce côté-là.

Fils de pasteur, l'éducation de Grimm dut être soignée. Ses goûts littéraires, en tout cas, furent précoces, témoin la lettre suivante adressée à Gottsched, professeur de philosophie et de poésie à l'université de Leipzig. Grimm n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il écrivit cettte lettre, et il n'avait pas encore quitté Ratisbonne.

« C'est véritablement un acte d'audace inouïe que je me permets, mais le respect inexprimable que m'inspire votre immense mérite m'a donné un tel désir de faire votre connaissance que je n'ai pu y résister plus longtemps. Il est vrai que j'aurais quelques prétextes à alléguer pour excuser ma démarche. Mon frère, qui a servi de compagnon à M. le Dr Steger dans ses voyages, qui a eu l'honneur de faire la connaissance de Votre Magnificence, et qui se trouve en ce moment à Francfort, dans la suite et comme *hofmeister* du baron de Schœnberg, à l'occasion de l'élection impériale, m'a chargé de rassembler pour vous et de vous envoyer les pièces ci-jointes. Je ne nierai pas, cependant, que mon principal motif ne

soit de montrer à Votre Magnificence quelle vénération j'éprouve pour ses incomparables mérites. Je l'avouerai donc sans détour, je suis un jeune homme qui doit se rendre à l'université de Leipzig dans un an et demi. Outre que j'étudie ici, au gymnase, la langue latine et autres branches de la littérature, je trouve mon plus grand plaisir dans les ouvrages des moralistes, et, en général, dans les livres qui me paraissent bien écrits... Notre Ratisbonne, malheureusement, n'a pas une seule véritable boutique de libraire. C'est ainsi que je n'y ai jamais rencontré un seul des incomparables écrits de Votre Magnificence. Mais mon frère, celui dont je parlais tout à l'heure, m'a fait, il y a quelques années, et avant de partir pour ses voyages, le plaisir de me donner votre *Art poétique*, ainsi que le *Traité des études* de Rollin, traduit par Schwab. Je ne saurais décrire la joie avec laquelle j'ai lu ces livres. Mes yeux se sont ouverts pour la première fois et ont vu ce que c'est que la véritable science. Mon frère, en outre, en revenant dernièrement de Leipzig, m'a apporté votre *Traité de l'art oratoire*, que j'ai lu avec la même avidité et qui a achevé de m'ouvrir l'esprit. J'ai découvert que j'avais souvent pris pour des beautés le vernis dont quelques faux savants aiment à se parer. Toutefois, que Votre Magnificence me permette de le lui dire, j'ai trouvé, dans les deux

ouvrages que je viens de nommer, une modestie exagérée. Je tiens pour sot et vil celui qui ne reconnaît pas que l'Allemagne vous doit, à vous uniquement, le développement de sa langue, de sa poésie et de son éloquence, et j'espère vivre assez pour voir l'Allemagne dépasser l'étranger dans toutes ces branches de la littérature. Et c'est au grand Gottsched qu'on le devra, car c'est par ses glorieux efforts que le bon goût a été réhabilité dans notre patrie. C'est lui qui a éperonné ses concitoyens et les a poussés à la noble imitation des anciens Grecs et Romains et des modernes Français. Mais il m'est impossible, aujourd'hui, de croire que l'Allemagne ne soit pas tout aussi avancée que les autres États. En Italie, le mauvais goût règne généralement. La France est très avancée; mais à un Boileau, un Rollin, un Fontenelle, un Voltaire, en un mot à toutes les grandes lumières de ce pays, n'avons-nous pas notre Gottsched à opposer? Ce que l'Angleterre admire dans son Newton, son Addison, son Steele, etc., ne le vénérons-nous pas aujourd'hui dans notre immortel Gottsched ? En lui tout seul nous possédons réuni tout ce qui, dans les autres pays, existe divisé. Et si la France se glorifie de sa madame Dacier, nous pouvons nous vanter de notre madame Gottsched !

» ... L'admiration que je ressens pour Votre Magnificence a été souvent pour moi d'un grand avan-

tage. C'est elle en particulier qui m'a valu l'intime amitié de M. de Schœnberg, le digne fils du ministre de Saxe. D'une tête excellente et d'un esprit ouvert, il a toujours trouvé son plus grand plaisir à feuilleter avec moi vos écrits. Il a fini par m'appeler le *critique*, parce que nous mettions tout en question et jugions tout selon notre sentiment : « Critique, me disait-il quelquefois, j'ai entendu aujourd'hui un mauvais sermon ; c'était contraire au bon goût ! »

La lettre est longue et, quelque amusante qu'elle soit par sa naïveté, je n'ose la donner tout entière. Le jeune enthousiaste envoie au maître, avec diverses productions du cru natal, des poésies de sa propre façon, une satire contre les contempteurs de la philosophie et une ode. Il s'enhardit enfin et ne cache pas que son plus ardent désir serait, possédant déjà le portrait de Gottsched en tête d'un de ses ouvrages, d'avoir également celui de madame Gottsched, auteur aussi de plusieurs livres. Il avait lu un de ceux-ci et il en avait remporté la conviction que personne n'était digne d'être uni à une pareille femme, excepté Gottsched lui-même. Grimm termine en se plaignant de nouveau de l'état de la librairie dans la ville qu'il habite. Il a vu dans les journaux l'annonce du *Théâtre allemand selon les règles des anciens Grecs et Romains*, recueil de pièces dramatiques de divers auteurs, dont Gottsched avait commencé la publica-

tion l'année précédente; il a chargé son libraire de lui rapporter cet ouvrage de la foire de Leipzig, et il l'attend avec une impatience qu'il ne saurait décrire, mais il craint que ce ne soit en vain. Cet homme ne lui avait-il pas promis les *Essais critiques* depuis plus d'un an, et il ne les a pas encore reçus : « Telle est, dit-il, la difficulté d'avoir de bons livres à Ratisbonne ! »

La candeur juvénile de cette lettre n'aurait pas suffi pour me la faire citer, mais à part le coup d'œil qu'elle nous permet de jeter sur la condition des lettres en Allemagne au milieu du siècle dernier, il semble qu'on y saisisse déjà deux des traits du caractère de Grimm tel que nous le verrons se dessiner plus tard : la curiosité de l'esprit et le manque de mesure et de finesse dans la flatterie, — à moins pourtant que la finesse en ce genre ne soit précisément de n'y pas y mettre de mesure. Grimm était né courtisan. Précoce et utile savoir-faire ! N'oublions pas qu'il se trouva de bonne heure dans une position de dépendance et presque de domesticité. Les fils du pasteur de Ratisbonne avaient besoin de protecteurs. La lettre que je viens de citer a ceci de curieux qu'elle nous montre le frère aîné remplissant précisément les offices dans lesquels Melchior devait lui-même débuter. Il sert de compagnon de voyage à l'un, il est attaché à la maison de l'autre. Nous allons

bientôt voir notre Grimm *hofmeister* à son tour et, qui plus est, dans la même famille. Ratisbonne était, depuis quatre-vingts ans, le siège des diètes d'empire ; le baron, plus tard comte de Schœnberg, qui représentait la Saxe électorale à la diète, y résidait. Protestant lui-même, il y avait fait la connaissance du superintendant ecclésiastique et s'était intéressé au sort de ses enfants. Ainsi que nous venons de le lire, il avait pris l'aîné à son service et l'avait emmené à Francfort. Le second, le nôtre, achevait pendant ce temps ses études au gymnase, où il avait pour camarade et ami l'un des fils du comte. Ces Schœnberg ou Schomberg, comme on les appelait chez nous, étaient, j'imagine, de la même souche que les Schomberg de Misnie qui s'étaient établis en France dès le XVI^e^ siècle et qui nous ont donné trois maréchaux, celui, entre autres, qui épousa Marie de Hautefort, l'amie de Louis XIII et l'ennemie de Richelieu. Jean Frédéric de Schœnberg, le protecteur de Grimm, était, en Saxe, conseiller privé, ministre du cabinet, et, nous l'avons dit, ambassadeur près la diète. Il eut deux fils, dont le second entra au service de son pays et suivit exactement la même carrière que son père, tandis que l'aîné, Gottlob, entra au service de France, devint lieutenant général et ne quitta notre pays qu'à la Révolution. C'est avec celui-ci, plus jeune que lui de trois ans, que Grimm s'était

lié sur les bancs de l'école : « C'est mon ami depuis l'âge de onze ans, écrivait-il à Catherine en 1790; il risque d'être ruiné de fond en comble par la sublime Assemblée nationale, ainsi que tout le militaire de France; mais il est philosophe et il n'a qu'une passion : c'est celle de la bonne femme. » (Catherine elle-même.) M. Tourneux a publié cinq lettres du général Schomberg à Grimm, auxquelles il en faut ajouter trois autres communiquées par Grimm à la tsarine. Ces lettres sont intéressantes à plus d'un titre. Schomberg s'y montre admirateur enthousiaste de Frédéric, de Catherine et de Voltaire, qu'il n'appelle que l'homme admirable. Il a conservé le goût des lettres, cite son Horace et se console dans l'émigration par la lecture de Plutarque, grâce auquel, dit-il, il est parvenu à se rendre presque aussi heureux que s'il était mort. Pessimiste prononcé, bien que sans aigreur, il se raille des profondeurs de sagesse et de bonté qu'on attribue à la Providence. Ses relations avec Grimm, après cinquante années de connaissance, étaient restées des plus affectueuses : « Veuillez, lui demande-t-il, écrire de temps en temps quelques lignes à votre ami le plus ancien, le plus fidèle et le plus tendre. »

Le second des fils du comte de Schœnberg, celui qui revêtit des fonctions publiques en Saxe, avait huit ans de moins que son frère, de sorte que Grimm,

qui avait été le camarade de l'un put être le précepteur de l'autre. Il l'avait eu pour élève pendant quatre ans, dit-il à Catherine en le recommandant pour un cordon de Saint-André.

Mais revenons au collégien que nous avons laissé au gymnase de Ratisbonne, envoyant à Gottsched des épîtres tout émues de crainte et d'admiration. Il annonce, dans une seconde lettre, un nouveau fruit de sa veine poétique. Il a fini par se procurer le *Théâtre allemand*, et il s'est mis en tête de faire, lui aussi, une tragédie. Melchior en est déjà au troisième acte; il espère avoir fini pour l'époque de la foire et envoyer alors son ouvrage à Gottsched pour le soumettre à son jugement. Il faudra que le maître soit bien difficile pour ne pas être satisfait, car son disciple lui apprend qu'avant de se mettre à l'œuvre il a eu soin de lire la *Poétique* du professeur, et il l'assure qu'il s'est appliqué à observer les trois unités et toutes les autres règles dont il a connaissance. Gottsched, à en juger par une troisième lettre, accueillit, en effet, assez bien l'essai du jeune homme. Grimm lui écrit en vers, cette fois, et, dans un morceau où la pesanteur du style fait contraste avec l'ardeur des sentiments, il remercie de son approbation le grand esprit que l'on place à bon droit à côté d'Horace et auquel Boileau est obligé de céder la palme.

Le départ de Grimm pour l'université de Leipzig mit fin pour le moment à cette correspondance. Il allait faire la connaissance personnelle et entendre les leçons de l'illustre professeur ! Gottsched l'accueillit paternellement ; il lui donna des conseils au sujet de sa pièce, lui indiqua des lectures à faire, si bien que le jeune homme finit par mettre de côté son premier essai et par refaire l'ouvrage sur un nouveau plan. Ainsi refondue, *Banise* parut, en 1743, dans l'un des volumes du *Théâtre allemand*. L'auteur avait alors vingt ans. Il la revit encore, et, nous dit-on, l'améliora considérablement pour la seconde édition du recueil où elle figurait. Le succès ne se borna pas, d'ailleurs, à l'honneur de l'impression. La pièce fut représentée, en 1747, à Strasbourg et à Francfort, et, à ce que nous assure Gottsched, aux applaudissements des spectateurs. Les lecteurs de Goethe se rappelleront peut-être que Wilhelm Meister avait trouvé la *Deutsche Schaubühne* dans la bibliothèque de son grand-père, et que Chaumigrem, le tyran de la tragédie de Grimm, figure parmi les marionnettes du théâtre de l'enfant. Une gloire à laquelle Grimm fut certainement plus sensible encore est la flatterie recherchée dont *Banise* fournit l'occasion à Frédéric. Le roi, la première fois qu'il reçut Grimm, l'accueillit en lui déclamant le commencement de la pièce et en y mettant une verve

dont le souvenir, longtemps après, attendrissait encore l'auteur. On se demande comment Frédéric, assez peu versé dans la littérature allemande, savait ces vers par cœur. Les avait-il appris tout exprès? Un juge plus compétent, il faut le dire, s'était montré moins flatteur. Lessing rangeait *Banise* au nombre des pièces qu'il reprochait à Gottsched d'avoir fait fabriquer à la mode française au lieu de consulter le goût et le génie de sa nation. Mais à l'époque où Lessing s'exprimait ainsi, Grimm, nous le verrons, était devenu de l'avis de son critique et ne demandait pas mieux que de brûler lui-même ce qu'il avait adoré.

Grimm avait tiré le sujet de sa tragédie d'un roman d'aventures chevaleresques, *la Banise asiatique, ou le Pégu sanglant mais triomphant.* Cet ouvrage, d'un auteur célèbre du siècle précédent, Anselm von Ziegler, avait eu une vogue extraordinaire en Allemagne. Outre les nombreuses éditions qui en avaient été faites, il avait donné lieu à toutes sortes d'imitations; il y eut une Banise allemande, une Banise anglaise, princesse de Sussex, une Banise égyptienne. Le théâtre s'était à son tour emparé du sujet, et l'héroïne orientale avait fourni à la scène quelques-unes de ces représentations populaires où la boursouflure se mêlait aux arlequinades et qui faisaient le désespoir de Gottsched. Grimm, au té-

moignage de son maître, avait suivi d'aussi près qu'il avait pu le roman de Ziegler, mais en se proposant, bien entendu, d'exciter les vraies passions tragiques, la pitié et la terreur. A mon sens, il aurait voulu provoquer la gaieté qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Les unités y sont; l'action commence à l'aube, finit à midi et se passe tout entière dans un temple, où, comme dans *Athalie*, tout le monde semble s'être donné rendez-vous. Ce temple est celui de Karkovita, le dieu de la guerre du Pégu. Il y a un usurpateur, Chaumigrem, qui a fait périr l'empereur légitime du pays et qui rappelle visiblement la fille de Jézabel, mais le défunt a laissé une fille, dont Chaumigrem entend se débarrasser en la sacrifiant sur l'autel de Karkovita, à moins pourtant qu'elle ne consente à l'épouser. Cette fille, qui est Banise, ne rappelle naturellement que de loin le petit Joas, mais, en revanche, il y a un mauvais grand-prêtre qui est tout à fait Mathan, et un chef des gardes du corps qui est copié sur Abner. Au second acte, le ton s'élève; on y lit un monologue de Banise adressé au jour qui va finir ses peines, puis une scène avec Chaumigrem, partagé entre la passion et la vengeance, et enfin un nouveau monologue de l'héroïne qu'il est difficile de lire en gardant son sérieux :

Dieux, donnez-moi donc seulement la paix avec moi-même !

Aujourd'hui un joug inconnu pèse continuellement sur moi;
Rien ne me rassasie plus, et je l'avale tout de même [1].

Je ne sais comment donner une idée de la versification de Banise. Il faudrait pour cela remonter jusqu'à l'enfance de notre théâtre, et encore aurait-on peine à y rencontrer quelque chose d'aussi parfaitement enfantin, une déclamation aussi plate, une manière aussi empêtrée. On dirait un écolier s'exerçant à écrire dans une langue qu'il est en train d'apprendre. Pas un vers heureux, pas un passage lisible. L'impression qui domine dans l'esprit du lecteur lorsqu'il a achevé cette étrange production est un sentiment de surprise en voyant d'où sont parties la langue et la littérature de l'Allemagne, ce qu'elles étaient encore au milieu du siècle dernier, ce qu'elles devinrent à cinquante ans de là.

Il semblerait que Grimm, à Leipzig, eût dû subir pour toute la vie l'influence du maître dont les écrits lui avaient inspiré tant d'admiration et près duquel ses débuts littéraires avaient trouvé un si bienveillant accueil. C'est le contraire qui arriva, et ce furent les leçons d'un autre professeur qui donnèrent à son esprit la direction définitive. Ernesti était un homme d'un mérite hors ligne et qui à une profonde érudition unissait un goût sévère. Ses éditions de

1. *Nichts macht itz mehr satt, und ich verschlinge es doch.*

divers auteurs grecs et latins, celle de Cicéron surtout, on fait époque dans l'histoire des études classiques. Il n'a pas moins marqué dans la théologie, et par les mêmes qualités de bon sens et de sagacité. Sans se porter en novateur, ni tirer de sa méthode toutes les conséquences qui devaient en découler plus tard, il fut le premier à insister sur l'application aux livres saints des règles d'interprétation qui faisaient loi pour les autres ouvrages de l'antiquité. Écrits dans la langue de leur temps, rédigés dans des circonstances et pour des lecteurs déterminés, il fallait, selon Ernesti, avoir égard avant tout à leur sens grammatical et à leur caractère historique. L'usage dogmatique ou édifiant n'était pas exclu, loin de là, mais il ne pouvait venir, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'après l'intelligence humaine du texte. Tel a été le point de départ d'une grande révolution, l'étude critique de la Bible. Quand Ernesti tourna ses études vers la théologie, Grimm avait depuis longtemps quitté Leipzig, mais il n'oublia jamais l'impression qu'il avait reçue de l'enseignement philologique d'un si bon maître. Il avait surtout conservé le souvenir d'un cours sur le *De Officiis*, dans lequel les beaux développements moraux s'alliaient à l'interprétation du livre. Il aimait à rappeler ces souvenirs; le nom d'Ernesti se trouve sous sa plume dès son premier écrit, les *Lettres au*

Mercure, et, à plusieurs reprises, dans la *Correspondance littéraire;* Grimm se plaît à rapporter à son ancien professeur sa connaissance de l'antiquité; il vante le grand goût et le grand style qui le distinguaient; il prétend n'avoir jamais rencontré à Paris qu'un seul homme qui sût le latin comme le demandait Ernesti, et cet homme était un Italien, Galiani! Citant une inscription composée dans cette langue par « l'illustre et cher abbé » : « On pilerait, dit-il, l'Académie des inscriptions tout entière dans un mortier plutôt que de lui faire faire une inscription dans ce goût-là. » Le ton ici est à remarquer; Grimm a la conscience de la supériorité qu'une solide instruction lui donne sur la légère et superficielle culture du monde où il vit. Mais je n'hésite pas à attribuer également à l'influence d'Ernesti le changement qui s'opéra, à Leipzig, dans les inclinations du jeune homme. Quand il quitta l'Université, il avait rompu intérieurement, non seulement avec Gottsched, mais avec lui-même, avec ses premiers penchants et ses premiers essais. Sa propre *Banise* ne lui inspirait plus que la pitié; il avait reconnu, au contact des grands modèles et à l'épreuve des leçons sévères, que son tour d'esprit ne le portait pas à la poésie; le sens critique s'était éveillé en lui, et c'est vers la discussion et le raisonnement qu'il se tournera désormais.

Grimm ne resta guère plus de deux ans à Leipzig, et il ne paraît pas y avoir suivi un cours d'études bien déterminé. Il y vivait, malgré la différence des conditions, — c'est sa propre expression, — dans l'intimité de Gottlob Schœnberg, lisant avec lui Tite Live et Cicéron et fréquentant avec lui les cours d'Ernesti et de Mascov. Faute de ressources suffisantes, selon toute apparence, il abrégea ses études et revint à Ratisbonne pour se charger de l'éducation du jeune frère de son ami. Au besoin, secrétaire du père dans les voyages de celui-ci. C'est en cette qualité, du moins tout l'indique, qu'il alla à Francfort, en 1745, lors de l'élection de François 1^er^ à l'empire. Nous assistons ici à l'entrée de Grimm dans le monde. Ses lettres à Gottsched, avec lequel il a repris sa correspondance, nous le montrent également occupé des événements publics qui s'accomplissent devant lui, des manèges qui forment le dessous habituel des affaires humaines, et des plaisirs qui ne pouvaient manquer à une réunion de princes de l'empire. Grimm donne à son correspondant des nouvelles de la Neuber, cette actrice que Gottsched avait associée à ses tentatives de régénération du théâtre. Elle va jouer *Britannicus*, mais elle a affaire à forte partie; la foule préfère Arlequin et le beau monde court à la pantomime. Dans ses réflexions sur la politique, Grimm trahit déjà les penchants qui finirent

par l'emporter chez lui sur les goûts mêmes de littérature et de théâtre, je veux dire l'intérêt qu'il trouve au spectacle des hommes et des choses. « J'ai été ici, écrit-il, le témoin de tout ce qui s'est fait, et j'ai eu un bonheur tout particulier, celui de voir de près. C'est aujourd'hui que l'empereur a reçu les hommages de la ville... On a ici la meilleure occasion possible d'observer toute espèce d'individus, et si j'avais seulement une parcelle de l'esprit de notre poétesse comique (madame Gottsched), je crois que je pourrais écrire d'excellentes comédies et de mon fonds. »

Grimm, après ce piquant intermède d'une diète d'élection, passa encore trois ans dans la maison Schœnberg, séparé de son ami Gottlob qui achevait ses études universitaires, mais donnant ses soins au jeune frère, travaillant pour son propre compte, et continuant d'écrire à Gottsched, sans lui dissimuler toutefois le changement qui était survenu dans ses inclinations. Au sujet d'une réimpression de la *Deutsche Schaubühne :* « J'ai toujours jugé ma *Banise*, écrit-il, indigne de figurer dans cette collection. Le ciel n'a évidemment pas voulu que je devinsse un poète, quelque amour et quelque respect que j'aie pour la poésie. D'un côté la conscience du manque de talent naturel, d'autre part ma position, ont été cause que j'ai renoncé à la poésie, ou

plutôt à la versification, presque dès le début de mes études universitaires. C'est à la bienveillance qui vous porte à encourager les essais des jeunes gens que ma *Banise* doit d'avoir été admise dans votre recueil, mais comme il ne peut plus être question de me donner des encouragements, et puisque j'ai renoncé entièrement aux occupations de ce genre, vous avez parfaitement le droit d'omettre ma pièce dans une nouvelle édition et de la remplacer par une meilleure. »

Parmi les occupations qui avaient succédé, pour Grimm, aux tentatives poétiques, il en était de fort sérieuses, témoin une dissertation latine qu'il publia, en 1747, en l'honneur de Gottlob Schœnberg qui venait de terminer ses études à Leipzig. C'est un vieil usage académique, en Allemagne, que de célébrer un souvenir ou d'honorer un personnage par la publication d'un mémoire scientifique et, bien entendu, in-quarto et en latin. Grimm avait pris pour sujet les changements apportés au droit public impérial sous le règne de Maximilien I^er^. Dans ce travail approfondi, détaillé, il passait en revue toutes les modifications que la constitution germanique avait subies pendant la période désignée. En somme, une étude historique et juridique tout à fait recommandable pour un jeune homme de vingt-trois ans.

Les passe-temps de Grimm n'étaient pourtant pas

tous aussi graves. Sa vocation littéraire, en se transformant, s'était portée vers la critique et vers la France. Il écrit, dans un journal de Ratisbonne, un article sur les poésies d'Ulrich von Kœnig ; il est à l'affût des *Nouvelles littéraires* de Raynal, lit nos auteurs et, selon toute apparence, se prépare déjà à aller à Paris. On parlait certainement le français dans la famille Schœnberg, comme on le faisait alors dans toute la société polie de l'Allemagne ; Grimm l'y avait appris, et il en savait déjà assez pour se croire en état de l'écrire. Ayant rencontré le *Mémoire sur la satire* de Voltaire, il eut un moment l'idée de le faire réimprimer avec une introduction française de sa façon.

L'événement qui devait décider de la direction de toute sa vie arriva enfin. C'est dans les derniers jours de 1748, ou au commencement de l'année suivante, que Grimm partit pour la France. On ne sait pas positivement pour quel motif, mais on peut supposer que, sans carrière et cherchant fortune, il s'était décidé à la chercher au loin et n'attendait qu'une occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Son élève, le plus jeune des fils du comte de Schœnberg, était envoyé à Paris, probablement pour un court séjour, car son âge n'en comportait pas davantage, et Grimm fut naturellement désigné pour l'accompagner. Ce n'était pas tout, cependant, que de

franchir les distances ; une fois à Paris, il fallait y vivre. L'intérêt qu'on lui portait dans la famille Schœnberg dut l'y aider. Le jeune aventurier était d'ailleurs, avant même son départ de Ratisbonne, en relations avec le baron de Studnitz, qui, sans mission régulière, représentait le duc de Saxe-Gotha en France. Or le jeune prince héréditaire de cette maison était justement en séjour à Paris, avec gouverneur, chapelain, tout un établissement, de sorte qu'il ne fut pas très difficile de trouver près de lui une position pour notre Melchior. « Il servait de lecteur au prince, dit Rousseau, en attendant qu'il trouvât quelque place, et son équipage très mince annonçait le pressant besoin de la trouver. » Rousseau est si mauvaise langue, si sujet à caution dans tout ce qui regarde son ancien ami, que j'ose à peine noter l'accusation d'avoir demeuré quelque temps « chez des filles du quartier Saint-Roch ». Ce qui est certain, c'est que le provisoire même qu'il avait dû accepter, ainsi que les protections qui le lui avaient procuré, conduisirent bientôt Grimm à une situation plus sortable. Le comte de Frise[1], compatriote du comte de Schœnberg, entendit parler du jeune étranger, et celui-ci lui ayant plu, il se l'attacha comme secrétaire. Le secrétaire, raconte Marmontel, ne

1. Proprement Friesen, mais les contemporains et Grimm lui-même, dans ses lettres à Gottsched, écrivent constamment Frise.

tarda pas à devenir l'ami intime de son patron, brillant officier de vingt ans, d'une jolie figure, de beaucoup d'esprit, prodigue de sa fortune et livré au plaisir. Un homme qui, malgré sa propre jeunesse, montrait un caractère sûr, et qui pouvait être le confident d'une vie de dissipations sans s'y abandonner lui-même ni perdre la tête, cet homme devait être précieux à un étourdi tel que Frise. Lorsque, trois ou quatre ans plus tard, Grimm entreprit la *Correspondance*, y trouva son gagne-pain, mais eut en revanche besoin de tout son temps, il quitta le service du comte tout en continuant de demeurer chez lui.

Si Grimm, avec son sens pratique imperturbable, ne perdit jamais de vue l'essentiel, c'est-à-dire sa fortune à faire, son avenir à assurer, ce n'est pas à dire pour cela qu'il restât étranger aux plaisirs qu'une ville comme Paris offrait à ses vingt-cinq ans, plaisirs où l'esprit et les lettres avaient du reste leur part. Grimm donnait une fois par semaine, dans son appartement de l'hôtel de Frise, des dîners de garçons, dont étaient Diderot, Rousseau, Helvétius, Marmontel, et où « régnait, nous dit ce dernier, une liberté franche ». Rousseau, s'il faut en croire le même témoin, se distinguait dans ce monde joyeux par une réserve craintive, une susceptibilité inquiète, une attitude d'observation et de défiance. Les récits de l'auteur

des *Confessions* ne nous offrent rien de semblable. Ils nous font assister à d'autres repas, ceux que Jean-Jacques lui-même donnait quelquefois à Grimm et à Klupffel, ses plus intimes amis de cette époque. « La sensualité ne présidait pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléait, et nous nous trouvions si bien ensemble que nous ne pouvions plus nous quitter. » On plaisantait Grimm de ses germanismes, car, nous fait-on observer, « il n'était pas encore devenu puriste ». Klupffel, lui, payait son écot en polissonneries. Et les polissonneries, ainsi que le montre la suite du récit, ne se bornaient pas toujours aux propos de table. Il y a une aventure de la rue des Moineaux qui ne supporte guère d'être redite, et dont je ne parlerais point si je n'en trouvais le souvenir dans une lettre écrite quinze ans après. Klupffel, malgré son genre particulier de gaieté, était, à l'époque de son séjour à Paris, le chapelain du jeune prince de Saxe-Gotha. Il devint ensuite le gouverneur du prince à la place du comte de Thun, puis échangea ces fonctions contre quelque autre place à Gotha même, se rangea et se maria. Il revoyait quelquefois Grimm dans les voyages que celui-ci faisait en Allemagne et il lui écrivait dans les intervalles pour lui demander toute sorte de services. C'est Grimm qui lui faisait faire ses perruques à Paris, qui envoyait à sa femme de l'élixir pour les dents, et qui faisait

graver le frontispice de l'*Almanach* de Gotha, à la naissance duquel nous fait assister une correspondance publiée par M. Tourneux. Klupffel avait conservé un souvenir non moins fidèle à Rousseau. « J'avoue que je serais bien charmé de le revoir, écrit-il à Grimm. Vous savez comme j'ai été avec lui. Je l'aime toujours parce que je ne puis que me le représenter toujours tel que je l'ai connu. » Et une autre fois, après avoir lu les *Lettres de la montagne :* « Ce pauvre Rousseau s'écarte furieusement de mon système de tranquillité générale. Aussi faudra-t-il l'abandonner et ne garder de lui que ce qu'il a été dans la rue des Moineaux. » Il est juste, toutefois, de rappeler qu'il y a, dans la correspondance de Rousseau, une lettre de cette époque même, adressée à Klupffel, et du ton le plus affectueux. Rousseau voudrait pouvoir espérer de le revoir. « Ce serait une grande consolation pour moi de vous embrasser encore une fois en ma vie et de retrouver en vous l'ami tendre et vrai près duquel j'ai passé de si douces heures et que je n'ai jamais cessé de regretter. »

C'est au beau temps de l'amitié, de la jeunesse et des rêves que nous rapporterons l'anecdote racontée par Garat : Rousseau, Diderot et Grimm s'enflammant un jour d'un projet de voyage en Italie, à pied, à frais communs, avec une bourse où chaque mise

ne devait être que de cent louis et avec la carabine sur l'épaule pour défendre au besoin la bourse. On passait le Cenis ou le Saint-Bernard, on poussait jusqu'au fond de la Calabre. On plaisantait d'avance sur les aventures que devait faire naître l'intempérance de paroles de Diderot, et dont le pauvre Rousseau devait être la victime. « Je riais alors comme eux, disait Jean-Jacques, mais depuis j'y ai réfléchi. » Le malheureux faisait remonter jusqu'à ces plaisanteries de jeunesse les complots qu'il croyait ourdis contre lui.

La note la plus fâcheuse pour Grimm, à ce moment de sa vie, est son intimité avec le comte de Frise lui-même. Besenval, qui avait beaucoup connu ce dernier, qui se vante d'avoir été dans sa plus étroite confidence, qui se donne même pour le complice de ses intrigues galantes, n'en a pas moins laissé un triste portrait. La mère de Frise, la comtesse de Cosel, étant une fille naturelle d'Auguste II, l'Électeur de Saxe et le roi de Pologne, Frise se trouvait être neveu du maréchal de Saxe. Il dissipa très jeune une grande fortune et eut recours à la protection de son oncle, sous les ordres duquel il servit. Présent à la prise de Maestricht, ce fut lui qui fut chargé d'en porter la nouvelle au roi. Doué d'une figure agréable et d'un vif esprit, il se distinguait malheureusement par les raffinements de déprava-

tion que personnifient les héros de Richardson et de Laclos. La galanterie n'allait plus, dans ce monde-là, sans la cruauté, sans le plaisir de désoler, de flétrir les victimes d'une odieuse stratégie. Besenval, qui, je le répète, avait trempé dans les complots de son ami, ne peut s'empêcher de prononcer, à cette occasion, les mots de méchanceté et de noirceur. Il est vrai que le même écrivain, à la mort de Frise, avait vanté en vers la magnanimité du défunt et les « mille vertus qui paraient sa jeunesse ». On regrette pour Grimm que tel ait été son hôte et son protecteur. Son nom figure justement dans une lettre du comte, et mêlé, il faut le dire, à une plaisanterie à la fois profane et libertine.

On voit assez bien, en somme, ce que pouvait être Grimm à cette époque de ses débuts à Paris : spirituel et séduisant, car il réussit très vite; bon compagnon, mais gardant un certain quant-à-soi; souple au besoin, mais exerçant de l'ascendant autour de lui; c'était déjà Tyran le Blanc. Je supppose qu'il imposait malgré lui à Rousseau, dont il fut quelque temps l'ami le plus intime. La musique les avait liés; ils jouaient tous deux du clavecin, et Grimm bâtissait des paroles pour les airs de l'autre. Cette liaison avait conduit Grimm à des relations encore plus étroites, mais surtout plus durables, avec Diderot. C'est également Rousseau

qui l'avait introduit dans l'hôtel du baron d'Holbach, dont il devint l'un des familiers, et à la Chevrette, chez madame d'Épinay, à cette époque tout entière encore à Francueil. Grimm, au témoignage des *Confessions*, n'était pas depuis deux ans à Paris qu'il avait pris pied dans le grand monde, recherché et fêté de tous. La conséquence en était que le pauvre Jean-Jacques commençait à se sentir négligé. Les liens du nouveau Parisien avec l'Allemagne s'étaient également relâchés. Grimm écrit plus rarement à Gottsched et ne lui écrit plus qu'en français; bientôt il ne lui écrira plus du tout. Je ne prendrai pourtant pas congé de cette correspondance sans en tirer un *post-scriptum :* « Mon adresse est à l'hôtel de Frise, rue Basse-du-Rempart, faubourg Saint-Honoré, sans autre qualité, car je n'ai plus celle de secrétaire du comte de Frise. Les gens de lettres de ce pays-ci aiment mieux n'être rien que d'être attachés à quelqu'un. J'ai suivi leur exemple; je me suis fait un petit revenu d'une occupation littéraire et, quoique je n'aie plus l'honneur d'être attaché à M. le comte de Frise, j'ai pourtant celui de demeurer dans sa maison. Je vous supplie, monsieur, d'être exact dans les adresses pour la sûreté de vos lettres. » Il revient, une autre fois, sur cette question des adresses, à laquelle il paraît attacher une grande importance : « Je vous supplie de ne jamais me donner ni qualité,

ni titre ; l'un et l'autre sont ridicules en ce pays-ci, où l'on trouve qu'un honnête homme ne peut rien porter de plus honorable que son nom tout court. » Grimm ne sera pas toujours si dédaigneux des titres ; lorsqu'il en aura, il ne trouvera pas du tout mauvais qu'on les lui donne. Mais le passage qu'on vient de lire nous avertit qu'un changement notable s'est accompli dans sa vie : Grimm a renoncé à la domesticité qu'il s'était habitué dans sa première jeunesse à regarder comme sa destination naturelle ; c'est à sa plume qu'il a pris le parti de demander la fortune ou du moins l'indépendance.

Rappelons, avant d'aborder l'histoire littéraire de Grimm, deux passions romanesques et malheureuses qu'il éprouva dans les premières années de son séjour à Paris. La première, au dire de Meister, resta toujours un secret pour celle qui l'avait inspirée, une princesse allemande, sans jeunesse, nous dit-on, sans beauté et même sans esprit, mais à qui Grimm n'en avait pas moins voué en secret un attachement exalté. « Cet amour, pour être le plus pur, le plus platonique du monde, n'en dévorait pas moins son cœur et son imagination. Le premier de ses amis qui, je ne sais par quel hasard, pénétra ce terrible secret, fut l'abbé Raynal. Les confidences qu'il ne put refuser alors au zèle d'un ami si profondément touché de sa passion et de son malheur, les

lièrent plus intimement, et c'est à cette liaison qu'il dut l'offre que lui fit l'abbé de lui céder sa *Correspondance littéraire* avec quelques cours du nord et du midi de l'Allemagne, entreprise dont d'autres travaux ne lui permettaient plus de s'occuper avec assez de suite. »

L'abbé Raynal remplit également le rôle de confident et de consolateur dans la seconde aventure. Je veux parler de l'amour dont le jeune Allemand se prit pour mademoiselle Fel, la célèbre chanteuse de l'Opéra. Rousseau a tellement caricaturé la passion de son ami qu'on ne sait vraiment trop qu'en penser. Grimm, d'après l'auteur des *Confessions*, aurait joué les grands sentiments et fait semblant d'en être malade et d'en vouloir mourir, à seule fin de se rendre intéressant. « Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde. » Et Rousseau continue en insinuant que le stratagème réussit et que Grimm, grâce à ses beaux sentiments, devint tout à coup un homme à la mode. Les Mémoires de madame d'Épinay nous donnent naturellement une tout autre ver-

sion, mais ils confirment et l'amour de Grimm pour l'actrice, et la violence de cet attachement. On y lit, en effet, un entretien dans lequel Diderot rappelle à son ami le mal que lui avait fait sa passion pour la Fel. « Quand je songe à l'état où je vous ai vu plus de deux mois, entre la vie et la mort, le délire et la raison! Quelle dureté, quelle hauteur de sa part! de la vôtre quelle ivresse, quel abandon! » Grimm, d'ailleurs, n'avait lui-même rien caché à madame d'Épinay de cet épisode de sa jeunesse. « J'avoue, lui avait-il dit, que j'ai eu pour elle la plus violente passion qu'il soit possible de ressentir pour une femme. Je me suis cru quelque temps écouté; c'est vraisemblablement moins sa faute que celle de mon amour-propre. J'ai reconnu mon erreur, j'en ai pensé mourir de chagrin; mais elle a mis alors tant de dureté, de hauteur et de manque d'égards dans sa conduite avec moi, que j'en suis guéri pour la vie. Je puis tout pardonner, jusqu'à l'infidélité de mon ami, mais je ne pardonne pas le mépris. Je me mésestimerais et je croirais me manquer si je revoyais jamais quiconque m'en a marqué. »

Ainsi, de la part de Grimm, amour aveugle, exalté, puis réaction non moins énergique de l'orgueil blessé lorsque le dédain de la femme eut dissipé les illusions de l'amant; passion allant jusqu'au délire, jusqu'à mettre la vie en danger, et guérison subite

lorsque le voile s'est déchiré, qu'on s'est senti dédaigné, et que la dignité personnelle a été en jeu. Voilà ce que les aveux faits à Diderot et à madame d'Épinay nous laissent reconnaître de vrai sous la charge tracée par Rousseau. Ajoutons que nous avons là un Grimm fort différent de celui qu'on se représente quelquefois, et quand nous l'entendrons analyser plus tard l'inclination qu'il ressentira pour madame d'Épinay, nous reconnaîtrons sans trop de peine les mêmes sentiments, la fierté, la tendresse et le besoin d'idéalité en amour[1].

1. Lire l'entretien de Grimm avec Diderot au sujet de madame d'Épinay, dans les *Mémoires* de celle-ci, édition Boiteau, t. II p. 103 et suiv. Après quoi, et si l'on ne veut être dupe ni des uns ni des autres, il conviendra de se rappeler que les *Mémoires* sont une réponse aux *Confessions*, et que Grimm lisait nécessairement par-dessus l'épaule de son amie alors qu'elle rédigeait leur commune apologie. J'estime pourtant que, même la part faite aux besoins de la réfutation, la vraisemblance sur la passion de Grimm pour la Fel n'est pas du côté de la version de Rousseau.

II

Nous voici arrivés à l'entrée de la carrière littéraire de Grimm. Il est devenu l'un des nôtres, il va s'essayer dans notre langue et ne tardera pas à prendre une place parmi nos écrivains. Le fait est, nous l'avons vu, qu'il avait assez vite, et vraisemblablement de propos arrêté, renoncé à sa langue maternelle. M. Danzel, à la vérité, suppose qu'il envoyait des articles de critique théâtrale à une revue trimestrielle fondée par Mylius et Lessing; les comptes rendus approfondis des théâtres de Paris, selon le biographe de Gottsched, ne pouvaient guère provenir d'un autre que de Grimm, qui avait connu Mylius à Leipzig; mais cette collaboration dans tous les cas ne dura guère et n'a pas grand intérêt [1].

1. C'est dans sa biographie de Lessing que M. Danzel hasarde

Je ne range pas au nombre des premiers essais de Grimm en français une lettre en vers et en prose, adressée à madame d'Houdetot, que M. Tourneux a accueillie sans nous dire sur quelles preuves, et qu'il m'est impossible de tenir pour authentique. Cette épître, où il est question de la Chevrette et de son théâtre, porte la date d'août 1750, alors que Grimm n'habitait Paris que depuis dix-huit mois et n'était certainement pas en état de faire de petits vers galants dans notre langue, sans compter qu'il n'aurait pas parlé à vingt-sept ans comme un homme qui regrette sa jeunesse. Les vrais débuts du nouveau venu sont deux lettres au *Mercure* sur la littérature allemande. C'est déjà de la critique et du journalisme. C'est en même temps un étranger qui, s'il demande droit de bourgeoisie chez nous, n'entend pas pour cela déguiser son origine. J'insiste sur ce point : Grimm n'a nullement honte de sa nationalité, il y appuie plutôt, rappelant qu'il n'est pas des nôtres et qu'il nous juge du dehors. Le passage suivant, tiré de la *Correspondance littéraire*, n'est pas le seul où il joue à la fois l'étranger et le naïf. Voltaire, selon lui, vers 1750, était loin d'avoir la renommée que méritait sa supériorité

cette conjecture. La revue de Mylius portait un titre que je ne m'aventurerai pas à traduire : *Beiträge zur Historie und Aufnahme des Theaters*. Elle prit fin après quatre numéros, en 1750.

et qu'il conquit depuis à force de chefs-d'œuvre : « Je me rappellerai toute ma vie, continue Grimm, l'étonnement et la confusion d'un jeune nigaud débarquant d'Allemagne avec la plus haute admiration et le plus profond respect pour M. de Voltaire, en l'entendant traiter d'homme médiocre en tout par des gens qui parlaient en oracles, au milieu de Paris, où l'on devait apparemment mieux savoir ce qui en était qu'à Ratisbonne. Ce nigaud d'Allemagne resta longtemps convaincu qu'il aurait mieux fait de s'appliquer à faire des déductions de droit public, et que le sort ne l'avait jeté en France que pour lui faire connaître à quel excès effrayant il était sot et sans ressources. Il l'était sans doute beaucoup de juger, dans le pays des airs et des prétentions, des lumières des gens d'après le ton important qu'ils prennent; mais Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, lui a fait la grâce de le retirer de cet état d'aveuglement et lui a appris à se connaître en sottise à prétention, et à réserver son suffrage pour le vrai mérite. M. de Voltaire quitta Paris peu de temps après l'arrivée du nigaud d'Allemagne, et ce fut l'époque de la justice que lui rendit sa patrie. »

Grimm, dans ses lettres au *Mercure*, cherche à faire connaître son pays natal; il voudrait servir de truchement entre les deux nations. L'Allemagne n'a

ni les grâces, ni le goût, mais elle a le génie, « le génie avec lequel tout se fait et auquel rien ne peut suppléer ». L'Allemagne n'a ni poètes, ni orateurs, mais la France n'a pas toujours eu des Bossuet et des Boileau, et l'Allemagne aura peut-être les siens quelque jour. Cette idée, ce pressentiment de l'avenir littéraire réservé à son pays hante l'esprit de Grimm. Il y revient à la fin de ses articles. « Depuis environ trois ans, écrit-il, l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce temps glorieux pour les muses de ma patrie n'est-il pas éloigné. » Mémorable exemple de divination, car si Grimm avait déjà entendu parler de Klopstock et de *la Messiade*, Lessing, au moment où ces lignes étaient tracées, n'avait que vingt et un ans, Wieland n'en avait que dix-sept, et Gœthe venait de naître.

A part cette prophétie, les lettres au *Mercure* ont l'intérêt d'un début et n'en ont guère d'autre. La première donne en six pages un aperçu général de la littérature allemande, et la seconde revient avec un peu plus de détails sur les périodes récentes de cette histoire. Le tout assez solide, mais sec, sans vues ni agrément. Une langue à peu près suffisante, mais gâtée par le style de l'époque : le feu sacré d'Apollon, la lyre d'Horace, la trompette de Virgile.

Grimm, du reste, n'y met pas de prétention. Le français, avoue-t-il en terminant, lui est une langue trop étrangère pour qu'il essaye de citer, en les traduisant, les poètes dont il vient de vanter le mérite.

Les lettres de Grimm devaient avoir une suite, mais un autre gibier traversa la piste et fit perdre de vue à l'auteur l'espèce d'engagement qu'il avait pris. Il était, au fond, encore plus passionné de musique que de littérature. Nous l'avons vu musiquer avec Rousseau, y passer la soirée et la nuit; il composait à l'occasion; dès son arrivée à Paris il fréquenta assidûment l'Opéra, où, avec Rousseau, Diderot, d'Holbach, d'Alembert, l'abbé de Canaye, il occupait le coin de la reine. Il avait eu l'occasion d'entendre l'opéra italien en Allemagne, et il en avait apporté un enthousiasme qui ne se refroidit jamais pour la musique de Pergolèse et le drame lyrique de Métastase.

Ce sont ses écrits sur la musique qui mirent Grimm en évidence. Une lettre sur l'opéra d'*Omphale*, du compositeur Destouches, commença d'attirer sur lui l'attention. On y répondit, et il y eut des réponses à cette réponse. Vint ensuite *le Petit Prophète*, qui fit événement. Il enflamma la guerre des deux coins; il conféra à l'auteur la notoriété, si difficile à acquérir pour un étranger; il lui valut enfin un suffrage, qui le naturalisait du coup : « De quoi

s'avise donc ce Bohémien, avait dit Voltaire, d'avoir plus d'esprit que nous? » *Le Petit Prophète* fit la fortune de Grimm.

Le Petit Prophète a trait à la controverse soulevée par l'arrivée des Bouffes à Paris, en 1752. La *Lettre sur Omphale* fut antérieure de quelques mois à cet événement, mais elle était déjà un manisfeste contre l'opéra français et exprimait déjà, avec l'éloge de la musique italienne, les vues particulières de notre dilettante sur le récitatif, les airs, les duos. Seulement tout cela était encore exprimé avec une certaine mesure; le genre de la tragédie lyrique n'était pas encore proscrit, et l'écrivain parlait de Rameau avec une admiration dont il rabattit terriblement plus tard. *Pygmalion* était divin, *Platée* sublime. On sent que cet étranger, qui vient nous donner des leçons, comprend la nécessité d'y mettre des ménagements. Il use même de flatterie et, selon son usage, sans goût ni délicatesse. L'écrit se termine par un morceau de bravoure dans lequel, après avoir exprimé son admiration pour le vrai talent en tout genre, « comme son plus grand bien après l'amour de la vertu », Grimm déclare qu'il a érigé en son cœur un temple aux mortels privilégiés de la nature. Suit l'énumération des divinités qui reçoivent un culte dans ce temple du mérite. Dupré, de l'Opéra, devient le dieu de la danse et il a un autel

« à côté de celui de l'immortel Maurice ». Mondonville est l'Orphée de la France. Après l'Opéra, tout le personnel des Français. Les écrivains, cela va sans dire, ne sont pas oubliés, et Montesquieu trouve sa place dans ce Panthéon non loin de « ce violon immortel », M. Pagin. Divinités subalternes au reste, et qui forment la cour d'une puissance supérieure. Il y a un autel principal au milieu du temple, et sur cet autel est assis le grand Frédéric, « ayant le gouvernail de ses États dans une main et la flûte dans l'autre ». « Le ciel, ajoute Grimm, pour le dédommager du malheur qu'il a de régner, lui a accordé le précieux privilège, dont il est digne, de répandre ses bienfaits sur les talents qu'il a le bonheur d'admirer. » Curieuse période où le jargon philosophique déguise l'adulation du solliciteur. Grimm, évidemment, avait pensé que ce coup d'encensoir lui vaudrait une gratification. Ce n'est pas la dernière fois, du reste, que nous le verrons tendre la main, et de ce côté-là. Notre Allemand restera jusqu'au bout courtisan et quémandeur. Quand au goût et au talent, on voit qu'il avait des progrès à faire, mais il les fera.

La distribution de couronnes qu'avait faite la *Lettre sur Omphale* provoqua des réclamations. Il parut à ce sujet un écrit anonyme, auquel Grimm répondit dans *le Mercure*, s'excusant et s'expliquant

d'assez bonne grâce. Rousseau, lui, entra plus sérieusement en lice contre l'anonyme, saisissant avec son ardeur et son amertume, l'occasion de vanter la musique italienne aux dépens de la française. « Une oie grasse, disait-il, ne vole pas comme une hirondelle. » Très lié encore à cette époque avec Grimm, Rousseau lui donnait des louanges qui lui firent plus tard supprimer cet écrit de la collection de ses œuvres. Il terminait par une sorte de bienvenue adressée à l'étranger et au débutant : « Continuez, disait-il à son ami, d'aimer et de cultiver des talents qui vous sont chers et dont vous faites un bon usage, mais n'oubliez pas pourtant de jeter de temps en temps sur tout cela le coup d'œil du sage, et de rire quelquefois de tous ces jeux d'enfants. »

L'affaire des Bouffes va nous montrer Melchior et Jean-Jacques combattant de nouveau à côté l'un de l'autre et se partageant encore les rôles, le premier escarmouchant, le second écrasant tout sous le poids de son argumentation gourmée.

Un mot sur l'origine de ce débat, où Grimm, comme nous l'avons dit, gagna ses lettres de naturalisation française.

L'opéra qui se jouait à l'Académie royale de musique, — tel était dès lors le titre officiel, — ne jouissait que d'une faveur de convention. Tout le monde

s'ennuyait, bien que tout le monde n'en fît pas l'aveu, de cette déclamation musicale consacrée par l'autorité de Lulli, et que toute la science de Rameau n'était pas parvenue à faire sortir de sa monotonie. La *Lettre sur Omphale,* dont nous parlions tout à l'heure, avait été un symptôme de cette lassitude, et en même temps la protestation d'un amateur qui avait entendu à l'étranger des œuvres écrites dans une inspiratiou différente et qui venait rabattre la vanité des Parisiens à l'endroit de leur scène lyrique. C'est sur ces entrefaites que les Bouffes ou, comme on disait alors, les Bouffons italiens, arrivèrent à Paris. Une assez pauvre troupe, à laquelle l'Opéra fit la charité de prêter ses planches, mais qui ne réussit que trop bien, puisque le succès lui devint fatal. Deux sujets firent tout de suite la fortune de la bande, un chanteur nommé Manelli et la prima donna, mademoiselle Tonelli. Leur médiocrité, reconnue de ceux-là mêmes qui les patronnèrent le plus chaudement, disparaissait sous le charme d'un art inconnu jusque-là. Ils chantaient avac brio et ils chantaient du Pergolèse. « Quoiqu'ils fussent détestables, a écrit Rousseau, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât comme à plaisir les pièces qu'ils donnaient, elles ne laissèrent pas de faire a l'opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le

même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françaises; il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne; sitôt que les Bouffons avaient fini, tout s'en allait. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les Bouffons à la fin. »

Telle fut l'origine de la querelle des Coins. « Tout Paris se divisa, continue Rousseau, en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'État ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fin, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talents, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'Opéra sous la loge de la reine. L'autre partie remplissait tout le reste du parterre et de la salle, mais son foyer principal était sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis, célèbres dans ces temps-là, de Coin du roi et de Coin de la reine. La dispute, en s'animant, produisit des brochures. »

Grimm a raconté la chose plus vivement. « Les brouilleries du parlement de Paris avec la cour, son exil et la grand'chambre transférée à Pontoise, tous ces événements n'ont été un sujet d'entretien pour Paris que pendant vingt-quatre heures, et, quoi que ce corps respectable eût fait depuis un an pour fixer

les yeux du public, il n'a jamais pu obtenir la trentième partie de l'attention qu'on a donnée à la musique. Les acteurs italiens qui jouent depuis dix mois sur le théâtre de l'Opéra de Paris, et qu'on nomme ici Bouffons, ont tellement absorbé l'attention de Paris que le parlement, malgré toutes ses démarches et procédures, qui devaient lui donner de la célébrité, ne pouvait pas manquer de tomber dans un oubli entier. Un homme d'esprit a dit que l'arrivée de Manelli nous avait évité une guerre civile, parce que sans cet événement les esprits oisifs et tranquilles se seraient sans doute occupés des différends du parlement et du clergé, et que le fanatisme, qui échauffe si vivement les têtes, aurait pu avoir des suites funestes. Manelli est le nom de l'acteur qui joue dans les intermèdes. Nous nous réservons de parler un jour de cette étrange révolution des Bouffons; il y a peu d'événements qui puissent donner une idée plus juste du caractère de la nation française. »

Le Coin de la reine a naturellement sa description dans *le Petit Prophète* :

« Et encore qu'il fût obscur, il était occupé par des gens lumineux. Et c'est là que s'assemblent les philosophes et les beaux esprits, et les élus de la nation jusqu'à ce jour; et les réprouvés n'y entrent point, car ils en sont exclus.

» Et l'on y dit le bien et le mal, et le mot et la chose. Et c'est là qu'on entend le mot qui désole les mauvais poètes, et la chose qui fait trembler les mauvais musiciens.

» Et l'on s'y ennuie rarement parce qu'on n'écoute guère, et l'on y parle beaucoup encore que la sentinelle dise : « Messieurs, ayez la bonté de baisser la » voix; messieurs, ayez la bonté de baisser la voix. »

» Et l'on n'y fait aucun compte de ce que dit la sentinelle, car on aime mieux converser que d'entendre ce qu'ils appellent chanter. »

Il est difficile de juger les écrits d'occasion. Le meilleur s'en perd avec le sens des allusions qu'ils renferment et avec le refroidissement des passions qu'ils devaient servir. La *Lettre* de Rousseau *sur la musique française* paraît un peu pesante à distance, *le Petit Prophète* un peu léger. Ce dernier appartient à ce genre d'un goût médiocre, la parodie biblique, dont le sel principal consiste dans la division du discours en versets et dans des tours hébraïques de langage. Grimm en avait bien quelques modèles; le *Babouc* de Voltaire n'est autre chose qu'une imitation du livre canonique de Jonas; mais il est juste de reconnaître que Grimm a consacré le genre, qu'il l'a presque fondé par l'éclat de son succès, et qu'il a eu à son tour toute une lignée d'imitateurs. L'un des pamphlets qui furent opposés au

sien, les *Prophéties du grand prophète Monnet*, affecte la même forme. Les querelles philosophiques et littéraires en firent usage aussi bien que la controverse musicale. L'abbé Morellet publia une *Vision* contre Palissot, Borde une *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit* contre *la Nouvelle Héloise*, un anonyme une *Prophétie de l'abbé Joachim* contre tous les écrivains en renom du XVIII^e^ siècle. Rousseau lui-même ne dédaigna pas d'employer le style prophétique dans ses misérables démêlés personnels de Motiers. Est-il nécessaire enfin de rappeler que l'exemple le plus illustre du pastiche biblique nous a été offert de nos jours par *les Paroles d'un croyant ?*

Le tour que Grimm donna à sa brochure musicale n'a donc rien, en somme, qui puisse nous surprendre. Il s'explique à la fois par le goût du temps pour la plaisanterie irréligieuse et par une inclination particulière de l'écrivain pour ce genre de burlesque. Comme il a parodié ici les prophètes, il parodiera une autre fois le langage de la chaire dans un souper de nouvel an chez d'Holbach, le *Credo* et la liturgie dans une requête adressée à Catherine, sans compter de perpétuelles allusions et à tout propos. C'est proprement chez lui à l'état de tic. Ce que j'ai plus de peine à m'expliquer, c'est le cadre que Grimm a assigné à sa fiction. D'où vient le nom de

Nepomucenus Franciscus de Paula Waldstorch ? Que font ici le bourg de Bœhmischbroda dont ce fatidique personnage est originaire, la ville de Prague où il a étudié chez les jésuites, et, en général, toute cette mise en scène si précise qu'on a de la peine à n'y voir qu'un caprice ? On n'y saurait supposer la trace de souvenirs personnels, puisque Grimm, ainsi qu'il l'atteste lui-même, n'avait alors jamais mis les pieds en Bohême[1]. En revanche, il avait certainement rencontré à Leipzig de ces étudiants bohémiens, *Prager Musikanten*, qui, pendant les vacances, parcouraient l'Allemagne et gagnaient quelque argent en violonnant dans les foires, et l'on ne saurait douter que Grimm n'ait emprunté à cette réminiscence la donnée de Waldstorch ; mais, quant à poursuivre plus en détail les traits de cette fantaisie, si tant qu'elle ait été autre chose qu'un jeu d'imagination, il est clair qu'il faut aujourd'hui y renoncer.

La fable qui se développe dans le cadre que je viens d'indiquer n'a rien de compliqué. L'étudiant de Prague jouait du violon dans son grenier lorsqu'une voix lui annonça qu'il allait être envoyé à un peuple frivole et présomptueux pour lui annoncer de dures vérités. Là-dessus une main le saisit par les cheveux et le transporte à Paris, dans la salle de

1. *Correspondance littéraire*, t. VIII, p. 354.

l'Opéra. Étonné comme il l'est de tout ce qu'il voit et entend, il le décrit plaisamment. Le chef d'orchestre d'abord, qui frappe de son bâton comme un bûcheron de sa hache ; puis les chanteurs et les chanteuses, les ballets, les divertissements. « Et je vis qu'on nommait cela en France un opéra, dit-il, et je notai cela dans mes tablettes pour m'en souvenir. » La toile tombée, la voix ordonne à Waldstorch de se placer dans un coin, qui est le Coin de la reine, et d'écrire la révélation qu'il devra ensuite annoncer à Paris. On devine quelle est cette révélation. C'est une satire moins gaie que mordante, mais singulièrement juste dans son amertume, de la France du XVIII^e^ siècle. Le dieu qui parle avait élevé très haut ce pays. « Ce peuple est gentil, j'aime son esprit qui est léger, et ses mœurs qui sont douces, et j'en veux faire mon peuple, et il sera le premier, et il n'y aura point d'aussi joli peuple que lui. » Et, en effet, la France devient, sous Louis XIV, la patrie de tous les talents et le foyer même de la civilisation. Aujourd'hui encore, elle a des philosophes, des poètes, des artistes sans nombre, et sa réputation s'est conservée chez ses voisins, mais, au fond, cela commence à sonner creux. La France s'est livrée au mauvais goût ; elle court après l'esprit, un esprit qui est faux comme les voix de son opéra ; elle s'est jetée dans la frivolité, et tranche journellement

sur tout sans jamais réfléchir à rien. « Et j'ai caché ta honte et ta décadence à tes voisins, continue la voix, et je leur ai inspiré du respect et de l'admiration pour toi, comme si tu n'avais pas perdu le goût des grandes et belles choses; et je les ai empêchées de te voir rampant dans la petitesse de tes idées. »

La réprimande, on le devine, devient plus dure encore quand elle arrive à la musique. Lulli, dont on a fait une idole, n'avait qu'une lueur de génie. Rameau a eu de la force, du feu, l'abondance des idées, et il aurait pu servir à préparer les voies. On a eu de même la Fel, Jélyotte, d'admirables artistes, mais qu'on a condamnés à de mauvais rôles. « Et jusqu'à ce jour, s'écrie le dieu, tu ne sais pas distinguer ce qui est beau d'avec ce qui ne l'est pas, ni ce qu'il faut approuver d'avec ce qu'il faut rejeter, et ton ignorance ne t'empêche pas de décider avec confiance dans l'aveuglement de ton imbécillité. » La France, cependant, n'est pas encore tout à fait condamnée ; un dernier miracle va être fait en sa faveur : elle va avoir les Bouffons italiens, elle entendra la musique de Pergolèse; ce sera une révélation, le temps des signes et des miracles; le philosophe, pour entendre ces chants merveilleux, bien qu'exécutés par une troupe de rencontre, le philosophe quittera son cabinet, le géomètre ses calculs, l'astronome son télescope, le chimiste sa cornue.

Mais cela durera-t-il ? Et le mauvais goût, les préjugés ne reprendront-ils pas le dessus ? Dans tous les cas ce sera le dernier avertissement, et si la nation n'y prête l'oreille, elle sera livrée à l'impénitence finale; son Opéra sera fermé ou deviendra un jeu de paume. « Et je me souviendrai, dit la voix, de toutes tes lâchetés, depuis le jour où tu sifflas *le Misanthrope;* et je t'ôterai le théâtre de la Comédie-Française et je l'établirai chez les nations étrangères ; et l'on admirera, sous l'astre de l'Ourse, les génies que je t'ai donnés, et toi seul tu ne les entendras plus ; et la farce deviendra ton spectacle favori et tu le trouveras délicieux ; et l'indécence et la platitude des propos ne te chagrineront plus ; et l'on outragera les mœurs chez toi impunément, car tu n'en auras plus et tu ne sentiras plus ni ce qui est bien, ni ce qui est mal; et tes philosophes ne t'éclaireront plus et je les empêcherai d'écrire. »

Le Petit Prophète, on le voit, conserve de son intérêt. La forme en a vieilli, à supposer qu'elle ait jamais été bien piquante, mais on y distingue, sur l'état des lettres et des arts au siècle passé, des vues qui étaient propres à Grimm, qui reviendront souvent dans la *Correspondance,* et qui pénétraient si droit dans notre caractère national qu'elles n'ont, hélas ! rien perdu de leur justesse. Quoi qu'il en soit et quelque sévère qu'elle fût, la satire de

Grimm eut une vogue extraordinaire. Il en écrit à Gottsched après la publication. « Je n'ose presque pas vous envoyer *le Petit Prophète de Bœmischbroda*. On en a fait une édition chez vous! Il est affreux que vous l'ayez reçu autrement que de ma main. Je vous l'envoie pourtant, avec une comédie de M. Rousseau dont la préface a fait beaucoup de bruit. *Le Prophète* a eu un succès prodigieux à Paris; on en a fait trois éditions en moins d'un mois; je vous envoie la véritable, faite sous les yeux de l'auteur. Pour bien entendre cette brochure, il faut être au fait de mille petites circonstances qu'on ne saurait expliquer aux étrangers, et qui font le sel de la plaisanterie... Je vous envoie les *Trois Chapitres*, suite du *Petit Prophète*; vous devriez les imprimer en Saxe, de même que *le Prophète*, d'autant plus que cela est extrêmement rare ici. *Le Devin du village* est un intermède charmant dont les paroles et la musique sont de M. Rousseau. »

La comédie de Rousseau dont la préface avait fait du bruit est *Narcisse*, qui avait paru au commencement de l'année, et dont l'auteur avait pris occasion pour revenir sur les idées de son discours de Dijon. L'explication au sujet du *Devin du village* se rapporte à un passage du *Petit Prophète* dans lequel Grimm avait glissé un éloge de cette pièce. « Je l'ai fait faire, disait la Voix, selon mes désirs, par

un homme dont je fais ce qu'il me plaît, encore qu'il regimbe contre moi, car je le gouverne malgré qu'il en ait. » Allusion à la contradiction, chez Rousseau, entre l'artiste et le philosophe, qui condamnait les arts. Quant aux *Trois Chapitres*, c'était l'une des innombrables brochures soulevées par la querelle des Coins; on l'attribue à Diderot, ainsi qu'une ou deux autres parmi les cinquante ou soixante écrits que fit éclore cette controverse. Ajoutons que *le Petit Prophète* ne fut pas seulement contrefait à Leipzig, il y fut traduit ou plutôt imité par madame Gottsched. Tout en retenant le titre de l'original, elle en avait tourné la pointe contre une opérette allemande alors en vogue, l'ouvrage d'un certain Weisse, auquel Gottsched en voulait comme à un rival dans le genre sérieux, et la Gottschedin comme au patron d'une musique frivole.

Tout l'esprit mis au service du Coin de la reine ne parvint pas à sauver les Bouffes des colères du parti national. Mondonville, qui avait un opéra à faire représenter et qui redoutait les sifflets de la cabale « ultramontaine », parvint à nouer des intrigues à Versailles. Grimm, vingt ans après, racontait dans la *Correspondance* comment les choses s'étaient passées. « Le patriotisme se réveilla. Madame de Pompadour crut la musique française en danger et frémit. On résolut de faire réussir *Titon et l'Aurore*

à quelque prix que ce fût. Toute la maison du roi fut commandée. Le jour de la première représentation, dès midi, le Coin de la reine fut occupé par MM. les gendarmes de la garde du roi; MM. les chevau-légers et les mousquetaires remplissaient le reste du parterre. Lorsque MM. du Coin arrivèrent pour prendre leurs places, ils ne purent en approcher et furent obligés de se disperser dans les corridors et au paradis, où, sans rien voir, ils furent témoins des applaudissements les plus bruyants qu'on eût jamais prodigués à une première représentation. Un courrier fut dépêché à Choisy, où était le roi, pour porter la nouvelle du succès. Notre défaite fut complète; on osa bientôt aller plus loin et congédier la troupe des Bouffons, source de tant de discorde; et cela se fit si heureusement qu'on n'a pas entendu chanter une seule fois depuis sur le théâtre du Palais-Royal, et qu'on y crie jusqu'à ce jour avec une force de poumons que le patriotisme national peut seul endurer. J'avais proposé alors humblement au Coin de signaler notre attachement pour la bonne musique à la dernière représentation des Bouffons, de louer les deux premières loges de chaque côté, de nous y rendre tous en grands manteaux de deuil, en pleureuses, en cheveux épars, en chapeaux rabattus et garnis de longs crêpes; de garder un profond silence convenable à notre triste

situation, et de nous borner à nous saluer réciproquement de la manière la plus lugubre et avec des révérences aussi allongées que nos visages. Le projet de rendre les derniers devoirs aux malheureux objets de notre passion fut rejeté, de peur que tout le convoi funèbre ne fût prié d'aller achever les obsèques à la paroisse de la Bastille. »

Le congé donné aux Italiens n'était pas fait pour calmer les ressentiments de Grimm contre la musique française. Il venait justement de commencer sa chronique manuscrite adressée à des cours étrangères, et il profitait de la liberté dont il y jouissait pour dire sans réserve sa pensée sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres. Adieu les ménagements dont, jusque dans *le Petit Prophète*, il avait cru devoir envelopper ses critiques. L'opéra devient « le spectacle le plus froid, le plus puéril et le plus gothique qu'il y ait actuellement sur la terre; et vous espérez que ces gens-là se connaissent jamais en musique! Jamais, jamais, cela est sans ressource ». L'insipide et plat Lulli, — le révérend père Lulli, comme il est encore appelé, — est l'auteur de « cette sacrée psalmodie dont nos aïeux nous ont transmis l'habitude de nous extasier ». Grimm n'avait garde autrefois de refuser le génie à Rameau, aujourd'hui il traite ses ouvrages théoriques de radotage et ses partitions de pires que le galimatias de M. de Ca-

husac. Grimm réserve tous ses éloges pour les ouvrages de Duni, sans s'apercevoir du démenti qu'il donne par là à plusieurs des idées dont il s'était fait le champion, et, à ce qu'il paraît, sans comprendre lui-même toute l'étrangeté de la révolution musicale dont il était le témoin.

Les Bouffes avaient dégoûté de l'opéra, et le renvoi de la troupe étrangère ne ramena pas les amateurs à l'Académie royale de musique. On chercha, au contraire, à se dédommager du départ des Italiens en imitant le genre qu'ils avaient fait connaître. On s'y prit de deux manières à la fois. D'abord en adoptant *l'intermède*, c'est-à-dire la pièce bouffe où tout se chantait. On en avait déjà un exemple dans *le Devin du village;* la traduction de *la Serva padrona* de Pergolèse fut un autre pas dans la même voie : « Tout Paris, selon Grimm, y courut avec une espèce d'enthousiasme. » Mais ce qui remplaça véritablement pour les Parisiens le spectacle dont ils avaient été privés par ordre supérieur, ce fut l'opéra-comique. On désignait par ce nom la comédie à ariettes, la pièce en prose entremêlée de chants, un genre de représentations qui ne se donnait qu'aux époques des foires, à la Saint-Germain et à la Saint-Laurent, et sans qu'un local permanent y fût affecté. De là le nom de théâtre de la foire que conserva longtemps l'Opéra-Comique. Le grand Opéra, qui avait

le privilège de la musique et de la danse, vendait aux entrepreneurs du spectacle de la foire l'autorisation de faire chanter et sauter ses acteurs. Telles sont les conditions dans lesquelles fut donnée, en 1757, une pièce qui, je le répète, fit une révolution. *Le Peintre amoureux de son modèle* était de Duni, un Napolitain établi à Paris depuis quelques années et qui mettait de la musique italienne sur des paroles françaises. En vain Grimm avait-il protesté jadis, au nom des principes, contre le passage du dialogue au chant et du chant au dialogue; le bon goût, d'après lui, aurait exigé une déclamation intermédiaire entre le chant et la parole, en d'autres termes un récitatif. Il n'en fut pas moins charmé par le caractère de la musique qu'il entendait et il finit par admirer franchement le genre qui venait de prendre fortuitement naissance. Sedaine, dont Grimm appréciait le talent autant qu'il dédaignait celui de Favart, fut pour quelque chose dans cette espèce de conversion; mais les vrais séducteurs furent Philidor et Grétry. Duni, le fondateur du genre, continue de charmer le critique; il est Italien, cela lui suffit. Pour Monsigny, il reste constamment assez froid, ne lui accorde que de « maigres talents ». C'est aussi par la froideur qu'il commence avec Philidor; peu à peu, cependant, la glace se fond, et notre mélomane prend une assez vive inclination

pour ce musicien qui a su se mettre à l'école de l'Italie. Il est amusant de suivre la progression de l'éloge, non seulement d'un opéra à l'autre, mais au sujet de la même pièce. « Il y a dans la musique de très belles choses, » tel est, au début, le jugement sur *Tom Jones*. L'ouvrage est repris l'année suivante, et Grimm se plaît à y reconnaître le nerf et la chaleur. Encore deux ans, et *Tom Jones* devient « le plus bel ouvrage qui soit au théâtre ». Quant à Grétry, l'écrivain fut gagné du premier coup. Il faut lire son compte rendu de ce *Huron*, qui révéla le talent du nouveau venu et, du jour au lendemain, lui conféra la célébrité :

« Ce M. Grétry est un jeune homme qui fait ici son coup d'essai, mais ce coup d'essai est le chef-d'œuvre d'un maître, et élève l'auteur sans contradiction au premier rang. Il n'y a dans toute la France que Philidor qui puisse se mesurer avec celui-là, et espérer de conserver sa réputation et sa place... Grétry entraîne d'une manière plus douce, plus séduisante, plus voluptueuse; sans manquer de force lorsqu'il le faut, il vous ôte par le charme de son style la volonté de lui résister. Du côté du métier, il est savant et profond, mais jamais aux dépens du goût. La pureté de son style enchante : le plus grand agrément est toujours à côté du plus grand savoir. Depuis le grand tra-

gique jusqu'au comique, depuis le gracieux jusqu'aux finesses d'une déclamation tranquille et sans passion, on trouve dans son opéra des modèles de tous les caractères. Cet ouvrage a réveillé en moi la fureur de la musique, à laquelle mes occupations m'empêchent de me livrer, et que j'ai tant de peine à dompter malgré toute l'assistance que je reçois de la part des compositeurs français. M. Grétry est de Liège; il est jeune, il a l'air pâle, blême, souffrant, tourmenté, tous les symptômes de génie. Qu'il tâche de vivre, s'il est possible[1]! Il a passé dix ans de sa vie à Naples, et quand on entend son harmonie et son faire on n'en peut douter. Il a passé quelque temps à Genève et puis il est venu à Paris. J'ai quelque regret de le voir abandonner une langue divine pour une langue si ingrate en musique, mais si c'est là son arrêt de condamnation, qu'il s'y soumette et qu'il nous enchante! »

L'enthousiasme de Grimm pour Grétry ne souffrit point de refroidissement. « Cela est à tourner la tête, » dit-il du *Tableau parlant*. Il en vint à appeler l'auteur le Pergolèse de la France. L'amitié n'était pas étrangère à cette admiration; une anecdote, rapportée dans la *Correspondance*, nous fait voir l'intimité qui s'était établie entre le compositeur et

1. Grétry répondit à ce vœu; il ne mourut que quarante-cinq ans plus tard.

le critique. « Grétry, raconte celui-ci, voulant savoir mon opinion sur son travail, me pria, l'été dernier, d'entendre les principaux airs de *Zémire et Azor*. Le jour fut pris; il se mit à son clavecin, et chanta sans voix, en maître de chapelle, c'est-à-dire comme un ange. Il s'aperçut aisément du plaisir que me faisaient la plupart de ces morceaux. A l'air du tableau magique, je dis comme aux précédents : *Cela est charmant*, mais je le dis d'un ton très différent, plutôt de politesse que de sentiment. J'attribuai d'abord à quelque distraction de ma part le peu d'effet que m'avait fait ce morceau; mais réfléchissant ensuite le soir, chez moi, sur ce phénomène, je crus en avoir découvert la cause, et comme le succès de cet air me paraissait de la plus grande importance pour le succès de la pièce, j'allai voir l'auteur le lendemain matin pour lui faire part de mes réflexions. Grétry me laisse dire et me répond : « Je me suis bien aperçu hier que mon trio ne vous plaisait pas, que vous ne l'aviez loué que par politesse; cela m'a tracassé toute la nuit et j'ai employé la matinée à le refaire. » En même temps il se mit à son clavecin et me chanta le morceau composé un moment auparavant; il avait choisi mon ton et fait usage de toutes mes observations avant de les avoir entendues. Je l'embrassai et lui dis en sortant : « Je vois bien qu'avec vous les conseillers se lèvent trop tard; ne

touchez plus à ce diamant, il fera la fortune de votre ouvrage. » C'est le morceau du tableau magique, qui a eu un si grand succès; il est fait avec rien. »

Un écrivain qui a publié un examen approfondi des opinions musicales de Grimm lui reproche avec raison d'être capricieux, passionné et inégal[1]. Il a rencontré moins juste lorsqu'il avance que Grimm, ennemi juré de la tragédie lyrique, hésita devant la rénovation de ce genre par Gluck, et ne l'accepta cordialement que lorsqu'il se présenta sous les auspices d'un Italien, Piccinni. M. Carlez a été conduit à ces assertions par une confusion semblable à celle qui avait déjà égaré Sainte-Beuve et qui ne sera plus possible désormais grâce à la nouvelle édition de la *Correspondance*. La querelle des gluckistes et des piccinnistes est postérieure à l'époque où Grimm avait passé la besogne à Meister. Le premier opéra de Gluck qui ait été joué à Paris, l'*Iphigénie*, fut donné en avril 1773, lorsque Grimm était en route pour la Russie. Le nom du compositeur allemand ne se rencontre que deux fois sous sa plume : l'une à l'occasion d'*Orphée*, dont il a vu la partition et qui lui « a paru à peu près barbare »; la seconde fois, au sujet d'un opéra-comique français

1. Jules Carlez, *Grimm et la musique de son temps*, Caen, 1872.

arrangé pour le théâtre de Vienne, et mis en musique par Gluck, mais que Grimm ne connaissait que par ouï-dire. Piccinni se trouve également en dehors de la période de la *Correspondance* qui nous intéresse. Son *Roland* est de 1788. Grimm, lorsqu'il occupait encore « la chaise de paille », n'avait entendu de lui qu'une adaptation de *la Buona Figliola*. Arrangée comme elle l'avait été pour la Comédie Italienne, cette pièce avait laissé notre dilettante partagé entre le ravissement où le jetait « une musique divine, » et la colère que lui inspirait la parodie du texte italien en paroles françaises. « J'ai été au supplice, écrit-il, pendant tout le temps de la représentation, et cependant je me suis rendu coupable du péché irrémissible contre le Saint-Esprit en applaudissant contre ma conscience de toutes mes forces, afin qu'il ne fût pas dit, à notre honte éternelle, qu'un chef-d'œuvre admiré sur tous les théâtres de l'Europe ait été sifflé par les sourds de Paris. »

Les relations de Grimm avec la famille Mozart trouvent naturellement leur place ici. C'est vers la fin de 1763 que le père arriva à Paris pour tirer parti des talents précoces de ses enfants. Grimm les entendit et fut dans l'enthousiasme. Il a raconté, dans la *Correspondance*, les merveilles dont il fut témoin.

« Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle quand on a occasion d'en voir un. Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante ; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de février prochain, est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles, et cela avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte ; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie, et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore se faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et des modulations qu'il sait conduire par les routes les moins connues, mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente ; il

écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords. Je lui ai écrit de ma main un menuet, et l'ai prié de me mettre la basse dessous ; l'enfant a pris la plume et, sans approcher du clavecin, a mis la basse à mon menuet. Vous jugez bien qu'il ne lui coûte rien de transposer et de jouer l'air qu'on lui présente dans le ton qu'on exige ; mais voici ce que j'ai encore vu et qui n'est pas moins incompréhensible. Une femme lui demanda l'autre jour s'il accompagnerait bien, d'oreille et sans la voir, une cavatine italienne qu'elle savait par cœur. Elle se mit à chanter; l'enfant essaya une basse qui ne fut pas absolument exacte parce qu'il est impossible de préparer d'avance l'accompagnement d'un chant qu'on ne connaît pas, mais, l'air fini, il pria la dame de recommencer et, à cette reprise, il joua non seulement de la main droite tout le chant de l'air, mais il mit de l'autre la basse sans embarras; après quoi il pria dix fois de suite de recommencer, et à chaque reprise il changea le caractère de son accompagnement; il l'aurait fait répéter vingt fois si on ne l'avait fait cesser. Je ne désespère pas que cet enfant me fasse tourner la tête si je l'entends encore souvent; il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges. »

Deux ans plus tard, après avoir conduit ses enfants

en Angleterre et en Hollande, le maître de chapelle repassa par Paris. Grimm raconte de nouveau, à cette occasion, l'effet que produisit le jeune virtuose, et d'une manière qui fait, de cette page comme de la précédente, l'une des pièces les plus intéressantes de la biographie de Mozart.

« Mademoiselle Mozart, âgée maintenant de treize ans, d'ailleurs fort embellie, a la plus belle et la plus brillante exécution sur le clavecin. Il n'y a que son frère qui puisse lui enlever les suffrages. Cet enfant merveilleux a actuellement neuf ans. Il n'a presque pas grandi, mais il a fait des progrès prodigieux dans la musique. Il était déjà compositeur et auteur de sonates il y a deux ans ; il en a fait graver six depuis à Londres, en a publié six autres en Hollande, et a composé des symphonies à grand orchestre qui ont été exécutées et généralement applaudies ici. Je ne désespère pas qu'avant d'avoir douze ans il n'ait déjà fait jouer un opéra sur quelque théâtre d'Italie. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est cette profonde science de l'harmonie et de ses passages les plus cachés qu'il possède au suprême degré, et qui a fait dire au prince héréditaire de Brunswick, juge très compétent en cette matière comme en beaucoup d'autres, que bien des maîtres de chapelle mouraient sans savoir ce que cet enfant sait à neuf ans... A Londres, Bach le pre-

nait entre ses genoux, et ils jouaient ainsi de tête alternativement, sur le même clavecin, deux heures de suite, en présence du roi et de la reine. Ici il a subi la même épreuve avec M. Raupach, habile musicien qui a été longtemps à Pétersbourg et qui improvise avec une grande supériorité. On pourrait s'entretenir longtemps de ce phénomène singulier. C'est d'ailleurs une des plus aimables créatures qu'on puisse voir, mettant à tout ce qu'il dit et ce qu'il fait de l'esprit et de l'âme avec la grâce et la gentillesse de son âge. Il rassure même par sa gaieté contre la crainte qu'on a qu'un fruit si précoce ne tombe avant sa maturité. »

Ce que Grimm ne dit pas, c'est qu'il était devenu le protecteur le plus actif de la famille Mozart à Paris. Il répandait partout la réputation de ces enfants merveilleux, les introduisait dans les salons, écrivait des dédicaces pour les sonates de Wolfgang, donnait des cadeaux au départ. Le père, dans ses lettres de Paris, parle de notre chroniqueur comme de celui auquel il doit son succès. « Ce M. Grimm, mon grand ami, à qui je dois tout ici, est secrétaire du duc d'Orléans; c'est un homme instruit et d'une grande bonté. Toutes mes autres lettres ne m'auraient servi de rien; M. Grimm seul, pour qui j'en avais une d'un négociant de Francfort, a tout fait. C'est lui qui nous a introduits à la cour, c'est lui qui a pris

les soins nécessaires pour notre premier concert. A lui seul il m'a payé quatre-vingts louis d'or, c'est-à-dire qu'il a placé trois cent vingt billets ; il a par-dessus le marché payé l'éclairage, et il y avait plus de soixante bougies; c'est lui qui nous a obtenu l'autorisation pour notre concert, et qui s'occupera du second, pour lequel cent billets déjà sont placés. Voilà ce que peut un homme qui a du sens et un bon cœur! Il est de Ratisbonne, mais il y a déjà plus de quinze ans qu'il est à Paris, et il sait tout mettre en train et faire réussir les choses à son gré. »

Bon sens, bon cœur et savoir-faire, — c'est là un témoignage à recueillir.

Wolfgang revint à Paris une troisième fois, en 1778. Il avait alors vingt-deux ans et était accompagné de sa mère. Il retrouva son ancien protecteur; son couvert était toujours mis chez madame d'Épinay. Les deux Allemands s'accordaient, d'ailleurs, dans leurs antipathies ; ils daubaient à l'envi sur la musique française. Se plaignant des jalousies auxquelles il était exposé : « Si c'était ici, écrit Mozart, un endroit où les gens eussent de l'oreille, du cœur pour sentir, quelque intelligence de la musique et du goût, je rirais volontiers de toutes ces misères, mais je suis, en ce qui concerne la musique, parmi des bestiaux et des brutes. Et comment en pourrait-il être autrement? Ils sont de même dans toutes leurs

actions et toutes leurs passions. Non, il n'y a pas une ville au monde comme Paris ! » On croit assister à l'une des sorties de Grimm : « Si seulement cette maudite langue française n'était pas aussi infâme pour la musique ! C'est une misère ! L'allemand est divin en comparaison. Et les chanteurs donc, et les cantatrices ! On ne devrait pas les nommer ainsi, car elles ne chantent pas, elles crient, elles hurlent, à pleine gorge, du nez et du gosier. »

Mozart eut la douleur de perdre sa mère pendant ce séjour à Paris. Il fut aussitôt recueilli par le « grand ami ». — « Je vous écris, dit-il à son père, dans la maison de madame d'Épinay et de M. le baron de Grimm, où je loge actuellement; j'ai une gentille petite chambre avec une vue fort agréable, et j'y suis aussi content que le permet mon état. »

Grimm continua longtemps à trouver sa plus chère distraction dans la musique, et, tant qu'il vécut parmi nous, à maudire des païens qui n'avaient jamais su, disait-il, et ne sauraient jamais ce que c'est que le don céleste accordé à toute la terre, hors la France, pour charmer les maux de la vie. Puis l'âge arriva et lui enleva jusqu'à l'usage de son piano; il se plaignait à Catherine que ses doigts crochus ne lui permissent plus de prendre un accord sur le clavier. L'extrême vieillesse, enfin, qui éteint tout, éteignit

sans doute jusqu'à cette passion qu'il avait appelée lui-même une frénésie, mais ce ne fut à coup sûr que lorsqu'il était déjà mort à tout autre sentiment.

III

Grimm, ayant pris le parti de demander la fortune aux lettres, cherchait sa voie, travaillant pour les libraires, publiant des brochures, essayant de fonder des journaux. Une lettre à Gottsched nous apprend qu'il avait fourni un article sur le théâtre allemand à un *Almanac historique de tous les spectacles*. Le *Petit Prophète* était également né du goût du théâtre, et montrait en même temps un esprit aux aguets, une plume qui épiait l'occasion de placer son mot. Une tentative moins heureuse fut la publication d'un *Journal étranger*, recueil mensuel qui devait mettre la France au courant des littératures de « l'Europe savante ». Grimm en écrivit la préface et fut chargé un moment de la direction. Il ne trouva malheureusement pas au dehors les collaborateurs dont il avait besoin,

la *Correspondance* qu'il venait précisément de commencer lui prenait d'ailleurs trop de temps; il fut donc obligé de renoncer à une tâche qui semblait particulièrement faite pour lui. Sa préface ou prospectus est tout à fait dans le ton des articles du *Mercure*, une protestation contre la suffisance d'un public à la fois ignorant et dédaigneux. Grimm veut bien reconnaître aux Français le privilège de faire les bons livres, mais il s'indigne contre leurs prétentions exclusives à la philosophie, et « ce mépris offensant pour des nations estimables, qui n'est qu'un reste des préjugés barbares de l'ancienne ignorance ». Il est certain, en revanche, que Grimm n'avait pas encore appris à écrire. Les fautes de langue qu'on a relevées dans *le Petit Prophète* sont peu de chose à côté de celles qui déparent l'introduction du *Journal étranger*.

L'époque décisive dans la vie de Grimm est le moment où il commença la correspondance qu'il envoya tous les quinze jours, pendant vingt ans, à diverses cours d'Europe, et dont la publication posthume lui a fait un nom dans les lettres. Rien de nouveau, au surplus, ni d'original dans cette entreprise du jeune Allemand; il y avait eu des prédécesseurs et il y eut des concurrents. La situation intellectuelle de la France et l'état de la presse à cette époque expliquent la curiosité que le journalisme

manuscrit était destiné à satisfaire. Paris, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, fut plus qu'à aucun autre moment le foyer des idées propres à agiter le monde. Ce que les lettres avaient perdu en pureté et en charme était compensé par la hardiesse des spéculations. Tout était remis en question; mœurs, lois, croyances, on s'efforçait de tout ramener à la nature et à la raison, et l'on allait, les uns avec crainte, la plupart avec entraînement, au-devant d'un avenir qui devait être régi par la philosophie. C'était à la fois étrange et divertissant. Aussi avec quel intérêt ne suivait-on pas le travail qui s'accomplissait dans cette capitale où éclatait à chaque instant quelque surprise, un conte de Voltaire ou un discours de Rousseau, un livre de Montesquieu ou un volume de l'*Histoire naturelle*, les lourds in-folio de l'*Encyclopédie* et les mille brochures enfantées par les mille controverses! Avec quelle avidité ne recueillait-on pas à Berlin, à Saint-Pétersbourg, et à plus forte raison dans l'ennui des petites cours allemandes, les nouvelles de notre remuante et puissante république des lettres! Cette curiosité, la presse ne pouvait la satisfaire. Elle était trop peu libre pour dire ce que l'on tenait précisément le plus à savoir. *La Gazette de France*, qui était officieuse, allait devenir officielle, et le *Mercure* était un privilège qui se donnait et se retirait. A part,

d'ailleurs, les hardiesses de la philosophie, n'y avait-il pas les poésies libertines, les anecdotes grivoises, les scandales personnels, les dessous de cartes mondains de la politique, autant de choses dont on était doublement friand loin de Paris et qui ne se pouvaient imprimer ? C'est à commettre tous ces genres d'indiscrétion que les correspondances secrètes étaient destinées.

L'histoire de ces correspondances serait à faire. On laisserait de côté celles qui conservèrent une destination strictement personnelle, les lettres, par exemple, que les frères et les amis de la marquise de Balleroy lui adressaient pour égayer sa retraite de Normandie. On négligerait également les « nouvelles à la main » qui se rédigeaient dans le salon de madame Doublet, et d'où sont sortis les Mémoires dits de Bachaumont. La *Correspondance* de Metra ne rentre pas davantage dans le sujet que je voudrais esquisser, mais plutôt dans la classe des journaux, étant imprimée comme eux et n'en différant que par son caractère anecdotique et par l'enveloppe cachetée sous laquelle les souscripteurs la recevaient. Avec Thiriot, au contraire, nous arrivons à la correspondance littéraire proprement dite, envoyée de Paris à des souverains étrangers et se proposant de les tenir au courant du mouvement intellectuel de la France. Thiriot écrivait pour Frédéric. Celui-ci n'était

encore que prince héréditaire lorsque Voltaire lui donna son camarade de jeunesse pour correspondant. Un métier peu lucratif! Thiriot en était réduit aux espérances : « Le prince, lui écrivait Voltaire, doit, par vos lettres, vous aimer et vous estimer aussi, cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt; il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointements et qui, à la longue, attire, en effet, des récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de cela que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. » Frédéric renvoyait au jour où il régnerait la récompense des services qu'on lui rendait; il fallait donc savoir attendre et chercher à s'assurer l'avenir en se montrant désintéressé dans le présent : — « Je vous répète, poursuit Voltaire, que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension... Continuez sur ce ton; que vos ettres insinuent toujours au prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement, et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très bien. Je vous prédis que vous serez chargé un jour des af-

faires du prince devenu roi, mais, d'une manière ou d'une autre, soyez sûr d'une fortune. »

La prédiction ne se réalisa pas. Le prince royal une fois arrivé au trône, le chiffre des honoraires de Thiriot avait bien été fixé, mais l'infortuné ne parvenait pas à se les faire payer. Il faut avouer d'ailleurs qu'il s'acquittait médiocrement de son office. Le roi se plaint que son correspondant ne pût avoir un rhume sans qu'il en fût informé, lui, Frédéric, par un galimatias de quatre pages. Tant il y eut que le souverain et le scribe se brouillèrent, je ne sais trop à quelle occasion. Voltaire, pour remplacer Thiriot, fit agréer au roi un autre de ses protégés, Baculard d'Arnaud, naguère enfant prodige, et qui, encore étudiant au collège d'Harcourt, recevait de son illustre patron de petites sommes et de petits manuscrits à négocier à son profit : « Faites une bonne œuvre, écrivait le philosophe à l'abbé Moussinot; envoyez chercher le jeune d'Arnaud, c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui cette fois dix-huit francs. » On sait comment ces bienfaits réussirent; d'Arnaud gagna la faveur de Frédéric, fut appelé à Berlin et y devint l'une des causes du misérable éclat que fit Voltaire dans cette ville. Plus tard, lorsque la paix de Paris rendit à Frédéric des loisirs pour la littérature, Thiriot paraît avoir repris ses

fonctions de correspondant parisien et les avoir conservées jusqu'à sa mort, en 1772. Voltaire écrit alors à D'Alembert : « J'ai pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à Thiriot auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète Grimm est déjà en fonctions, mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère La Harpe, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place, et, si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi. » Mais Frédéric en avait assez de ces gazettes manuscrites : « Le roi de Prusse, reprend Voltaire un mois après, ne veut plus de correspondant littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé, il est trop dégoûté de nos rapsodies et il a raison. Je lui avais proposé Suard avant que La Harpe y eût songé ou que vous y eussiez songé pour lui. » Voltaire, à ce moment-là, était en grande tendresse pour laa Harpe et en grande indignation au sujet des traverses qu'essuyaient les hommes de lettres : « La littérature, s'écriait-il, est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été; je ne saurais y penser sans fiel et presque sans fureur. »

La Harpe, ainsi que nous venons de le voir,

s'était présenté pour remplacer Thiriot et avait éprouvé un refus. Quelques semaines plus tard il trouvait l'équivalent de cette position et adressait au tsarowitz Paul une correspondance littéraire qu'il rédigea jusqu'en 1789 et qu'il était en train de publier lorsque la mort le surprit. Heureusement que l'écrivain, vieilli et converti, s'était abstenu, pour une raison ou pour une autre, de conformer ses anciennes lettres à ses nouvelles opinions et s'était contenté de se réfuter lui-même dans des notes. La Harpe ne s'était pas acquitté de sa correspondance comme d'une tâche; il y avait mis du soin et de l'agrément. Ses six volumes sont une causerie variée et facile, qui n'a ni le tour didactique du *Lycée*, ni le ton de discussion approfondie que nous rencontrons chez Grimm. Point d'idées, point d'enthousiasme pour ou contre la philosophie, point de jugements éclairés sur les étrangers ou sur les novateurs, mais, dans les limites de certaines conventions, de l'impartialité et du goût. La Harpe parle très bien de Voltaire mourant, des *Confessions* de Rousseau, « ce livre, dit-il, où l'auteur dit du mal de beaucoup de gens et surtout de ceux qui lui ont fait du bien, mais où personne n'est si mal traité que lui-même ». Cette correspondance rappelle tout à fait le genre et le style des critiques du *Journal des Débats* sous la Restauration, les Dussault et les

Feletz. Peut-être mériterait-elle d'être réimprimée.

La Harpe, dans la préface qu'il mit en tête de ces volumes, parle du grand nombre de correspondances « fabriquées à Paris pour circuler dans les cours d'Allemagne, qui presque toutes avaient à Paris leurs nouvellistes en titre d'office, depuis que Thiriot avait été celui du roi de Prusse ». Et il ajoute : « J'ai vu quelques-uns de ces papiers, il y en a même d'imprimés : c'étaient le plus souvent des chroniques de scandale et de mensonge, de vrais sottisiers, des nouvelles d'antichambre ou de café. » Je suppose que La Harpe faisait une exception en faveur de l'une au moins de ces correspondances parisiennes. La duchesse de Saxe-Gotha recevait, depuis 1747, des lettres périodiques de Raynal, celles-là mêmes que M. Tourneux vient de publier pour la première fois. Or Raynal n'était nullement le premier venu. Il est, dans tous les cas, l'une des physionomies du XVIII^e^ siècle. La nature lui avait malheureusement donné, avec la verve et la loquacité du Midi, le goût de la déclamation et de l'emphase ; le besoin fit de lui, en outre, pendant la plus grande partie de sa vie, un compilateur aux gages des libraires. Ce n'est que vers le tard qu'il arriva à la célébrité par l'*Histoire des deux Indes*, à la fortune par le commerce, ou, selon d'autres, par un intérêt dans la traite des nègres, à la modération des idées, enfin, par l'effroi

que lui causa la Révolution. Son intimité avec Rousseau, Grimm, Diderot, et tout ce jeune et brillant cercle de 1750 ou environ, doit suffire pour nous convaincre qu'il avait une valeur dont nous sommes devenus mauvais juges. Voltaire lui-même le recommandait en termes très chauds à Berlin au moment où d'Arnaud venait de laisser vacante la place de correspondant. « C'est un homme d'un âge mûr, écrit-il à Darget, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne dans Paris n'est plus au fait de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Je puis vous assurer, monsieur, qu'il est de toute façon digne d'une pareille correspondance. »

Le margrave d'Anspach, que nous retrouverons, aussi bien que la duchesse de Saxe-Gotha, parmi les souscripteurs de Grimm, avait un second correspondant dans la personne de Suard[1]. Pierre Clément, natif de Genève, celui que Voltaire appelait Clément Maraud, publiait par souscription des lettres qu'il réunit ensuite sous le titre de : *Cinq années*

1. Voy. les deux lettres, de 1773, publiées par M. Charles Nisard, dans ses *Mémoires et Correspondances inédits*, p. 88.

littéraires[1]. On a également imprimé le journal que Favart fournit, de 1760 à 1770, au comte de Durazzo, intendant des spectacles de la cour de Vienne. Favart s'était engagé à envoyer, tous les quinze jours, un courrier théâtral, auquel il joignait les paroles des nouveaux opéras-comiques, des siens en particulier, afin qu'ils pussent être mis en musique et joués à Vienne en concurrence avec Paris. De fait, le librettiste, dans cette espèce de chronique, ne s'est point borné au théâtre ; on y trouve les nouvelles littéraires, et même des pièces de vers et des anecdotes, absolument comme dans les autres correspondances.

Nous voici afin arrivés à Grimm. Raynal, au dire de Meister, lui céda sa correspondance avec plusieurs cours du Nord et du Midi de l'Allemagne. Raynal ayant continué d'envoyer ses lettres à Gotha pendant près de deux ans encore lorsque Grimm avait commencé les siennes, j'en conclus que celui-ci marcha d'abord sur les brisées de son ami et lui fit quelque

1. *Les Cinq Années littéraires, ou Lettres de M. Clément sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années* 1748, 1749, 1750, 1751 et 1752. Berlin, 1755, 2 vol. in-12. Je cite le titre de l'édition que j'ai eue entre les mains; la première avait paru à la Haye, en 1754. Il y a en tête du 1er volume une épître en vers « à mylord comte de..... » (Waldegrave). Un projet de souscription, daté de 1753, dit que les années 1751 et 1752 ont été données « feuille à feuille. » Grimm, qui traite Clément avec le dernier mépris, dit que ces feuilles se publiaient à Londres.

temps concurrence. Il avait eu soin, d'ailleurs, de se préparer le terrain. Je trouve dans une lettre à Gottsched, du 2 mai 1754, la trace d'un voyage qu'il venait de faire en Allemagne; c'était la première fois qu'il y retournait depuis son arrivée à Paris, et il est naturel de supposer qu'il avait eu pour objet d'y nouer des relations utiles à son entreprise. On ne sait trop, cependant, qui furent les premiers souscripteurs de la *Correspondance*. La duchesse de Saxe-Gotha et la landgrave de Hesse la reçurent dès 1754, la reine de Suède en 1756, et l'impératrice de Russie en 1763. La liste s'étendit peu à peu; on y voit figurer successivement Stanislas-Auguste, le margrave d'Anspach, le duc de Saxe-Weimar, la princesse de Nassau-Saarbruck, le grand-duc de Toscane. Ce fut Frédéric qui se montra le plus revêche. Grimm fit jouer tous les ressorts pour obtenir la souscription de ce prince : D'Alembert, d'Argens, la duchesse Louise. Frédéric avait d'abord refusé, prétextant les affaires dont il était accablé, il avait ensuite cédé aux instances de la duchesse, mais Grimm n'en fut pas beaucoup plus avancé. Le roi, comme nous le verrons, ne refusait pas seulement à Grimm tout témoignage de satisfaction, il ne payait pas plus sa prose qu'il n'avait payé celle de Thiriot. Le pauvre Melchior dut reconnaître alors combien il s'était trompé, dans sa *Lettre sur Omphale*, en

vantant la générosité du royal joueur de flûte. Il se garda, toutefois, de céder à un mouvement d'humeur, continua d'admirer, de louer, et se crut certainement dédommagé de tous les déboires lorsque Frédéric le reçut à Potsdam en lui citant des vers de *Banise*.

On a prétendu qu'à côté des souscriptions princières il y avait des abonnés d'un rang moins élevé. Barbier parle d ecopies qui circulaient, tant en France que dans les pays étrangers, au prix de 300 francs l'abonnement. Cela ne peut guère se rapporter qu'à l'époque où Grimm avait remis l'entreprise en d'autres mains. « Je me suis fait depuis ongtemps, écrivait-il en 1766, une loi de ne donner cette *Correspondance* qu'à des princes, et plusieurs bonnes raisons m'obligent de m'y tenir. On m'a fait quelquefois des offres de 100 pistoles et de 1200 francs par an, pour l'envoyer à des particuliers très considérables en Angleterre, mais je n'ai jamais voulu. » Pour les souverains eux-mêmes, il paraît que les prix n'étaient pas constants : le roi de Pologne, par exemple, ne payait que 40 ducats par an, ce qui faisait 400 francs de notre monnaie, tandis que l'impératrice de Russie payait 360 roubles, c'est-à-dire environ 1500 francs. Le journal, dans les dernières années, avait accru sa clientèle. Il en existait, selon Meister, « depuis les bords de

l'Arno jusqu'à ceux de la Neva », quinze ou seize exemplaires. Gœthe en parle comme adressé à des princes et à des personnes riches en Allemagne; cette correspondance coûtait fort cher, dit-il (*gegen bedeutende Vergeltung*), mais elle satisfaisait « l'intérêt extrême que l'on mettait à savoir ce qui se passait à Paris, justement considéré à cette époque comme le centre du monde cultivé ». Gœthe ajoute que, grâce à une haute faveur, — celle de la cour de Weimar, évidemment, — ces feuilles lui étaient communiquées et qu'il les lisait avec une grande attention. Il n'y trouvait pas seulement des nouvelles littéraires, mais les ouvrages les plus remarquables de Diderot : *la Religieuse*, *Jacques le Fataliste* et autres, communiqués par morceaux, ce qui servait à entretenir et piquer la curiosité. On reconnaît les procédés du feuilleton moderne! *Le Neveu de Rameau*, dont Gœthe eut connaissance et qu'il traduisit en allemand alors qu'on n'en savait pas même l'existence en France, n'avait pourtant pas été envoyé aux souscripteurs de la *Correspondance*; c'est de Schiller que Gœthe en avait reçu le manuscrit, et Schiller, sans s'expliquer davantage, disait le tenir d'un heureux hasard.

La gazette manuscrite de Grimm parvenait aux souscripteurs deux fois par mois. De longueur iné-

gale, chaque numéro remplit de six à dix pages d'impression de l'édition de M. Tourneux. Dans les quelques mots de prospectus que l'écrivain mit en tête du premier, il annonce qu'il rendra compte des livres, des théâtres et des arts, et telle est, en effet, la marche qu'il a suivie, sauf que les arts restèrent en souffrance jusqu'au jour où Diderot vint, pour cette partie, au secours de son ami. Dès les premières lettres nous voyons défiler Voltaire avec son *Siècle de Louis XIV*, Buffon et son discours de réception à l'Académie, Rousseau et sa *Lettre sur la musique*, Condillac et le *Traité des sensations*, les tragédies de Crébillon père et les romans de Crébillon fils. La littérature étrangère, la littérature anglaise du moins, Fielding, Richardson, Hume, reçoivent leur part d'attention. Les pièces nouvelles n'occupent, dans ces lettres, guère moins de place que les livres. Les théâtres de Paris n'étaient-ils pas comme aujourd'hui l'objet d'un intérêt tout particulier à l'étranger? La *Correspondance* de Grimm est une mine de renseignements sur l'art dramatique de l'époque. Elle marque les créations et discute les talents d'une foule d'acteurs, depuis Clairon, dont notre critique ne goûtait point le jeu, jusqu'à Raucourt, dont il raconte les débuts. Le récit, à distance, en est encore émouvant. « Lorsqu'on vit la plus belle créature du monde et la plus noble

s'avancer en Didon sur le bord du théâtre, lorsqu'on entendit la voix la plus belle, la plus flexible, la plus harmonieuse, la plus imposante, lorsqu'on remarqua un jeu plein de noblesse, d'intelligence et des nuances les plus variées et les plus précieuses, l'enthousiasme du public ne connut plus de bornes. On poussa des cris d'admiration et d'acclamation; on s'embrassa sans se connaître; on fut parfaitement ivre. Après la comédie, ceux qui avaient vu la pièce se dispersèrent dans les différents quartiers, arrivèrent comme des fous, parlèrent avec transport de la débutante, communiquèrent leur enthousiasme à ceux qui ne l'avaient pas vue, et les soupers de Paris retentirent du nom de Raucourt. »

Le Théâtre-Français, malheureusement, lorsque la *Correspondance* commença, était en décadence. Destouches avait déjà donné ses meilleures pièces, Piron *la Métromanie*, Crébillon *Rhadamiste*, Voltaire *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*. On était livré aux Marmontel, aux Saurin, aux La Touche. Pour un ouvrage de mérite qui paraissait de loin en loin, il en était une foule qui se traînaient misérablement dans l'imitation des maîtres. Aussi cette partie de la *Correspondance* est-elle assez fastidieuse. Grimm analyse les pièces, nous explique comment il les aurait conçues et les refait. L'examen du *Cosroès*

d'un M. Le Fèvre n'occupe pas moins de dix pages. En général, mais cela était inévitable, la *Correspondance* pèche par le défaut de proportion; l'importance donnée aux sujets n'y est pas toujours en rapport avec celle qu'ils conservent pour nous. Les ouvrages qui ont fait époque dans l'histoire du siècle passé se perdent dans un océan de plats romans, de poésies insipides, dans un déluge de pamphlets surtout, dont on n'aurait pas l'idée si l'on ne feuilletait justement les catalogues que Grimm en a dressés. Rien ne lui paraît indigne de l'attention de ses lecteurs ou plutôt de ses lectrices; il leur signalera un *Abrégé de l'art des accouchements*, des *Soins faciles pour la propreté de la bouche*, et une brochure sur le *Traitement des cors aux pieds*.

Grimm est le véritable précurseur de la critique telle qu'elle est comprise de nos jours, de celle qui ne se contente pas d'analyser et de citer, mais qui juge les ouvrages, motive les appréciations, discute les doctrines, rattache aux livres les considérations qu'ils suggèrent, et fait parfois d'un article une œuvre originale. Et Grimm possède les qualités du genre, ayant son mot à dire sur tout sujet, unissant en lui le chroniqueur et le penseur, le mondain et l'érudit, le nouvelliste et le philosophe. Avec un penchant à la dissertation, surtout dans les commencements, et n'attendant pas toujours pour dis-

cuter qu'un livre ou une pièce de théâtre lui en fournisse l'occasion. Grimm aime ce qu'on appelle les questions. Il les traite *ex professo*, en remontant aux principes et en se livrant aux idées générales. Un bon sens qui ne se dément point, mais un bon sens un peu pesant et discoureur. On sourit d'une allure si grave, d'entrées en matière si doctorales. « Il n'y a point, lisons-nous, de spectacle plus agréable pour le sage que celui d'un grand homme ou d'un homme extraordinaire. Il semble que notre existence s'ennoblisse par les vertus de nos semblables, et que l'éclat des grandes actions l'empêche de tomber dans l'engourdissement, état si déplorable pour un être pensant, etc. » Tout cela pour arriver à nous raconter la disgrâce imméritée d'un ministre espagnol. Grimm commence d'ordinaire par de vastes propositions générales : « De tous les arts, le plus ignoré et le plus mal exercé est celui de la dispute. Rien ne serait plus propre à l'établissement et aux progrès de la vérité parmi les hommes que la voie de la discussion, si nous avions un désir constant et sincère de discerner le vrai d'avec le faux », et ainsi de suite; le lieu commun se poursuit, s'étale avec la paisible allure qui lui est propre. L'écrivain, d'autres fois, divise son sujet comme un sermon : « On peut envisager la question de la liberté de deux manières différentes : la

première en se plaçant hors de l'univers, embrassant du même coup d'œil tous les êtres... »

Grimm, à tout prendre, est un bon esprit, et même, nous le verrons, un esprit vigoureux; il a la solidité, la sagacité, mais il n'a pas le goût et il tombe souvent dans la déclamation. Il est vrai qu'au contact de Diderot il y était plus exposé qu'un autre. Nous retrouvons dans ses lettres tout le jargon du temps, l'éloge de la nature, l'horreur du fanatisme, l'affectation de la sensibilité; le cœur se remplit d'émotions délicieuses, les larmes tombent des yeux à tout propos, pour un trait de vertu, pour une pièce de théâtre, pour un livre de Voltaire. Style et langue à l'avenant. On passerait sur des incorrections, mais le sanctuaire de la vérité et les fantômes de l'erreur, mais les sons célestes de l'Ausonie pour dire la musique italienne! Je viens de faire allusion à l'influence de Diderot; Grimm prend les tics de son ami; comme lui il apostrophe les personnes et les choses. On sent souvent, dans ces feuilles, le résumé de quelque conversation du Grandval, l'écho de quelque tirade du « philosophe ». Ou mieux encore, Diderot est là, au coude de Grimm, l'inspirant, lui faisant son article en pérorant.

Grimm a une foule de théories; il en a sur les femmes, sur l'art, sur le goût, sur les langues; tous les grands sujets de discussion d'une époque émi-

nemment raisonneuse passent devant le lecteur. La royauté est laissée hors du débat, mais nous avons des morceaux sur les finances, sur la tolérance, sur l'éducation, sur l'inoculation, — une grosse et longue controverse, celle-là; nous en avons sur les jésuites, sur les convulsionnaires, sur les engouements du jour, les aérostats, la tactique de Guibert, les sciences qui se font mondaines. « Les métaphysiciens et les poètes ont eu leur temps, fait remarquer notre chroniqueur : les physiciens systématiques leur ont succédé; la physique systématique a fait place à la physique expérimentale, celle-ci à la géométrie, la géométrie à l'histoire naturelle et à la chimie, qui ont été en vogue ces derniers temps et qui partagent les esprits avec les affaires de gouvernement, de commerce, de politique, et surtout la manie de l'agriculture, sans qu'on puisse deviner quelle sera la science que la légèreté nationale mettra à la mode par la suite. » Et, à côté de ces amusettes scientifiques, les divertissements propement dits. Tout le monde, un jour, s'est mis à jouer des charades; voici l'éclosion du proverbe; il y a des séances de ventriloquie. Il n'est pas jusqu'au parfilage et au trou-madame qui ne figurent chez Grimm à leur date.

La *Correspondance* fait une part aux nouvelles. Les lecteurs sont tenus au courant des causes célè-

bres, des intrigues académiques. Grimm n'est pas tendre pour l'Académie ; il la représente « partagée entre deux partis ou factions : le parti dévot, qui réunit aux prélats tous les académiciens mincement pourvus de mérite, et d'autant plus empressés, par conséquent, à faire leur cour avec bassesse; et le parti philosophique, que les dévots appellent encyclopédique, qui est composé de tous les gens de lettres qui pensent avec un peu d'élévation et de hardiesse, et qui préfèrent l'indépendance et une fortune bornée aux faveurs qu'on n'obtient qu'à force de ramper et de mentir. Il y a, au reste, dans ces deux partis, comme entre armées opposées, un fond de déserteurs qui se rangent, suivant la fortune, de l'un ou de l'autre côté, et dont l'un ou l'autre se fortifie en les méprisant également; il y a aussi de ces âmes fières et libres qui dédaignent d'être d'aucun parti, comme M. de Buffon, par exemple, et que leur neutralité expose à la calomnie des deux factions ». Grimm se défendait de rapporter des anecdotes; il en conte pourtant quelques-unes en courant et il les conte bien. Mais faut-il vraiment croire au récit qu'il nous fait des impiétés de Chanteloup ? La charmante petite duchesse de Choiseul écoutait-elle sans sourciller les couplets dont sa société saluait le Saint-Esprit en parfilage d'or que la princesse de Beauvau avait envoyé à la

duchesse de Grammont? A considérer le cercle dans lequel ces plaisanteries se produisaient, ce serait certainement une pièce à mettre au dossier du XVIII^e siècle. Les articles nécrologiques donnent lieu parfois à de remarquables portraits. Il y a de la gaieté, et peut-être un peu de caricature, dans celui du chimiste Rouelle; il y a de la finesse dans celui d'Helvétius, de qui la tolérance venait d'une habitude « de généraliser les idées et d'aller aux derniers résultats qui équivalent généralement à zéro »; il y a de la verve dans une tirade indignée contre l'avocat général Séguier, non pas mort, celui-là, trop vivant au contraire, et coupable d'un réquisitoire contre le *Système de la nature* et autres ouvrages philosophiques. « On croit voir Arlequin affublé d'une robe de magistrature et se battant contre son ombre. Je puis assurer M. le requérant que remplir un ministère public de ce ton-là, c'est se donner l'air d'un polisson. » La notice sur Croismare, que ses amis appelaient le charmant marquis, est le chef-d'œuvre de cette galerie de portraits; la plume, trop souvent pesante, devient tout à coup déliée, aimable. Je ne puis m'empêcher de soupçonner que, ce jour-là, c'est madame d'Épinay qui la tient.

Un journal ne va pas sans quelque remplissage, et les feuilles de Grimm ne font pas exception à la règle Quand les sujets ou le temps lui manquent, il

se tire d'affaire avec des citations, et quelles citations ! Ici cinq pages tirées, mot pour mot, d'un médiocre roman, l'*Histoire de Geneviève* par madame la comtesse de Revel; là, de petits vers de société, de fades romances, des madrigaux :

Si tu ne veux jamais aimer que moi,
O ma Délie,
Reçois ma foi.

Grimm, dans ces moments de pénurie, fait flèche de tout bois ; il accueille le bout-rimé ; il ne recule pas devant le rébus. Ce qui occupait les salons de Paris n'était-il pas assez bon pour Gotha ou Weimar? En général, il importe de le remarquer, la tenue du journal a été se modifiant. Les grands sujets une fois épuisés, Grimm devient davantage nouvelliste. Il passe aussi plus souvent la plume à d'autres, remplit plus volontiers son numéro des lettres qu'il a reçues, des manuscrits qui lui ont été communiqués. C'est l'époque où il s'absente fréquemment, et alors la *Correspondance* se fabrique comme elle peut; heureux les lecteurs quand Diderot s'en charge ! On sent fort bien, vers la fin, que Grimm a pris sa tâche en dégoût et qu'il la quittera dès qu'il aura trouvé mieux.

Mais aussi quelle tâche, et pendant vingt années ! « Je suis écrasé d'écritures et d'occupations, écrit-

il en 1766 ; mon ami Diderot, au lieu de feuilles, m'a fait un livre sur le Salon ; je n'ai pas eu le courage d'en rien retrancher, mais il faut rédiger ses feuilles à mesure qu'il me les donne, il faut les copier moi-même pour les mettre en état d'être recopiées, et cela demande beaucoup de temps. Je passe sous silence mille autres occupations qui me tiennent cloué à mon bureau du matin au soir. » Grimm employait des secrétaires pour la reproduction de ses lettres à plusieurs exemplaires ; son cabinet était un vrai cabinet de rédaction, une boutique, comme il l'appelait lui-même. Ses amis lui en voulaient d'un travail si continuel qui le leur enlevait ; ils l'avaient baptisé *la chaise de paille*. Lorsqu'il devint plus tard diplomate et voyageur, Galiani disait plaisamment que la chaise de paille était devenue chaise de poste.

La *Correspondance* tire son principal intérêt de la liberté avec laquelle l'écrivain s'y exprimait, et cette liberté avait pour garant le petit nombre de lecteurs auxquels les lettres parvenaient et la discrétion que ces lecteurs s'étaient imposée. Prudent de son naturel, Grimm avait pris ses précautions. « Après tout, pensait-il, il vaut mieux dormir tranquillement et se taire ; et le raisonnement le plus profond et le plus lumineux ne vaut pas une nuit passée à la Bastille. » Ses lettres ne parvenaient aux

souverains auxquels elles étaient destinées que par la voie de leurs légations de Paris. Le secret était en outre expressément stipulé. Madame Geoffrin, en enrôlant Stanislas-Auguste parmi les souscripteurs, a soin de lui faire la leçon à ce sujet : « Voici le premier paquet, lui dit-elle ; j'y joins la lettre que Grimm m'a écrite en me l'envoyant. Votre Majesté verra qu'il est très important pour lui que ces feuilles-là ne soient pas copiées. On garde à Grimm une grande fidélité dans les cours d'Allemagne où il les envoie. J'ose même dire à Votre Majesté que cela pourrait me commettre, ayant passé par ma main. »

Grimm, en revanche, s'était engagé à la sincérité. « La sûreté qu'on a bien voulu permettre à ces feuilles, écrivait-il, exige de notre part une franchise sans bornes. » « Ces feuilles, aimait-il à répéter, sont consacrées à la vérité, à la confiance et à la franchise. L'amitié qui nous lie à plusieurs gens de lettres, dont nous sommes obligés de parler, n'a aucun droit sur nos jugements. » Il semble, en effet, qu'on ne puisse refuser l'impartialité à l'écrivain, un mérite que lui facilitaient d'ailleurs, son caractère un peu dédaigneux et une certaine rudesse de conviction. Diderot, qui avait eu plusieurs fois à supporter son humeur, avait donné le houx pour enseigne à l'officine où se fabriquait la *Correspondance*. Et il ne se plaignait pas seulement de la

rudesse, mais aussi, à l'occasion, de l'injustice des sentences de son ami. On connaît la lettre amusante qu'il lui adressa un jour à propos d'une critique superficielle et inexacte : « Monsieur le maître de la boutique du *Houx toujours vert*, vous rétractez-vous quelquefois? Eh bien! en voici une belle occasion. Dites, s'il vous plaît, à toutes vos augustes pratiques que c'est très mal à propos que vous avez attribué l'incognito à la traduction des *Nuits* d'Young, par M. Le Tourneur. Dites, sur ma parole, que cette traduction, pleine d'harmonie et de la plus grande richesse d'expression, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre... Vous n'ignorez pas que la gloire qu'un auteur tire de son travail est la portion de son honoraire qu'il prise le plus, et voilà que vous en dépouillez M. Le Tourneur! Et c'est vous qu'on appelle le juste par excellence! C'est vous qui commettez de pareilles iniquités! Ah! monsieur Grimm, monsieur Grimm! votre conscience s'est chargée d'un pesant fardeau! Si vous rentriez en vous-même ce soir, lorsque vous serez de retour de la Comédie-Italienne, où vous vous êtes laissé entraîner par madame de Forbach, lorsque les sons de Grétry ne retentiront plus dans vos oreilles, lorsque, tout étant en silence autour de vous, vous serez en état d'entendre la voix de votre conscience dans toute sa force, vous sentirez que

vous faites un métier diablement scabreux pour une âme timorée. »

Grimm reconnut la justesse du reproche : il inséra la lettre de Diderot dans sa *Correspondance*, et déclara même qu'il allait la faire graver sur une table d'airain et la suspendre dans sa boutique pour lui rappeler sans cesse les misères de son métier. Il est certain que, si le secret de sa *Correspondance* lui facilitait l'impartialité, l'absence de responsabilité se faisait aussi sentir dans la précipitation de bien des jugements. Et il en fut de ce défaut comme de quelques autres que j'ai déjà marqués : il s'accrut à mesure que Grimm se lassait de son travail. Sa conscience s'émousse; il lui arrive de ne plus lire les livres dont il parle et de suppléer à la critique raisonnée par une plaisanterie sur le titre de l'ouvrage ou sur le nom de l'auteur. Aussi est-il le premier à parler avec dédain d'un métier qui consiste à tout juger à tort et à travers; il n'est, à ses propres yeux, qu'un maître bavard en philosophie et en littérature, un pharmacopole littéraire, un épicier-droguiste ! S'il faut distinguer, dans la *Correspondance*, la part de Grimm de celle de Meister, il ne faut pas moins distinguer, dans celle de Grimm, l'œuvre des premières et celle des dernières années. On ne s'étonne que d'une chose, lorsque le critique pose enfin la plume, c'est qu'il ait continué si longtemps

à la tenir lorsqu'il avait cessé de trouver aucun intérêt à son travail.

Nous avons vu l'aversion que Grimm professait pour la musique française et la conviction où il était que notre langue n'était pas faite pour être chantée. La vérité est que Grimm la tenait en général pour un instrument ingrat. Il se refusait à lui reconnaître, même en prose, les qualités qu'on s'accorde le plus communément à lui attribuer. La clarté, la précision, l'énergie sont, selon lui, le mérite de nos écrivains plutôt que celui de la langue. Le français, il ne se lasse pas de le répéter, n'a ni simplicité ni grâce; il est sourd, timide, naturellement embarrassé; exact, mais froidement exact; sévère en matière de goût, mais compassé. De toutes les langues vivantes, c'est sans contredit celle qui a le moins de génie. La rigueur de ce jugement ne viendrait-elle pas de ce que la langue française se distingue précisément par des qualités étrangères à la nature de notre tudesque critique? On s'expliquerait ainsi en même temps l'étonnement qu'il éprouvait en remarquant le cas qu'on faisait du style à Paris. L'Académie donnait des prix d'éloquence; des pièces de théâtre sans action ni intrigue se soutenaient parce qu'elles étaient « bien écrites »; Buffon était lu pour l'harmonie et la magnificence de sa phrase. Grimm n'était

pas éloigné de considérer tout cela comme des *welcheries*.

Notre versification ne lui paraissait pas plus favorable à la poésie que notre langue. Il jugeait notre prosodie vague, notre rime tyrannique et notre alexandrin pompeux. « Je crois le vers héroïque, s'échappe-t-il à dire, si diamétralement opposé au genre dramatique, que peu s'en faut que je n'aie l'audace d'écrire, en cette année 1767, que la véritable tragédie et la véritable comédie ne sont pas encore trouvées en France ; mais il ne s'agit pas de se faire lapider ; ainsi renfermons nos hérésies au fond de notre cœur. » L'antipathie de Grimm pour la tragédie française tenait, du reste, à tout un ensemble de notions littéraires. Épris de la simplicité et de la grandeur du drame antique, Grimm voulait, en même temps, le naturel au théâtre ; il était à la fois classique dans le sens des Grecs et réaliste selon le sentiment moderne. Au lieu de faire, dans la pièce racinienne, par exemple, la part inévitable du convenu, il la comparait aux produits d'une littérature primitive ou lui appliquait la loi de la vraisemblance absolue. Il manquait de la souplesse d'esprit nécessaire pour se placer, en face d'une œuvre, au point de vue qu'exigent les conditions dans lesquelles cette œuvre a pris naissance.

Aucun des arts de notre pays, au surplus, ne

trouve grâce dans la *Correspondance*. Nous naissons, déclare l'impitoyable auteur, avec des dispositions médiocres pour la peinture. « Ce qu'il y a de plus décrié, à l'entendre, après la musique de la France, ce sont ses tableaux. » On proclame Soufflot le premier architecte du royaume et de l'Europe, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait fait à Lyon une salle de comédie où l'on n'entend point, et, à Paris, une salle d'opéra où l'on ne voit point. Le dessin de nos parcs est également médiocre. « Quand nous nous serons défaits de la petite morgue nationale qui ne sied qu'aux enfants, nous conviendrons qu'il faut apprendre des Italiens et des Allemands à faire de la musique, et des Anglais à former des jardins. »

La conclusion serait forcée quand même elle ne se trouverait pas si expressément indiquée : Grimm n'aime point notre pays. Le Français, à ses yeux, n'a d'autre supériorité sur les autres nations que la gaieté du caractère, une vivacité qui touche à la pétulance, mais qui lui donne du ressort dans l'adversité et le tire parfois de l'abîme où elle l'a jeté. Ce qui domine chez nous, c'est la présomption, la vanité, l'enfantillage. « O Athéniens, s'écrie ce barbare égaré dans l'Attique, vous n'êtes que des enfants ! »

Il faut, il est vrai, faire attention à la date des lettres lorsqu'on lit la *Correspondance*. Bien des événements survinrent pendant les vingt années que

Grimm tint la plume, bien des changements s'accomplirent et modifièrent ses jugements. En particulier, son sentiment sur le temps même où il vivait. Il parle souvent de décadence, surtout au commencement; il note les progrès du bel esprit, du mauvais goût; il est des moments où il croit voir l'ignorance, la superstition, la barbarie reprendre le dessus. Quelques années passent et l'impression a changé. La frivolité du Français, qui tient d'ailleurs à ses grâces et à ses agréments, ne l'empêche pas de s'acheminer vers un caractère de solidité. Le goût de l'instruction et des sujets sérieux s'est répandu. Si les hommes de génie sont rares, l'empressement que leur montre le public témoigne de la considération dont ils jouissent. Bref, ce siècle qu'en 1764 on nous déclarait ingrat et stérile, on reconnaît, en 1770, qu'à tout prendre il en vaut bien un autre. Voilà, du moins, pour la *Correspondance littéraire;* vienne la Révolution, Grimm, dans ses lettres à Catherine, deviendra naturellement plus hostile qu'il n'avait jamais été.

Grimm n'a pas une philosophie, mais il est philosophe. Il l'est en ce sens qu'il s'est fait un certain nombre de questions sur les origines et les fins du monde, et il ne l'est pas si, pour l'être, il faut avoir trouvé une réponse à ces questions. Il diffère en

cela de Diderot. Diderot, avec son ardeur d'esprit et son génie divinatoire, court plus vite aux solutions; il a l'hypothèse dogmatique; il s'imagine volontiers être en voie de saisir le mot de l'univers. Grimm, au contraire, reste habituellement préoccupé de la faiblesse de l'esprit humain et du caractère relatif de nos connaissances. Il se rend compte, au reste, de cette différence de tempérament philosophique entre lui et son ami, et il l'a accusée dans une lettre à mademoiselle Volland, qu'il jugea lui-même assez intéressante pour l'envoyer à ses lecteurs de la *Correspondance*. Les deux amis étaient à la campagne, probablement à La Chevrette; ils se promenaient un soir sur les bords de la Seine, conversant, discutant et revenant sans cesse à la même question. « Diderot voit toujours la vérité et la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre et immobiles au milieu des ravages et des ruines de tout ce qui les environne. Moi, je les vois aussi, ces grandes statues, mais leur piédestal me paraît semé d'erreurs et de préjugés, et je vois se mouvoir autour une troupe de niais dont les yeux ne peuvent s'élever au-dessus du piédestal; ou, s'il se trouve parmi eux quelques êtres privilégiés qui, avec les yeux pénétrants de l'aigle, percent les nuages dont ces grandes figures sont couvertes, ils sont bientôt l'objet de la haine et de la persécution de cette petite populace

hargneuse, remplie de présomption et de sottise. Qu'importe que ces deux statues soient éternelles et immobiles s'il n'existe personne pour les contempler, ou si le sort de celui qui les aperçoit ne diffère point du sort de l'aveugle qui marche dans les ténèbres? Le philosophe m'assure qu'il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre, et qu'alors les hommes prosternés reconnaissent la vérité et rendent hommage à la vertu. Ce moment, Sophie, ressemblera au moment où le fils de Dieu descendra dans la nuée. Nous vous supplions que celui de votre retour soit moins éloigné. »

Grimm ne conteste donc pas la réalité substantielle du vrai, si j'ose ainsi parler, mais il doute que personne ici-bas arrive à le découvrir, et c'est pourquoi, dans la même lettre, il reproche à la philosophie de prêter à ses idées plus d'évidence qu'elles n'en comportent, de donner pour démontré ce qui est seulement vraisemblable, d'établir, enfin, trop impérieusement ses opinions. Il n'aime pas que le penseur abonde dans son propre sens. Il redoute les convictions sûres d'elles-mêmes. « Une vue grande et sublime, dit-il, une idée profonde et lumineuse, négligemment jetée, vous frapperont bien plus sûrement qu'une vérité laborieusement démontrée. » La science au fond n'est point faite pour l'homme : elle sert surtout à délasser l'intelligence et à adou-

cir les mœurs. Pourquoi des systèmes là où les conjectures seraient seules à leur place? Pourquoi confondre les degrés de certitude et exiger le respect de la foi pour de simples opinions? « Quelle folie, quelle faiblesse, quelle pauvreté malheureusement inséparable de la nature de ce petit animal orgueilleux qu'on appelle homme, d'élever sur deux ou trois faits, qu'il peut savoir au bout de plusieurs siècles de recherches, un édifice que le souffle d'un enfant peut renverser, et dont la masse informe, appuyée sur des roseaux, fait pitié au vrai philosophe! »

La circonspection intellectuelle de Grimm était l'une des choses qui l'isolaient dans cette France du XVIII^e^ siècle si avide d'affirmations. Mais il ne se dément jamais à cet égard. « En m'arrêtant de bonne foi à ce que je ne peux ni nier ni comprendre, j'évite une foule d'inconvénients, d'absurdités et de contradictions. » Grimm veut qu'on sache dire : « Je ne sais pas, » et qu'on enseigne à la jeunesse « le grand art de douter ». Chacun ne lit-il pas dans le livre de la nature comme il peut, avec les yeux qu'il a reçus? Et tout ne change-t-il pas avec les siècles? « Je crains, suggère notre sceptique, qu'il ne vienne un temps où les termes favoris de la philosophie moderne soient aussi absurdes que le jargon de l'école péripatéticienne. Alors notre gravitation,

notre attraction, nos forces centrifuges et centripètes, pourront paraître aussi barbares que les quid dités et les entéléchies de la philosophie scolastique, et le mot d'esprit que nous mettons à toute sauce jouera un aussi beau rôle que les facultés occultes. »

On devine ce que deviennent, avec cette méthode, la religion tant naturelle que révélée, et jusqu'au déisme de Voltaire. « Tout ouvrage démontre un ouvrier, mais qui vous a dit que l'univers est un ouvrage? » « Le patriarche ne veut pas se départir de son *rémunérateur vengeur;* il le croit nécessaire au bon ordre. Il veut bien qu'on détruise le dieu des fripons et des superstitieux, mais il veut qu'on épargne celui des honnêtes gens et des sages. Il raisonne là-dessus comme un enfant, mais comme un joli enfant qu'il est. » Grimm n'est pas plus touché des arguments du Vicaire Savoyard. « Il prétend que, quand on lui parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, on ne lui porte point de véritable idée à l'esprit. Cela se peut, mais en plaçant une force intelligente hors de la nature (et qu'est-ce que c'est que d'être hors de la nature?) en est-il plus avancé? »

La personnalité humaine ne résiste pas plus à cette analyse que les conceptions théologiques. Grimm permet bien qu'on dise avec Descartes : « Je pense, donc je suis; » mais il lui déplaît qu'on dise : « Il y

a au dedans de moi un être qui pense. » « Car qu'est-ce que c'est que cet être? Il y a en moi *moi*, voilà tout ce que je sais clairement. Vous me demandez comment je pense; je n'en sais rien, mais je ne sais pas mieux comment je digère, comment je marche, comment je dors. Pourquoi voulez-vous que je conçoive mieux la pensée que le mouvement? N'est-il pas plus philosophique de dire : « Je l'ignore, que d'abuser de son imagination pour inventer des explications incompréhensibles et des mots qui ne signifient rien? Vous me dites que la matière ne peut penser, mais connaissez-vous assez l'essence de la matière pour me dire quelles sont les propriétés qu'elle peut avoir et celles qu'elle ne saurait avoir? »

Avec sa défiance de la métaphysique Grimm est bien près de ce que nous appelons aujourd'hui le positivisme. Il croit au fait comme à la donnée première et dernière hors de laquelle on ne peut faire un pas, et dont il est vain par conséquent de chercher l'explication. Il se refuse à appliquer à la nature nos mesures de grandeur et de petitesse, de dignité et de bassesse, de bien et de mal. Le monde n'a point d'autres lois que celles qu'il tire de sa constitution même. Ce qui est n'a pas à se justifier, il est, cela lui suffit et doit nous suffire. Tel est le sentiment constant de Grimm, et une vue qu'il trouva un

jour l'occasion d'exprimer tout à son aise. C'était au sujet de la catastrophe qui fit une si vive impression sur le XVIII^e^ siècle et qui produisit *Candide*. Une fois piqué au jeu par ce qui lui semblait les atroces caprices de la Providence, Voltaire avait attaqué l'optimisme en vers comme en prose, et c'est sur son poème de *Lisbonne* que Grimm le prend à partie. Il n'admet pas qu'avec Leibniz et Pope on dise : « Tout est bien », mais il n'admet pas davantage qu'on appelle mal la destruction de quelques milliers de personnes. Un mal, et pourquoi cela? « Quel est votre orgueil de vous compter pour quelque chose dans l'immensité, et d'attaquer l'ordre général sur l'anéantissement de quelques êtres auxquels vous vous intéressez par un retour involontaire sur vous et sur votre faiblesse, parce que vous êtes de leur espèce, ou parce qu'ayant une vie et le sentiment de votre existence comme eux, vous vous sentez exposé aux mêmes dangers? Il y a du bonheur et du malheur, mais le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe. Tout ce qui est doit être par cela même que cela est. »

A cette conception de la nature se rattachent des vues que l'on rencontre également chez Diderot, une sorte de darwinisme avant Darwin. Le monde a-t-il proprement commencé? Savons-nous les formes par lesquelles il a passé et passera encore? Qui peut

assurer qu'il n'y a pas autant d'espèces perdues qu'il en existe actuellement? La destruction des uns sert à la naissance et à la conservation des autres. La guerre est un fait de nature, et le loup obéit aussi bien à ses lois en déchirant sa proie qu'en nourrissant et défendant ses petits. Tout est si bien force et droit du plus fort sur la terre que si les hommes se sont réunis en société c'est pour se tenir réciproquement en échec.

Le déterminisme moral de Grimm appartient au même ordre d'idées. Nos perceptions, selon lui, ne sont ni volontaires ni libres, et nos actions ne le sont pas davantage. Notre conduite est toujours le résultat de modifications de notre être amenées elles-mêmes par les circonstances. Mais, et c'est ici une notion favorite de l'écrivain, loin d'être contraire à la morale, la croyance à la fatalité est le fondement de toutes les vertus civiles comme de tout l'ordre humain. « Affranchissez, dit-il, un seul homme sur la terre des liens de la fatalité, enlevez-le à la main invisible du sort, dissipez autour de lui les ténèbres de l'incertitude, et par ce seul acte vous l'aurez rendu le plus injuste, le plus immodéré, le plus exécrable de tous les hommes. »

Nous ne demanderons pas plus à Grimm qu'à aucun autre d'être toujours d'accord avec lui-même. Il lui arrive comme à tout le monde de donner à

de simples impressions une forme plus générale, plus affirmative qu'il ne faudrait, quitte à en faire autant une autre fois pour des impressions contraires. Il est des jours, par exemple, où il ne veut pas entendre parler de progrès. Le genre humain lui semble rester toujours le même, « ni meilleur ni plus pervers, malgré le changement perpétuel de ses vices et de ses vertus ». Tout est évolution ou révolution, et « les plus beaux siècles sont précisément le germe des siècles de décadence ». — « Qui osera résoudre ce problème? écrit-il ailleurs. Lorsqu'on voit d'un côté l'influence de la liaison politique et mutuelle de tous les peuples, la prompte communication des lumières d'une extrémité de l'Europe à l'autre, le mouvement prodigieux porté dans toutes les parties par l'industrie et le commerce, l'établissement des postes et de l'imprimerie, on est tenté de croire que les progrès de la raison ne finiront plus qu'avec notre planète, et que le genre humain, à mesure qu'il vieillira, deviendra de plus en plus éclairé, sage et heureux. Quand on considère, en revanche, combien les bons esprits sont rares, combien il y a de têtes absurdes; quand on pense que la multitude se paye toujours de mots, que ceux qui parlent le même langage, qui emploient les mêmes expressions, n'ont quelquefois pas une notion commune entre eux, alors on commence à

douter que la raison et la vérité soient faites pour l'homme. »

Cependant, ces doutes ne sont pas constants, et il est d'autres jours, nous l'avons dit, où sa mauvaise humeur habituelle contre son siècle fait place à un sentiment de confiance. Grimm, dans ces rares moments d'optimisme, ne craindra pas d'avancer que nous valons mieux que nos pères et que nos neveux vaudront mieux que nous. Les esprits, en France, lui paraissent devenus plus sérieux, plus portés aux choses utiles ; l'Europe tout entière s'achemine vers une époque où les droits de l'humanité seront mieux connus et reposeront sur leur propre force.

J'ai cité tout à l'heure une conversation où se trahissait la diversité de nature intellectuelle chez Grimm et Diderot. La *Correspondance* rapporte un autre entretien dans lequel l'opposition des deux esprits s'accuse avec non moins de vivacité, et précisément sur la question du progrès. Grimm, à ce moment en veine de scepticisme, se disait qu'il y a plutôt déplacement des forces et changement de direction que perfectionnement. Les nations se modifient, l'homme reste le même. De temps en temps paraissent des esprits supérieurs, et il semble qu'ils vont éclairer l'humanité pour toujours, mais la multitude, avec son imagination sans règle, ne tarde pas à rétablir l'erreur et le désordre. Si l'on a conservé le nom de

quelques peuples heureux, le souvenir de quelques époques de lumière, de paix, de civilisation, avec quelle rapidité la barbarie n'a-t-elle pas repris le dessus ! Telles étaient les pensées qui, au commencement de 1757, ainsi qu'il nous le raconte, s'étaient emparées de l'esprit de Grimm. Dans cet accès de misanthropie, il se demandait si le XVIII^e^ siècle, si fier de ses lumières, ne serait pas à son tour suivi d'une ère de ténèbres. Bien loin de s'imaginer que l'on touchât au siècle de la raison, peu s'en fallait qu'il ne crût « l'Europe menacée de quelque révolution sinistre ». Son remède lorsqu'il débattait ainsi quelque question avec lui-même était de recourir à Diderot, dont l'entretien abondant, l'intelligence ouverte et active, l'aidaient à envisager toutes les faces d'un problème. Sans se rencontrer très souvent peut-être sur aucun point, les deux amis s'éclairaient mutuellement par la discussion. Grimm s'arrangea donc, un soir, pour trouver au logis celui qu'il appelait le Socrate du siècle, et l'entretien de s'engager. Diderot, on le devine, tenait pour la perfectibilité humaine. « Il parla longtemps, et avec cette éloquence qui lui était naturelle, de l'amour du bien, du pouvoir de la vertu, de l'empire de la raison, du progrès de l'esprit philosophique. » Son tour de parler venu, Grimm se récria sur les illusions de son ami. Diderot s'imaginait que les hommes lui ressem-

blaient, tandis qu'en réalité la grande moitié du genre humain est vouée aux préjugés et à la déraison. « Sur huit cent mille habitants que contient la ville de Paris, à peine en trouverez-vous quelques centaines qui s'occupent des lettres, des arts et de la saine philosophie ; tout le reste est absorbé dans l'erreur et dans le fanatisme qu'elle engendre, ou dégradé par l'oisiveté, la paresse et la satiété des plaisirs. » Puis, après avoir cité les troubles que causaient depuis quarante ans les querelles au sujet de la bulle *Unigenitus :* « Quand la raison humaine, s'écriait-il, serait aussi avancée qu'on veut nous le faire croire, qu'il faudrait peu de chose pour la replonger dans les ténèbres ! Et, ajoutait-il, nous sommes peut-être plus près de cette malheureuse époque que nous ne croyons. » Les arguments à l'appui de cette opinion ne manquaient pas à notre sceptique. Après une tranquillité de quelques années, la guerre venait de recommencer. « Nos troubles intérieurs, poursuivait Grimm, au lieu de s'apaiser à la vue des vrais ennemis du nom français, n'ont fait qu'augmenter. La multitude des mauvais esprits bouleverserait volontiers le royaume. Toute l'Allemagne est en armes, cinq cent mille Allemands vont s'assembler pour s'entre-tuer sans sujet... Si c'est là le siècle de la philosophie, que nous sommes à plaindre ! »

Le débat eut un dénouement. « J'achevais de par-

ler, continue le récit, lorsqu'un valet à l'air effaré entre dans la chambre où nous étions, et nous crie d'une voix tremblante et étouffée : « Le roi est assas- » siné[1] ! » Bientôt un bruit général confirme cette horrible nouvelle. Le philosophe et moi, nous restâmes confondus d'horreur. Immobiles et stupides d'étonnement, la pâleur qui nous saisit et le silence qui suivit étaient plus éloquents que tout ce que nous avions dit de toute la soirée. »

Il est bon de faire remarquer que les sombres prévisions qu'on vient de lire ne sont pas fréquentes dans le courant de la *Correspondance*. Contrairement à ce que l'on a quelquefois affirmé, Grimm ne saurait être mis au nombre de ceux qui ont prévu et prédit les catastrophes de la fin du siècle.

Parmi les progrès que la société lui paraissait sur le point d'accomplir, Grimm rangeait une révolution qui devait avoir sur toutes les précédentes l'avantage de ne pas coûter de sang. Il était frappé d'une « lassitude » générale du christianisme qui se manifestait de toutes parts et qui lui semblait présager l'avènement du règne de la tolérance. « A moins, dit-il, — et l'on remarquera cette réserve, — qu'il n'arrive quelque grande catastrophe physique ou morale, qui déroute ou dérange la pente

1. L'attentat de Damiens.

générale des esprits, on peut prédire, sans risquer son caractère de prophète,

> Que dans l'Europe enfin l'heureux voltairianisme
> De tout esprit bien fait sera le catéchisme. »

Grimm, on le voit, partage au sujet de la religion les opinions extrêmes des encyclopédistes. Chez lui comme chez eux, l'horreur du fanatisme a produit un fanatisme à rebours. Il confond tout dans son aversion, les institutions et leurs abus. Il estime les vertus chétiennes trop sublimes (lisez : trop extravagantes) pour s'accorder avec les devoirs civiques. L'esprit de l'Évangile, d'après lui, n'a jamais pu s'allier avec les principes d'un bon gouvernement, et si les nations modernes ont dégénéré de la grandeur qui caractérise les peuples anciens, la faute en est à l'établissement du christianisme en Europe. Que voulez-vous, écrira-t-il, que produise une doctrine d'enthousiasme sur les hommes dont le plus grand nombre est déjà porté à l'absurde ? Il n'est pas jusqu'à la charité religieuse que notre philosophe ne maudisse lorsqu'il voit ce que sont devenues ses œuvres les plus vantées. « Ce que je sais, dit-il, c'est que, si j'avais la police d'un état à conserver, tous les hôpitaux seraient démolis, au risque de laisser mourir dans les rues ceux qui n'auraient su se ménager

un asile pour leur vieillesse. » Ici encore, toutefois, c'est Grimm lui-même qui mettra le correctif à des opinions excessives. Il a, dans une autre occasion, sur le christianisme primitif, une page qui témoigne d'une véritable impartialité historique; on croit y surprendre comme un souvenir de Leipzig et des leçons d'Ernesti. Il arrive à Grimm, comme à Diderot, de se prendre d'impatience contre les extravagances du parti. Diderot, en lisant l'écrit posthume d'Helvétius sur *l'Homme*, n'avait pu s'empêcher de le cribler de ses critiques, de ses sarcasmes même, sans s'apercevoir que plus d'un trait retombait sur ses propres doctrines; Grimm éprouve également le besoin de protester lorsqu'il lui tombe entre les mains quelqu'une des lourdes productions de la coterie, oubliant alors que cette coterie est la sienne et ne se doutant pas que l'écrivain qui lui remue ainsi la bile est l'un de ses meilleurs amis. Il vient de lire le *Système social* du cher baron, et il n'y tient plus; la pédanterie de ces déclamations, la déraison de ces novateurs lui donnent des nausées. « L'auteur, écrit-il, est certainement un très honnête homme, embrasé de zèle pour le bien, haïssant le mal et le vice de tout son cœur; il n'y a que des prêtres qui pourraient mettre en doute la pureté de ses intentions; mais, au fond, tout cela n'est que du bavardage. Il faudrait mieux connaître, mieux approfondir le gé-

nie de l'homme quand on veut écrire sur ces matières. Les capucinades sur la vertu, et il y en a beaucoup dans le *Système social*, ne sont pas plus efficaces que les capucinades sur la pénitence et la macération. Incessament nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens, et ces capucins athées choisiront l'auteur du *Système social* pour leur père gardien. Il nous faudrait aujourd'hui des têtes neuves ou des gens qui voulussent garder le silence. La vie est si courte pour la passer avec des bavards ! »

Pourquoi faut-il que le même écrivain qui s'exprime si sensément se soit donné le ridicule de tracer le programme d'une religion nouvelle, ou, pour mieux dire, d'une société future dans laquelle la religion serait remplacée par « le respect de soi-même » ? Il ne devait rien manquer à cette église de l'avenir, pas même les cérémonies, car les hommes ont besoin de solennités, voire d'enthousiasme, peut-être même de superstition. Seulement, ces solennités « consisteraient dans des hommages rendus à la vertu, dans la démonstration de respect pour l'homme de bien, dans la joie pure et auguste sur la sainteté des mœurs publiques ». Il est curieux de voir le philosophisme préluder au culte de la raison ! Grimm, pour sa part, y met tant de candeur qu'il a songé aux enfants et esquissé à leur usage un catéchisme de l'humanité. Ce catéchisme a quinze articles for-

mulés en résolutions et en exclamations. L'Être suprême n'en est pas tout à fait absent. « O toi, qui règles ma destinée, lisons-nous aux dernières lignes, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction ! »

La *Correspondance* de Grimm excluait la politique au sens où nous l'entendons aujourd'hui; on n'y trouvera point de commentaires sur les événements publics. Il faut qu'ils deviennent bien graves et les préoccupations bien fortes, — au début de la guerre de Sept ans, par exemple, — pour que l'écrivain en parle dans ses feuilles, et encore n'est-ce qu'en passant. Dans une autre acception du mot, comme théorie du gouvernement et matière administrative, la politique revient souvent, au contraire, sous la plume de Grimm. N'était-ce pas le thème de prédilection du XVIII^e^ siècle, le sujet d'une foule de livres et de brochures? Grimm nous montre dans toute son activité le besoin fiévreux d'innovations qui aboutit à la Révolution, le travail de critique qui s'attaquait à toutes les institutions, qui voulait simplifier les lois et l'administration de la justice, qui s'efforçait d'introduire la raison dans l'éducation et l'humanité dans l'assistance publique et dans la pénalité. Il est, en général, du parti des novateurs. Il accueille les idées de Beccaria, qu'il garantit « un

des meilleurs esprits qu'il y ait en Europe ». Il réclame l'état civil pour les protestants. L'horreur du fanatisme suffirait pour expliquer l'initiative qu'il prit d'une souscription en faveur de la famille Calas, et l'indignation que lui fit éprouver le supplice de La Barre; mais Grimm va fort au delà de la liberté de conscience, puisqu'il pose en principe l'incompétence de l'État en matière de foi. « La religion, selon lui, est chose absolument indifférente pour le gouvernement. » Et encore : « Aussi longtemps qu'on se bornera à ne point décider dans les querelles de religion, on ne fera que la moitié de ce qu'il faut faire. Il faut encore la liberté plénière de déraisonner tout à son aise. »

On assiste, dans la *Correspondance*, à la naissance de l'économie politique ; à mesure qu'on avance, les questions de cet ordre, population, agriculture, commerce des grains, industrie, impôts, marine, prennent plus de place. « Ce sujet devient tous les jours plus intéressant, écrit Grimm dès 1755. » En 1757 paraît *l'Ami des hommes* de Mirabeau ; le critique lui consacre cinq ou six lettres, ne se lassant pas de reprendre en sous-œuvre, les unes après les autres, les diverses discussions soulevées par le marquis. Sans préjugé aveugle contre les réformes, mais sans épouser non plus toutes les idées des nouveaux apôtres, et avec ceux-là mêmes dont il partage

les vues conservant la liberté de son jugement, tout en se prononçant pour la liberté et contre les privilèges. Tout en se demandant que l'État ne se mêle point du commerce de ses sujets, il reste en défiance à l'égard des systèmes. Le vieux Quesnay lui est suspect avec ses allures de chef de secte. Ce Mercier de La Rivière, que Diderot avait si follement vanté à Catherine, n'est, au jugement de Grimm, qu'un homme ivre d'eau. La description des « mardis » de Mirabeau est plaisante. « On commence d'abord par bien dîner; ensuite on laboure, on bêche, on pioche, on défriche, et on ne laisse pas dans toute la France un pouce de terrain sans valeur; et quand on a bien labouré ainsi pendant toute une journée, dans un bon salon bien frais en été ou au coin d'un bon feu en hiver, on se sépare le soir bien content et avec la bonne conscience d'avoir rendu le royaume plus florissant. »

Et après quelques pages d'un vigoureux bon sens sur les ridicules de la nouvelle église : « En général, le mardi rural, dans sa constitution actuelle, me paraît être dans cet état mitoyen de pauvreté d'esprit, d'idées brouillées, de lueurs, d'abandon, de présomption, de confiance, où étaient les apôtres en attendant le Paraclet après l'ascension de leur patron. Pénétré de cet état de viduité, je m'humilie devant le souverain distributeur de toute lu-

mière, et le prie avec ferveur de répandre son esprit d'entendement sur ces bons laboureurs, et de leur ôter l'esprit d'exagération et l'abondance des mots vides de sens, afin qu'ils apprennent à parler et à écrire intelligiblement, à savoir ce qu'ils disent, à fuir l'emphase ténébreuse servant de passeport aux lieux communs, à labourer, bêcher, piocher, défricher, fumer, engraisser, dégraisser, dessécher, arroser, améliorer, féconder, fertiliser tous les champs de la terre dans toute sa circonférence, de l'extrémité d'un pôle à l'autre, avec un peu plus de profit pour l'utilité commune et un peu plus d'avantage pour leur propre récolte. *Amen.* »

La tendance essentielle chez Grimm n'est point douteuse. Il porte dans la politique à la fois son esprit critique et son sens rassis. Les abstractions des théoriciens lui sont aussi antipathiques que les déclamations des frondeurs. Il ne croit ni au contrat social, ni au droit monarchique. Celui-ci, « je ne sais quelle émanation divine dont on n'a jamais vu ni patentes ni diplôme » ; celui-là, une idée métaphysique dont « on n'a jamais trouvé trace dans l'histoire de l'homme ». Grimm en politique est un réaliste, croyant au fait plus qu'au droit, et estimant que les lois de l'histoire tiennent de fort près à celles de la nature. « Celui, dit-il, qui regarderait le temps qu'il fit le jour de l'assassinat de César

comme une circonstance indifférente à l'événement ne connaîtrait pas la marche de la nature. » « Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une loi naturelle, écrit-il ailleurs, en voici une : « Tu ne mettras » pas ton doigt dans la mèche d'une chandelle allu- » mée. » Et savez-vous pourquoi c'est là une loi naturelle ? C'est que s'il vous prend fantaisie d'y manquer, vous vous brûlerez le doigt et que cela vous fera mal, et que vous n'aimez pas le mal. » Ce n'est pas sans une certaine brutalité que notre écrivain va jusqu'au bout de sa pensée en ces matières. « Je n'entends parler dans les écoles que de principes et de droit ; j'ouvre l'histoire et n'y trouve que pouvoir et fait. Ne vaudrait-il pas mieux partir du principe simple qu'à la vérité tout est force dans la morale comme en physique, que le plus fort a toujours droit sur le plus faible, mais que, tout calcul fait, le plus fort est celui qui est le plus juste, le plus modéré, le plus vertueux ? »

Et, enfin, dans une page qui résume toute la doctrine sociale de Grimm : « Voulez-vous à présent que je vous dise ce que je pense ? Ne soyons pas enfants, et n'ayons pas peur des mots. C'est que, de fait, il n'y a pas d'autre droit dans le monde que le droit du plus fort ; c'est que, puisqu'il faut le dire, il est le seul légitime. Le monde moral est un composé de forces comme le monde physique : ne vouloir pas

que le plus fort soit le maître, c'est à peu près aussi raisonnable que de ne vouloir pas qu'une pierre de cent livres pesant pèse plus qu'une pierre de vingt livres. C'est la science du calcul et des différentes forces qui fait les véritables éléments du droit naturel et du droit des gens. Que ce soit par la force des armes, où par celle de la persuasion, ou par celle de l'autorité paternelle, que les hommes aient été subjugués dans le commencement, cela est égal; le fait est qu'ils n'ont pu éviter d'être gouvernés et qu'ils le seront toujours; qu'un homme seul ne peut rien contre la masse, et qu'il faut, quelque hypothèse que vous supposiez, qu'il souffre la pression de cette masse; que l'état des sociétés est un état forcé dont l'action et la réaction sont continuelles, et qu'il est aussi absurde de vouloir assurer aux empires une tranquillité permanente qui consisterait dans la cessation de la réaction, que de certifier à un homme qu'il ne recevra jamais de dommage injuste de la masse générale, ou qu'il peut transiger à volonté avec elle. »

Quand on a l'esprit aussi libre en politique, on est bien près d'être indifférent en ce qui concerne les formes de gouvernement. Il n'en est point de parfaite, pense Grimm, et il est vain d'en chercher une qui convienne à tous les peuples, la meilleure étant pour chacun celle qui va le mieux à son génie.

« Celui qui conseillerait aux Turcs de changer leur manière de se gouverner contre un gouvernement républicain ou même monarchique proposerait une chose absurde. » Au fond, et il ne s'en cache guère, les préférences de Grimm sont pour un despotisme éclairé. Les hommes, dira-t-il dans ses moments de désillusionnement, ne sont pas plus faits pour la liberté que pour la vérité, bien qu'il aient sans cesse ces deux mots à la bouche; l'élite seul du genre humain en est capable. Après quoi, et ne voulant pas se montrer plus crédule dans un sens que dans l'autre, Grimm reconnaîtra qu'on sommeille facilement sur le trône, que les Titus et les Antonin sont rares, et que le despotisme amène les révolutions.

Si le droit se confond avec le fait et si le pouvoir le plus légitime est celui qui est le mieux exercé, combien ne serait-il pas nécessaire de mieux élever les fils des rois! Cet excellent Grimm, qui, nous l'avons vu, avec son esprit aiguisé, n'en a pas moins des côtés de naïveté, a rédigé un projet d'éducation pour le trône. Nous connaissons son catéchisme social à l'usage de l'enfance; il en a composé un dans le même style à l'usage des princes. L'apprenti souverain y est instruit à former toute espèce de bonnes résolutions. « Que je suis effrayé de ma vocation! s'écrie-t-il; je ne suis qu'un faible mortel et j'ai à remplir les devoirs d'un dieu. » Il s'adresse à ceux

qu'il gouvernera un jour : « O vous, mes sujets moins que mes enfants, leur dit-il, soyez tous bons afin que je puisse vous aimer tous et que nous puissions être tous heureux. » On enseigne du reste aussi à ce prince les saines colères : « Le prêtre cruel et atrabilaire, lui fait-on dire, dont le Dieu demande le sang de mon peuple ne sera point mon sujet ; je le chasserai loin de ma vue, car il n'est pas digne de vivre parmi ceux qui sont heureux. »

On est toujours de son temps par quelque côté, mais n'est-il pas vrai que Grimm nous paraissait devoir être le dernier à tomber dans les solennelles niaiseries de son siècle ?

Si la politique et la philosophie trouvent place dans la *Correspondance*, c'est de la littérature et des arts que Grimm entretient surtout ses lecteurs. Pour les arts, sauf la musique, il ne paraît pas avoir de compétence particulière[1]. Les comptes rendus qu'il donnait des *Salons*, avant d'en charger Diderot, sont insignifiants. Il parle de la peinture comme de l'architecture, comme de la danse (sur laquelle il a une longue dissertation), avec son sens accoutumé, voilà

1. Parlant des découpures du célèbre Jean Huber de Genève, il n'hésite pas à comparer cet ingénieux tailleur de papier à Michel-Ange, et cela pour la correction, l'élégance et le grand génie du dessin !

tout. Mais, bien que manquant du tempérament de l'artiste, il avait de l'art une notion élevée. C'est la poésie, juge-t-il, qui fait le mérite de l'œuvre pittoresque, et de celle qui est empruntée à la vie réelle aussi bien que de celle qui représente une scène héroïque. Il y a un élément d'imagination dans un tableau de Teniers ou de Van Ostade, dans une paysannerie de Sedaine. Le charme, dans les arts, vient toujours d'une secrète communication d'idées tantôt sublimes, tantôt délicates et fines.

Grimm aurait applaudi à cette définition égarée dans un roman de Jean-Paul et qui veut qu'un ouvrage ait le caractère de la nécessité. Une lettre de Diderot nous fait assister à une discussion qu'il eut avec son ami sur la méthode. Grimm la détestait ; il n'y voyait que pédanterie : « Ceux qui ne savent qu'arranger, soutenait-il, feraient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient tout aussi bien de rester ignorants. » Il n'excluait pas précisément la critique, on le comprend, puisqu'il en faisait lui-même son métier, mais il ne permettait pas qu'elle se crût capable de former des artistes. L'artiste est l'ouvrage de la nature et il faut que la nature agisse en lui, il faut qu'un pouvoir inconnu le presse, qu'un feu l'embrase, qu'un démon l'agite. Le poète doit être comme le jeune homme qu'une sève de puberté jette

dans un trouble inconnu. « Ah! que j'entends bien ce que vous dites, lui écrit Schomberg, quand vous prétendez qu'il faut être tourmenté par son démon! »

Laissons de côté ce qui, dans ces idées, ne concerne évidemment que des genres déterminés de poésie, et il nous restera le sentiment fondamental de Grimm : le besoin du vrai et du naturel, un goût pour la force, même désordonnée. Que le génie soit inculte, il n'y voit pas grand mal; sa crainte est plutôt que la lecture, c'est-à-dire les idées des autres, n'enlève à l'homme supérieur « l'originalité, et, pour ainsi dire, la virginité ». Plus un peuple est policé, selon lui, moins il est poétique et pittoresque. Grimm ne se lasse pas de vanter Homère et les tragiques grecs ; il reproche à Voltaire de ne pas les sentir. Mais qui les lit? Qui, en France, est en état de les comprendre? « Nous sommes ici un petit troupeau de vrais croyants, reconnaissant Homère, Eschyle et Sophocle pour la loi et les prophètes, nous enivrant des dons du génie partout où il se trouve, sans acception de langue ni de nation. » Et, en effet, le voilà qui salue, dès sa première apparition, cet Ossian qui va exercer une si singulière séduction sur la fin du siècle et sur le commencement du suivant : « Cela est beau, dit-il, comme Homère! » C'était pour le coup aller un peu loin; mais Grimm avait été séduit par l'attrait de la sauvagerie.

En regard des qualités qui font de Grimm l'un des maîtres de la critique littéraire, il n'y a guère à noter que les défauts qui sont le revers de ses mérites. La solidité, par exemple, n'entraîne-t-elle pas le plus souvent un peu de pesanteur? Notre chroniqueur n'a pas proprement d'esprit (l'esprit français, du moins); peu de vivacité et d'agrément; la plaisanterie volontiers massive. J'ajoute que les jugements de Grimm ne sont pas tous sans appel. L'humeur, la prévention, y ont quelquefois part. Il est des passages où il s'est décidément, inexplicablement fourvoyé, l'éloge extraordinaire, par exemple, qu'il fait de *la Conquête de Naples* d'un certain Gudin de La Brunellerie, épopée badine qu'il est tenté de comparer à celle de l'Arioste. Et que dire d'Anquetil-Duperron, ce noble pionnier de la science, traité de voyageur indigne de confiance et d'écrivain frivole? De pareilles appréciations font tache dans la *Correspondance* et nuiraient singulièrement à l'autorité de l'auteur s'il fallait y voir autre chose que la légèreté de l'homme distrait ou pressé.

Là même où le jugement de Grimm ne manque pas d'équité, l'expression risque de manquer de justesse, ou du moins de finesse. Je n'aime pas l'entendre dire que le livre des *Maximes* est faux quant à la forme et pernicieux quant à l'esprit : c'est de la critique de convention. Je ne voudrais rien ra-

battre de son enthousiasme pour Montaigne ni pour Molière, mais ce n'est pas rencontrer le mot propre que d'en faire des sublimes. J'en dis autant de Voltaire vanté pour son coloris! Montaigne, Molière et La Fontaine, dont Grimm ne voudrait pas retrancher une ligne, sont, du reste, les seuls de nos classiques qu'il admire sans réserve. Les beautés de Corneille, à ses yeux, sont « cachées et éparses dans un fumier immense ». Tout en appelant Racine immortel et divin, notre Teuton m'a bien l'air de ne le louer que du bout des lèvres : « C'est un beau défaut, écrit-il, d'être toujours élégant, mais c'est un défaut. » Il ne rencontre qu'une fois le nom de Bossuet, et avec quel dédain ne l'écarte-t-il pas! Un homme à citer, il le reconnaît, parmi les écrivains qui ont illustré le règne de Louis XIV, mais une gloire qui ne vivra pas; de la controverse, des sermons et des oraisons funèbres, l'histoire rapidement tracée d'un peuple barbare et malpropre tel que les Juifs, on ne va pas à la postérité avec cela. Si Cicéron ne nous avait laissé que de pareils monuments de son génie, qui diable se soucierait aujourd'hui de le lire?

Les jugements de Grimm sur son propre siècle offrent également une sagacité mêlée de gaucherie, et parfois même en défaut. Fontenelle est médiocrement caractérisé : « Un homme célèbre à qui il ne

manquait, pour être grand, qu'une imagination plus vive, échauffée par un cœur sensible. » Grimm avait d'abord été assez touché de l'éloquence de Thomas; sous une manière trop abondante, trop fastueuse, il avait cru découvrir des qualités de premier ordre. Il est vrai qu'alors même, dans un remarquable passage, il signalait le vice et le vide de ces talents académiques. Il leur manque, selon lui, la connaissance des hommes et des affaires. « C'est cette connaissance qui mûrit l'esprit, qui lui donne cette gravité des anciens inconnue parmi nous, qui le dégoûte de l'abondance fastidieuse de mots qui ne signifient rien, et qui ôte à l'orateur je ne sais quel enfantillage dont les enfants qui l'écoutent sont épris, mais qui déplaît aux hommes de sens et d'un goût véritable. » On remarquera que l'auteur de la *Correspondance* est constamment rigoureux pour Crébillon fils, qu'il préfère madame Riccoboni à Marivaux, qu'il ne laisse à Duclos que « de petites tournures et de petites finesses ».

Devant le vrai mérite, au total, Grimm prend rarement le change. Les Mémoires de madame de Staal l'ont à bon droit enchanté; à part la prose de Voltaire, il n'en connaît pas de plus agréable que celle de cette femme. Avec Sedaine également, aucune hésitation. Il y avait dans ce talent naïf, un peu rude, quelque chose qui devait plaire à un esprit

novateur. Grimm ne craint pas d'avancer que, si Sedaine eût su écrire, il aurait fait revivre la comédie de Molière. Rapprochement plus inattendu encore, le génie de Sedaine lui paraît analogue à celui de Shakspeare. C'était du reste aussi l'avis de Diderot, qui, plus exubérant encore que son ami, et parlant du *Philosophe sans le savoir*, s'écriait : « Malheur à ceux qui n'en seront pas fous! » Sedaine reste un chapitre de notre histoire littéraire à écrire; Sainte-Beuve, qui a tout su, tout vu, tout dit, a oublié celui-là.

On assiste, dans la *Correspondance*, à l'éclosion d'une foule de réputations, débuts qui n'ont pas toujours tenu ce qu'ils promettaient, succès terriblement oubliés aujourd'hui : Dorat, Colardeau, Léonard, Saint-Lambert. Ce dernier est du cercle des amis : Grimm se borne à lui reprocher sa sécheresse. Léonard est plus rudement mené : « On dit qu'il est jeune et qu'il doit être encouragé; moi, au contraire, je trouve qu'il mérite d'être découragé. » Dorat était fécond, aussi son nom revient-il souvent : « C'est un ramage plein de grâce que la poésie de M. Dorat, mais cet aimable serin n'a pas une idée dans son petit cervelet. » On sera plus surpris de voir que ni Ducis, ni Beaumarchais ne trouvent faveur. Il est vrai qu'ils en étaient encore à leurs premiers ouvrages. Ducis débute, avec *Amé-*

lise, par « une chute des plus rudes et des plus éclatantes » ; il se relèvera plus tard un peu avec *Hamlet* et *Roméo;* mais en résumé il n'a, au jugement de Grimm, ni génie, ni jugement, ni rien qu'une chaleur factice. Sur Beaumarchais, le critique se refuse à ratifier les arrêts du public. Sifflée à la première représentation, *Eugénie* avait réussi à la seconde, mais la *Correspondance* reste hostile, et, après *les Deux Amis*, elle déclare que l'auteur est dépourvu de talent, n'entend pas le théâtre, n'a pas l'ombre de naturel et ne sait point écrire. La Harpe, au contraire, finit par triompher des résistances. Grimm, malgré l'éclat du succès, s'était refusé à ratifier la vogue de *Warwick* : « On dirait, écrit-il, le coup d'essai d'un jeune homme de soixante ans. Je meurs de peur que M. de La Harpe ne reste toute sa vie froid et sage. » Sept ans après, au contraire, il est gagné par *Mélanie*, qu'il place immédiatement après les pièces de Voltaire : « Depuis cet homme immortel, dit-il, on n'a pas vu sur notre théâtre de vers de cette beauté. » De tous ces débutants, c'est Delille qui s'en tire le mieux. L'obscur professeur du collège de La Marche est d'emblée salué maître ; sa traduction des *Géorgiques*, au jugement de Grimm, est un travail prodigieux ; il n'y a rien dans la langue qui puisse lui être comparé, et l'Académie française fera bien de tenir sa première place va-

cante en réserve pour l'auteur de ce chef-d'œuvre.

Grâce à ses nombreux ouvrages de toutes sortes, Marmontel se rencontre souvent sur le chemin de la *Correspondance*. Il côtoyait trop, d'ailleurs, le mouvement philosophique, il tenait de trop près aux coteries littéraires, pour qu'on le dédaignât tout à fait. Grimm en reste avec lui à la froideur. C'est un homme d'esprit, nous dit-il, un homme de talent, mais qui manque de sentiment, de goût et de délicatesse ; un homme de bois, qui a vécu avec des philosophes, des enthousiastes de belle poésie et qui a appris à parler leur langage ; ses qualités ont un air factice. « Bélisaire n'est qu'un vieux radoteur, débitant des lieux communs méthodiquement et sans mesure, bavard à l'excès, reprenant chaque jour bien exactement et bien ennuyeusement la conversation où il l'avait laissée la veille. Son ton est bourgeois, sa petite morale est lourde et triviale, sa monotonie est capable d'endormir l'homme le plus éveillé... Il me paraît manquer absolument de sentiment et d'élévation, deux qualités sans lesquelles je ne puis imaginer une bonne morale. »

Dans le portrait de D'Alembert, une sévérité qui étonnerait si l'on ne se rappelait le refroidissement du géomètre avec Diderot au sujet de l'*Encyclopédie*. « Un très bon esprit, lisons-nous, et qui a un air de hardiesse, remplaçant par des raisonnements

et des règles didactiques le tact qui lui fait défaut dans les matières de goût. Vous ne trouverez rien chez lui qui vous élève, qui vous touche, qui vous embrase. Il a peu d'idées, peu de vues, peu de profondeur de tête. Son style n'a point de caractère. S'il faut absolument assigner un rang à chaque auteur, je mettrais M. D'Alembert à côté de M. de Maupertuis. Sous un coloris chamarré, on trouve un composé de petites vues fausses auxquelles il a su donner un air philosophique. »

Le meilleur moyen de mettre à l'épreuve l'intégrité littéraire de Grimm est de voir comment il parle de ses amis et de ses ennemis, de Diderot, par exemple, et de Rousseau. De Rousseau surtout, car, pour Diderot, l'amitié qui unissait le critique et le philosophe emportait évidemment beaucoup de favorable prévention. Il n'est pas aisé, cependant, de comprendre l'attrait que ces deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre. Les différences de nature allaient, en effet, jusqu'au contraste : l'un, de première impulsion, bouillant, brouillon, brillant, volcan en éruption permanente, flamme et fumeuses coruscations; l'autre, au contraire, éminement réfléchi, maître de lui-même, d'une exigeante raison. Peut-être chacun trouvait-il chez l'autre ce qu'il prisait d'autant plus qu'il en manquait lui-même, Grimm reconnaissant les vues de génie qui se faisaient jour

dans les divagations de son ami, et Diderot comprenant le poids des objections qu'un scepticisme raisonné opposait à ses écarts d'imagination. Cette explication paraît, dans tous les cas, plus plausible que celle qu'on va répétant depuis Sainte-Beuve, et d'après laquelle Grimm, le plus Français des Allemands, et Diderot, le plus Allemand des Français, se rencontraient à mi-chemin. Antithèse agréable, mais qui boite des deux côtés à la fois, car je ne vois vraiment ni ce qu'il y a de bien français dans le rédacteur de la *Correspondance*, ni ce qu'il y a de spécifiquement germanique dans l'auteur du *Neveu de Rameau*.

Est-il certain, au surplus, que Grimm ait surfait Diderot et que, dans le secret de sa pensée, il ne l'ait pas jugé plus posément que dans une correspondance écrite, pour ainsi dire, à côté de lui? Je sais bien que Grimm n'a que des éloges pour *le Fils naturel*, qu'il ne trouve rien à reprendre dans *le Père de famille,* mais l'exagération même, l'emphase de la louange, me mettent ici en défiance. On croit sentir que l'écrivain n'a pas toute sa liberté. Partout ailleurs, s'il parle de son ami avec admiration, il ne l'admire pourtant pas au hasard. L'éloge tombe au bon endroit. Grimm sait que Diderot ne brille ni par la discrétion et l'usage du monde, ni par la sûreté du jugement. « C'est l'homme, écrit-il, le moins

capable de prévoir ce qu'il va faire ou ce qu'il va dire, mais, quoi qu'il dise, il crée et il surprend toujours. La force et la fougue de son imagination seraient quelquefois effrayantes si elles n'étaient tempérées par la douceur des mœurs d'un enfant et par une bonhomie qui donne un caractère singulier et rare à toutes ses autres qualités. » Et ailleurs, avec bien de la justesse, après avoir signalé ce qu'il appelle « le tour de tête » de son ami : « La qualité rare et peut-être unique de M. Diderot consiste à apercevoir des rapports entre les sujets les plus éloignés et à les rapprocher ainsi dans un clin d'œil. J'avoue que ce talent peut quelquefois mener à l'erreur comme à la découverte de la vérité, mais, jusque dans ses égarements, il est en droit d'étonner et de séduire. »

Passons maintenant à la contre-épreuve et voyons comment Grimm s'exprime sur le compte d'un écrivain dont il avait eu personnellement à se plaindre, qui enveloppait dans d'injurieux soupçons tous ses anciens amis, et qui avait traité madame d'Épinay avec l'indignité que l'on sait. Grimm soutient honorablement l'épreuve à laquelle on met ici son impartialité. Sa brouille avec Jean-Jacques est de 1757, et Rousseau, dans les premiers volumes de la *Correspondance*, est naturellement encore le vertueux citoyen de Genève, à l'éloquence mâle et tou-

chante. Toutefois, même à cette époque, rien d'absolument cordial; on sent que la manière outrée et sophistique du Genevois n'a jamais convenu au robuste sens commun de l'Allemand. Ces dissidences plus tard s'accusent, les réserves se font jour, mais Grimm est alors gardé par un autre sentiment, le soin de sa propre dignité. Et puis, ainsi qu'il le dit lui-même plus d'une fois dans ses lettres privées, il n'a jamais su haïr. Que s'il est amené à rappeler les événements de la vie de Rousseau et ses anciennes relations avec lui, il le fait sans dénigrement ni récriminations. Depuis leur rupture, il l'affirme, Grimm ne s'est jamais permis de mal parler de la personne de Rousseau : « J'ai cru, dit-il, qu'on devait ce respect et cette pudeur à toute liaison rompue. » Voltaire, qui, à la vérité, n'était pas lié par les mêmes considérations, mais qui ne consultait jamais les convenances dans ses controverses, avait publié un pamphlet injurieux contre *la Nouvelle Héloïse;* Grimm ne cache pas le dégoût que lui inspirent ces « personnalités odieuses », ces « malhonnêtetés ». La biographie qu'il donne de l'auteur de l'*Émile*, à l'occasion de la publication de ce livre, est en somme d'une honorable équité. Il relève sans amertume les traits d'un caractère qu'il ne connaissait que trop bien, l'orgueil joint à la timidité, l'absence de simplicité, l'excès en tout. Pour ce qui

est du talent, il reconnaît sans se faire prier le don d'éloquence, le style simple et mâle, l'art infini. Il y a de la rigueur, du parti pris, si l'on veut, dans l'appréciation que voici, mais y a-t-il de l'injustice?

« En général, on peut dire que le *Traité de l'éducation* est un recueil de choses vraies et fausses, de contradictions, de beautés grandes et sublimes et d'impertinences plates et inutiles, de choses touchantes et de choses arides, de systèmes extravagants et absurdes et de vues justes, de choses consolantes pour l'humanité et de satires et de calomnies contre le genre humain. Le grand défaut de M. Rousseau, c'est de manquer de naturel et de vérité; l'autre, plus grand encore, c'est d'être toujours de mauvaise foi... On admire son talent, mais on est fâché qu'il n'en puisse faire un meilleur usage. M. Rousseau a toujours raison quand les hommes ont tort, et toujours tort quand les hommes ont raison, car il cherche moins à dire la vérité qu'à dire autrement qu'on ne dit et à prescrire autrement qu'on ne fait. On est étonné de voir, à côté d'une idée pleine d'élévation et de charme, une platitude qui n'a pas le sens commun. »

Bien qu'il reconnaisse, et très sincèrement, la supériorité d'un Montesquieu ou d'un Buffon, ses habitudes d'esprit mettent Grimm en garde contre ces

génies systématiques. L'auteur de l'*Histoire naturelle* sera prononcé une tête saine et sage; son style, on ne fera pas difficulté de le déclarer, « agrandit pour ainsi dire le lecteur » ; mais, d'un autre côté, ses hypothèses indisposent un esprit défiant : « Philosophe peut-être peu profond, ainsi se résume l'arrêt; écrivain élevé et magnifique. » Pour Montesquieu de même. C'est un grand homme que Charles de Secondat, baron de Montesquieu; c'est la réunion du génie et de la vertu; il a mené une vie irréprochable et il a honoré l'humanité par des écrits admirables; mais pourquoi toujours chercher les causes des événements dans les institutions des peuples et les formes de gouvernement? Pourquoi ne pas faire plus large la part des causes fortuites? Pourquoi déduire avec tant d'assurance et se montrer si sûr de son fait?

Il n'est pas aisé de résumer l'opinion de Grimm sur Voltaire. D'abord parce qu'il a eu continuellement à parler de cet écrivain pendant les vingt années qu'il a rédigé la *Correspondance*, de sorte que ses impressions ont pu et dû se modifier bien des fois. Ce n'est, en effet, que peu à peu, à force de tentatives nouvelles, en revenant sans cesse devant le public, en l'étonnant, en l'amusant, en l'intriguant à tout propos, en donnant dans une foule de productions la preuve de ses inépuisables ressources, c'est

par la variété et l'immensité de son œuvre que Voltaire arriva à la royauté littéraire de ses dernières années. Il y a cependant une autre cause de l'incertitude dans laquelle la *Correspondance littéraire* nous laisse sur le sentiment définitif de Grimm au sujet de Voltaire. Grimm n'a de parti pris ni pour ni contre un auteur qu'il connaissait personnellement très peu, qui vivait au loin et n'appartenait pas proprement au monde encyclopédique. Le critique se laisse donc tout bonnement aller à l'impression du moment, et s'abandonne tour à tour, selon l'occasion, à l'admiration et à l'humeur. Il loue en termes généraux, — et, de plus en plus, à mesure que le temps met l'auréole au front du personnage, — mais quand il en vient au fait et au prendre, quand il a devant lui la dernière tragédie, la dernière histoire, le dernier pamphlet arrivé de Ferney, il use du privilège d'une correspondance secrète et dit franchement ce qu'il en pense. Et, de fait, les deux hommes ne s'allaient guère. Probe, instruit, sérieux, et resté étranger, nous l'avons vu, à quelques-unes des plus vives qualités de l'esprit français, Grimm ne pouvait éprouver une sympathie complète pour un écrivain qui se distinguait surtout par ses grâces indéfinissables, mais à qui manquaient le goût de l'antiquité, la force philosophique et la droiture du caractère. Diderot, au fond, ne comprenait et ne goûtait pas

plus Voltaire que ne faisait Grimm. Avec des exceptions, je le répète, avec des moments dans lesquels l'un et l'autre se laissaient gagner par l'admiration pour la variété des dons, pour l'œuvre totale si considérable, pour l'éclat des services rendus à la cause commune.

Nous voici avertis, et nous ne nous étonnerons plus de trouver sur presque tout les points l'alternative de l'enthousiasme et de l'aigreur, et quelquefois là où l'on attendrait précisément tout l'opposé. La célèbre et charmante épître sur le lac de Genève, par exemple,

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure !

est traitée avec le dernier mépris. « C'est un de ces enfants contrefaits et sans ressources, que son père, s'il eût été Spartiate, aurait condamné dès sa naissance. » Il paraît, du reste, que tel fut le sentiment commun au premier moment, car Grimm nous assure, en son médiocre français, que la pièce « n'a encore trouvé aucun partisan contre la censure générale du public de Paris ». *Candide* n'est pas plus heureux. Il n'y a ni ordonnance, ni plan, ni... sagesse ! « En revanche, beaucoup de choses de mauvais goût, d'autres de mauvais ton, des polissonneries et des ordures qui n'ont point ce voile de

gaze qui les rend supportables. » Singulier jugement de la part d'un critique qui, dans *la Pucelle*, n'avait trouvé à reprendre que le manque d'invention ! Son admiration, Grimm la réserve pour le poème de *la Religion naturelle*. C'est de l'enthousiasme, pour le coup, c'est de l'attendrissement. Il lance « l'anathème contre celui dont les yeux ne se rempliraient pas de larmes à la lecture d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à l'humanité ». Décidément, il y a du Philistin dans ce tempérament-là !

Nous n'avons pas à rechercher ce que pense Grimm du théâtre de Voltaire, les principales tragédies de celui-ci étant antérieures à la *Correspondance*. Il ne marchande pas trop l'éloge à *l'Orphelin de la Chine* et à *Tancrède*, mais pour les autres pièces qui se succédaient chaque année, il ne dissimule pas la décadence croissante qu'elles trahissent. La fausseté du ton et de la couleur lui rendent *les Scythes* insupportables, *les Pélopides* ne laissent pas même sentir la griffe du lion, et *les Lois de Minos* ne sont plus qu'un radotage.

Les ouvrages historiques de Voltaire sont, au commencement, traités avec peu de faveur. Le *Siècle de Louis XIV* est une ébauche légère qui laisse voir la hâte et le manque de soin. Les *Annales de l'empire* sont un ouvrage négligé et mal fait. L'*Histoire de*

Pierre le Grand manque de caractère; « il semble que le crime dont l'écrivain s'est rendu coupable en déguisant la vérité par des réticences ait influé sur son propre esprit et lui ait rendu son travail insipide ». Grimm avait donc l'air de penser que Voltaire n'était point fait pour le genre historique, lorsqu'en 1756 parut, sous sa forme avouée et complète, l'*Essai sur les mœurs des nations*. Aussitôt changement subit et total; l'admiration ne connaît plus de bornes; on dirait un croyant parlant des livres saints. Voltaire aura la consolation d'avoir « édifié tous les gens de bien, réuni les suffrages de tous les cœurs sensibles, et, en mille endroits, fait venir les larmes aux yeux ». Toujours des larmes, on le voit; il faut que ces gens aient eu les voies lacrymales autrement faites que nous[1].

Grimm, à l'égard de Voltaire, est comme la postérité elle-même; il reste jusqu'au bout balancé entre l'admiration et l'éloignement, sans qu'on puisse dire lequel finit par l'emporter. On ouvre la *Correspondance* et l'on trouve Voltaire représenté comme le plus bel esprit du siècle, le plus redou-

1. Grimm, dans une lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, se plaint d'avoir trouvé le *Traité sur la Tolérance* de Voltaire trop amusant. « C'est là mon grand grief, écrit-il, je l'ai lu d'un œil sec d'un bout à l'autre, et je ne pardonnerai jamais à un auteur de traiter ce sujet sans me faire fondre en larmes. »

table ennemi de la sottise, le premier homme de la nation, celui qui, dans un temps ingrat et stérile, soutient presque seul la réputation de la France en Europe; nous continuons et dans les mêmes volumes, aux mêmes dates, nous voyons le même écrivain accusé de toutes les faiblesses, pour ne pas dire de toutes les infamies. « Le grand Tien ou patriarche de Ferney continue toujours à avoir un peu d'humeur contre son siècle; deux sujets de crainte l'ont indisposé contre nous : il craint que les portes du *Système de la nature* ne prévalent contre le roc sur lequel il a fondé l'église de Ferney, et il craint que la tragédie en prose de Sedaine, si elle est jouée, ne fasse tort aux tragédies en vers. » Voltaire a été d'une mauvaise foi insigne dans ses attaques contre le théâtre anglais, et Grimm le lui prouvera. Il s'est rendu coupable de personnalités odieuses contre Rousseau. Il a justifié un arrêt inique du parlement, ménageant ce corps afin d'en être ménagé, portant la bassesse jusqu'à s'en faire le panégyriste, se montrant ainsi « atteint et convaincu d'une singulière lâcheté, d'une pusillanimité impardonnable ». — « Allez, monsieur de Voltaire, s'écrie l'auteur de la *Correspondance*, quoique nous soyons bien dégradés, c'est insulter à notre misère que de dire que de pareils arrêts sont consacrés par le public. »

On me pardonnera l'espèce de collection que j'ai présentée des sentiments de Grimm sur les hommes et les choses. La tâche s'imposait. Il était temps de faire sortir la figure de l'écrivain du demi-jour dans lequel on l'avait entrevue jusqu'ici, de savoir enfin et au juste ce qu'on devait penser de ce correspondant des cours de l'Europe. Seulement il n'en est pas de lui comme des auteurs qui ont fait des ouvrages suivis ; il faut, pour saisir sa physionomie, en rassembler les traits l'un après l'autre à travers les volumes de la *Correspondance*. Et il me semble, en effet, qu'au bout de l'analyse qu'on vient de lire, notre Franco-Allemand se montre assez bien avec son savoir, sa solidité et sa gaucherie ; avec la sûreté et aussi les caprices de son goût ; une tenue d'opinions passablement conservée au milieu de la succession inévitable des impressions ; de l'impartialité et quelques injustices, de la liberté et quelques préjugés, une étendue d'intelligence qui n'exclut pas des côtés d'étroitesse ; enfin, et comme note philosophique dominante, la résistance aux penchants dogmatiques du siècle, peu ou point d'illusions sur l'humanité dans un temps qui s'en faisait beaucoup. Et tel est l'homme, tel est l'écrivain : plus de solidité que de pureté ; à défaut de finesse le poids, à défaut de grâce ou d'éloquence quelque chose qui va au but. Que si l'on demandait ce qu'a été Grimm, en défini-

tive, et ce qui fait que la *Correspondance* n'est pas une vieille gazette, mais une œuvre, et même une œuvre derrière laquelle on sent un homme, nous répondrions sans hésiter que c'est la fermeté de l'esprit, la sincérité du jugement, l'incorruptibilité de la raison, et, comme il arrive d'ordinaire à la droiture intellectuelle, un certain honnête bonheur d'expression.

IV

Nous avons vu Grimm se faire connaître dans le monde parisien par un pamphlet spirituel et s'assurer des moyens d'existence par sa *Correspondance littéraire* avec des cours étrangères. Nous avons maintenant à le suivre dans les événements de sa vie privée pendant le cours de cette première et laborieuse période de son séjour en France.

Rousseau, qui avait été introduit chez madame d'Épinay par Francueil, ne tarda pas à y introduire à son tour son ami Grimm. Assez sauvage de son naturel, celui-ci ne montra que peu d'empressement à cultiver cette nouvelle connaissance. Il allait, cependant, aux soirées de musique de l'hôtel d'Épi-

nay, y dînait quelquefois, et, en été, faisait des visites à la Chevrette. On sait quelles circonstances changèrent ces relations de société en attachement, en confiance et bientôt en intimité. Madame d'Épinay était, à cette époque, dans l'un des moments les plus pénibles de sa vie. Elle venait de se séparer de Francueil, qui avait formé d'autres liaisons, et la mort de sa belle-sœur, madame de Jully, l'avait exposée à d'odieux soupçons. Se sentant à l'extrémité, cette jeune femme avait voulu faire disparaître des lettres compromettantes ; elle en avait chargé madame d'Épinay qui trouva en effet le moyen de brûler ces lettres, mais qui se vit plus tard accusée d'avoir soustrait du secrétaire auquel elle avait eu accès des papiers relatifs à une créance sur son mari. Toutes les apparences étaient contre elle, car elle avait eu la clef du meuble, elle ne pouvait avouer l'usage qu'elle en avait fait, et la disparition des pièces dont il s'agissait tournait à l'avantage des siens. Il y eut même dans le monde des personnes qui félicitaient l'époux d'avoir été si bien servi et par une main si avisée. L'affaire fit grand bruit; on tenait généralement madame d'Épinay pour coupable, ses proches mêmes avaient peine à se défendre des soupçons ; on ne peut, en un mot, imaginer de position plus cruelle. C'est sur ces entrefaites que Grimm, dînant chez le comte de Frise et entendant les propos qu'on tenait

sur une femme qu'il connaissait peu encore, mais dont il avait deviné le mérite, ne put s'empêcher de protester contre la facilité avec laquelle on accueillait des bruits injurieux pour elle. Il alla jusqu'à exprimer le mépris que lui inspiraient des gens si pressés de croire le mal. Ce propos ayant été relevé par l'un des convives, les adversaires descendirent dans le jardin de l'hôtel, se battirent et furent tous les deux blessés, sans gravité toutefois. Ce duel redoubla pour le moment le bruit qui se faisait autour de madame d'Épinay, mais ce n'en était pas moins un témoignage qui s'élevait, sinon précisément en sa faveur, du moins contre la légèreté et la cruauté des attaques auxquelles elle était en butte. Ajoutons que son innocence fut peu après reconnue, grâce à la découverte, entre mains tierces, des papiers qui avaient donné lieu à tant de suppositions et de commentaires. Il ne restait de toute cette aventure que la conduite généreuse de Grimm et la reconnaissance qu'elle était faite pour inspirer. Madame d'Épinay, en effet, le voit désormais plus souvent, et avec un intérêt tout particulier ; elle se plaît à l'appeler son chevalier ; grand hasard si entre le jeune étranger, encore meurtri des dédains de mademoiselle Fel, et la séduisante Louise, navrée comme elle l'est des infidélités de Francueil, le duel de l'hôtel de Frise ne finit pas par amener « une liaison ».

Grimm se montre d'abord dans le rôle de conseiller. Madame d'Épinay, en ses nombreux chagrins, recourt à l'homme qui avait défendu sa réputation, qui s'était acquis par là des droits à sa confiance et qui lui en inspirait, d'ailleurs, par toute sa manière d'être. Grimm eut fort à faire à diriger la pauvre femme au milieu des difficultés que lui suscitaient à chaque instant ses bonnes intentions aussi bien que ses inconséquences. Il fallait éconduire Duclos, tortueux, cynique, amoureux en dessous, qui faisait sa cour en affectant la rudesse et croyait avancer ses intérêts en dénigrant et calomniant ses rivaux. Il fallut ensuite se défaire de Francueil, le premier amant, à qui madame d'Épinay avait signifié son congé, mais qui se reprenait à aimer encore, qui se piquait à l'idée qu'on pût lui donner un successeur, qui faisait des scènes, versait des larmes, et pour lequel, comme il arrive souvent, plaidait un reste de tendresse dans le cœur qu'il s'était aliéné. En vain madame d'Épinay l'exhortait-elle à passer paisiblement des droits de l'amour aux termes d'une simple et bonne amitié, Francueil s'indignait de la position qu'on prétendait lui faire; il voulait tout ou rien, et ne revint à la raison qu'en arrivant à l'indifférence, dans l'éloignement d'un séjour prolongé à Chenonceaux.

Ce fut une bien autre affaire encore avec Rousseau,

et nous touchons ici à une histoire qui n'a pas seulement troublé un moment la vie de madame d'Épinay, mais qui, transformant en détestation les sentiments que Jean-Jacques avait éprouvés pour deux de ses meilleurs amis, a valu à Grimm et à sa maîtresse la place d'honneur dans cette galerie de noirceurs et d'extravagances dont se compose la seconde moitié des *Confessions*. Je ne sais rien de plus révoltant que cette partie du livre. L'égoïsme le plus cynique, l'ingratitude la plus odieuse, la malignité la plus savante s'y allient à des effusions de sensibilité et à des prétentions de vertu. Tout est bas chez cet homme, qui croit excuser des vices dégoûtants en en faisant la confidence au public, se débarrasser du fardeau de la reconnaissance en flétrissant ceux qui l'ont comblé des plus touchantes attentions, et dont la société favorite est la servante à qui il fait des enfants pour les envoyer au fur et à mesure aux Enfants-Trouvés. C'est en vain qu'on se dit qu'il est fou, d'une folie croissante et caractérisée, c'est en vain qu'on cherche à prendre la méchanceté, la ruse, les soupçons comme autant de symptômes pathologiques, on sent que l'âme de l'écrivain a toujours été vile, et l'on éprouve une sorte de satisfaction à reconnaître qu'avec tout son talent il n'est pas parvenu à déguiser entièrement sa vulgarité native. De l'éloquence, jamais de vraie noblesse ; le génie, si l'on

peut s'exprimer ainsi, dépouillé de la beauté du génie.

Il est superflu de chercher des renseignements sérieux sur qui que ce soit dans les six derniers livres des *Confessions*. Le ressentiment y trahit sa propre cause par l'extravagance des exagérations. Grimm et Tronchin sont « des tigres dont la rage s'accroît en s'assouvissant » ; le premier a ourdi contre Rousseau un complot qu'il suit depuis dix ans, dans lequel Diderot et d'Holbach lui servent d'instruments, et dont le monde entier est devenu complice. Rousseau ne cherche pas seulement à rendre Grimm odieux, il s'efforce de le rendre ridicule. Il fait de lui un petit-maître parce qu'il l'a vu se brosser les ongles « avec une petite vergette faite exprès ». L'usage de cet instrument de toilette fut pour Rousseau toute une révélation sur le caractère de son ami; il en conclut que Grimm, comme il l'avait entendu dire, pouvait bien mettre du blanc ; et là-dessus de s'écrier : « Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Éh! mon Dieu ! celui qui se sent embrasé de ce feu céleste cherche à l'exhaler et veut montrer le dedans. Il voudrait mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard. »

Les élans du cœur sensible et l'embrasement

causé par le feu céleste à propos d'une brosse à ongles! Il faut avoir lu Rousseau pour savoir ce qu'un talent d'écrivain de premier ordre peut comporter d'absurdité.

J'ajoute, puisque l'occasion s'en offre, que Grimm ne « remplissait point de blanc les creux de sa peau », comme Rousseau se plaît à l'imaginer. D'autres ont parlé de rouge. « Concevez-vous, écrit Suard à ce sujet, en 1812, qu'on soit devenu en si peu de temps si ignorant sur l'histoire du dernier siècle? » Le surnom de Tyran le Blanc, que Gauffecourt avait donné à Grimm, était une allusion au héros d'un roman de chevalerie, et la plaisanterie portait sur le caractère de l'homme et non sur ses secrets de toilette. Les lettres de madame d'Épinay prouvent qu'on l'appelait fort bien le tyran tout court.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les tracasseries et les brouilleries qui troublèrent la paix de madame d'Épinay à partir du jour où elle commit l'imprudence de loger Rousseau à l'Ermitage. On se raccommoda une première fois, après les soupçons que le solitaire avait conçus contre sa bienfaitrice au sujet de ses propres amours avec madame d'Houdetot et de la connaissance que Saint-Lambert en avait eue. Il y eut également un replâtrage entre Grimm, à son retour de l'armée de Westphalie, et Rousseau, qui ne lui pardonnait pas ses succès au-

près de l'hôtesse de la Chevrette et qui se voyait d'ailleurs traité par lui avec une froideur calculée. La rupture irréparable, définitive, fut amenée par le départ de madame d'Épinay pour Genève, dans l'automne de 1757. Les amis de Rousseau avaient jugé naturel et comme indiqué qu'il accompagnât la malade dans un voyage qui lui aurait permis à lui-même de revoir sa ville natale. Diderot, avec la générosité emportée de son caractère, insista maladroitement ; impatient de tout devoir, Rousseau se révolta, parla de tyrannie et d'intrigue, fit des scènes, écrivit à Grimm une « horrible apologie », comme l'appelait ce dernier, où il déclarait qu'il avait été « entraîné à l'Ermitage » et qu'il n'avait jamais eu un moment de paix depuis qu'il y était entré. La lettre se terminait par quelques mots où se trahissait le conflit entre sa dignité offensée et le souci de son bien-être : sa fierté lui disait qu'il devait renoncer à l'hospitalité dont il avait joui, mais il lui en coûtait, au fond, et il espérait bien qu'on le retiendrait. On ne le retint pas ; Grimm était là pour empêcher son amie de faiblir, et Rousseau quitta sa retraite des bois en emportant dans son cœur la haine qu'il assouvit plus tard dans les *Confessions*.

Ce n'est pas sans peine que Grimm réussit à affranchir madame d'Épinay de tous ces amoureux rivaux et persécuteurs. Je mets Rousseau du nombre,

bien que les *Confessions* nient qu'il eût jamais ressenti autre chose que de l'amitié pour sa bienfaitrice, et que les *Mémoires* de celle-ci ne nous donnent aucun indice à cet égard. Grimm, lui, est positif : « Il en fut très amoureux, dit-il, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société. » Ce qu'il fallut à Grimm de fermeté et de patience pour venir à bout de la tâche qu'il avait entreprise, les *Mémoires* ne le dissimulent pas, non plus que la faiblesse de celle qu'il avait résolu d'affranchir. Les femmes, plus tendres que les hommes, ont moins qu'eux le sentiment de la dignité offensée; la pitié, quand ce n'est pas la passion, les rend trop souvent indifférentes à des entreprises qui compromettent leur réputation. Que de fois Grimm n'eut-il pas à répéter à son amie qu'il est des égards mal entendus, qu'on ne se manque jamais à soi-même impunément, que lorsqu'on est outragé il faut laisser voir qu'on le ressent! Naturellement hautain, il avait à contenir l'indignation que lui faisaient parfois éprouver les inconséquences d'une personne qui, voulant tout concilier, tergiversait et dissimulait. Sa fermeté, on le voit bien, dégénérait quelquefois en dureté. Il n'en arriva que plus sûrement à ses fins. Francueil ne se remontra que calmé, Duclos et Rousseau ne reparurent pas, et le ménage put jouir en

paix de son bonheur. Je dis ménage avec intention, car la liaison de Grimm et de madame d'Épinay fut, dans un siècle qui en comptait beaucoup et les tolérait sans effort, l'un des exemples les plus complets de cette espèce de mariage d'élection qui se superposait au mariage légal. M. d'Épinay paraissait bien de loin en loin, plus embarrassé qu'étonné de trouver sa place prise. Nous voyons très vite, s'il faut s'en rapporter à un indice échappé aux *Mémoires*, les deux amants occupant le même appartement, et, dans la correspondance qui s'établissait entre eux pendant les absences, nous rencontrons, sous l'une et l'autre plume, le *tu* caractéristique alternant avec le *vous* des relations sociales.

Madame d'Épinay a tracé son propre portrait, et à l'époque précisément où commençait sa liaison avec Grimm ; mais, malgré les plus fermes résolutions d'impartialité, quelqu'un s'est-il jamais vu du même œil que le voient les autres? Sans compter que ces portraits de personnes vivantes pèchent toujours en ce que, ayant une date et représentant l'original à un moment donné, ils ne peuvent tenir compte de cet élément capital de la personnalité, les modifications que la vie nous fait subir. L'écrivain est condamné, ou à fausser la ressemblance en ne tenant pas compte des changements opérés par le temps, ou à tenir sa description dans l'à-peu-près d'une

impression générale. Les inconvénients du procédé dont nous parlons sont surtout apparents aujourd'hui que la rapidité avec laquelle les événements se pressent entraîne des transformations plus promptes et plus complètes. L'art le plus exercé possède-t-il, par exemple, le moyen de représenter, dans l'unité d'une même portraiture, le religieux, le mélancolique, le divin auteur des *Méditations*, le faiseur de révolutions haranguant les foules sur la place publique, et enfin le négociant obéré exploitant les tristes restes de son talent et de sa réputation ? Est-il facile, en disant quel fut Sainte-Beuve, d'établir le lien entre le poète des *Consolations* et l'écrivain qui, sur la dernière page de son *Port-Royal*, a voulu déposer le témoignage du détachement universel auquel il était parvenu? Ou bien encore, quelqu'un se chargerait-il de nous donner, pour ainsi dire dans une même sensation, le George Sand qui portait blouse et pantalon, mettait le chapeau sur l'oreille, lançait dans les *Lettres d'un voyageur* les boutades de sa pétulante rhétorique, et la bonne femme qui a fini ses jours à Nohant entourée de ses petits-enfants et de ses bonnes œuvres ?

En voilà beaucoup pour dire qu'il y a à distinguer chez madame d'Épinay si nous voulons nous représenter fidèlement ce que fut cette aimable femme. Elle changea plus qu'une autre en avançant en âge

parce que son caractère l'exposait aux fautes, aux fautes c'est-à-dire aux expériences, et parce qu'elle profita des leçons de la souffrance. La vie se partage pour elle en deux périodes dont la seconde date justement de la connaissance qu'elle fit de Grimm. A cette époque, charmante sans être jolie; de l'esprit sans instruction; un talent littéraire naturel, mais qui se dissipe en badinages de société; la justesse du jugement et le manque de suite dans les idées; un fond de courage avec beaucoup de timidité, et un fond de réflexion avec beaucoup de légèreté; plus de sensibilité, de tendresse que de passion; trop bonne, trop confiante, et, par suite, souvent dupe; crainte de blesser et faute de ce qu'on appelle caractère, tâtonnant dans sa conduite, « cherchant des biais et des tournures au lieu d'aller droit au but »; selon l'expression de Rousseau, plus vraie que franche, c'est-à-dire besoin instinctif d'ouverture et, dans la pratique, subterfuges pour dissimuler les fautes ou pour se tirer d'embarras. Au total, et pour expliquer du même coup les défauts qui la perdent et les passions qu'elle fait naître, madame d'Épinay est aussi inconsidérée qu'attachante. De là toutes les fautes, toutes les agitations, toutes les douleurs de cette période de sa vie. A trente ans, elle a dans le monde une détestable réputation; on l'accuse de fausseté, d'intrigue, de bel esprit; on se

trompe : il y a sous ces apparences une excellente nature, autant de cœur que d'intelligence.

La seconde moitié de la vie de madame d'Épinay lui servit à réparer autant qu'il était possible les erreurs de la première. Il est des caractères dont le temps arrête et exagère les traits, tandis que d'autres mûrissent à l'ardeur du jour et ne prennent leur valeur qu'au prix de douloureuses leçons. Une fois l'âge des passions traversé, une fois le cœur fixé, placée d'ailleurs sous une direction aussi prudente que ferme, madame d'Épinay ne laissa plus voir que les meilleures qualités de son âme, la constance dans les épreuves que lui réservaient encore l'inconduite de son mari et la perte de sa fortune, l'attachement à ses devoirs maternels, le courage contre les attaques de la maladie et les menaces de la mort. Elle parvint à se concilier la considération. La femme inconséquente et décriée d'autrefois était, selon le dessein qu'elle en avait formé, devenue femme de mérite.

Les *Mémoires* de madame d'Épinay sont l'un des livres les plus agréables du XVIII^e^ siècle, aussi curieux comme document de l'histoire morale de cette époque que captivant comme récit biographique. Non pas, toutefois, qu'ils méritent à cet égard une confiance sans réserve. Écrits de souvenir, et bien des années après l'événement, la chronologie y manque; il y a

des confusions, des interversions de faits; on ne distingue pas toujours ce qui est de l'histoire et ce qui appartient au roman qui sert de cadre à cette histoire; on se demande si les conversations sont réelles ou si elles sont destinées, comme les harangues dans l'historiographie classique, à développer une situation; enfin, tandis que les lettres dont madame d'Épinay avait conservé les autographes sont fidèlement transcrites, elle a été obligée de reconstituer les siennes de mémoire et, naturellement, par à-peu-près. On ne peut donc faire usage de ces récits qu'avec de certaines précautions, et le biographe est souvent embarrassé entre la narration injurieuse et enfiellée de Rousseau, et l'apologie trop peu précise que lui a opposée une femme calomniée. Mais, ceci dit, quel livre unique que ces *Mémoires!* Quelle grâce facile dans les récits ! Que les portraits sont vivants et piquants! Que tout ce coin de la société, tout ce monde de fermiers généraux et d'hommes de lettres, toute cette vie partagée entre le souper et le théâtre, le roman et la philosophie, que ce mélange de petites et de grandes passions, de bienséances et de désordres, de frivolités et d'audaces, que tout ce tableau est attachant! Si à ces volumes on joint quelques-unes des lettres que les auteurs de *la Jeunesse de madame d'Épinay* ont été assez heureux pour retrouver, on est con-

duit, ce me semble, à placer l'écrivain plus haut qu'on ne fait d'ordinaire parmi les femmes auteurs dont s'honore notre langue. Elle a le charme étrange, indéfinissable de l'époque de décadence où elle vivait.

La vie, chez Grimm aussi, se coupe en deux périodes distinctes, et de l'une à l'autre il se ressemble si peu qu'on a peine à saisir le trait de physionomie persistant. Nous n'avons, d'ailleurs, pour savoir ce qu'il était vers trente-cinq ans, que des témoignages également prévenus, bien qu'en sens opposé. Figure dégingandée, dit l'un; contenance négligée et nonchalante, selon l'autre. Il paraît bien, en effet, que la hanche et l'épaule étaient un peu de travers, toutefois « sans mauvaise grâce ». Le nez fort et légèrement tourné de côté, mais le nez d'un homme d'esprit. Les *Confessions* parlent de gros yeux troubles, ce qu'il faut entendre probablement de cette incertitude du regard qui vient de la timidité ou de trop de pensées de derrière la tête. Grimm avait quelque chose de solitaire et de renfermé, n'éprouvait point le besoin de se mettre en avant, fuyait les discussions; la facilité d'élocution et la correction lui manquaient, mais il s'exprimait avec force. Aussi aimable, du reste, et même gai dans l'intimité, qu'embarrassé et réservé avec les inconnus. Inspirant plus de confiance qu'il n'en témoi-

gnait, parce qu'il se suffisait à lui-même; plus fait pour maîtriser que pour attacher; de l'obstination : « Je ne t'ai jamais vu balancer sur rien, lui écrit son amie, et une fois que vous avez envisagé les choses avec votre chien de charmant esprit juste et ferme, il y en a pour la vie. » Grimm a la vue trop pénétrante et il estime trop peu les hommes pour ne pas encourir le reproche de hauteur : tout le monde est d'accord là-dessus; nous avons vu qu'il était couramment appelé le tyran dans la société de la Chevrette; Naigeon lui attribuait la vanité et la présomption, Rousseau la fatuité et l'arrogance; Diderot lui-même parle d'exigence, de despotisme, et l'on sait que l'amitié exaltée qui unissait ces deux hommes se voila un jour, tant l'un mettait peu de ménagements dans sa façon d'utiliser le dévouement de l'autre. « Je suis brouillé avec Grimm, écrit Diderot à mademoiselle Volland; il y a ici un jeune prince de Saxe-Gotha; il fallait lui faire une visite, il fallait le conduire chez mademoiselle Biheron (un cabinet de pièces anatomiques artificielles), il fallait aller dîner avec lui; j'étais excédé de ces sortes de corvées. » Il est vrai que quelques jours après on est racommodé « ou à peu près », mais c'est que Diderot a cédé. Un an plus tard, au retour d'un voyage de Grimm, nous le trouvons de nouveau livré aux effusions. « Je l'aime et j'en suis tendrement aimé,

c'est tout dire, » écrit l'incandescent philosophe. Curieuse liaison, nous l'avons déjà fait remarquer, que celle de ces deux écrivains! « L'homme de mon cœur, » « celui que je chéris, » telles sont les appellations que Diderot prodigue quand il parle de Grimm. Grimm, de son côté, est évidemment attaché à Diderot : il l'admire franchement; « tête sublime et cœur excellent, dira-t-il, l'un des plus beaux génies de la France », mais il ne cède qu'à demi à la séduction, et lorsque Diderot se lance dans un récit ou rend compte de quelque lecture qu'il a faite : « Messieurs, glisse le critique, voilà qui est fort beau, n'est-ce pas? Eh bien, il n'y a pas un mot de vrai! »

Il est piquant que ce soit précisément sur le chapitre de Grimm que Diderot se livre le plus volontiers à ces effusions sans mesure dont se choquait la sobriété de son ami. « Il est un homme à côté de moi, écrit-il à Falconet, aussi supérieur à moi que j'ose me croire supérieur à D'Alembert, aux qualités que j'ai en réunissant une infinité d'autres qui me manquent, plus sage que moi, plus prudent que moi, ayant une expérience des hommes et du monde que je n'aurai jamais, obtenant sur moi cet empire que je prends quelquefois sur les autres. Ce que la plupart des hommes sont pour moi, des enfants, je le deviens pour lui. Je l'ai nommé mon

hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des deux sexes il joint la grâce et la délicatesse de l'autre. Il est dans l'art plastique moral ce que vous êtes dans l'art plastique mécanique. Ce que je vous en dis, les grands, les petits, les savants, les ignorants, les hommes faits, les enfants, les littérateurs, les gens du monde, vous le diront comme moi; il plaît également à tous. »

La date de cette lettre à Falconet (1767) m'avertit que nous nous éloignons de l'époque à laquelle nous nous étions arrêtés, et me rappelle la distinction que j'ai cru devoir faire dans la vie de Grimm. Dans les premiers temps de son attachement à madame d'Épinay et lorsqu'il est encore tout entier au labeur de sa *Correspondance littéraire*, nous avons l'homme que j'ai cherché à définir plus haut, ferme, concentré, aimable au besoin, mais pesant sur les autres du poids de sa supériorité de caractère. A quoi il faut ajouter de l'instruction, le goût sain et l'esprit juste. Il a triomphé d'une assez grande paresse naturelle et est devenu laborieux à force de volonté. L'impression qu'il nous fait est celle d'un homme de doctrines, de principes, et qui juge de haut. Est-ce à dire que cette correction qui va jusqu'à la sécheresse, que cette indépendance qui va jusqu'à la dureté soient incompatibles, comme se le figure madame d'Épinay dans le portrait qu'elle nous a laissé

de son ami, « avec l'aisance, la souplesse et la dextérité qu'il faut dans la conduite des affaires? » Loin de là, ou, s'il y a incompatibilité, ce sont ces dernières qualités qui chasseront les autres. La souplesse que sa maîtresse lui refuse, Grimm va l'acquérir. Il va bientôt se montrer diplomate, courtisan, complaisant. Il était connu pour être fier, il deviendra habile. On lui reprochait la sauvagerie, nous allons être tentés de lui trouver trop d'entregent. Je ne sais de contraste plus complet que celui de la jeunesse et de l'âge mûr de cet Allemand frotté de Français.

L'attachement pour madame d'Épinay, on ne peut se le dissimuler, souffrit ou du moins se transforma dans cette crise de virilité. Les lettres de Diderot à mademoiselle Volland nous montrent Grimm se relâchant à la fois de la sévérité de ses principes et de la tendresse pour celle dont il avait fait la compagne de sa vie. Mais ce sont là des passages qui appartiennent de droit à notre biographie. Nous sommes dans l'automne de 1760, l'année qui suivit le retour de Genève, et lorsque Grimm était déjà entré dans la voie des fonctions publiques. On était à trois seulement à la Chevrette. Diderot raconte la manière dont se passe la journée, et parlant de ses deux amis : « Que font-ils? Le matin, il est seul chez lui où il travaille; elle est seule chez elle où elle rêve à lui. »

Quelques jours plus tard, la jolie scène du portrait : « On peint madame d'Épinay en regard avec moi; c'est vous dire en un mot à qui les deux tableaux sont destinés. Elle est appuyée sur une table, les bras croisés mollement l'un sur l'autre, la tête un peu tournée comme si elle regardait de côté; ses longs cheveux noirs relevés d'un ruban qui lui ceint le front; quelques boucles se sont échappées de dessous ce ruban. Les unes tombent sur sa gorge, les autres se répandent sur ses épaules et en relèvent la blancheur. Son vêtement est simple et négligé. » L'impression de Diderot est évidemment que Grimm est préoccupé, refroidi, et que madame d'Épinay s'en aperçoit par moments et en souffre. Il a oublié un rendez-vous : « J'ai su cela le lendemain, on en avait la larme à l'œil, et tout en pleurant on disait : « C'est que ses affaires l'occupent si fort » qu'il ne peut penser à rien; c'est qu'il est bien à » plaindre et moi aussi. » Et on l'excusait avec une bonté qui me touchait infiniment. Pour moi, je me taisais, et elle disait : « Mais vous ne dites rien, » philosophe! Est-ce que vous croyez qu'il ne m'aime » pas? » Que diable voulez-vous qu'on réponde à cela? Dire la vérité, cela ne se peut; mentir, il le faut bien. Laissons-la du moins dans son erreur, le moment qui la détromperait serait peut-être le dernier de sa vie. »

En même temps, je le répète, relâchement moral. L'année précédente encore, madame d'Épinay, dans son portrait de Grimm, disait qu'en morale et en philosophie « il avait des principes sévères qu'il ne se permettait point de modifier ni d'adoucir suivant la circonstance ». Que nous sommes loin de là maintenant! « L'abbé Galiani vient d'arriver, écrit Diderot, toujours de La Briche. Ses contes ne m'amusent plus comme auparavant; j'étais mieux entre M. Grimm et son amie. Grimm a un peu déplu à madame d'Épinay; il ne désapprouvait pas assez le propos d'un homme de notre connaissance, appelé M. Venel, qui disait qu'il fallait garder la probité la plus scrupuleuse avec ses amis, mais que c'était une duperie d'en user mieux avec les autres qu'ils n'en useraient avec nous. Nous soutenions, elle et moi, qu'il fallait être homme de bien avec tout le monde sans distinction. L'abbé Galiani m'a beaucoup déplu, à moi, en confessant qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie, et que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, de ses maîtresses ne lui avait pas coûté une larme. Il m'a paru que cet aveu n'avait pas moins choqué madame d'Épinay. » La situation est claire; c'est le roman qui est en train de finir pour faire place à la réalité, au désillusionnement, bien que sans atteindre, nous le verrons, l'attachement solide et le dévouement. « Madame d'Épinay a

eu un accès de migraine dont elle a pensé périr. J'allai la voir le lendemain; nous passâmes la soirée tête à tête. La sévérité de son ami se perd, il distingue deux justices, une à l'usage des souverains. Je vois tout cela comme elle, cependant je l'excuse tant que je puis; à chaque reproche, j'ajoute en refrain : « Mais il est jeune, mais il est fidèle, mais vous l'aimez; et puis elle rit. »

Il en fut de cette liaison comme il arrive à des mariages plus réguliers : l'habitude, les intérêts communs, l'estime mutuelle prirent peu à peu la place de la passion et de ses agitations. Madame d'Épinay cessa de s'inquiéter des paradoxes de Grimm et elle s'habitua aux longues absences qu'entraînaient ses voyages. N'avait-il pas sa fortune à faire et ne devait-il pas chercher au loin les relations utiles? On est heureux d'ajouter que Grimm resta l'appui de son amie dans les traverses d'une vie fort éprouvée, et qu'il reporta sur la fille et la petite-fille l'affection qu'il avait éprouvée pour la mère. Les désordres de M. d'Épinay produisirent catastrophe sur catastrophe; le scandale de ses dettes lui fit perdre sa ferme générale; mais la leçon ne le guérit pas et il fallut l'interdire. Les mesures de l'abbé Terray atteignirent en outre madame d'Épinay, à qui il n'était resté que 8,000 livres de rente, et que ce nouveau coup acheva, ou peu s'en faut, de dépouiller. « Bon-

jour, madame, lui écrivait un de ses amis, en raillant la sérénité avec laquelle elle supportait ses malheurs, et souvenez-vous bien de ne pas vous croire trop heureuse d'être ruinée. » Sa philosophie était ici d'autant plus méritoire que ses enfants étaient restés à sa charge dans le naufrage de la fortune conjugale, que son fils, à peine entré dans la vie, montrait les mêmes goûts de dépense que le père et dut à son tour être secouru, enfin qu'elle avait une fille à marier. Heureusement qu'Angélique était charmante et qu'un oncle avança, pour la dot, 30,000 livres remboursables sur les revenus des biens affectés au payement des dettes de M. d'Épinay. Angélique, qui n'avait que quinze ans, épousa un homme plus âgé qu'elle de vingt-cinq, un beau parti d'ailleurs, le vicomte de Belsunce, gentilhomme de Navarre où il avait un château et remplissait féodalement les fonctions de grand bailli d'épée. Madame d'Épinay, malgré son état habituel de maladie, vécut encore assez longtemps après ce mariage; elle mourut en 1783, un an après son mari. Ce fut Grimm qui se chargea du sort d'Émilie, la fille des Belsunce, pour laquelle il s'était pris d'une affection toute paternelle. Il se préoccupa de bonne heure de son établissement, travailla à lui créer une petite fortune, y intéressa l'impératrice Catherine, et finit par la marier au comte de Bueil.

Le désir d'être à peu près complet dans une biographie qui n'avait pas encore été écrite ne me permet pas de clore le chapitre de la vie privée et de la vie littéraire de Grimm sans y faire entrer le récit d'une imprudence et le souvenir d'une mystification. L'imprudence fut causée par un accès d'humeur satirique. Diderot venait de donner au théâtre ses deux pièces, *le Fils naturel* et *le Père de famille*. Ses ennemis ayant répandu le bruit qu'il en avait pris le sujet dans Goldoni, Deleyre et Forbonnais crurent ne pouvoir mieux le justifier qu'en traduisant les comédies de l'auteur italien. Grimm paraît s'être chargé de la publication et avoir saisi cette occasion pour exercer une vengeance et pour railler un ridicule. Les deux pièces parurent séparément, ornées chacune d'une épigraphe burlesque et d'une dédicace où des allusions blessantes se déguisaient sous les formes de l'hommage. Les noms des dames à qui s'adressaient ces épîtres étaient remplacés par des étoiles, mais ils étaient reconnaissables aux titres dont ces astérisques étaient accompagnés : c'étaient la princesse de Robecq et la comtesse de la Marck. La première avait été la maîtresse de Choiseul et était connue par la haine qu'elle professait pour le parti philosophique; elle usa, dans la suite, de la faveur dont elle jouissait près du ministre pour faire jouer *les Philosophes*

de Palissot et pour faire mettre Morellet à la Bastille. La comtesse de La Marck, née Noailles, paraît surtout avoir eu des prétentions au bel esprit. La cruauté de la satire de Grimm échappe en grande partie aujourd'hui avec le sens des insinuations dont elle est semée. Il en parle lui-même dans la *Correspondance* comme d'un « persiflage auquel personne n'a rien compris et que tout le monde a voulu expliquer ». Ce qui est certain, c'est que les victimes s'y reconnurent et cherchèrent à atteindre les coupables. Naturellement soupçonné, puisque c'était la défense de ses pièces de théâtre qui avait été l'origine de la publication, Diderot se justifia et couvrit en même temps Deleyre et Forbonnais, en déclarant qu'il avait eu leurs traductions entre les mains, mais qu'elles différaient de celles qui avaient été imprimées et n'étaient accompagnées d'aucune dédicace. On ajoute, mais sans preuve, que Grimm fut soupçonné, et que son ami se donna pour coupable afin de le sauver. Il resterait alors et, au fond, il reste en tout état de cause à expliquer comment Diderot se sauva lui-même. Le bruit qu'avait fait cette malencontreuse plaisanterie paraissait apaisé lorsqu'il recommença, deux ans après, à l'occasion de la pièce des *Philosophes* et de la mort de madame de Robecq. Palissot, pour justifier près de Voltaire ses attaques contre le parti de l'*Encyclopédie*, repro-

duisit ses accusations contre Diderot, qu'il persistait à tenir pour l'auteur des libelles. Voltaire défendit l'accusé, tout en affectant de blâmer la publication. « M. le duc de Choiseul, écrivait-il à Thiriot, sait très bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de Robecq. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien maladroits! Il faut se moquer des Fréron, des Chaumeix, des Le Franc, et respecter les dames, surtout les Montmorenci. »

Le pénurie des détails sur la vie privée de Grimm sera notre excuse pour mentionner une plaisanterie que des amis, sans nul doute, se permirent à ses dépens. On a trouvé dans ses papiers des lettres soi-disant écrites par mesdemoiselles Leclerc et Miré, danseuses de l'Opéra [1]. La première, d'après cette correspondance, avait entendu parler de l'admiration que le philosophe professait pour sa danse et elle lui donnait un rendez-vous. Une seconde lettre exprime l'amour et le bonheur, une troisième crie à la trahison. Miré prend ensuite la plume pour raconter la mort de la pauvre Leclerc et pour demander à la remplacer dans le cœur de Grimm. Le sel de cette

1. Les éditeurs du volume supplémentaire de 1829 s'y sont laissé prendre. Ces lettres leur ont paru avoir « un caractère de vérité qui repousse toute idée d'imposture ».

mystification, vraiment assez drôle, est dans l'excentricité du style et de l'orthographe attribués aux deux figurantes, et plus encore dans les ridicules mis au compte du prétendu galant. C'est sur le ministre de Francfort que ces demoiselles ont jeté leur dévolu; elles lui donnent de l'Excellence et en même temps du savant et du philosophe par le nez; elles ont, par-dessus le marché, entendu dire qu'il est plein de sentiment. Il est vrai que ce « Saxon sans pareil », soupçonné d'infidélité, devient aussitôt un « perfide et bavard petit-maître ». On reconnaît, sous une forme badine, les travers dont s'amusaient les amis de Grimm; il était considéré, mais il donnait prise à la raillerie; il avait de l'esprit, mais pas tous les genres d'esprit.

V

La *Correspondance littéraire* dut de bonne heure paraître à Grimm un provisoire, pour ne pas dire un pis aller. Elle ne l'empêcha point, dans tous les cas, de fortifier l'indépendance qu'elle lui assurait par l'adjonction de relations utiles et de fonctions rétribuées. La mort du comte de Frise, en 1755, l'avait atteint dans ses intérêts aussi bien que dans ses affections, car si, depuis quelques années, il n'était plus aux gages du comte comme secrétaire, il avait continué de demeurer chez lui, et de trouver en lui, au besoin, un protecteur généreux. « Avec le comte, écrit madame d'Épinay, il n'avait besoin de rien. » Il fallut donc aviser à fermer la brèche inopinément faite dans sa position. Ses amis s'y employèrent et le recommandèrent au duc d'Orléans, qui se l'at-

tacha en qualité de secrétaire de ses commandements, avec 2,000 francs de traitement. Cette place, qui permettait à Grimm d'aller à la cour, ne paraît lui avoir imposé que des devoirs d'étiquette. A l'occasion de la mort d'Orléans-Egalité, en 1793, Grimm dans une lettre à Catherine, trace un portrait du prince qu'il avait servi : « Ce n'était pas un génie, ce n'était pas un aigle; il avait peut-être l'esprit assez borné, mais la nature l'avait doué d'un tel instinct pour l'honneur et pour les honnêtes gens que jamais aucun mauvais sujet ne put l'approcher, encore moins le circonvenir ou durer auprès de lui... Cet instinct, ce goût inné pour ce qui est honnête préserva le duc d'Orléans de toute contagion avec les gens d'un caractère équivoque, quelque aimables qu'ils pussent être d'ailleurs. Cela n'empêche pas que le goût du plaisir ne l'entraînât quelquefois, tout comme un autre, dans la mauvaise compagnie, mais la dignité de son rang et une certaine bienséance le suivaient jusque dans ses orgies; ses compagnons de plaisir y trouvèrent toujours le prince. Le respect dû au public ne fut jamais blessé; le secret environnait ces parties, et au milieu de ces petits écarts dont personne ne voyait les traces, la cour du Palais-Royal jouissait de l'existence la plus brillante. Tout ce qu'il y avait en France de plus respectable aspirait à l'honneur d'y être admis; on

n'était pas de bon ton sans en être, et si Louis XV était roi à Versailles, on appelait le duc d'Orléans le roi de Paris. »

L'ambition de Grimm ne fut pas satisfaite par une place qui, comme il s'en assura assez vite, ne pouvait le conduire à rien de plus. Il se sentait les qualités du diplomate, le coup d'œil, le jugement, ce je ne sais quoi qui rend propre au maniement des hommes et des intérêts publics. Sa gazette manuscrite l'avait mis en relation avec des princes et des princesses à l'étranger; de plus, il avait fait à Genève la connaissance de Mallet, l'historien du Danemark, qui entretenait une correspondance politique avec des cours allemandes, et qui paraît avoir été le premier à exciter l'ambition de Grimm en lui ouvrant la perspective de représenter ces cours à Paris. On ne s'étonnera donc point si une lettre à Diderot nous le montre, au mois de mai 1759, sur le point d'entrer dans la carrière, et cherchant à faire accepter à madame d'Épinay les sacrifices qu'allait entraîner un nouveau genre de vie. Il écrit de Genève, où son amie suivait depuis dix-huit mois un traitement de Tronchin, et où il avait été appelé près d'elle par une aggravation de la maladie :

« J'épuise pour l'encourager, dit-il, tout ce que la philosophie peut dicter de plus vrai et, il faut l'avouer, de moins consolant pour un cœur sensible. C'est que

je cherche moins à la consoler qu'à diminuer en elle cette ivresse qui ferait le bonheur de ma vie si nous étions destinés à vivre comme nous avons vécu depuis quatre mois. Elle sera toujours l'objet de toute ma tendresse et de tous mes soins, mais je pourrais bien à mon tour être détourné de cette douce occupation par des devoirs et des affaires qui, à vue de pays, vont se multiplier. La ville de Francfort me presse de me charger d'entretenir une correspondance avec elle; cette occupation me plaît et me convient fort en ce qu'elle met à portée de montrer ce qu'on sait faire. Je n'attends pour accepter que le consentement du prince (le duc d'Orléans) que j'espère recevoir ces jours-ci. Ne parlez de mes projets à personne; du secret dépend peut-être leur réussite. »

Au lieu d'une simple correspondance politique, ce fut d'une mission diplomatique que Grimm fut chargé. Les péripéties de la guerre avaient mis la ville de Francfort dans la nécessité d'adresser de nombreuses réclamations à la cour de France, et avaient fait comprendre aux magistrats de cette cité l'avantage d'avoir à Paris un envoyé régulièrement accrédité. Grimm était encore à Genève lorsqu'il reçut sa nomination d'envoyé de la ville libre de Francfort, aux appointements de 24,000 livres par an. Quel changement de fortune pour le pauvre

étranger échoué à Paris dix ans auparavant ! Le voilà « monsieur l'ambassadeur », comme Diderot se plaît désormais à l'appeler. « M. Grimm est très content de sa nouvelle carrière, écrit madame d'Épinay à M. d'Affry; il a très bien réussi auprès du ministre, sa besogne lui plaît et l'occupe sans l'excéder. Si l'on en excepte un jour par semaine qu'il passe à la cour, nous menons la même vie et nous le voyons autant qu'avant mon voyage. » Cet heureux début ne tarda pas à être troublé. Il y avait à peine un an que le représentant de la ville libre remplissait ses fonctions lorsque ses lettres à Mallet furent interceptées à la poste. Il s'y moquait du comte de Broglie, le capitaine Tempesta, comme il l'appelait, « qui a fait une marche diablement savante pour parvenir à se faire prendre ses six pauvres petites pièces de canon » ; il y critiquait la politique de la cour et les opérations de la guerre, et il fut dénoncé comme traître et espion. En vain le duc d'Orléans essaya-t-il d'intervenir : tout ce qu'il obtint fut que son protégé pût rester en France. Le bruit finit par se calmer et l'affaire par s'oublier, mais Grimm avait dû se démettre de ses fonctions de ministre accrédité.

Il n'était pas homme, du reste, à se laisser abattre par un échec; dès l'année suivante, nous le voyons renouer ses fils. Son ami, le marquis de Castries,

ayant été grièvement blessé dans la campagne de Westphalie, Grimm courut lui donner ses soins. « C'est toujours lui, s'écrie le bon Diderot; il est parti sans que j'aie eu le temps de l'embrasser, à deux heures du matin, sans domestiques, sans avoir mis ordre à aucune de ses affaires, ne voyant que la distance des lieux et le péril de son ami. » Le dévouement est incontestable; il ne cachait, il ne pouvait cacher aucun calcul. Seulement, — et nous avons ici tout le caractère de Grimm, — la générosité du premier mouvement n'excluait pas chez lui les combinaisons. Il revint par Gotha où il revit la duchesse Louise-Dorothée, dont il avait déjà fait la connaissance, à ce que je présume, en 1753, qu'il comptait au nombre des abonnés du journal manuscrit, et dont il va devenir maintenant le correspondant particulier. Trois ans plus tard, ce sont des relations semblables formées avec la landgrave de Hesse. D'autres voyages le conduisent à Berlin et à Pétersbourg; Frédéric et le prince Henri l'honoraient de leurs lettres; Catherine le traitait sur le pied de la confiance et de la familiarité. Et les brillantes accointances conduisirent aux solides avantages : Grimm devint ministre de la cour de Saxe-Gotha à Paris; la landgrave lui confia son fils dans des voyages en Angleterre et en Russie; enfin, quand la Révolution eut dépouillé Grimm de ses places et

l'eut réduit à la misère, Catherine vint à son secours avec une inépuisable générosité. Telle est l'esquisse de la seconde moitié de la vie de notre écrivain, de ce qu'on pourrait appeler sa carrière politique; il nous reste à y entrer avec plus de détail au moyen de ses correspondances privées avec les souverains.

VI

La mauvaise grâce avec laquelle Frédéric répondit longtemps aux avances de Grimm ne parvint pas à rebuter celui-ci, et Dieu sait cependant combien le roi se montra récalcitrant. Si la *Correspondance* était faite pour quelqu'un, il semblait que ce fût pour un monarque poète, écrivain et philosophe ; il n'en fallut pas moins un siège en règle pour l'amener à la recevoir. A peine la paix de Hubertsbourg était-elle signée, que le chroniqueur, comptant sur les loisirs dont le guerrier allait jouir, fit jouer les influences dont il disposait. Il s'adressa à la fois à la reine de Suède, sœur de Frédéric, et à la duchesse de Saxe-Gotha. Et dans quels termes d'ardeur tout ensemble et d'humilité n'implorait-il pas leurs services !

« Je sais tout ce qu'on peut dire sur la témérité de ce projet, écrit-il à la duchesse, et s'il n'y avait pas le Rhin entre le roi et moi, je crois que je mourrais de peur d'avoir osé le concevoir; mais aussi quels ressorts n'emploie-je pas pour le faire réussir ! Et lorsque je paraîtrai devant le héros du siècle sous la protection de Votre Altesse, et me vanterai de celle de la reine de Suède, ne dois-je pas compter sur une indulgence capable de rassurer le plus timide? Je regarde la permission d'offrir mon travail à Sa Majesté comme le plus grand bonheur qui puisse m'arriver; ainsi je ne mettrai point de borne à tout ce que Votre Altesse sérénissime voudra bien faire pour moi dans cette occasion. Cependant, madame, je n'oublie point l'excès de vos bontés, et ce souvenir, qui me trouble et m'enchante, devrait me faire trembler que vous ne les portiez au delà de tout ce que j'oserais désirer ou que je pourrais jamais mériter[1]. »

La négociation réussit; Frédéric consentit à recevoir les feuilles, et la duchesse se chargea de les faire passer elle-même à Berlin. Grimm se montre pénétré de tant de bonté, il en fond en larmes, mais il ne laisse pas d'être troublé à la pensée du lecteur devant lequel il va périodiquement comparaître. « Je

1. Lettre du 31 mars 1763 (inédite).

vois toujours ces grands yeux bleus, que je n'ai jamais vus, fixés sur moi, et cela me fait mourir de peur. »

Les craintes de Grimm n'étaient pas sans fondement. Il avait affaire à un homme qui ne prenait qu'un intérêt médiocre aux dissertations littéraires ou autres dans lesquelles se complaisait la *Correspondance*, et qui ne se laissait pas davantage prendre aux flatteries. Grimm l'avait mal jugé à cet égard ; il avait cru bien faire en lui donnant, dès le premier numéro qui passa sous ses yeux, de l'encensoir à travers la figure. Frédéric était représenté comme sublime dans toutes ses entreprises, grand dans toutes les parties, l'homme le plus extraordinaire qui eût jamais paru dans l'histoire; la conquête de l'Asie n'avait peut-être pas coûté à Alexandre la moitié des efforts de génie qu'il avait fallu à Frédéric pour soutenir, entre les rives de l'Oder et de l'Elbe, le choc si opiniâtre et si répété de toutes les forces de l'Europe. Fréderic eut la nausée de ces exagérations et ne le cacha pas à la duchesse. « La feuille périodique que vous daignez m'envoyer, lui dit-il, est bien écrite; j'en connais l'auteur par réputation; il est natif de Gera, il a fait *le Petit Prophète;* c'est un garçon d'esprit qui s'est beaucoup formé à Paris. Cependant je vous demande en grâce que, s'il veut m'envoyer ses feuilles, il daigne un peu m'épargner.

Un homme sans expérience peut trouver du sublime là où il n'y en a point; un philosophe n'y trouve qu'une complication de causes secondes qui, par la bizarrerie de différentes combinaisons, produisent des événements dont le vulgaire s'étonne, et qui, en effet, sont simples et naturels[1]. »

Les préventions que cette fâcheuse entrée en matière avait inspirées au roi ne furent pas dissipées par la lecture des numéros suivants de la *Correspondance*. Ces feuilles ennuyaient Frédéric. Et le pis est que le pauvre auteur en avait vent. « Ce que je comprends par les mots que M. de Catt me jette de temps en temps, écrit-il à la duchesse, c'est que ce travail est en général trop sérieux pour le roi, qui aimerait mieux ne recevoir que de simples bulletins où il y eût, outre la notice des livres nouveaux, des anecdotes de toute espèce et propres à amuser. Or il m'est impossible de me prêter à cet arrangement. J'ai une aversion invincible pour le métier d'écrivain d'anecdotes, et il faut qu'elle soit bien forte puisque je ne puis la vaincre en faveur du premier homme du siècle, auquel ma vanité serait si contente de plaire. »

1. Lettre du 26 mai 1763 (*Œuvres de Frédéric*, t. XVIII, p. 225). Melchior avait un frère établi à Gera, ville de la principauté de Reuss; Frédéric confond les deux frères, et suppose la famille originaire du lieu qu'habitait l'un d'eux.

Et de nouveau, quelques semaines après : « Je ne me résoudrai jamais à mander les petits contes, les petites tracasseries, les petites historiettes de Paris, que mes prédécesseurs ramassaient souvent dans les cafés, mais que je ne pourrrais y chercher et moins encore écrire, quand il serait question de me sauver la vie. Je sais cependant très bien que le roi aime beaucoup ces bagatelles, et cela me paraît très naturel dans un homme qui a besoin de délassement et d'amusement après s'être occupé toute la journée d'affaires d'État. Je sais aussi que j'ai avec lui le tort ou la tache originelle qui ne s'efface pas, d'être Allemand; si je portais un nom français, j'aurais bien plus beau jeu. »

Grimm s'ouvre, à cette occasion, sur les ambitions littéraires auxquelles son métier de correspondant l'avait obligé de renoncer. « J'avoue que j'ai été plus d'une fois tenté d'essayer mes forces, d'oublier les ouvrages des autres pour voir si j'en pourrais faire à mon tour; je me dis qu'il faut du moins l'avoir essayé pour avoir le droit de ne rien faire; mais cette correspondance sans cesse renaissante m'en ôte absolument les moyens et le loisir indispensable... J'ai laissé agir ma paresse, j'ai dit que la chimère n'est qu'une chimère, que la calomnie et la persécution sont souvent la récompense de ceux qui écrivent pour le public, et qu'une couronne de

laurier ne vaut pas une ligne de Votre Altesse[1]. »

Frédéric finit par demander qu'on cessât de lui servir une souscription qu'aussi bien il n'avait jamais payée. L'amour-propre blessé, le dépit d'avoir rencontré l'échec là où il avait rêvé des satisfactions d'ambition, l'indignation mal contenue contre l'indélicatesse d'un prince qui n'acquittait pas même ses dettes, tous ces sentiments se trahissent dans une lettre de Grimm à la landgrave de Hesse. Il insinue qu'il aimerait bien compter le prince Ferdinand de Brunswick au nombre de ses lecteurs; il voudrait que quelqu'un se chargeât d'en faire naître l'idée à ce prince, « car, dit-il, une de mes folies est de ne pas vouloir offrir ma marchandise ». Vient alors toute l'histoire de sa déconvenue avec Frédéric :

« Ma passion pour lui, raconte-t-il, m'a fait rechercher avec trop d'indiscrétion l'honneur de lui envoyer ces feuilles. Ce monarque n'a pas voulu refuser madame la duchesse de Saxe-Gotha, mais il ne m'a jamais pardonné de lui avoir été donné et de n'être pas de son propre choix. On dit que c'est un tort irréparable à ses yeux, et je l'ai éprouvé. Depuis le premier instant, il m'a toujours cherché noise, et à mesure que je me prêtais à ses désirs, il exigeait toujours

1. Lettres du 26 janvier et du 7 mars 1765 (données par M. Tourneux dans son tome XVI[e]).

autre chose que ce que je faisais. J'aurais bouleversé toutes mes correspondances, au risque de lui faire perdre tous ses suffrages, que je n'aurais certainement pas obtenu le sien. Mais je suis têtu, et après avoir été quelque temps malheureux de ce tatillonnage et m'être bien convaincu ensuite de l'impossibilité de lui plaire, j'ai pris mon parti d'aller toujours mon chemin sans penser qu'il y a un Frédéric, la terreur de l'Europe, au monde. Ce qui me mettait à mon aise, c'est que le roi n'avait jamais accordé la moindre récompense à ce travail, et certainement, après m'en avoir refusé la plus précieuse, celle que j'ambitionnais le plus, son approbation, il n'était pas en état, tout roi qu'il est, de me le payer. Enfin, après avoir été tâté de toutes les manières depuis trois ans, j'ai reçu l'ordre de cesser mes envois, il y a environ six semaines. Cet ordre, accompagné de tout plein de compliments, m'a délivré d'un fardeau de cent milliers pesant... Il faut se consoler de tout dans ce monde. Un parti très bien pris de ma part mettra le roi hors d'état de me payer, et il aura plus tôt réuni la Bohême et la Moravie à ses possessions que d'avoir réussi à me rembourser les frais des copies[1]. »

Le plus amer était que Frédéric faisait des diffé-

1. Lettre du 15 juillet 1766 (donnée par M. Walther dans l'ou-

rences et qu'il donnait parfois. Ce n'est pas sans quelque dépit, sans quelque envie peut-être, que Grimm, parlant de D'Alembert dans une de ses lettres et du goût du roi de Prusse pour ce philosophe, rappelle que le prince lui faisait depuis six ans une pension de douze-cents livres, pension, ajoute-t-il, qui a été exactement payée pendant la guerre.

Grimm ne fit la connaissance personnelle de Frédéric que quelques années plus tard, dans son grand voyage d'Allemagne de 1769. Il semble que les préventions du souverain contre l'écrivain disparurent quelque peu dans cette entrevue. « Le roi de Prusse l'a arrêté trois jours de suite à Potsdam, écrit Diderot au retour de son ami, et il a eu l'honneur de causer avec lui deux heures et demie chaque jour. Il en est enchanté, mais le moyen de ne pas l'être d'un grand prince quand il s'avise d'être affable ? Au sortir du dernier entretien, on lui présenta de la part du roi une belle boîte d'or. »

Grimm se garda de laisser tomber des relations ainsi engagées; nous le trouvons, à partir de ce jour, en correspondance avec Frédéric, une correspondance intermittente, mais qui dura jusqu'à la mort du roi. Si toutes leurs lettres n'ont pas été

vrage intitulé *Briefwechsel der grossen Landgräfin Caroline von Hessen*, 1877, t. II, p. 425).

conservées, il en reste cependant assez pour juger du ton qui y régnait. Ce ton n'est pas précisément celui que nous aurions attendu d'après l'éloge de Grimm que Meister met dans la bouche de Frédéric. « Il en est peu, aurait dit ce prince, qui connaissent les hommes aussi bien, et l'on rencontre rarement quelqu'un qui possède comme lui le talent de vivre avec les grands sans jamais compromettre la franchise ni l'indépendance de leur caractère. » La correspondance de Grimm avec les souverains, et en particulier avec Frédéric, est aussi peu conforme que possible à cette prétendue dignité de maintien. Ses lettres ne sont, au contraire, remarquables par rien tant que par le manque de mesure, de tact, et, il faut le dire, d'esprit. Quel style, le plus souvent, et quelles lourdes plaisanteries ! La princesse de Prusse, nièce du roi, venait d'accoucher d'un fils; voici l'amphigouri que cet événement inspire à Grimm :

« Sire, une ancienne prophétie, conservée dans une des caves de la cathédrale de Magdebourg, dont vous êtes l'archevêque par la grâce de Dieu, disait que l'année où le plus grand des rois jetterait un regard favorable sur le plus mince atome de la communion philosophique serait l'époque d'un événement qui assurerait la durée d'une monarchie fondée par le génie et par la

gloire, et que l'année où ce grand roi daignerait se réunir à la communion philosophique pour l'érection de la statue de son patriarche serait nommée l'année de l'acomplissement. Personne, sire, ne comprit rien à cette prophétie difficile, et je suis le premier qui en ait pénétré le sens caché. L'année dernière Votre Majesté m'accueillit et me combla de ses bontés au palais de Sans-Souci, et, la septième semaine après ce bonheur, la princesse de Prusse fut bénie et devint grosse. Cette année, Votre Majesté a daigné s'associer à ceux qui élèvent une statue à Voltaire; l'atome est devenu cosouscripteur de Marc-Aurèle-Trajan-Julien-Frédéric de Prusse, et immédiatement après la résolution de Votre Majesté, mes vœux sont exaucés et il naît un prince. Tout est clair, tout est rempli; et puis qu'on s'obstine à douter de l'infaillibilité des prophéties! »

Malheureusement pour Grimm, Marc-Aurèle-Trajan-Julien avait trop d'esprit pour goûter des louanges ainsi tournées, et trop peu de générosité pour ne pas se moquer d'un homme qui donnait si inconsidérément prise sur lui. Il le traite de M. de la Grimmalière; il le raille du titre de colonel russe que lui avait conféré Catherine, des exploits par lesquels il ne peut manquer de se distinguer dans la guerre contre les Turcs. C'est lui qui prendra Con-

stantinople à la tête d'une armée victorieuse, et ce sera Frédéric qui célébrera ces merveilles et placera le nom de Grimm entre ceux d'Alexandre et de César. Plus notre courtisan, du reste, essuie les plaisanteries royales, plus il est satisfait. Il est déjà le souffre-douleur de Catherine, il s'estime trop heureux de devenir le plastron de Frédéric. « Mais, ajoute-t-il, il faut être en garde contre la vanité; les traits de Votre Majesté ne sont pas mortels comme ceux d'Apollon, votre patron; votre bonté daigne en émousser la pointe avant de les lâcher, et l'on est un pauvre plastron quand on ne reçoit que des traits émoussés. »

En dehors même de ces traits de caractère, la correspondance de Grimm avec Frédéric ne manque pas de quelque intérêt. Grimm y déplore « le vaste et effrayant silence » qui règne dans la littérature française depuis la mort de Voltaire, et il cherche, bien que timidement, à vanter cette littérature allemande dont il entendait célébrer l'essor avec une joie secrète, mais dont il n'osait qu'à demi prendre la défense devant le roi. « Quant à moi, écrit-il en 1781, exilé de ma patrie depuis ma première jeunesse, n'ayant presque aucun temps depuis nombre d'années à donner à la lecture, je ne suis pas en état de juger ce procès; mais il est vrai que, toutes les fois que j'ai traversé l'Allemagne, on m'a montré

des morceaux parfaitement bien écrits, et je n'y ai plus retrouvé l'ancien jargon tudesque; d'où j'ai conclu qu'il était arrivé une grande révolution en Allemagne dans les esprits. Cela m'a paru assez simple. Un pays qui a donné dans un siècle Frédéric et Catherine m'a paru le premier pays de ce siècle, et comme la nature opère tout par contagion, il m'a paru que l'apparition de ces deux phénomènes n'a pu rester isolée et à dû avoir les suites les plus étendues quoique aucune souveraineté n'ait songé à les encourager. »

Les philosophes n'étaient pas toujours braves à la fin de leur vie; c'étaient parfois, selon l'expression de Tronchin, de plats mourants. D'Alembert, qui avait paru étonné des faiblesses de Voltaire, ne fut pas plus héroïque que lui. Grimm annonce au roi la fin de cet homme, célèbre surtout, dit-il, par les bontés et les bienfaits dont Frédéric l'avait honoré pendant trente ans. « Ses infirmités s'étaient aggravées à un point alarmant par des inquiétudes et par les craintes de son imagination. Se croyant menacé à chaque instant, son tempérament naturellement frêle ne put résister longtemps à cet état violent, et le marasme qui s'ensuivit fut autant l'ouvrage de sa pusillanimité que de ses maux. Il ne cachait point à ceux qui l'exhortaient à leur opposer un peu de courage qu'il n'en avait point, et

il leur inspirait d'autant plus de compassion qu'il leur enlevait tous les moyens de le consoler, et que cette extrême faiblesse l'avait rendu aussi irascible et emporté. Voilà comme le destin, en pinçant une de nos fibres, peut humilier notre orgueil philosophique, et nous remettre au niveau des enfants que nous regardons avec pitié. »

La réponse du roi ramène encore plus crûment les choses à la physiologie : « Si la maladie a affaibli l'esprit de D'Alembert dans le dernier temps cela n'est pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organisées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruisant. Je vous suis obligé de m'avoir communiqué cette triste nouvelle, et je me suis dit à moi-même : « Il faut mourir ou il » faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. »

VII

Louise-Dorothée est du nombre de ces princesses tout à fait distinguées qui ornaient, au XVIII^e^ siècle, quelques-unes des cours secondaires de l'Allemagne, et qui y représentaient la culture française jointe aux qualités essentielles de la femme et de la souveraine. Fille du duc Ernest de Saxe-Meiningen, élevée dans la retraite et avec soin par une belle-mère, sa gaieté naturelle résista à l'austérité de cette religieuse éducation. Elle trouva une amie et le plus utile appui dans madame de Buchwald, la Sévigné de la Thuringe, la Grande Maîtresse des cœurs, comme l'appelait Voltaire. Madame de Buchwald, qui était née à Paris, fut pour beaucoup dans le tour littéraire que prirent les plaisirs à Gotha ; Klupffel également, que nous connaissons déjà comme ami de jeunesse de Grimm et de Rousseau. Il était devenu un grave

personnage, voire un dignitaire ecclésiastique, mais il n'avait pas renié ses joyeux souvenirs et n'était pas le dernier, j'imagine, à encourager la représentation des pièces françaises sur le théâtre de la petite cour. L'enjouement que la duchesse faisait régner autour d'elle est attesté par sa fondation d'un ordre des *Ermites de bonne humeur*, dont la devise était : « Vive la joie ! » et dont la règle consistait à mettre l'étiquette de côté dans les réunions du chapitre. Louise-Dorothée ne négligeait pour cela ni les affaires d'État, auxquelles elle prenait utilement part, ni l'éducation de son fils, qu'elle dirigeait au contraire avec sollicitude. Elle correspondait avec Voltaire, qui avait passé quelques semaines chez elle en quittant Berlin, et qui n'oublia jamais la manière dont il avait été reçu dans « le paradis thuringien ». C'est à la demande de la duchesse et pour elle qu'il composa ses *Annales de l'empire*. Les lettres qu'il lui adressait témoignent jusqu'au bout de sa reconnaissance et de son admiration pour celle qu'il avait saluée

Souveraine sans faste et femme sans faiblesse,

qu'il se plaisait à nommer sa protectrice et sa bienfaitrice, et qui avait, en outre, le mérite de trouver plaisir aux aventures de Jeanne, d'Agnès et du père Grisbourdon. La duchesse Louise était égale-

ment en commerce de lettres avec Frédéric, dont la fortune de la guerre lui avait deux fois valu la visite, et qui professait pour elle une amitié suffisamment attestée, du reste, par une correspondance soutenue pendant dix années.

Le lecteur se rappelle que Grimm, à son arrivée en France, avait été un moment attaché à la maison du fils aîné de la duchesse, alors en séjour à Paris. Les relations qu'il avait formées en cette occasion, celles en particulier qu'il avait conservées avec Klupffel, devaient le conduire tôt ou tard à la cour de Gotha. Il y fut fort bien reçu dans son voyage de 1762, et devint, à partir de cette époque, le correspondant et le chargé d'affaires privé de la duchesse. Sans titre et, à ce qu'il paraît, sans rémunération, il s'acquittait pour elle de toute sorte de services et de commissions. M. Tourneux a retrouvé les lettres de Grimm dans les archives du duché, il en a publié la partie qui lui a paru la plus intéressante, et il a eu la bonté de me confier le reste, collection qui d'ailleurs n'est probablement pas complète, car elle s'arrête au mois de février 1766, tandis que la duchesse ne mourut qu'au mois d'octobre de l'année suivante.

Une pièce récemment tirée du dépôt des affaires étrangères nous fait connaître dans toute sa sincérité l'opinion que Grimm avait de sa correspondante, et elle nous le montre en même temps, d'une

manière bien curieuse, occupé à guetter les affaires diplomatiques, à faire valoir ses avis et ses services, à les offrir sans attendre qu'on les lui demande.

Les rapports restèrent assez longtemps suspendus entre la France et la Prusse après la guerre de Sept ans. Les deux cours se gardaient réciproquement rancune, et ni l'une ni l'autre ne voulait faire les avances, bien qu'elles sentissent également la nécessité de renouer, la Prusse à cause de nombreux et pressants intérêts commerciaux, et la France pour essayer de prévenir une nouvelle guerre. Grimm, en cet état de choses, eut l'idée que la duchesse de Saxe-Gotha, liée comme elle l'était avec Frédéric et très écoutée de lui, pourrait ouvrir la voie aux négociations. Il comprenait l'importance que devait lui donner à lui-même une initiative en cette affaire, et il écrivit la lettre suivante destinée a être mise sous les yeux du duc de Choiseul, ou peut-être adressée au ministre lui-même. La lettre est du 6 mai 1765.

« J'ai pensé que, supposé qu'on eût le projet de se rapprocher du roi de Prusse, on trouverait difficilement un meilleur canal que celui de madame la duchesse de Saxe-Gotha : 1° parce que tous les princes protestants d'Allemagne désirent vivement ce retour de liaison; 2° parce que la princesse dont j'ai l'honneur de vous parler est attachée à la France et aime la nation par goût et par choix; 3° parce que c'est une

princesse des plus éclairées, d'une sagesse et d'une prudence reconnues, et douée de toutes les grandes qualités qu'on attend de ceux qui gouvernent, et qui sont nécessaires à bien conduire une négociation délicate où il ne faudrait compromettre personne; j'en parle avec connaissance de cause, parce que je suis honoré de ses bontés et de sa confiance depuis douze ans, pendant lesquels j'ai fait deux séjours à sa cour; 4° parce que cette princesse est sans contredit la personne de l'Europe qui a le plus d'ascendant sur le roi de Prusse, et que ce prince a pour elle la plus haute considération et entretient avec elle un commerce de lettres très suivi; 5° parce que, par ce moyen, quelles que fussent ses dispositions à l'égard de la France, on aurait du moins l'avantage de les connaître avec sûreté et sans détours ; il n'en emploierait sûrement pas avec madame la duchesse de Saxe-Gotha, et si cette princesse se chargeait de quelques négociations, on pourrait s'attendre de sa part à une bonne foi et un zèle sans réserve[1]. »

Grimm, à la suite de ces avis officieux, avait obtenu du ministre l'autorisation d'entamer les négociations dont il avait eu l'idée, et il avait fait connaître à la duchesse le rôle qu'il rêvait pour elle.

1. Pour cette lettre et l'histoire des transactions auxquelles elle se rattache, voir un article signé R. Hammond, dans la *Revue historique* de mai-juin 1884.

« Il faut que je dise à Votre Altesse, lui écrit-il, un projet qui m'a passé par la tête, pour user de mon privilège de tout dire. Je suis las de voir le froid qui subsiste depuis la paix entre deux anciens alliés; j'aimais mieux une belle haine bien déclarée comme en 1757. D'ailleurs je suis trop bon Français et j'ai de trop bonnes raisons de l'être pour ne pas désirer que le grand Frédéric ait en ce pays-ci encore d'autres liaisons que celle du philosophe d'Alembert et la mienne. Je sais depuis longtemps qu'il estime M. le duc de Praslin; j'ai appris depuis qu'il fait cas de M. le duc de Choiseul; à quoi tient-il donc qu'on ne rétablisse entre les deux cours cette correspondance qui subsiste entre les cours les moins liées, et dont l'interruption m'ennuie depuis longtemps? Si tout cela ne tient qu'à une petite cérémonie pour savoir qui nommera le premier son ministre, il faut convenir qu'on s'arrête à bien peu de chose, mais cela arrive souvent en politique. Mais je me suis mis en tête que Votre Altesse doit se mêler de cette affaire, que vous satisferez également, madame, et votre goût pour la France et votre amitié pour le grand Frédéric en faisant finir un froid qui a trop duré, et que votre sagesse trouvera pour cela aisément ce que les Italiens appellent *il mezzo termine*. Si Votre Altesse me demande de quoi je me mêle, je dirai que je voudrais que toutes les bonnes actions,

toutes les choses bien faites fussent votre ouvrage[1]. »

La duchesse se montra aussi favorable que possible au dessein de Grimm. Elle lui répondit qu'elle s'emploierait aux démarches dont il s'agissait avec ardeur, avec transport, avec zèle. Elle ne croyait nullement le succès impossible, disait-elle, et promettait de saisir le premier moment favorable pour s'en ouvrir à Frédéric. Ces bonnes dispositions se trouvèrent inutiles. L'affaire avait été engagée, et plus directement encore, par un autre personnage du monde philosophique. Le roi de Prusse, qui désirait faire la connaissance d'Helvétius, l'avait invité au commencement de cette année à venir le trouver. Helvétius se rendit à l'invitation et arriva à Berlin dans les premiers jours d'avril. Il n'avait point quitté Paris, cependant, sans avoir reçu des ducs de Choiseul et de Praslin la confidence du désir qu'ils éprouvaient de renouer avec la Prusse, et la mission de tâter le roi à ce sujet si l'occasion s'en offrait. Quelque étranger que, de son propre aveu,

1. Lettre du 7 juin 1765. Une copie de ce passage de la lettre de la main même de Grimm, et selon toute apparence adressée au duc de Choiseul, se trouve aux archives des affaires étrangères. La pièce n'est point signée ; la table du recueil l'a mise sous le nom d'Helvétius, et c'est par suite de cette erreur, sans doute, que la *Revue historique* a attribué et la lettre et cette partie de la négociation à l'auteur de *l'Esprit*.

il fût aux affaires, Helvétius s'y prit assez adroitement et trouva, au cours d'une conversation, le moyen de glisser quelques mots sur l'intérêt égal des deux cours à être bien ensemble. Frédéric, après avoir commencé par exhaler plaintes et récriminations, entra dans la voie qui venait de s'ouvrir et chargea le philosophe de transmettre une proposition au gouvernement français. Celui-ci y mit un peu plus de roideur qu'il ne convenait peut-être, insista pour que Frédéric s'engageât par écrit, et la négociation traîna. « Il est arrivé une réponse vague, écrit Grimm à la duchesse, et qui ne signifie rien. On m'a encore parlé de Votre Altesse, et j'ai lu le passage de la lettre dont vous m'avez honoré; mais je ne veux ni ne dois marquer aucun empressement à cet égard, car si l'on doit avoir recours à Votre Altesse, il faut conserver à ses bons offices le caractère essentiel d'un service signalé rendu avec un zèle gratuit et désintéressé [1]. »

Au commencement de 1766, tout paraissait rompu : « La négociation du père de L... est absolument tombée. Il me semble que son ami, à qui il a rendu visite l'année dernière, a changé du blanc au noir dans le courant de cette négociation et ne s'est plus absolument soucié de la terminer. Si Votre

1. Lettre du 2 septembre 1765 (inédite).

Altesse pouvait lui faire entendre raison sans se compromettre et sans compromettre ceux en faveur desquels elle daignerait faire cette démarche, je pense que nous en serions fort aises; mais nous sommes fiers, et après nous être prêtés à tout avec beaucoup d'envie de finir et avoir été rejetés, nous ne voulons plus faire aucune démarche, et nous avons raison [1]. »

Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1768, que Frédéric fit enfin des ouvertures positives, que la négociation s'engagea sérieusement, et qu'elle aboutit à l'envoi simultané d'un ministre de Prusse à Paris et d'un ministre de France à Berlin.

Si Grimm avait pensé un moment à s'autoriser de ses relations avec la duchesse pour se faire bien venir près du gouvernement français, il est juste de dire qu'il mettait, en revanche, ce qu'il pouvait avoir d'influence à Paris au service de la cour de Gotha. Une grande partie de ses lettres à la duchesse sont consacrées à des réclamations que la principauté avait à faire valoir contre la France. La guerre de Sept ans avait lourdement pesé sur quelques-uns mêmes des États allemands qui n'y avaient pas pris part. La Thuringe, en particulier, avait beaucoup

1. Lettre de janvier 1766. (Dans Tourneux, t. XVI, p. 445.) Le père de L... est Helvétius, le père, c'est-à-dire l'auteur du livre *de l'Esprit;* son ami, naturellement, est Frédéric.

souffert du passage des armées. Louise et son époux avaient eu à recevoir alternativement Soubise et Frédéric dans leur château de Friedenstein et leurs sujets avaient subi pillage et réquisitions. Une lettre du roi de Prusse à la duchesse nous montre les égards qu'il avait pour elle cédant aux nécessités de la politique. Les États saxons lui doivent 400,000 écus de contributions, et il est résolu à se faire payer ; la condition où il se trouve lui interdit les voies de la douceur; non seulement il est pauvre, ruiné, réduit comme saint Crépin à voler le cuir pour donner des souliers aux pauvres, mais il doit déguiser son embarras et « affecter des ressources pour soutenir la gageure contre tout le monde » ; de là de mauvais procédés et des manœuvres qu'il faut pardonner à la nécessité, et, dans sa conduite, un manque de courtoisie dont il cherche à peine à s'excuser.

Plus les petits États allemands avaient d'exigences à satisfaire, plus, on le comprend, ils mettaient d'importance à réclamer ce qui leur était dû à eux-mêmes. Ils avaient été réquisitionnés, avaient fourni des fourrages, et, la paix faite, ils essayaient de se faire indemniser. Un bureau de liquidation avait été ouvert à Strasbourg, mais l'argent manquait en France et les règlements traînaient. Dans ces circonstances, et comme il arrive d'ordinaire dans le

cas de créances considérables et litigieuses, une compagnie s'était formée pour acheter les prétentions des princes et États de l'empire et pour payer à bas prix, mais comptant, la cession de tout droit. La correspondance de Grimm est pleine du récit des démarches qu'il fit dans l'intérêt des créanciers de Gotha. Il met tout en œuvre et en mouvement, rédige des mémoires, s'adresse à ses amis du bureau de la guerre, use de ses relations avec le marquis de Castries, fait parler au prince de Soubise, le tout, hélas! sans succès. Ses efforts échouent contre la pénurie du trésor : « La réponse du bureau de la guerre n'est pas consolante, écrit-il, et, malheureusement, elle n'a que trop l'air d'être bien sincère. Tous ceux que je consulte là-dessus (et parmi lesquels je compte ceux qui sont particulièrement attachés à Votre Altesse Sérénissime), me confirment dans la crainte que les engagements contractés pendant la dernière guerre ne soient dans le cas de n'être jamais liquidés, les finances du royaume ne se trouvant pas dans un état assez florissant pour permettre de telles espérances. S'il s'est fait des traités entre des princes ou États de l'empire et des particuliers qui ont acquis leurs titres et prétentions à bas prix, c'est que ces gens-là ont vraisemblablement des moyens, et que l'intrigue sourde connaît des ressources que la négociation directe

ne saurait employer ni se flatter de faire réussir[1]. »

Parmi les commissions dont Grimm se chargeait pour la cour de Gotha, il en était de moins sérieuses à la fois et de plus délicates. C'est à lui qu'on s'adressait pour les modes de Paris. Une « tête frisée », destinée à la fille de la duchesse, avait voyagé avec le philosophe diplomate Helvétius, mais elle avait été mal emballée et avait souffert en route; Grimm ne cache pas la joie maligne qu'il en a : c'est à lui qu'on aurait dû s'adresser. Il va en envoyer une autre, et il y joindra une *considération* : « On appelle ainsi, dit-il, les petits paniers qui ont succédé aux grands et soutiennent les robes sans donner aux femmes l'air d'avoir des paniers. » Grimm, dans une autre lettre, s'étend sur cet important sujet. Les paniers tendaient à disparaître, mais Madame la dauphine et Mesdames de France n'avaient pas voulu les abandonner; on continuait donc de les porter à la cour, tandis que le théâtre y avait renoncé et que la ville cherchait des compromis. « Ce qui les a ruinés de fond en comble, c'est qu'il n'était pas honnête autrefois de faire une visite sans panier, qu'on ne pouvait aller que chez ses plus intimes amies sans ce vêtement ample et roide, et qu'aujourd'hui on peut aller partout et même chez les

1. Lettre du 6 mars 1764 (inédite).

princesses très honnêtement, non seulement en considération, mais sans aucun panier et sans considération[1]. »

Sur l'article de la coiffure, Grimm, malgré sa « tête frisée », paraît avoir mérité moins de confiance. Il vient de recommander un livre nouveau, un précieux livre dont il a vu un exemplaire destiné à l'impératrice de Russie : la description de vingt-huit coiffures différentes avec autant de planches gravées et enluminées. Grimm veut absolument que la princesse ait ce volume, il saura bien se le procurer, le payera, s'il le faut, au poids de l'or. La lettre n'était pas achevée qu'il fallait reprendre tous ces éloges. Grimm avait montré l'ouvrage à des femmes de sa connaissance qui avaient trouvé tous ces modèles affreux. « Elles prétendent que c'est un excellent livre quand on veut se coiffer comme les filles qui courent les rues. » Et le pauvre correspondant de faire son *peccavi :* « Je suis un peu humilié, dit-il, de tout l'étalage que j'ai fait de ce livre à Madame la princesse. »

Grimm ne met pas plus de délicatesse dans l'éloge de Louise-Dorothée qu'il n'en mettait tout à l'heure dans ses compliments à Frédéric ou qu'il n'en mettra plus tard dans l'expression de son admiration

1. Lettre du 24 février 1766.

pour Catherine. Mon excuse pour insister sur cette fastidieuse rhétorique est la proéminence même du trait de caractère qu'elle révèle. Notre courtisan veut être compté au nombre des sujets de la duchesse, car s'il ne jouit pas de leur bonheur, il partage leurs sentiments. Il a tant éprouvé ses bontés qu'il ne lui reste plus qu'une chose à obtenir, c'est qu'elle y mette des bornes. Il reçoit ses lettres « avec le doux frémissement qui précède les sensations délicieuses », et cependant il ne les ouvre jamais sans remords en pensant qu'elles ajoutent aux occupations de sa souveraine. Il embrasse les pieds de cette souveraine « comme les anciens embrassaient les autels de leurs divinités propices ». Le jour de l'anniversaire de la naissance de l'auguste princesse, ne pouvant lui porter personnellement ses hommages et ses vœux : « Je parerai, du moins, dit-il, ma retraite en ce jour, et si je n'en sais aucun où mon cœur ne soit occupé de sa reconnaissance, je mettrai ce jour-là tant de solennité au culte que je rends à la souveraine des cœurs qu'il devienne pour moi le plus doux comme le plus précieux de l'année. » Et dire que nous retrouverons tout cela presque mot pour mot dans les lettres à la tzarine ! Personne probablement ne se tirerait tout à fait bien de l'épreuve qu'on lui ferait subir en imprimant ses lettres, mais il faut avouer que Grimm souffre parti-

culièrement de la révélation d'une si misérable courtisanerie.

La duchesse mourut en 1767. Grimm fut chargé de faire faire le monument que son époux voulait lui élever. C'est lui qui choisit le sculpteur et qui signa, par-devant notaire, le traité relatif à l'exécution de cette œuvre d'art : « Le mausolée, lisons-nous dans cet acte, sera en marbre, ayant principalement deux statues : l'une qui représentera la princesse assise, qui s'endort du dernier sommeil, la tête penchée en arrière dans des cyprès, et l'autre la Thuringe, s'empressant de s'approcher de la princesse en lui prenant le bras gauche, le baisant et arrosant de ses larmes cette bienfaitrice si regrettée. Ces deux statues auront chacune au moins six pieds de proportion, en marbre blanc, et deux pouces de plus s'il le faut pour le bien de l'ouvrage. » Guiard, le sculpteur, devait terminer son travail en trois ans et recevoir 40,000 livres. On ne sait pourquoi, après tous ces soins, le monument resta à l'état de projet; il n'en subsiste que le modèle conservé dans le musée ducal de Gotha.

La duchesse Louise était morte sans avoir rien fait d'essentiel pour Grimm en retour de tant de peines prises et de protestations si passionnées, mais la faveur dont il jouissait à la petite cour ne finit pas avec la vie de sa protectrice. Le duc, qui survécut

quelques années à sa femme et qui avait partagé les sentiments de celle-ci pour Grimm, lui accorda, en 1769, le titre de conseiller de légation avec une pension de 1,600 livres[1]. Son successeur, Ernest II, fit plus encore, et, en 1776, éleva le conseiller au poste de ministre plénipotentiaire à Paris, fonction que Grimm remplit jusqu'au jour où la Révolution l'obligea de quitter la France. Ajoutons que ses relations avec le duché ne cessèrent pas pour cela, puisque c'est à Gotha qu'il passa ses dernières années.

1. « Le duc de Saxe-Gotha, dit Meister, n'oublia jamais le courage et le dévouement avec lequel Grimm osa lui donner, dans une circonstance importante, un conseil très sage, mais absolument contraire aux affections qui, à cette époque, avaient pris sur l'âme de ce prince l'ascendant le plus décidé. »

VII

Les correspondances privées de Grimm ont cet avantage pour le biographe qu'elles se succèdent; l'une reprend là où l'autre s'est arrêtée, de sorte que, réunies, elles nous donnent des informations sur plus de trente années de sa vie. Quand la duchesse de Saxe-Gotha mourut, Grimm était déjà en commerce de lettres avec la landgrave de Hesse, et ses relations avec la cour de Darmstadt durèrent jusqu'à la mort de cette princesse, époque peu éloignée de celle où commence la correspondance avec Catherine.

Sans avoir été associé à des événements considérables, mais par l'effet de son seul mérite, de l'impression que sa personne avait faite sur ses contemporains, Caroline de Hesse a conservé dans l'histoire

de son pays le surnom de « la Grande Landgrave ». Fille d'un comte palatin de Deux-Ponts, elle avait épousé, en 1741, le prince héréditaire du landgraviat de Hesse. Ce prince, qui ne succéda à son père que vingt-sept ans après ce mariage, était d'un caractère bizarre, fâcheux, atrabilaire, avec une passion pour le militaire qu'il satisfit successivement au service de France, comme colonel d'un régiment prussien, et, enfin, dans des efforts malheureux pour se créer à lui-même une armée. Éprouvant plus d'estime que de tendresse pour sa femme, il cohabitait aussi peu que possible; elle vivait à Buxweiler, dans le Hanau, tandis que lui exerçait ses grenadiers dans sa résidence de Pirmasens en Palatinat. Le service prussien les réunit pendant quelques années à Prenzlau et quelquefois à Berlin, et la mort du vieux Louis VIII les appela à Darmstadt, mais sans que le nouveau landgrave pût se résoudre à élire domicile d'une manière permanente dans sa capitale. C'est Caroline qui resta chargée d'y représenter l'autorité souveraine dans un château à peine habitable et dans la gêne d'une économie forcée. Son mari n'était guère homme à l'associer aux affaires publiques, mais elle aimait la musique, goûtait également la littérature française et les produits du génie naissant de l'Allemagne, trouvait du temps pour une vaste correspondance et

s'occupait avec soin de l'éducation de ses enfants. Elle en avait huit, sur lesquels cinq filles, dont l'établissement, ainsi que nous le verrons, devint le grand souci de leur mère. M. Walther, à l'obligeance duquel j'ai dû la communication des lettres de Grimm conservées à Darmstadt, a publié en deux volumes celles de Caroline, toutes, chose curieuse, écrites en français, et qui témoignent des qualités à la fois aimables et viriles de la princesse. La grande landgrave mourut en 1774. Frédéric, qui faisait d'elle un cas particulier, voulut qu'on mît pour épitaphe sur sa tombe : *Sexu femina, ingenio vir*, traduction d'un mot plus familier et que Grimm se plaisait à rappeler. « Elle n'est pas femme, celle-là! » s'était écrié, dans je ne sais quelle occasion, le misogyne souverain.

Courtisan, profondément courtisan comme il l'est, Grimm a la qualité essentielle de son état, celle qui consiste à adapter son langage aux personnes et aux circonstances. Le ton de ses lettres à la landgrave n'est pas celui de sa correspondance habituelle avec les têtes couronnées. Il y a encore des compliments, des hyperboles, il n'y a plus d'adulation. Grimm est, avec la princesse de Hesse, sur le pied, — c'est sa propre expression, — d'un tendre respect. Et on lui rend en confiance l'attachement qu'il éprouve, en considération affectueuse le dévouement dont il

donne tant de preuves. Il est de la famille. Il s'intéresse à tout et à tous, à la mère et aux frères de Caroline comme à ses enfants, à sa santé, à ses occupations, à ses constructions, à ses voyages, à l'éducation et au mariage de ses filles. Il fait les commissions, cela va sans dire : le plus souvent des envois de livres ou de partitions d'opéras; quelquefois des renseignements utiles, sur la garance, par exemple, dont il s'agissait d'introduire la culture dans la Hesse; d'autres fois encore des règlements de frais de guerre comme ceux dont il s'était occupé pour la duchesse de Saxe-Gotha. Il n'écrit pas seulement à la mère, mais aussi à l'une de ses filles, la princesse de Prusse, s'inquiète de son bonheur domestique, s'intéresse à ses grossesses et à ses couches. Sa sollicitude, d'ailleurs, est récompensée; la princesse donne le jour à un fils, on le fait savoir à Grimm dans la nuit même. On l'entretient des choses les plus intimes, les défauts de celle-ci, les chagrins de celle-là. On le tient au courant des négociations les plus délicates et on l'attache, dans deux grands voyages, à la personne du prince héréditaire.

Tel est donc Grimm dans cette correspondance, — toujours courtisan et songeant à sa fortune, il n'est pas besoin de le dire, — mais plus intimement associé aux destinées de la famille à laquelle il se consacre aujourd'hui, et remplaçant l'obséquiosité

par le zèle avec lequel il épouse les intérêts de la maison. Affairé, dévoué, allant au-devant des services qu'on peut lui demander, il se décerne lui-même le nom de mouche du coche, et c'est bien un peu son rôle, en effet.

Le principal sujet de la correspondance de Grimm avec la princesse Caroline, je l'ai indiqué, est le mariage de ses filles, lesquelles finirent toutes par se placer, et deux d'entre elles sur des trônes. Grimm s'occupe peu de la troisième, Amélie, qui ne se maria qu'après la mort de sa mère. La dernière, Louise, trop jeune pour intéresser notre négociateur, épousa, en 1775, Charles-Auguste de Weimar, l'ami de Gœthe. Les autres furent successivement pour Grimm l'objet de démarches infatigables. Une lacune de plus de deux années dans les lettres que nous avons sous les yeux ne nous permet point de savoir la part qu'il eut au mariage de l'aînée, la princesse Caroline. Nous voyons seulement qu'il avait eu, à son sujet, l'idée d'une alliance entre les deux cours qu'il servait. « Il faut, écrit-il à la mère, que je dise à Votre Altesse toutes mes rêveries et toutes mes impertinences. Il m'a passé par la tête de marier Madame la princesse Caroline au prince héréditaire de Saxe-Gotha. J'en ai parlé ces jours passés à M. de Studnitz, grand-maréchal de cette cour, qui est venu passer deux mois avec nous. Il est vrai qu'il

m'en a parlé le premier comme d'une idée qu'il avait toujours eue, mais sans me dire que ce fût l'idée de madame la duchesse, ni qu'elle en eût une d'arrêtée sur ce sujet. Je lui ai dit ce que je pensais de la princesse, et c'est lui qui m'a répondu que, quoiqu'il y eût beaucoup de princesses en Allemagne, l'avantage d'avoir été élevée par une telle mère lui ferait rechercher uniquement celle dont nous parlions s'il avait voix au chapitre. »

Ce projet n'eut pas de suite; la jeune fille épousa peu après le landgrave Frédéric de Hesse-Hombourg, moins âgé qu'elle de deux ans. Elle en eut quatorze enfants et n'est morte qu'en 1821.

Le mariage de Frédérique, la seconde fille de la landgrave, suivit de près celui de l'aînée. Il fut brillant; son mari était le neveu et fut le successeur de Frédéric le Grand; Guillaume, aujourd'hui empereur d'Allemagne, est son petit-fils. Grimm se vante d'avoir aussi rêvé cette union. Passant à Berlin quelques mois après, il fit la connaissance du prince royal, et cultiva depuis lors cette relation en s'autorisant de l'amitié de la mère pour écrire de temps en temps à la fille. La landgrave ne laissait pas de mettre quelquefois la courtisanerie de Grimm à l'épreuve par la sincérité avec laquelle elle s'exprimait sur les défauts de la princesse de Prusse : la jeune femme se tenait mal, elle bredouillait en par-

lant, elle n'aimait pas la lecture. La mère n'offensait pas moins son correspondant en se félicitant, après six mois de mariage, que Frédérique fût encore aimée de son époux. « J'ai été très choqué de cet *encore,* s'écrie-t-il, et le prince perdrait trop dans mon esprit s'il ne l'aimait toujours, toujours. Car pour elle, c'est aussi ma passion et tout de bon. Je suis confus de la lettre dont elle m'a honoré... Si cette princesse n'est pas toujours heureuse, je ne veux jamais le savoir, cela me donnerait trop de chagrin. Mais, pour Dieu ! qu'elle nous donne un prince avant la fin de l'année prochaine ! Je suis fort content aussi qu'elle lise tous les jours une heure à haute et intelligible voix ; cela est essentiel, car on est très malheureux de ne pas comprendre ce que dit une grande princesse, et l'on ne peut pas toujours lui dire : « Répétez-moi cela. » Si j'avais l'honneur d'être son maître, je lui apprendrais peut-être ce que je ne sais pas moi-même, l'art de bien lire et de bien parler[1]. »

Quelques mois encore, hélas ! et Grimm dut bien rabattre de ses prétentions en fait de bonheur domestique pour la princesse : « Je veux bien, madame, avoir autant d'indulgence pour le prince que Votre Altesse, et ne pas traiter le chapitre de la fidélité conju-

1. « Il pense et s'exprime fortement, avait dit madame d'Épinay dans le portrait de son ami, mais sans correction ; aussi personne en parlant mal ne se fait mieux écouter. »

gale avec une pédanterie dont notre siècle ne s'accommode pas, mais c'est toutefois à deux conditions : la première que la santé de la princesse ne coure jamais aucun risque ; la seconde qu'à proportion qu'on a des reproches à se faire, on redouble de soins, de procédés et d'attentions, car celui qui serait capable d'affliger un cœur comme celui-là risquerait de perdre entièrement mes bonnes grâces. J'ai pris bonne opinion de ce prince, et je serais désolé d'avoir à en changer. »

Si Grimm avait bonne opinion du prince de Prusse, c'est qu'il y mettait de la complaisance. Déjà marié une première fois et divorcé, Frédéric-Guillaume méritait dès lors le jugement sévère que son oncle porte sur lui dans ses *Mémoires :* « Sans mœurs, abandonné à une vie crapuleuse, et faisant journellement des infidélités à sa femme. » Sa seconde femme, la princesse de Hesse, ne fut pas plus respectée que la première. Elle ne se vit pas seulement délaissée pour la maîtresse en titre, l'intrigante Rietz, elle dut se prêter à des caprices de bigamie. Sans être veuf ni divorcé, Frédéric-Guillaume épousa successivement deux autres femmes de la main gauche, mademoiselle de Voss et mademoiselle Dœnhoff. Il y eut un moment où le roi eut trois femmes vivantes à la fois, l'une divorcée, l'autre séparée et la troisième morganatique. Il faut

dire qu'il s'était trouvé un consistoire pour autoriser ces désordres et un pasteur pour les couvrir de la bénédiction nuptiale.

Il n'est pas aisé de suivre tous les projets matrimoniaux dont Grimm entretient la landgrave, et qui se font, se défont, s'enchevêtrent. D'autant plus que le négociateur n'embrasse pas seulement dans ses combinaisons les filles de sa protectrice. Caroline a une nièce, fille de son frère, le prince de Deux-Ponts. Grimm, qui ne doute de rien, s'est mis en tête de faire épouser à cette nièce l'empereur même, déjà veuf de deux femmes. Il voudrait qu'on en parlât à Joseph, qu'on la lui fît rencontrer sur son chemin. Il est vrai que Joseph demande une brune, mais Marianne « n'est pas d'un blond à effrayer ». Elle devra aller à la messe : Grimm lui pardonnera cette faiblesse pour une si bonne raison. La jeune fille répondit mal à ces hautes ambitions; elle se maria sur le tard et avec un cousin, duc de Bavière.

Grimm est trop expérimenté pour s'obstiner dans un projet au risque de laisser passer les autres chances que la fortune pourrait lui offrir. C'est, au contraire, un général qui a des troupes de réserve et qui se ménage une ligne de retraite. Au moment même où il vise le plus haut, où il se flatte d'arriver au trône impérial de Russie, il est prêt, s'il le faut, à se rabattre sur de moindres couronnes. Gustave III,

encore prince royal, et son frère faisaient, au commencement de 1771, un voyage de France, que la mort de leur père allait subitement interrompre. Grimm, là-dessus, de se demander s'il n'y a point quelque parti à tirer de cette occurrence. « Au milieu de tous mes châteaux en l'air, je suis fâché que les mauvais chemins aient retardé les princes de Suède si longtemps. J'aurais voulu que Votre Altesse se fût trouvée à Deux-Ponts pendant leur séjour, relativement à ces châteaux de relais que j'élève dans ma tête ; car, quand je n'en peux pas élever jusqu'à trente pieds de haut, je me contente d'aller jusqu'à dix-huit. Mais peut-être ces princes ont-ils passé à Darmstadt ; on les attend encore ici cette semaine. »

Le grand œuvre de Grimm, son triomphe, son Austerlitz fut le mariage de la princesse Wilhelmine, la quatrième des filles de la landgrave. Elle était née en 1755 ; Grimm l'avait vue à son passage à Darmstadt, en 1769, et s'occupa dès lors de lui chercher un mari. Il lui avait trouvé la physionomie heureuse et conservait le souvenir de ces « yeux bien fendus » qui deviennent, dans ses lettres, la désignation habituelle et comme le nom convenu de la jeune fille. Ses idées, d'accord sans doute avec celles de la mère, et lorsque Wilhelmine n'avait encore que quinze ans, se tournèrent vers la Russie. C'était une affaire à préparer de longue main, le tzarowitz Paul, le fils

de Catherine, n'ayant lui-même que quelques années de plus que la princesse de Hesse. Il y avait, d'ailleurs, un changement de religion à effectuer, condition à laquelle le landgrave paraissait moins résigné que sa femme. Grimm, lui, n'est pas arrêté par si peu. Il veut qu'on emploie les délais « à édifier tout doucement à la grecque ». Il se refuse à admettre qu'on laisse la chose à la décision de la princesse ; c'est là un abus du libre arbitre. On le tient, du reste, au courant des dispositions de toutes les parties intéressées. « Le dialogue, dont Votre Altesse a la bonté de me faire part, m'a enchanté. Je suis également content de la mère et de la fille, et je vois que tout ira le mieux du monde, le cas échéant. Je n'aurais plus d'inquiétude qu'un peu du côté du père, mais je ne le crois pas capable de traverser méchamment mes desseins. Les gazettes disent qu'il accorde aux réformés (le landgrave était luthérien) le libre service de leur religion dans sa résidence ; il ne voudra pas me chagriner pour la procession du Saint-Esprit[1]. Ce qui me plaît le plus, c'est que la confiance de la mère me prouve qu'elle croit sa fille capable d'un secret. Cette qualité est précieuse à son âge et en suppose une infinité d'autres. L'époux que je lui destine la possède aussi. On lui avait défendu les

1. L'église grecque n'admet pas que le Saint-Esprit « procède »

champignons, qui l'incommodent et qu'il aime beaucoup. Il en eut un jour une indigestion; on voulut savoir par qui il en avait eu, mais on employa et menaces et caresses inutilement, et il ne put jamais être déterminé à nommer celui qui les lui avait procurés. Cette anecdote est sûre. » On voit jusqu'à quels détails descendaient les investigations de Grimm.

Il désire en même temps qu'on ne néglige aucun avantage. La princesse a les yeux beaux, mais ses cheveux laissent à désirer. Nous avons déjà vu Grimm s'occuper de coiffure pour la cour de Gotha ; il n'est pas aujourd'hui moins secourable. « Le papier que je joins ici prouvera à Votre Altesse que je voudrais certains cheveux aussi bien plantés que certains yeux sont bien fendus. Ces conseils viennent d'une dame très élégante, mais on dit cependant que les coiffeurs savent un secret de ramener les cheveux du toupet sur le front, de façon à réparer le petit défaut d'un front trop dégarni. Madame la dauphine avait ce défaut, et l'on m'assure qu'elle l'a encore. Le parti de couper son chignon n'est pas praticable dans la position où nous sommes, car enfin j'attends toujours mon courrier, et je me flatte que ce mois ne se passera pas sans quelque nouvelle qui achemine vers la décision. »

du Fils aussi bien que du Père. C'est là-dessus que roule la discussion dite du *Filioque*.

L'affaire traîna pendant plusieurs années, et avec de nombreuses péripéties. On avait fait passer un portrait à Pétersbourg, mais il y en avait deux ou trois autres en concurrence. La balance oscillait entre plusieurs des petites cours d'Allemagne. Grimm s'agitait de plus en plus ; il avait sur tous les points des correspondants qui le tenaient au courant et qui le faisaient passer par des alternatives de confiance et de désespoir. Ce qui ajoute à l'intérêt de la négociation dans laquelle il essaye de se tailler un rôle, c'est que nous connaissons aujourd'hui ce qu'on peut appeler le dessous des cartes. L'un des volumes publiés par la Société impériale d'histoire russe renferme la correspondance de Catherine elle-même avec l'agent qu'elle avait chargé de lui trouver une femme pour le tsarowitz. Le baron d'Assebourg, originaire, si je ne me trompe, du duché de Brunswick, était attaché à la cour de Copenhague. Ami très particulier de Panine, il devait à cette liaison la mission confidentielle dont la tsarine l'avait honoré. Il en était digne, à en juger non seulement par l'estime que lui témoigne Catherine dans ses lettres, mais aussi par l'insistance qu'elle mit à lui persuader de quitter le service du Danemark pour le sien. Elle y réussit, d'Assebourg étant de ceux qui regrettaient la chute de Bernstorf, et qu'effrayait ou dégoûtait l'influence de Struensée ; il accepta plus tard les

offres qui lui étaient faites et entra dans la diplomatie russe. Pour le moment, il est au bénéfice d'une autorisation de Bernstorf qui, mis au courant des projets matrimoniaux de la cour de Russie, s'est empressé d'y aider en plaçant d'Assebourg à la disposition de la tsarine. Les conditions à remplir laissent le champ assez large au négociateur. L'impératrice veut absolument une princesse protestante et d'un âge assorti à celui du tzarowitz. A défaut de maisons souveraines, il n'est pas interdit de chercher parmi les comtesses de maisons illustres, à l'exception pourtant de celles de Linange, de Stolberg et d'Ysembourg, « connues pour des défauts héréditaires dans leurs familles ». Au commencement de 1771, au moment où s'ouvre la correspondance de Catherine avec d'Assebourg, celui-ci a déjà visité les cours, étudié le terrain, envoyé des rapports; mais Paul va bientôt avoir seize ans accomplis, et sa mère juge le moment venu de résumer l'enquête et d'arrêter son choix. Elle écarte une princesse de Nassau : informations peu favorables. Une princesse de Deux-Ponts n'est pas non plus assez bien notée, et en outre elle a contre elle d'être trop âgée, d'être catholique et d'avoir une sœur qui fait parler d'elle. S'il y a trois ans de trop à Deux-Ponts, il en manque trois à Montbéliard, ce qui est bien dommage, car il y a là une princesse Louise de Wur-

temberg qui, à d'autres égards, ferait admirablement l'affaire. Les médecins la disent saine et robuste ; elle a neuf sœurs et frères sans espoir d'établissement, ce qui est presque un avantage : on se chargerait de les faire élever et de les placer. Malheureusement, Louise n'a pas encore douze ans, et il faut y renoncer, pour le moment du moins; car, chose singulière, Paul, devenu veuf après deux ans et demi de mariage, reviendra à la princesse wurtembergeoise et l'épousera en secondes noces. A l'heure qu'il est, et à défaut de Louise, d'Assebourg reçoit l'ordre de voir s'il n'y aurait pas quelque chose à tenter du côté de Saxe-Gotha, où le prince Jean-Auguste a laissé une veuve et deux filles. L'une des deux, la cadette surtout, qui s'appelle aussi Louise, ne conviendrait-elle pas ? La mère ne pourrait-elle trouver un prétexte quelconque pour venir en Russie avec ses enfants? On lui payerait ses frais de voyage, et si l'on ne s'arrangeait d'aucune des deux princesses, on les doterait et elles s'établiraient ailleurs. Il s'agit seulement d'empêcher, s'il en est encore temps, que Louise ne reçoive la confirmation dans l'église luthérienne, « parce que les protestants ne deviennent opiniâtres que depuis ce moment, et jusque là ils ont le choix de leur croyance ; ce serait une facilité de plus ». Ce nouveau projet n'était pas destiné à mieux réussir que les

précédents. Les rapports du baron d'Assebourg ne furent rien moins que favorables. Sauf les convenances d'âge, tout parlait contre la malheureuse princesse ; elle avait enlaidi depuis deux ans que l'on avait d'abord pensé à elle, et pris un embonpoint démesuré ; bien élevée, dans un milieu décent et modeste, elle n'avait pourtant reçu qu'une éducation provinciale. Sa mère, d'ailleurs, redoutait plutôt l'élévation dont il était question pour sa fille et regarderait un changement de religion comme une tache. Conclusion : « Ne pensez plus à la princesse de Saxe-Gotha, écrit Catherine à son émissaire ; elle est précisément telle qu'il faudrait pour nous déplaire ; la douceur de son esprit réparerait difficilement les autres désagréments d'une pareille alliance. »

C'est à ce moment, et après tant d'insuccès, qu'on songea enfin à la cour de Darmstadt. Mais ici encore une foule de difficultés. Le landgrave, esprit bizarre, humeur sombre ; une quantité d'enfants ; des trois filles qui restent à marier, la plus âgée a pour elle les éloges de Frédéric : piètre recommandation aux yeux de Catherine. « Je sais comme il les choisit, dit-elle, et comme il les lui faut, et difficilement ce qui est de son goût nous accommoderait. Pour lui les plus sottes sont les meilleures, j'en ai vu et connu de son choix. » La seconde fille, Wilhelmine, est as-

sortie quant à l'âge ; elle a de plus pour elle la figure, l'esprit, l'éducation ; elle réunirait tout si le caractère répondait au reste. A cet égard, malheureusement, les rapports varient; les uns lui attribuent toutes les vertus et tous les charmes, les autres lui reprochent de l'emportement ; elle est violente, dit-on, ne peut cacher ses sentiments lorsqu'on lui parle de personnes qui lui déplaisent, et ne sait, dans ses moments d'humeur, ménager ses expressions. Ces critiques sont parvenues jusqu'à Grimm, qui s'en indigne. « Être calomniée si jeune, s'écrie-t-il, cela promet ! » D'Assebourg, lui-même, demande du temps pour observer, interroger, compléter son enquête. « Il ne suffira pas de voir la princesse et de lui parler pour l'approfondir; il faudra la connaître encore par le rapport de gens véridiques, qui la voient familièrement et la connaissent dans sa vie privée. » Les choses vont ainsi encore pendant un an, au grand ennui de Grimm. Il se dépeint séchant sur pied d'impatience, mourant d'envie, écrit-il, de savoir s'il doit se ruiner en lampions ou en fusées. Catherine, de son côté, tout occupée qu'elle soit de ses victoires sur les Turcs et de ses intrigues en Pologne, finit par être agacée. « Nous ne ressemblons pas mal, dit-elle, à l'âne de la fable qui mourait de faim entre plusieurs bottes de foin, parce qu'il ne pouvait se déterminer laquelle il entame-

rait. » Elle prend le parti de faire venir la landgrave et ses trois filles ; elle envoie une frégate à Lubeck pour les amener, et assigne 80, 000 florins de Hollande pour les dépenses du voyage. Le général Rehbinder doit aller à la rencontre des princesses et leur servir de chevalier d'honneur. Les instructions qu'il a reçues à cet effet sont accompagnées « d'articles secrétissimes », qui ne sont pas les moins intéressants. Il devra observer de très près les voyageuses, tâcher de découvrir leurs goûts et de déterminer leurs caractères, si elles ont le cœur bon, de la gaieté, de la tenue. Catherine veut tout savoir, jusqu'à leurs craintes ou leur courage pendant la traversée, car, dit-elle, « c'est dans de semblables occasions que se trahissent souvent les dispositions cachées ». Rehbinder, devra, en outre, insinuer aux princesses la conduite qu'on attend d'elles : Catherine demande, pour elle-même, de la franchise et de la confiance, envers son fils et son pays une attitude de respect, envers tout le monde une conduite égale, sans préférence ou partialité. C'est par le soin de se concilier tous les cœurs, fait-elle observer, qu'elle s'est élevée au degré de puissance dont l'Europe est témoin.

La landgrave arriva à Tzarskoë-Sélo avec ses filles le 15 juin 1773. On se plut tout de suite, et quant au choix du tzarowitz entre les trois sœurs, il ne

fut pas longtemps douteux. « Monsieur mon fils, écrit Catherine à madame de Bielke, dès la première entrevue se prit d'affection pour la princesse Wilhelmine; je lui laissai trois jours de temps pour voir s'il ne vacillerait pas, et comme réellement cette princesse en tout point surpasse ses sœurs, le quatrième je m'adressai à la landgrave, qui de même que la princesse ne firent pas beaucoup de façons pour y consentir. La princesse apprend la langue et est déterminée à prendre la religion. Nous attendons présentement le consentement du landgrave. Madame son épouse est bonne à connaître, elle a le cœur et l'esprit élevés; c'est en tout point une femme estimable et de beaucoup de mérite; sa conversation m'amuse, et il paraît que ni elle, ni ses filles, ne s'ennuient avec nous. L'aînée est fort douce; la cadette paraît avoir beaucoup d'esprit; la seconde a tout ce qui nous convient : sa physionomie est charmante, ses traits réguliers, elle est caressante, a de l'esprit; j'en suis très contente et mon fils en est très épris. »

Deux mois après, Wilhelmine fit sa profession de foi orthodoxe et échangea son nom contre celui de Natalie Alexevna. Le mariage fut célébré au commencement d'octobre. La tzarine ne pouvait assez se féliciter d'avoir mené à terme cette grande affaire. « Le voilà donc en ménage, dit-elle de son fils; il prétend vivre bourgeoisement, il ne quitte pas

son épouse, et cela fait la plus belle amitié du monde. Dieu veuille qu'elle soit de durée, car comme dit l'autre, la vie de l'homme est longue ! »

Pour « la mouche », elle était arrivée au comble de ses vœux. Grimm se rengorgeait, disait-il, d'avoir toujours conservé une foi robuste au milieu des plus grandes inquiétudes. Il n'était plus étonné que les dévots fussent si orgueilleux, éprouvant en lui des mouvements tout semblables. On ne demandera pas s'il fut de la noce ; il avait été à l'action, il méritait d'être à l'honneur. Pourquoi faut-il ajouter que ce bonheur de l'ambition satisfaite ne dura qu'un moment pour la mère, pour la fille et pour lui ? La landgrave Caroline mourut six mois après le mariage de sa fille, et Wilhelmine ne lui survécut que deux ans.

En courant au mariage du tzarowitz comme au dénouement d'un chapitre de la vie de Grimm, j'ai laissé de côté plusieurs incidents de son histoire auxquels il me faut maintenant revenir. Grimm ne s'était pas seulement occupé de l'établissement des filles du landgrave, il avait aussi pris part à l'éducation du prince héréditaire de Hesse ; c'est avec lui qu'il fit le voyage de Pétersbourg pour les noces de Wilhelmine, et ce voyage avait été précédé d'un autre dans lequel Grimm avait également accompagné le fils de sa protectrice.

Le prince Louis, en 1771, avait dix-huit ans. Il avait fait quelques études à l'université de Leyde, confié aux soins d'un gouverneur, nommé Pellissari, de peu d'esprit, et, comme on le découvrit par la suite, d'un caractère peu sûr. Pellissari avait, en outre, une mauvaise santé, que le climat de la Hollande compromit encore, si bien qu'au moment où il devait compléter l'éducation de son élève en lui faisant faire son tour d'Europe, il fut obligé de remettre cette tâche à d'autres mains. C'est alors que la landgrave s'adressa à Grimm et le pria d'accompagner son fils en Angleterre. Non pas précisément en qualité de gouverneur; ces fonctions officielles étaient confiées à M. de Rathsamhausen; Grimm devait être, près du prince, quelque chose entre un mentor et un ami. On avait pensé et avec raison qu'un esprit aussi cultivé et un diplomate aussi avisé que notre philosophe ajouterait beaucoup au profit du voyage que le jeune homme allait entreprendre. Grimm, de son côté, ne pouvait qu'être flatté d'une si grande marque de confiance; il devait même accueillir avec un certain empressement une proposition qui l'enlevait à un travail dont il commençait à être las et qui lui ouvrait la carrière du côté des cours et des services de cour. Il se garda donc bien de refuser ou même de paraître hésiter, mais il sut faire valoir son dévouement, souligner les sacrifices

auxquels il se soumettait. La lettre suivante, curieuse par les détails qu'elle renferme sur la *Correspondance*, ne l'est pas moins par l'adresse avec laquelle l'écrivain insinue qu'on contracte une dette envers lui.

« La seule chose au monde à laquelle je sois attaché, madame, c'est que vous soyez persuadée qu'il n'y a personne sur la terre à qui j'eusse donné cette marque d'attachement, car, puisque de tous les souverains que j'ai eu le bonheur d'approcher, Votre Altesse seule me paraît digne d'un attachement sans bornes, je veux aussi avoir la gloire de faire pour elle ce que d'autres princes plus redoutables m'auraient demandé inutilement. Le sort m'a accordé jusqu'ici tous les avantages de la médiocrité, dont le plus inestimable est l'indépendance. Je puis dire qu'il n'y a pas un jour que je n'en aie joui, et la tournure qu'ont prise les affaires publiques m'en a fait connaître le prix de plus en plus. Il est vrai que je mène depuis plusieurs années la vie d'un galérien, que je suis attaché à mon bureau comme un forçat, mais je suis libre dans mes chaînes, puisque je me les suis forgées et que je puis les briser quand il me plaît. Le seul déplaisir que j'aie, c'est d'avoir eu tant d'affaires de toutes espèces depuis quelques années que je n'ai pu compléter ma *Correspondance* comme j'aurais désiré. Je regorge de richesses et de matériaux de

toute espèce, et, malgré un travail non interrompu du matin au soir, je n'ai pu trouver encore le moment de les mettre en ordre et de boucher les trous qui subsistent encore dans les années précédentes[1]. J'étais occupé du projet de m'enfermer à la campagne pour trois ou quatre mois et de me livrer entièrement à mon devoir, lorsque Votre Altesse m'a indiqué un emploi plus inestimable de mon temps. Je connais, il est vrai, toute la misère du métier de correspondant littéraire et toute la défectuosité de mon travail, mais j'y tiens cependant parce qu'après tout c'est un avantage qui n'est pas d'une petite considération que d'avoir le droit de parler deux fois par mois à tout ce qu'il y a de grands princes et de princesses éclairées en Europe. Je ne sais si j'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse que le grand-duc de Toscane est du nombre depuis trois ans, et ce n'est pas celui qui me flatte le moins. Cet objet, sans que j'aie proprement recherché aucune de mes augustes pratiques, est devenu, par des

1. Il ne faut pas croire que la *Correspondance littéraire*, malgré l'assistance de Diderot et de quelques autres amis, suivît toujours régulièrement son cours pendant les absences ou les maladies de Grimm. Il se créait alors un arriéré, dont l'écrivain tenait compte à ses souscripteurs en remplaçant peu à peu les numéros qui avaient manqué. Telle est, pour le dire en passant, l'origine de certains anachronismes que le lecteur attentif remarque dans les feuilles de Grimm, et sans doute aussi la cause des lacunes qui sont restées dans les années 1768 et 1769.

enrôlements volontaires et successifs, une affaire de près de 9,000 livres par an, sur quoi il faut compter environ 3,000 livres pour frais de copie et de bureau ; et, dans ce calcul, je ne comprends pas quelques princes qui ont reçu cette correspondance depuis plusieurs années sans me rien donner, et qui, cependant, ne voudront pas au bout du compte l'avoir reçue pour rien, quoiqu'ils en courent le risque s'ils attendent que je les en fasse souvenir. Ce travail est donc, même du côté de son produit, un objet considérable pour moi, et, vu le désordre qui s'y est glissé depuis trois ans, je ne suis pas bien sûr de parvenir à réduire toutes mes augustes pratiques à la charité et à la patience dont Votre Altesse leur donne un si bel et si constant exemple. Mon ami (Diderot) me fournit des choses excellentes et j'ai éprouvé son zèle et son amitié en plus d'une occasion, mais ce qu'il fournit a encore besoin d'être mis en ordre par moi, parce qu'il ne peut y mettre lui-même le dernier soin, et que sa tête se captive d'ailleurs trop difficilement pour n'avoir pas besoin d'un modérateur dans les choses faites à la hâte et qui ne peuvent avoir que le premier trait. Je suis donc encore, sur tous ces objets, un peu dans la perplexité, mais si je ne sais pas encore comment je me tirerai de tous ces embarras, je sais du moins une chose certaine, c'est que je n'en irai pas joindre

moins vite Monseigneur le prince héréditaire. J'ose me flatter aussi que Votre Altesse me connaît trop et rend trop de justice à mon attachement pour me soupçonner d'entrer dans ces détails pour faire valoir un sacrifice au bout du compte si léger et si frivole auprès de la satisfaction que j'éprouve et que je dois à Votre Altesse uniquement. Plût à Dieu que je fusse dans le cas, madame, de vous faire un sacrifice plus réel; vous verriez si je balancerais. J'irai donc joindre Monseigneur le prince héréditaire en Angleterre, j'irai le suivre en Italie et en Allemagne, et il me suffit que Votre Altesse envisage cette idée comme un moyen de tranquillité pour la plus adorable des mères pour que je m'en trouve infiniment heureux. »

Les conditions pécuniaires qui avaient été faites à Grimm pour s'assurer ses services étaient certainement libérales, et il s'en déclare satisfait, tout en protestant qu'aucune vue d'intérêt n'était capable d'influer sur ses déterminations. Suit tout un passage du goût le plus extraordinaire : il sait que la landgrave n'est pas riche, mais il admire les sentiments de son cœur plus qu'il ne prise les trésors des Mogols; il connaît la différence des monnaies, et un écu offert par Son Altesse a plus de prix à ses yeux qu'un million offert par tels princes qu'il nommerait bien !

Au moment de laisser là son gagne-pain de la *Correspondance*, et de se lancer dans une voie au bout de laquelle il ne distinguait en somme rien de certain pour l'avenir, Grimm essaie pourtant de s'assurer quelque avantage que les vicissitudes de la fortune ne puissent lui enlever. N'était-ce pas le moins que le service du prince lui rapportât un cordon ou un titre? Était-il même convenable qu'il entrât dans ses nouvelles fonctions sans une décoration? Mais laquelle? Grimm songea d'abord à l'étoile polaire de Suède, à cause des facilités qu'il croyait avoir pour l'obtenir. La reine de Suède était la sœur du prince Henri de Prusse, le prince Henri allait partir pour Stockholm, et la landgrave qui se rendait justement à Berlin pour les couches de sa fille l'y trouverait encore et pourrait lui toucher un mot des désirs d'un homme auquel le prince voulait d'ailleurs du bien.

« Puisque j'ai entamé cette seconde feuille, écrit-il à sa protectrice, il faut que je parle à Votre Altesse d'une extravagance qui m'a passé par la tête, et dont je me garderai bien d'ouvrir la bouche à qui que ce soit excepté à la princesse, dans les bontés de laquelle ma confiance est sans bornes. Je dois à ces bontés les bontés de Monseigneur le prince Henri, qui m'écrit de temps en temps des lettres qui enchantent les autres par la grâce et l'agrément avec

lesquels elles sont écrites, mais qui me pénètrent d'un sentiment bien plus doux. Ma reconnaissance pour ce prince aussi grand qu'aimable est sans bornes, et les obligations que je lui ai déjà me donnent le courage de lui en avoir de toutes les espèces. Les gazettes disent qu'il fera un tour en Suède à la fin du mois prochain ; j'ai pensé que, moyennant la protection de Votre Altesse, je pourrais obtenir la protection de Son Altesse Royale pour me faire accorder la croix de l'ordre de l'Étoile polaire. Cette croix se donne indistinctement à toute espèce de mérite ; je l'ai vu porter par des médecins ; elle est accordée à des artistes. On la donne cependant avec assez de discernement pour qu'elle puisse être regardée comme une véritable marque d'honneur. Je m'en croirais donc très susceptible par la place que j'occupe ici, et qui est une des plus honorables dans nos usages, dans la maison d'un prince dont les officiers sont tous censés faire partie de la maison du roi. Il ne me manque qu'un seul titre, c'est celui du mérite. Parce que la reine de Suède a la bonté de recevoir depuis dix ans un mauvais barbouillage, et de le payer magnifiquement, je ne vois pas que cela doive me donner aucun titre à une faveur aussi distinguée. Aussi j'en voudrais faire une affaire de pure faveur et de protection... J'ose me flatter que l'opinion de Votre Altesse m'est trop favo-

rable pour attribuer cette présomptueuse chimère qui me passe par la tête à un mouvement de vanité qui serait aussi ridicule que déplacé. Elle ne m'est venue que parce que, réalisée, elle ne manquerait pas d'influer sur ma situation de la manière du monde la plus sensible. Cette situation est singulière, et grâce à mon attachement à la croyance de Votre Altesse (au protestantisme), je ne puis payer les bienfaits du prince qui m'a attaché à lui il y a plus de quinze ans, et d'une nation aimable qui a eu la bonté de m'adopter, par aucun service réel. La seule voie de les reconnaître qui me soit ouverte, c'est de m'attirer des marques de faveur et d'estime de la part des princes étrangers, afin que celui à qui je suis puisse dire que ses bienfaits tombent au moins sur un homme estimé. J'avais enfilé, il y a dix ans, une autre route pour m'acquitter, mais un malheur bizarre et inattendu m'a jeté hors de la carrière en un clin d'œil, et mon peu d'ambition ne m'a pas permis de lutter contre les événements[1]. Cependant, même à cet égard, la chimère dont j'ose entretenir Votre Altesse pourrait avoir des suites favorables pour moi. »

Ainsi le principal motif de Grimm pour demander l'Étoile polaire est le désir de prouver au duc d'Or-

1. Allusion à la mission dont l'avait chargé la ville de Francfort et à la mésaventure qui avait amené sa démission en 1761.

léans et aux Français qu'il est tenu pour un personnage de quelque valeur... en Suède ! La landgrave Caroline devait avoir de la peine à réprimer un sourire en voyant de quelles grossières finesses son protégé croyait pouvoir user avec elle.

Grimm revient plusieurs fois à « ces rêves impertinents et extravagants », comme il les appelle, mais qui ne lui en tiennent pas moins à cœur. Il n'ose pas trop presser et ne voudrait pourtant pas qu'on l'oubliât. Ses protecteurs firent de leur mieux, le prince Henri prit l'affaire à cœur, mais en vain. On lui opposa que l'Étoile polaire ne se donnait qu'à la noblesse. Cette réponse mortifia singulièrement l'amour-propre de Grimm. « Je croyais, dit-il, que c'était le mérite qui me manquait, et non la qualité, ma famille occupant les premières places de magistrature dans une ville libre et impériale, et indépendamment de mon titre de conseiller de légation de la cour de Gotha, le titre que je tiens depuis quinze ans des bontés de M. le duc d'Orléans me donnant ici (à Paris) tous les privilèges de la noblesse, parce que sa maison est royale. »

« Ce que j'ai de bon dans mes projets d'ambition, a écrit Grimm quelque part, c'est que leur mauvais succès n'altère pas ma sérénité ordinaire. » Et ce qu'il y a de sûr, pourrait-on ajouter, c'est que les déconvenues ne l'empêchaient pas de recommencer.

L'ordre qu'il convoitait lui a manqué, il va se rabattre sur un titre. Il aura même l'avantage cette fois-ci de pouvoir colorer sa requête de l'intérêt de la mission dont il se chargeait. Ne fallait-il pas qu'il pût marcher de pair avec M. de Rathsamhausen, accompagner le jeune prince jusqu'au pied des trônes? « Votre Altesse ne croira pas peut-être que j'aie trouvé en ruminant un expédient à cette affaire: c'est de me faire baroniser à Vienne. Vous rirez, madame, beaucoup de cette idée; cela irait si bien à mon nom, à ma nigauderie et à toute mon allure... Si cela coupait court à toutes les difficultés, je n'en vaudrais pas mieux qu'aujourd'hui, et je n'en sentirais pas moins la distance qu'il y a de M. le baron de Grimm à M. le comte de Ferney et à M. le comte de Buffon. Au reste, je ne voudrais pas me ruiner pour cet honneur éminent, et comme le prince de Kaunitz m'a fait l'accueil le plus distingué, je ne désespérerais pas de l'intéresser en ma faveur. Monseigneur le landgrave y pourrait influer aussi sans doute. »

Grimm est assez naturellement préoccupé de cette question des frais de chancellerie, et il ne néglige rien pour en obtenir la diminution. Le grand-duc de Toscane, qui est du nombre des souscripteurs de la *Correspondance*, pourrait intervenir à la cour de Vienne où sa protection serait toute-puissante.

Grimm apprend que le duc de Deux-Ponts, frère de la landgrave, est en bons termes avec le prince de Colloredo, le vice-chancelier impérial, qui « peut modérer la taxe comme il lui plaît », et il demande à Caroline d'en parler à ce frère. Un de ses amis connaît le baron de Fries, banquier de la cour d'Autriche, et Grimm met ce banquier en mouvement. Tous ces efforts finirent par réussir ; les lettres patentes furent expédiées, et la landgrave se chargea de la dépense, ainsi que notre homme y avait certainement toujours compté. Une affaire de 4,000 florins, paraît-il. Il est vrai qu'on pouvait être *nobilité*, ou avoir un *prédicat*, comme on s'exprimait à Vienne, pour 400 florins seulement. Mais le prédicat n'aurait rien ajouté aux prérogatives dont jouissait Grimm comme attaché à la personne du duc d'Orléans, tandis qu'une illustration telle que celle dont il venait d'être l'objet justifiait toutes les ambitions. Notre homme était désormais M. de Grimm et baron du Saint-Empire[1]. Ses amis ne manquèrent pas de s'en amuser. Diderot enchérissait et l'appelait le marquis. J'imagine que le nouveau noble se consolait facilement des quolibets; chacun porte en

1. Son diplôme lui conférait le titre de baron Grimm de Grimhof, avec le droit de se servir ou non, à son choix, de cette dernière désignation, — un droit pour lequel on payait une taxe à part. Grimm ne jugea pas à propos de s'en prévaloir.

sa pensée un monde de choix, le monde de ses désirs, de ses rêves, et ce monde, pour Grimm, n'était plus dès lors ni la Chevrette ni le Grandval.

Grimm paraît s'être bien tiré de ses fonctions pédagogiques. Il était fait pour le maniement des caractères, et, en général, pour la conduite des hommes. L'élève, de son côté, offrait peu de difficultés, ou du moins peu de résistance. On lui eût seulement voulu plus de vivacité, moins de cette « paresse de tête qui aime mieux retenir de mémoire que de réflexion ». Les principes de son guide, en matière d'éducation, étaient éclairés. « Pourvu que le prince s'applique, pensait Grimm, il est presque indifférent que ce soit à tel objet ou tel autre. Il s'agit de mettre en valeur une bonne terre, mais qui n'a rien encore porté; pourvu qu'elle soit défrichée et travaillée, je ne serais pas difficile sur l'espèce de grains qu'on y sèmera. » Il s'élève, dans une autre occasion, contre un besoin exagéré de distractions. « Est-ce qu'on ne doit pas apprendre à s'ennuyer? La vie pour les princes ne doit-elle être qu'un changement de dissipations et de plaisirs? Et nos devoirs, sont-ce des amusements? C'est actuellement que la vie du prince est un ennui continuel, même au milieu des plaisirs, parce qu'il faut aux hommes de l'occupation pour supporter les amusements, et de l'amusement, du délassement

pour supporter le travail. » La meilleure preuve que Grimm méritait la confiance dont la landgrave l'honorait est la discrétion qu'il s'était imposée quant à ses propres sentiments philosophiques. La princesse, bien que libre esprit, avait redouté le zèle irréligieux d'un homme si étroitement lié au parti encyclopédique; il s'était hâté de la rassurer : « Ne redoutez rien, madame, je vous en supplie, de mon apostolat, et ne me croyez pas dévoré du zèle de la maison du Seigneur. »

Grimm, ne craint pas d'aborder avec la landgrave les questions les plus délicates que puisse soulever la surveillance d'un jeune homme. « Le prince touche au moment où les passions se développent, il verra des mœurs de toute espèce, il se trouvera dans des circonstances critiques, il les fera peut-être naître : que faut-il faire ? Faut-il être sur ce point d'une sévérité sans restriction ? Faut-il ignorer ce qui se passe en lui et autour de lui à cet égard? Faut-il borner tous ses soins à rompre les mesures des autres et les siennes propres dans ces occasions, sans avoir l'air de savoir ce qui se passe, ou faut-il être son confident sur tous les points et borner le zèle à ce que sa santé et son tempérament ne reçoivent aucune atteinte? J'avoue, madame, qu'il me répugnerait si fort d'avoir sur quoi que ce soit une vue cachée, qu'il me paraît si important de

parler toujours naturellement et d'agir toujours franchement, que, si je ne consultais que moi, la vérité serait toujours et en tout sujet sur mes lèvres comme elle est dans mon cœur. Je crois d'avance que cela s'accordera avec les vues de Votre Altesse; vous ne voulez pas, madame, donner un gouverneur, mais un ami à Monseigneur le prince héréditaire, et je me sens beaucoup plus de vocation pour ce dernier rôle que pour le premier. »

Le voyage d'Angleterre dura deux mois et demi. Grimm rejoignit à Londres le prince qui arrivait de Hollande. Ils virent beaucoup de choses en peu de temps, la capitale d'abord, puis la province. A la cour les voyageurs se trouvèrent en terre allemande, la mère du roi étant une princesse de Gotha, la reine une Mecklembourg, et George III le successeur de rois qui avaient gouverné l'Angleterre sans en savoir la langue. C'est en latin que George I^er^ et George II conféraient avec leurs ministres. Le parlement était malheureusement en vacances et la société anglaise à la campagne; nos touristes abrégèrent donc le séjour de Londres pour visiter Portsmouth, Plymouth, les manufactures de Birmingham, les collèges d'Oxford, Newmarket et ses courses, quelques châteaux, enfin, où ils furent reçus avec l'hospitalité britannique. Ils ne perdaient pas une minute, se levant de grand matin, courant tout le jour, et, le soir, « haras-

sés comme des chiens ». Grimm est sous le charme. « La simplicité, le naturel, le bon sens de ce pays m'enchantent, et je voudrais que nous pussions y rester assez longtemps pour le connaître à fond. » La sensiblerie ne pouvait manquer de se mettre de la partie. « Votre Altesse, écrit-il à la landgrave, ne croira peut-être pas qu'on ne peut sortir d'un jardin anglais sans avoir l'âme aussi affectée qu'en sortant d'une tragédie. » Il se demande s'il aura jamais le bonheur de voir ces beaux lieux en compagnie de la princesse : « Hélas ! s'écrie-t-il, quel beau rêve ! Puisque nous n'avons qu'un instant à vivre, que ne nous est-il permis au moins de l'employer à sentir ! »

La question d'argent revient souvent dans les lettres de Grimm pendant le tour d'Angleterre. Nos voyageurs économisaient tant qu'ils pouvaient ; ils n'étaient pas nombreux, trois maîtres et cinq valets, et ils ne dépensaient pas plus de douze louis par jour, mais c'étaient les États de Hesse qui payaient l'excursion du prince héritier, et la somme qu'ils avaient votée pour cet objet touchait à sa fin. On jugera de la pénurie à laquelle ces petites cours étaient quelquefois réduites en apprenant que Caroline, ne voulant pas que son fils abrégeât son voyage, engagea ses diamants pour une somme de 12,000 florins. Il est vrai qu'au retour d'Angleterre,

le prince devait voir la France et pousser jusqu'en Italie. Grimm obtint l'ajournement de ces projets et *remisa*, selon l'expression de madame d'Épinay, son jeune compagnon à Darmstadt, après lui avoir fait passer à Paris deux ou trois semaines pendant lesquelles il prit des leçons de danse de Gardel et dîna chez Diderot, d'Holbach, madame Geoffrin et madame Necker.

De retour chez lui au commencement de 1772, Grimm trouva ses affaires dans un grand désordre. Ses lettres à la landgrave sont remplies de plaintes sur le temps que lui prenaient mille occupations dont il se chargeait bénévolement, et sur le tort que ces occupations portaient à la *Correspondance littéraire*. Les ministres d'État, disait-il, n'étaient que des fainéants auprès de lui. « Les affaires dont je suis surchargé me renferment absolument chez moi et me séquestrent entièrement du monde. Elles m'empêchent aussi de faire mon travail, et cela m'est encore plus pénible que de ne jouir d'aucun agrément de la société... Je suis triste et excédé. » Il en était venu, pour fuir les importunités, à se joindre à quelques amis et à chercher avec eux, pour l'été, une maison dans l'un des faubourgs ou dans le voisinage de Paris. Il s'était même un moment flatté de pouvoir recevoir le prince Louis dans cette retraite. « Il faut que le prince se consulte pour savoir s'il se plaira dans une petite

société où il n'entendra guère que parler raison, et où les amusements, hors la conversation, seront médiocres. Il faut qu'il s'examine pour savoir s'il emploiera sérieusement la matinée à l'étude pour contracter l'habitude de l'application. Nous tâcherions que cette retraite fût assez à portée de Paris pour qu'il pût, sans grand dérangement, aller le soir au spectacle, pas précisément tous les jours. J'ai depuis longtemps le privilège, avec mes amis, de ne paraître qu'à dîner, et, le soir, une heure dans la société; je serai cette année plus que jamais dans le cas de me servir de mon privilège. Je voudrais fort pouvoir offrir à Son Altesse Sérénissime tout mon temps; mais le désordre que le voyage d'Angleterre a déjà mis dans mes affaires, la nécessité de les préparer à une nouvelle absence, ne me le permettent pas. Il faut donc que Monseigneur le prince héréditaire attende tout de lui-même et rien de moi que des directions générales. »

Grimm dut assez vite comprendre que les convenances s'opposaient au plan qu'il avait formé. Ses recherches de logement étaient d'ailleurs restées vaines. « Nous n'avons encore rien trouvé, écrit-il au mois de mars 1772, pour nicher notre petite société, et si, dans le courant de ce mois, nous ne sommes pas plus heureux, je me nicherai dans un trou à Saint-Cloud, car il faut absolument que

je me tire de Paris, où je suis distrait de mes occupations quelque soin que je prenne de me renfermer et de me soustraire aux importuns. »

Les infirmités, pour comble d'infortune, et les maladies commençaient à se déclarer à la suite des excès de travail. Grimm était atteint de la crampe des écrivains. Il eut, au mois de juin, une attaque de miséréré si violente qu'il fut plusieurs jours entre la vie et la mort et resta longtemps dans une extrême faiblesse. « Tronchin prétend que j'ai gagné mon accident à force d'écrire, et d'être toujours assis, les entrailles comprimées et le nez sur mon papier. Que faudra-t-il donc devenir si je ne puis vaquer à mes occupations? »

C'est sur ces entrefaites, lorsqu'il en était encore à réorganiser sa vie, et lorsque la landgrave cherchait toujours un séjour propice aux études de son fils, que le mariage de la princesse Wilhelmine vint changer toutes les combinaisons. Caroline allait elle-même à Pétersbourg avec ses trois filles, et elle proposa à Grimm d'y aller de son côté en y conduisant le prince Louis. Grimm accepta, comme il avait accepté pour le voyage d'Angleterre, en donnant à comprendre qu'il faisait le sacrifice de tous ses intérêts et qu'il aimerait bien savoir ce que cela lui vaudrait. En termes soigneusement couverts, bien entendu: « Je n'ai qu'un souci, je ne voudrais pas

perdre ma *Correspondance*. Le désordre qui y règne depuis quelques années n'est pas propre à me conserver mes pratiques. J'ai même essuyé plusieurs pertes à cet égard l'année dernière, ma maladie ayant augmenté ce désordre... Votre Altesse me rendra un grand service en me tirant de cette perplexité et en me disant ce qu'il faut faire. »

Il prévoit qu'il faudra passer l'hiver en Russie. « Ceci me mènerait bien loin et me mettrait dans la nécessité absolue de fermer ma boutique pour toujours. Je ne puis confier ma besogne à mes amis pendant mon absence. Leur administration durant mon voyage d'Angleterre ne m'a pas porté bonheur, et si je ne puis faire mon travail par moi-même, il faut que j'y renonce, d'autant plus qu'il s'est élevé contre moi un concurrent dans cette branche de commerce, qui, me voyant mourant l'été dernier, a cru sans doute que c'était le temps d'hériter de moi, et a profité du désordre de ma boutique pour me débaucher quelques pratiques. Votre Altesse peut bien penser que le désir d'être à la suite de certaine femme vis-à-vis de certaine femme ne peut être qu'excessif, mais encore faut-il un peu combiner et ne pas quitter le commerce quand on n'a pas mis ses petites affaires assez en ordre pour s'en passer. »

Grimm, on le voit, était plus que disposé à changer de métier. Que risquait-il, d'ailleurs? Il allait

mettre la cour de Darmstadt dans de nouvelles obligations envers lui, et il allait, sous les auspices les plus favorables, faire la connaissance de cette « Sémiramis du Nord », dont son imagination était visiblement occupée depuis quelque temps. L'aventurier, — Grimm reste tel à travers tout, — flairait un coup de fortune, et son attente ne fut pas trompée. Le voyage de Russie fut l'événement décisif de sa carrière diplomatique. La manière même dont il l'accomplit, la route qu'il dut suivre, le patronage sous lequel il se présentait, étaient faits pour flatter ses plus secrètes inclinations. Il partit, au mois de mars, avec Diderot, qui se rendait aussi en Russie mais en passant par la Hollande; Grimm, lui, se rendit à Darmstadt pour y prendre le prince héritier et l'accompagner à Berlin, où ils retrouvèrent la landgrave et ses filles et où ils firent un assez long séjour. Il est à regretter que M. d'Haussonville n'ait pas publié les lettres que Grimm adressa à madame Necker pendant ce séjour de Berlin, et dans lesquelles il se dépeignait comme un pauvre diable errant de cour en cour, de bal en bal, de fêtes en fêtes, et racontait entre autres certaine pastorale à Reinsberg où il avait figuré lui-même en berger, avec une houlette et un habit vert-pomme. Grimm n'avait eu garde d'oublier dans ces lettres les manœuvres militaires auxquelles Frédéric l'avait fait

assister, non plus que l'audience de congé dans laquelle le roi avait daigné causer avec lui une demi-heure entre chien et loup. Après trois mois ainsi joyeusement et profitablement écoulés, les voyageurs arrivèrent à Pétersbourg en septembre. Caroline quitta la Russie peu de jours après la célébration du mariage, mais en y laissant Grimm, qui y passa l'hiver. C'est là qu'il apprit la mort de sa bienfaitrice, au mois de mars de l'année suivante : grande perte pour son cœur, espérons-le; quant à sa fortune, elle était ou paraissait désormais assurée; le philosophe courtisan avait su plaire à Catherine; il s'était formé entre elle et lui un lien de confiance et l'on peut dire d'amitié tout à fait extraordinaire.

VIII

Grimm fit deux séjours à Pétersbourg. Le premier, en 1773, lorsqu'il y conduisit le jeune prince héréditaire de Hesse et assista au mariage de la princesse Wilhelmine avec le tzarowitz Paul. Il y retrouva Diderot, avec lequel il avait quitté Paris, mais qui avait pris par la Hollande et y avait passé plusieurs mois. L'impératrice les accueillit l'un et l'autre de la manière la plus flatteuse; non pas toutefois de la même manière : Diderot l'étonnait par son éloquence et l'amusait par sa familiarité et ses distractions ; Grimm l'intéressait, la charmait[1]. « Sa conversation est un délice pour moi, écrivait-elle à Voltaire, mais nous avons encore tant de choses à nous dire que

1. Grimm, écrivant au comte de Nesselrode, dit et répète que l'impératrice a été enchantée de Diderot, mais que celui-ci n'a pas

jusqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de suite. » Grimm, dans une lettre adressée à madame Geoffrin, rend également compte de ses premières impressions à la cour de Russie :

« Le lendemain de mon arrivée, à midi, j'ai fait la révérence à Sa Majesté, et je lui ai baisé la main avec le respect qu'on doit à la main auguste qui tient les rênes d'un grand empire, et avec le plaisir qu'on a d'approcher ses lèvres d'une belle main de femme... L'impératrice me combla de bontés dès le premier jour. Après s'être entretenue quelque temps avec moi, elle me fit ordonner de rester à dîner. Après dîner, elle me dit en me souriant : « J'ai été bien » loin de vous, mais j'espère qu'il n'en sera pas tou- » jours de même... » J'ai eu l'honneur de la voir presque tous les jours, de dîner deux ou trois fois avec elle, et, ce qui vaut au-dessus de tout, de causer encore quelquefois le soir une heure et demie, deux heures de suite, tête à tête dans son cabinet. Là, il faut se camper dans un bon fauteuil, en face du canapé impérial et de la souveraine de toutes les Russies ; on cause, on babille de choses sérieuses, gaies, graves, frivoles, souvent très gaiement de choses graves, très gravement de choses gaies, et puis Sa Majesté dit bonsoir. Nous avons jasé ce soir comme

fait à Pétersbourg d'autres conquêtes; loin de là, il a été en butte à de sourdes persécutions.

des pies borgnes. C'est, je vous assure, une charmante femme et dont la maison manque à Paris. Une ou deux fois la semaine, l'impératrice dîne dans son Ermitage attenant le palais et communiquant à son appartement. C'est là que sont ses immenses trésors en peinture; c'est là qu'on trouve un jardin d'été et un jardin d'hiver de plain-pied avec l'appartement, au premier étage. L'entrée de l'Ermitage rend tout le monde égal : on quitte son rang, son épée, son chapeau à la porte. Il n'y a pas là un soupçon d'impératrice. Dans la salle à manger il y a deux tables, l'une à côté de l'autre, chacune de dix couverts. Le service se fait par machines; ainsi point de valets derrière les chaises, et le lieutenant de police est fort attrapé, car il ne peut pas faire un seul rapport à Sa Majesté de ce qui se dit pendant ces dîners-là. Les places se tirent au sort, et l'impératrice est souvent placée au coin de la table, tandis que M. Grimm ou un autre homme de son importance occupe la place du milieu. »

L'intimité qui, du premier abord, s'était ainsi établie entre l'impératrice et l'écrivain, s'accrut encore après les fêtes du mariage et le départ de la landgrave. « Sa Majesté me faisait fréquemment appeler, après souper, dans son appartement. Elle travaillait à quelque ouvrage de main à sa table, me faisait asseoir vis-à-vis d'elle et me gardait jusqu'à dix

heures et demie, onze heures, suivant le degré d'intérêt que la conversation avait pris. Bientôt ces séances devinrent journalières et étaient précédées tantôt d'une, tantôt de deux dans la journée, l'une avant, l'autre après le dîner de Sa Majesté. Je passais ainsi régulièrement depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir à la cour et en présence de l'impératrice, soit en public, soit en particulier ; je n'étais retiré chez moi que l'après-dîner, depuis quatre jusqu'à six heures. L'hiver de 1773 à 1774 s'écoula ainsi pour moi dans une ivresse continuelle. Les bontés de l'impératrice semblaient s'accroître de jour en jour, et avec elles sa confiance. La mienne était telle que j'entrais dans son appartement avec la même sécurité que chez l'ami le plus intime, sûr de trouver dans son entretien un fonds inépuisable du plus grand intérêt sous la forme la plus piquante. »

Catherine, qui n'ignorait point que Grimm était à la recherche d'une position, eut l'idée de l'attacher à son service, et, le lendemain même de la première entrevue, elle lui fit faire des ouvertures à ce sujet. A la grande surprise de l'impératrice, Grimm se montra hésitant. Quelque séduisantes que parussent les propositions qui lui étaient faites, il se défiait d'une fortune qui reposait sur la base précaire de la faveur. Il lui en coûtait sans doute aussi de renoncer à ses habitudes et à sa société de Paris. Il dut, enfin,

comprendre l'impossibilité soit de se séparer de madame d'Épinay, soit de la faire venir en Russie. « Les bontés de l'impératrice m'ont rendu fou, écrivait-il au comte de Nesselrode ; si je la quitte, j'en mourrai de douleur, mais comment rester? » La maladie vint à son secours. Il fut attaqué d'une fièvre d'accès qui le retint quelques semaines chez lui, et que les médecins ne crurent pouvoir couper sans un changement d'air. Grimm se sépara donc de Catherine, au mois d'avil 1774, en promettant toutefois de revenir et en s'engageant jusque-là à donner fréquemment de ses nouvelles. Telle fut l'origine de la précieuse correspondance dont nous devons la publication à la Société impériale de l'histoire de Russie. Les lettres de la tzarine, qui n'offrent que peu de lacunes, commencent au lendemain du départ de Grimm, en 1774, et vont jusqu'au 20 octobre 1796, un mois avant la mort de Catherine. Nous étions moins favorisés en ce qui concerne les lettres de son correspondant, dont une petite partie seulement avait pu être recouvrée dans les archives de la couronne et entre les mains du prince Woronzof; une récente trouvaille vient heureusement d'y ajouter un grand nombre de pièces nouvelles et relatives aux dernières années du règne, par conséquent à la politique de Catherine pendant la Révolution. La collection n'en reste pas moins encore fort incomplète. La suite de

ces lettres ne devient régulière qu'en 1779; elle souffre plusieurs interruptions entre 1783 et 1790, et elle fait entièrement défaut entre mai 1791 et août 1793.

Grimm fut fidèle à sa parole. Il revint à Pétersbourg en 1776, après un voyage de quelques mois, dans lequel il servit de mentor aux jeunes comtes Romanzof, et qui le conduisit successivement à Naples, où il embrassa Galiani; à Rome, qu'il aspirait depuis longtemps à visiter; à Ferney, où il fut reçu par Voltaire, et à Berlin, où il put causer avec Frédéric du nouveau règne qui commençait en France. Grimm arriva en Russie au mois de septembre, juste à temps pour assister aux secondes noces du tzarowitz, dont il avait, deux ans auparavant, vu célébrer le premier mariage. Il n'y trouva pas un accueil moins empressé que lors de sa précédente visite. « Je passai une année presque entière, raconte-t-il, auprès de mon auguste protectrice, la voyant tous les jours, du matin au soir en public, et en particulier au moins une fois par jour; passant, pour l'ordinaire, deux, trois, quelquefois quatre, et une fois jusqu'à sept heures de suite, tête à tête avec elle, sans que la conversation tarît un seul instant. C'était un commerce d'épanchements entre deux amis, qui se rendaient compte réciproquement de ce qui les avait occupés, intéressés dans la journée, de ce qui

les occuperait le lendemain... Il faut avoir vu dans ces moments cette tête singulière, ce composé de génie et de grâce, pour avoir une idée de la verve qui l'entraînait, des traits qui lui échappaient, des saillies qui se pressaient et se heurtaient, pour ainsi dire, en se précipitant les unes sur les autres comme les eaux limpides d'une cascade naturelle. Que n'a-t-il été en mon pouvoir de coucher par écrit ces causeries! Je quittais Sa Majesté pour l'ordinaire tellement ému, tellement électrisé, que je passais la moitié de ma nuit à me promener à grands pas dans ma chambre, obsédé, poursuivi par tout ce qui avait été dit, et me désolant que tout cela ne fût que pour moi et dût rester perdu pour tout le monde. L'*impératrice*, à la vérité, ne fut jamais un seul instant absente dans ces tête-à-tête, mais elle n'y fut pas non plus jamais de trop. L'art de conserver la dignité qui lui était naturelle, au milieu de l'aisance, de la familiarité même, était un de ses secrets et des charmes magiques de sa société. »

Si la correspondance de Catherine avec Grimm ne reproduit pas, sans doute, d'une manière complète l'agrément et la puissance de sa conversation, elle atteste du moins que son correspondant n'a point exagéré l'étrange familiarité qui s'était établie entre eux.

Grimm était à peine arrivé pour la seconde fois à Pétersbourg que, en homme avisé et qui ne perd ja-

mais de vue l'essentiel, il se demanda de nouveau à quoi le mènerait la faveur dont il jouissait, quel parti il en pourrait bien tirer pour son avenir. Le problème se posait toujours dans les mêmes termes : par quoi remplacer la *Correspondance littéraire*, dont il était fatigué, et qu'il avait, du reste, depuis trois ans déjà, abandonnée à Meister ? Quelle occupation inventer qui lui permît de toucher des honoraires tout en résidant à Paris ? Grimm, dans cette perplexité, eut recours au style moitié sérieux, moitié bouffon, qui caractérise d'ailleurs toute sa correspondance avec l'impératrice, et il y joignit l'emploi des procédés littéraires qui avaient jadis fait la fortune du *Petit Prophète*. La requête qu'il adressa à Catherine débutait par une parodie du *Credo*, dans laquelle cette souveraine prenait la place des trois personnes de la Trinité ; l'écrivain lamentait ensuite, dans le style de Jérémie, la destinée qui l'avait ramené en Russie sans lui permettre d'y rester définitivement. Arrivant enfin à l'exposé de ses difficultés et de ses vœux, notre courtisan racontait en langage moins fleuri qu'il était venu au monde sans fortune et qu'il n'avait pas encore réussi à s'en faire une. « N'ayant jamais ni volé, ni su tirer parti de mes occupations, j'ai perdu ma vie à faire un mauvais travail à qui je dois cependant tout mon bonheur, qui n'est pas commun. L'état de ma santé m'obligeant

d'y renoncer, j'ai trouvé, en faisant mon décompte, qu'après en avoir vécu honnêtement pendant vingt ans, je m'en étais encore ménagé un revenu annuel d'environ sept à huit cents roubles. » Ce revenu, suffisant pour donner du pain à un philosophe, ne l'est pas pour permettre à Grimm de vivre en grand seigneur et à la cour de Russie. Le rôle d'hôte et de commensal de Catherine ne saurait non plus lui aller, il craint qu'on ne se lasse de lui, il redoute les envieux; et il tient à rendre quelques services en retour des faveurs dont il est comblé. La pièce se termine par une nouvelle plaisanterie : l'embarras de prendre une décision a déterminé chez Grimm un état si critique qu'il a fallu faire appeler MM. Rogerson et Kelchen, les médecins ordinaires de l'impératrice; or, il appert de leur consultation que le malade doit être renvoyé à Paris, parce qu'il n'est bon qu'à écrire et ne peut écrire que là; d'un autre côté, comme il ne veut pas renoncer à servir Sa Majesté, c'est à celle-ci, en définitive, qu'il appartient de trouver le remède.

Nous avons la réponse de l'impératrice à cette requête. Catherine ne comprit pas tout de suite où Grimm voulait en venir; regardant comme sincères les raisons qu'il donnait pour ne pas rester en Russie, elle s'appliqua de bonne foi à les lever. Il ne voyait pas, avait-il dit, en quoi il pourrait la servir à Pétersbourg : elle lui proposait de l'aider dans ses

projets d'instruction publique. Il redoutait les difficultés : elle promettait « d'arranger si joliment les choses que tout viendrait tout naturellement se ranger sous ses pattes ». Il n'avait pas le courage de dire pour toujours adieu à Paris : eh bien ! qu'il ne s'engage que pour un temps limité. Quant à un traitement, la chose, s'il consentait, serait bientôt réglée. Catherine, au surplus, le laissait libre et ne demandait qu'un oui ou un non. La suite de la négociation nous manque, mais nous en connaissons le dénouement. Grimm finit par faire comprendre qu'il lui répugnait de se fixer en Russie, et l'impératrice réussit à lui trouver des fonctions qu'il pût remplir à Paris. Il y devint son agent pour les achats d'objets d'art, et, en général, pour les missions et commissions confidentielles. Ses appointements étaient de 2,000 roubles, ce qu'il évalue lui-même à 10,000 livres de France. Il recevait, en outre, ce rang et ce titre de colonel qui amusaient tant Frédéric. Grimm, ainsi comblé, quitta Pétersbourg, passa par Stockholm, où le roi de Suède l'avait invité à le venir voir, et arriva à Paris, au mois de novembre 1777, après une absence de près de deux ans. C'est à cette époque qu'il alla demeurer rue de la Chaussée-d'Antin, dans un appartement qu'il occupa jusqu'au jour de l'émigration.

IX

La correspondance entre la souveraine et le philosophe courtisan recommença dès le lendemain de cette seconde séparation. Elle était de tous les instants. Catherine, en effet, au bout de quelques années, renonça à l'usage de la poste; elle envoyait tous les trois mois un courrier qui apportait à Grimm un paquet et remportait sa réponse, et ces paquets renfermaient une sorte de journal, quotidien ou peu s'en faut, dans lequel on consignait de part et d'autre les affaires, les nouvelles, les réflexions, les saillies, les choses folles ou sages, tout ce qui se passait en un mot dans la tête de ces étranges épistolaires. Ce qui y tenait le moins de place, c'étaient les événements du jour, sauf plus tard quand la Révolution eut éclaté et que Grimm

eut quitté la France. Le souffre-douleur se montrait d'une grande réserve à cet égard; le public ne s'en imaginait pas moins qu'un commerce de lettres de cette espèce devait avoir pour principal objet les questions qui s'agitaient entre les cabinets de l'Europe. Les voyageurs russes qui passaient à Paris se demandaient de leur côté, et non sans appréhension, si le correspondant de Catherine n'était pas chargé d'envoyer des rapports sur leurs liaisons et sur leur conduite. Le gouvernement français paraît avoir été mieux renseigné. « Je dois aux ministres de Louis XVI, a déclaré Grimm, la justice de dire que jamais ils n'ont conçu le moindre ombrage de cette allée continuelle des courriers. Jamais ils n'en ont marqué la plus légère inquiétude. Leur confiance, au contraire, dans ma discrétion était telle qu'ils me tenaient constamment au courant de ce qui se passait entre eux et les ministres de l'impératrice et des instructions qu'ils donnaient au ministre de France à Pétersbourg; mais je gardais ces notions pour moi, et ne me permettais pas d'en dire un mot dans ma correspondance, tant il me paraissait important de ne jamais croiser la marche ministérielle d'une affaire quelconque. Quoique rarement, il arrivait cependant à l'impératrice de me charger parfois d'une insinuation à faire au ministère de France, qu'elle ne jugeait pas à propos de faire passer par

le canal ministériel; mais, dans ces occasions, jamais le nom de Sa Majesté ne fut compromis, et je prêchais mon texte comme le fruit de mes propres réflexions, fondées sur la connaissance que je pouvais avoir des principes et de la façon de penser de l'impératrice. Les ministres de Louis XVI, de leur côté, me pressaient assez souvent de me charger de choses qu'eux aussi ne voulaient pas faire arriver par le canal ordinaire. Je leur observais préliminairement qu'avant tout j'étais Russe; que s'ils ne voulaient pas parler vrai ni agir conformément à ce qu'ils annonçaient, ils avaient grand tort de s'adresser à moi; qu'en m'inspirant une fausse confiance en eux, ils ne donneraient pas une minute le change à l'impératrice sur leurs véritables dispositions... Je dois rendre la justice au ministère de France que jamais il ne m'en a imposé sur rien, et je me rappelle que, nommément dans les négociations avec la Porte pour la déterminer à la cession de la Tauride, il remplit exactement ce qu'il avait annoncé, et, ce qui dans ce temps-là n'était pas si aisé à croire, prévint alors par son influence à Constantinople la rupture entre les deux empires. »

Le lecteur aura remarqué ces mots : « Avant tout j'étais Russe. » Grimm était Russe en effet, ayant été attaché au service de Catherine par le titre de

conseiller d'État. Cela ne l'empêchait pas d'être en même temps Allemand en sa qualité de ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha à Paris, désignation sous laquelle il figure, dans l'*Almanach royal*, de 1776 à 1792. Français, s'il ne l'était pas au sens légal et officiel du mot, Grimm l'avait été comme faisant partie de la maison du duc d'Orléans, et il l'était resté par une adoption évidente, par bien des habitudes et des préférences. Nous avons donc là le parfait cosmopolite, prêt à épouser tous les intérêts, à entrer dans tous les services, à chercher la fortune de quelque côté qu'elle lui fît signe. Mieux que cela, nous voyons Grimm, pour ainsi dire, en fonction internationale, servant d'intermédiaire entre les cours, et méritant, du reste, la confiance qu'on mettait en lui par sa raison, par son tact et par une discrétion à toute épreuve.

Le fond de la correspondance entre Grimm et Catherine en ferait quelque chose d'assez fastidieux si l'étrangeté de leur relation n'en faisait, au contraire, l'un des documents les plus curieux de l'histoire. Les deux personnages s'écrivent la plupart du temps pour des commissions à donner et des comptes à rendre, mais à ces détails d'affaires, nous l'avons dit, se mêlent mille sujets divers d'entretien, de sorte qu'il finit par se dégager de tout cela deux physionomies inoubliables. Catherine s'y livre avec

tant d'abandon, elle s'y montre sous tant de jours différents, elle est si homme et si femme, si transparente et si énigmatique, que le lecteur est entraîné par l'intérêt de cette révélation. Grimm, de son côté, est ici tout autre que nous ne le connnaissions encore, infiniment plus libre,plus déboutonné, plus bavard, plus plaisant, plus souple, plus familier, plus important. Les deux correspondants ont, dès le premier jour, mis leurs lettres sur un ton qui permettait à la souveraine de tout dire au hasard de la plume, sans souci de la langue ou de la dignité, et qui autorisait le sujet à se permettre beaucoup aussi sans paraître oublier la distance des rangs, ni se départir du respect dû à une tête couronnée. Ce ton est celui d'une plaisanterie, disons mieux, d'une cocasserie qui ne se dément pas. Il faut avoir feuilleté ces volumes pour s'en faire une idée. Rien n'y est dit simplement. On mêle l'allemand et le français. On désigne les individus par des sobriquets; Marie-Thérèse est « Maman », Frédéric est Hérode, Gustave III, Falstaff, etc. Tout passe à la faveur de ce style. Grimm, s'en sert, au besoin, pour contredire ou redresser. Catherine, par exemple, ayant fait je ne sais quelle confusion de noms, son correspondant se dit « payé par son auguste souveraine pour se défier de la tête impériale, dont peu de mortels ont été à portée comme lui de considérer et d'étudier la

marche, c'est-à-dire les sauts et les bonds, et dont il n'est pas donné à tout le monde de mesurer les gambades, encore moins de les suivre ». Mais c'est surtout à varier le vocabulaire de l'adulation que Grimm fait servir ce ton de charge et de parade. Il y trouve des ressources que les façons ordinaires de parler ne lui auraient jamais fournies, et il évite les pires difficultés du genre, laissant incertain ce qu'il faut mettre au compte d'une admiration sincère ou au compte d'un jeu convenu. L'humilité, par ce moyen, devient impunément bassesse et la flatterie extravagance. Grimm demandera à être compté au nombre des chiens de l'impératrice. Il n'est qu'un ver de terre et il s'en félicite : « J'en suis plus fait, dit-il, pour ramper à ses pieds. » Il est deux formes que la flagornerie affecte surtout dans les lettres de Grimm, la description du culte qu'il rend à Catherine et le récit des émotions que ses faveurs lui font éprouver. L'impératrice a une chapelle dans l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, et elle y reçoit de toute la famille des hommages religieux. Les principales dates de sa vie, sa naissance, son avènement au trône, son couronnement, y sont célébrés par des fêtes. Tout ce qui émane d'elle excite des transports de reconnaissance, des cris d'admiration. Grimm vient d'obtenir le portrait de sa souveraine. « L'image révérée, écrit-il, a été reçue avec les mêmes céré-

monies et la même dévotion avec lesquelles le comte Souvarof reçut son cordon de Saint-André à Kinburn; excepté de n'avoir pas communié, je puis me vanter d'avoir ri, pleuré et eu, autant que lui, l'air d'un possédé. Il est cependant impossible que ce cordon lui ait causé le même mouvement de joie et de reconnaissance qu'à moi l'image vénérée, parce que j'en suis épuisé, anéanti... Que n'ai-je communié comme lui, et sous les deux espèces, avant de toucher à l'image révérée! Cet acte de piété m'aurait peut-être donné la force de supporter ma joie et de ne pas succomber sous le poids de ma reconnaissance. Bénie soit celle qui, pleine de grâce, a daigné accorder à son souffre-douleur cette image sans prix de l'immortelle! »

Il n'est lettre de l'impératrice, du reste, qui ne donne lieu à de semblables dithyrambes. Grimm ne peut les relire sans y trouver de nouvelles richesses. « C'est comme les beaux tableaux de Raphaël, dit-il : plus on les regarde, plus on est enivré, extasié. » Et l'attendrissement dépasse encore l'admiration. Notre homme, quand il a reçu l'une de ces épîtres, pleure « comme un veau. » Le tremblement de terre de Lisbonne, à ce qu'il prétend, n'est qu'un jeu de marionnettes en comparaison des transports qui l'agitent. Il a été plus longtemps que d'habitude sans nouvelles, il lui arrive enfin

un gros paquet, et voici là-dessus à quelles pantalonnades il se livre :

« Après une sécheresse et une aridité totales de près de six mois, ce messager de notre divinité tutélaire a lâché les écluses de la bienveillance impériale avec si peu de précaution qu'un engloutissement universel a pensé en être la suite immédiate. Que Votre Majesté se figure le désordre de ces premiers instants ; le déluge de Moïse n'est qu'une pauvreté auprès, et il ne reste point de termes pour en donner une idée. Jamais il n'y eut une preuve plus forte et plus démonstrative à quel point les extrêmes se touchent. Ce fut une douce mort à la vérité que d'être inondé du nectar de la joie, mais ce fut cependant la mort, et un souffre-douleur, tenant dans ses mains tremblantes une pancarte impériale de quarante et une pages, se trouva dans les premiers instants dans un état plus critique que ne l'était un instant auparavant le souffre-disette avec tous ses symptômes de consomption. Mais lorsqu'au torrent de la bonté et de la bienveillance impériale, il se sentit la force d'opposer un torrent de larmes, alors il se crut la vie sauve. En effet, depuis six jours (mais il ne lui en a pas fallu moins), depuis six jours qu'il est en possession de ce trésor inappréciable de quarante et une pages, il a peu à peu perdu l'immobilité

effrayante du premier moment, l'usage des jambes est revenu, il a recouvré la respiration, et les cris de la reconnaissance qui l'étouffaient ont été si continuels et si aigus que je crains que Votre Majesté n'en ait été étourdie à ne savoir où se mettre, malgré la distance immense qui sépare de son auguste bienfaitrice celui qu'elle fait mourir de reconnaissance et d'attachement. Il en est résulté un petit soliloque avec lui-même. Depuis dix ans, dit-il, mon étoile la plus étrange, la plus glorieuse m'a transformé en ballon. *Questa mano possente e candida* tient ma destinée entre ses doigts; le plus léger mouvement de cette main auguste m'élève jusqu'aux nues, agrandit la sphère de mes forces, me fait planer dans les cieux, et je n'aperçois plus rien au-dessus de moi que la puissance du génie de celle qui dispose de moi. Mais aussi, un moment d'oubli lui fait-il échapper le ballon d'entre les doigts, aussitôt il roule à terre, tout son orgueil l'abandonne, le découragement et le désespoir prennent la place de la confiance, et à toutes les pensées hautes succède un anéantissement total. Cependant, qu'es-tu, ô misérable ballon, pour vouloir toujours occuper cette main qui tient les rênes du plus vaste empire et dont les mouvements décident les mouvements du monde? Si par un miracle inexplicable elle a daigné te soutenir depuis

dix ans, comment espérer que ce miracle se renouvelle et se perpétue? De tout cela, madame, il résulte que c'est une triste condition que celle d'un ballon qui renferme un cœur. »

Il ne faudrait pas que les hyberboles de ce langage nous inspirassent des soupçons sur la sincérité des sentiments de Grimm pour l'impératrice. « Dominé par le prestige d'une puissante illusion, a-t-il écrit dans le *Mémoire historique*, j'étais parvenu à fondre, pour ainsi dire, mon existence dans la sienne, à passer ma vie avec elle au pied de la lettre, et, quoique j'en vécusse séparé à une distance immense, à m'en rendre vraiment inséparable. » C'était bien cela, en effet; Grimm regardait positivement Catherine comme une sorte d'être supérieur, et il éprouvait pour elle quelque chose des sentiments d'un dévot pour une céleste patronne.

Catherine, dans ses réponses, adopte le même genre de sério-comique; seulement, tandis que la bouffonnerie aidait Grimm à déguiser l'adulation sous l'hyperbole, l'impératrice s'en sert pour dissimuler la faveur sous des façons de brusquerie. Comme son correspondant, elle bariole son français d'allemand, et quel français que le sien! Ce n'est pas qu'elle ne l'ait appris dans son enfance, de mademoiselle Gardel, son institutrice; elle en possède l'usage courant, mais elle le parle avec un mélange

bizarre de tours idiomatiques et d'incorrections, allant toujours son chemin, se plaisant à l'incohérence des images. Elle a « un mal de tête qui ne se mouche pas du pied ». Elle énonce hardiment que « cinquième roue au carrosse ne saurait rien gâter à l'omelette. » Çà et là, des mots grossiers, de ceux qu'on n'écrit pas en toutes lettres. Un naturel, pour tout dire, qui va jusqu'à l'abandon. Catherine a dans son correspondant une confiance absolue, et elle éprouve le besoin de causer avec lui en tout lieu et en toute circonstance. Elle lui rend compte de ses fêtes, de ses constructions, de ses voyages, de ses affaires d'État, de ses triomphes, de ses chagrins. Elle ne le lui cache pas : « Je n'ai jamais écrit à personne comme à vous. » Et une autre fois : « Je vous écris tout ce qui me passe par la tête, sans ordre ni règle, sans style ni orthographe; vous avez nommé cela admirablement bien *olla podrida imperiale,* car vraiment mes lettres ressemblent au plat espagnol. » Et encore, vers la fin : « Je sais et n'en doute pas que vous m'êtes profondément attaché : entendez-vous, souffre-douleur? Et voilà pourquoi je vous dis tout ce qui se trouve au bout de ma plume. »

Grimm est l'homme d'affaires de Catherine, un factotum dans le sens le plus étendu du mot. Les commissions qu'il reçoit sont de toute espèce, des bonbons, des pots de rouge, des toilettes, des livres,

de la musique, des estampes, des camées, des tableaux. L'impératrice a le goût des arts et la manie des musées. Il lui prend, selon le mot de son correspondant, des accès de gloutonnerie. Elle achète des collections entières, les cabinets de pierres gravées du bailli de Breteuil et du duc d'Orléans, les galeries de tableaux de Baudoin et de Tronchin, les portefeuilles de Clérisseau, la bibliothèque de Voltaire après celle de Diderot. Tout n'est pas toujours de premier choix dans les marchés qu'on fait pour elle, et elle s'en fâche. « Ah! morbleu! il est incroyable comment le divin s'est laissé tromper cette fois (le « divin », c'est Reiffenstein, son agent de Rome); j'ai ordonné de faire choix et d'envoyer les croûtes à l'encan pour le bien de l'hôpital de la ville. » Elle a, d'autres fois, des crises d'économie ; elle se dit ruinée, jure ses grands dieux qu'elle n'achètera plus rien. Grimm, il faut le dire, l'encourage tant qu'il peut dans ces idées de sagesse, mais les bonnes résolutions durent peu; ou bien c'est le favori du moment qui a, lui aussi, le goût des gemmes et dont il faut satisfaire les caprices. Catherine n'achète pas seulement, elle bâtit, et c'est Grimm qui lui fournit des architectes, des plans, les dessins pour une porte monumentale, pour une galerie copiée sur les Loges du Vatican. Catherine a un théâtre, et Grimm lui envoie des comédiens et des comédies, des pièces

que Sedaine écrit exprès pour elle, un *Carmen sæculare* de Philidor, destiné à quelque anniversaire solennel. Grimm, enfin, est le canal des bienfaits de l'impératrice, et, malheureusement pour lui, on le sait et on en abuse; il est assiégé d'importuns qui font des offres, apportent des projets, implorent des secours. Il résiste, cela est évident, et il a dû éconduire bien des quémandeurs, mais s'il n'abuse pas de son crédit, il en use, et très souvent pour recommander des infortunes. Catherine a ainsi fait beaucoup de bien. Elle se fiait au jugement de son agent, et plus encore à son intégrité, et cette confiance était méritée. Des sommes considérables ont passé par les mains de Grimm pendant les vingt années qu'il fut au service de la tsarine, et jamais sa réputation de probité ne souffrit la moindre atteinte. Un passage d'une de ses lettres nous montre avec quelle hauteur il refusait les pots-de-vin qu'on lui offrait quelquefois sur les marchés dont il était l'intermédiaire. Lorsqu'il demandait quelque chose pour lui-même, c'est le plus souvent un portrait de l'impératrice; la sollicitation devenait un raffinement de la flatterie. Le jour viendra, il est vrai, où, ayant perdu tout ce qu'il avait, et chargé du soin d'une famille qu'il regarde comme la sienne, il en appellera à la générosité de la souveraine qu'il a si bien servie; mais il le fera alors avec le sentiment

des droits qu'il s'est acquis. Grimm est courtisan, Grimm poursuit la fortune, il se met sur le chemin des générosités, mais il n'est pas proprement mercenaire.

Parmi les commissions dont l'impératrice chargeait son factotum, il en était de confidentielles, de délicates. Un jeune Lanskoï, âgé de dix-sept ou dix-huit ans et frère d'un favori de Catherine, avait eu d'assez fâcheuses aventures de voyage. Parti sous la conduite d'un personnage nommé La Fontaine, qu'on lui avait donné pour gouverneur, il tomba à Dresde dans les filets d'une jeune femme que la correspondance désigne sous le diminutif de Lehnchen. La Fontaine, empressé de favoriser des désordres dont il espérait profiter, se prêta à tout et conduisit en secret les amoureux à Paris. Grand émoi des Lanskoï, qui envoyèrent l'un des leurs à la recherche des fugitifs, et interminables ennuis pour Grimm, sur qui retomba le soin d'aider ces recherches, de séparer les coupables, et en même temps d'éviter un éclat. La tâche n'était pas facile ; le jeune homme voulait absolument épouser la belle, et la belle, de son côté, menaçait, si son amant quittait Paris, de lui courir après. On ne fut tout à fait rassuré que quand le Lanskoï fut de retour à Pétersbourg. Lehnchen ne tarda pas à trouver un « consolateur », et fut désintéressée moyennant une rente viagère de

2,000 livres, que lui constitua Catherine. Toute cette affaire donna énormément de peine à Grimm, qui dut agir secrètement, faire surveiller « ce lutin » de Lehnchen par la police et obtenir une lettre de cachet contre La Fontaine. Celui-ci, pour éviter l'emprisonnement, s'était réfugié au Temple comme lieu de franchise, et il y vécut dans la misère jusqu'à ce que Grimm le fît libérer. « M. de Vergennes, écrit le souffre-douleur, s'est prêté dans toute cette affaire, avec le plus grand empressement, à tout ce que j'ai été dans le cas d'exiger de lui, et s'en est rapporté à moi pour tous les ordres dont j'avais besoin, sans la moindre défiance. » Catherine avait en général à se louer des dispositions de ce ministre à son égard ; elle le reconnut par un cadeau de fourrures à madame de Vergennes.

Une autre affaire confiée à la prudence de Grimm, et qui intéressait plus directement Catherine, concernait un fils qu'elle avait eu en 1762 de Grégoire Orlof, et qui portait le nom de Bobrinski. L'impératrice avait fait élever ce garçon en Allemagne et lui avait assuré une fortune indépendante de 30 ou 40,000 roubles par an. Bobrinski, en 1785, vivait à Paris et dans d'assez mauvaises compagnies. Il avait fait des dettes et paraît même s'être laissé entraîner à des intrigues politiques. Catherine accuse Frédéric de l'avoir incité contre elle, et assure qu'elle en a

les preuves en main. Elle n'en restait pas moins disposée à venir au secours du mauvais sujet, pour qui elle se sentait évidemment un faible. Il était nonchalant, mais elle ne le croyait ni méchant ni malhonnête; une tête à l'envers, pensait-elle, mais de l'esprit, des connaissances et même des talents. Un peu de bizarrerie de sa part n'était pas fait pour étonner Catherine, « car, dit-elle, il appartient à des gens fort singuliers dont il tient beaucoup ». Que s'il a besoin d'argent, elle veut qu'on lui en donne. Quand l'impératrice s'exprimait ainsi, elle ne se doutait pas encore de l'étendue des extravagances de Bobrinski, qui avait fait des billets pour des sommes considérables, un entre autres de plus d'un million de livres, sur lequel le détenteur consentait à perdre la moitié si on le payait sur-le-champ.

« Il est singulier, écrit la tzarine à Grimm, que cet avare se soit laissé entraîner à gaspiller ainsi sa recette. J'enverrais bien quelqu'un pour retirer ce monsieur-là, mais il est si farouche et si caché qu'il est capable de n'y prendre aucune confiance : il se dira malade et s'échappera. Je crois que le mieux serait de le faire venir chez vous et de lui dire que je vous ai chargé de lui conseiller de mettre de l'ordre dans ses affaires, de ne plus jouer ni parier des sommes qui excèdent son revenu, et de payer ses dettes de la façon indiquée. Vous entendrez alors ce

qu'il dira; demandez-lui un aveu sincère, et, s'il le fait, faites-lui mettre par écrit comment il veut s'arranger. S'il fait le renfermé et cherche à esquiver, ayez la bonté de lui représenter les conséquences. Dites-lui qu'ayant prévu ses écarts, on l'avait confié à M. Bouchouyef, qu'il a voulu avoir les coudées franches, qu'on lui a données, qu'il en voit les suites, qu'une somme énorme n'a pas suffi entre ses mains, qu'il fera bien à l'avenir d'employer son argent avec plus d'utilité, et qu'au reste, s'il a envie de se ruiner, il en est le maître. Pour le tirer de Paris, je crois qu'il faudrait lui conseiller d'aller en Angleterre. » Mais Catherine n'était pas femme à tenir rigueur au fils d'Orlof. « Je m'attache uniquemeut, dit-elle deux mois après, à la détresse dans laquelle se trouve le jeune homme à la suite des sottises qu'il a faites, et j'ai ordonné de vous envoyer les 23,000 roubles dont il a un besoin si urgent. Il est pris d'un fonds qui est en réserve pour lui, mais c'est ce qu'il ignore et doit ignorer; ainsi vous pouvez donner à cela telle tournure qu'il vous plaira, pourvu que vous payiez ce qui est indispensablement nécessaire de payer. »

Finalement tout est arrangé. « Dieu merci qu'il ait payé ses dettes et que vous en soyez quitte! Je crois que vous feriez bien de payer les 15,000 livres qui restent, et de me renvoyer les billets comme

vous me le proposez. Ce qu'il y a d'étrange à tout cela, c'est que le jeune homme est foncièrement très avare. Vous aurez sur cette affaire une décharge particulière. Mais comment voulez-vous qu'on mette un panier percé comme cela à la tête d'un régiment? Cela n'a ni expérience ni sens commun encore. »

Bobrinski avait été trop heureux de quitter Paris pour l'Angleterre afin d'échapper à ses créanciers, mais Londres, aux yeux de ses protecteurs, offrait encore plus de danger que la France, « parce que là aucun éclat ne peut être prévenu par voie d'administration, que la constitution anglaise n'admet pas ». L'impératrice fit donc revenir le jeune écervelé en Russie, en lui donnant un tuteur pour contenir ses dépenses et sauver les restes de sa fortune. Elle avait fini par reconnaître qu'il n'y avait rien à attendre d'une tête sourde à tous les conseils.

On se rappelle avec quel zèle Grimm avait travaillé au mariage des filles de la landgrave de Hesse, et en particulier à celui de la princesse Wilhelmine avec le tzarowitz. Le jour vint où Catherine eut à recourir à son tour aux talents que le souffre-douleur avait déployés jadis comme agent matrimonial. Il s'agissait cette fois, non plus de Paul, mais des filles de Paul. Deux d'entre elles étaient déjà d'âge à ce qu'on leur cherchât des partis. C'était en 1796; on venait de célébrer les noces du prince Constantin :

« A présent je n'ai plus de princes à marier, écrit Catherine; il ne me reste plus que cinq demoiselles, dont la cadette n'a qu'un an, mais l'aînée est une fille à marier. Celle-là et la seconde sont belles comme le jour, et tout en elles répond à cette beauté : elles sont ravissantes toutes les deux, de l'avis de tout le monde. Il leur faut chercher des épouseurs la lanterne à la main. Les laids seront exclus, de même que les sots : pauvreté n'est pas un vice, mais l'intérieur doit répondre à un très bel extérieur. Si vous trouvez de cette besogne au marché il faut m'en annoncer l'emplette, et surtout que cette emplette ait le sceau de l'approbation du pair d'Écosse, car sur ce point votre avis m'est suspect; vous êtes un amoureux, né coiffé de toutes les altesses germaniques. »

Le pair d'Écosse dont Grimm devait rechercher les conseils était un certain comte Findlater, qui tient une assez grande place dans la correspondance dont nous nous occupons. Il habitait la Saxe, devint le bienfaiteur de Carlsbad où il faisait tous les ans une cure, professait une admiration sans bornes pour Catherine, et lui transmettait par Grimm toutes sortes de projets sur la constitution et la reconstitution de l'Europe, projets qui n'étaient pas toujours des mieux reçus par la tzarine. Grimm se mit sans retard à la chasse aux cadets, comme il appelait la mission

qui venait de lui être confiée ; lord Findlater, de son côté, lui envoya ses notes : le tout sans résultat. On avait d'abord pensé à un frère du prince d'Anhalt Cœthen ; mais les renseignements n'avaient pas été favorables. Il y avait surtout une princesse mère dont le caractère laissait évidemment à désirer. « Elle est ouvertement brouillée avec son fils, le prince régnant, écrivait Grimm ; pour se désennuyer, la chère maman le contrarie dans tout ce qu'il fait chez lui, dans tout ce qu'il projette, et il n'y a pas longtemps que l'introduction d'un nouveau livre de cantiques a pensé causer un schisme dans l'Église par la cabale et les intrigues de la mère, qui, comme de raison, tenait pour le vieux recueil, puisque son fils protégeait le nouveau. »

La chasse aux cadets ne fut pas poussée plus loin ; Grimm apprit peu après que Catherine avait jeté son dévolu sur le jeune roi de Suède, un projet d'union qui amena Gustave à Pétersbourg, et qui, au dernier moment, fut rompu de la manière la plus inattendue et la plus blessante pour l'impératrice.

L'agent confidentiel qui recevait les missions secrètes de Catherine avait quelquefois aussi à lui transmettre des propositions qui exigeaient également la discrétion. C'est à Grimm que Bouillé s'adressa, vers la fin d'avril 1791, deux mois avant la fuite de Varennes, pour faire des offres de service

à l'impératrice. Grimm connaissait Bouillé; il s'était arrêté à Metz l'année précédente tout exprès pour le voir, et ils avaient échangé les sentiments communs que leur inspirait la Révolution. « C'est l'homme le plus selon mon cœur, écrivait Grimm à cette occasion, mais à moins de quelque combinaison extraordinaire et imprévue, il sera aussi inutile au rétablissement de l'ordre que les autres, parce que la désorganisation de ce royaume est telle qu'il me paraît impossible de le garantir de sa dissolution. » Bouillé en jugeait de même et cherchait à prendre du service à l'étranger. Effrayé des progrès que faisait l'indiscipline dans l'armée, il avait promis au roi « de tenir bon dans son commandement le plus longtemps qu'il lui serait possible », mais il avait « exigé et obtenu pour condition qu'il serait le maître de quitter son commandement d'un moment à l'autre, dans les vingt-quatre heures, de le remettre au plus ancien de ses officiers, et de quitter même la France s'il jugeait ne pouvoir plus remplir ses devoirs dans le poste où il tenait depuis près de deux ans comme par miracle ». La position de Bouillé était si bien comprise au dehors qu'il avait reçu des offres de commandement de l'Espagne et de l'Angleterre : il préférait le service de la Russie et s'imaginait trouver de ce côté un accueil d'autant plus empressé qne cette puissance semblait alors sur

le point de rompre avec l'Angleterre et la Prusse, et devait éprouver le besoin de s'attacher un homme distingué par ses services de terre et de mer. Bouillé dépêcha donc de Metz à Paris, sous un prétexte quelconque, le général de Heymann, brillant officier de cavalerie qui servait sous lui, partageait ses opinions et désirait également mettre son épée au service de l'étranger. Heymann remit à Grimm la lettre par laquelle Bouillé l'accréditait, et lui fit connaître les conditions que les deux militaires mettaient à leur entrée au service de Russie. Bouillé stipulait pour lui-même la qualité de général en chef; le grade de lieutenant général devait satisfaire Heymann, mais le premier ne s'engageait que pour une campagne et le second pour la vie. L'un et l'autre demandaient, en outre, à être mis en état de payer leurs dettes : une affaire de 150,000 livres pour Bouillé et de 80,000 pour son compagnon. Le marquis devait amener avec lui son fils et plusieurs officiers de toutes armes.

Grimm en écrivit sur-le-champ à Catherine; Heymann se chargea de la lettre et la fit parvenir à Pétersbourg par un officier de hussards qui sortit de France sous couleur d'un achat de chevaux. L'impératrice ne montra pas autant d'empressement à conclure le marché que son correspondant en avait mis à le lui proposer. Elle insinua que ses généraux

russes valaient bien les « grands faiseurs » français, sans compter qu'elle en voulait terriblement à des militaires qui ne savaient pas mieux défendre le trône. Elle ne refusa point pourtant les offres de Bouillé, mais elle lui envoya des contre-propositions : son grade et son ancienneté dans ce grade, un traitement de 22,000 roubles et 3,000 ducats pour le voyage. Pas un mot du payement des dettes. Ce dessein, d'ailleurs, n'eut pas de suite. Les projets de fuite de Louis XVI, auxquels Bouillé prit la part que l'on sait, tournèrent pour le moment ses idées d'un autre côté, et, une fois entré dans l'émigration, il n'eut plus qu'une pensée : combattre la France révolutionnaire.

Bouillé ne fut pas le seul officier français qui recourut à l'intermédiaire de Grimm pour chercher à entrer au service de Catherine. La faveur de l'agent officieux était si connue qu'on s'adressait tout naturellement à lui pour arriver à l'impératrice. C'étaient le cadet des Vioménil et le comte de Vauban qui « voulaient se vouer au service qui avait pris la victoire à sa solde », le jeune prince de Craon qui « allait faire ses premières dévotions au temple de la gloire », le marquis de Juigné, qui, chef d'une nombreuse famille et dépouillé d'une fortune considérable, désirait endosser l'uniforme de Sa Majesté Impériale. Outre les requêtes dont il était le canal,

Grimm était chargé des fonds nécessaires pour tout ce mouvement d'émigration, ainsi que des secours que Catherine accordait aux exilés politiques sans ressources. Le maréchal de Castries, l'ami de Grimm, lui accuse réception d'une lettre de crédit de 15,000 livres destinée à des avances aux officiers qui passaient en Russie pour faire la guerre contre les Turcs.

Catherine, qui se plaît à donner des noms, en a donné un aux affaires d'État; elle les appelle « la soupe aux pois », un mets indigeste et dont elle conseille de se défier. Elle n'aime point qu'on y tâte, n'admet pas qu'on essaye de lui en remontrer ou même de faire l'entendu. Aussi est-il curieux de voir son correspondant, si friand qu'il soit de politique, s'en tenir aux généralités, se borner à des considérations sur l'industrie ou sur le change, se contenter de vanter les hauts faits de sa souveraine, ou, ce qui ne pouvait être désagréable à celle-ci, de dénigrer ses ennemis, l'Angleterre, la Pologne, la Suède. Catherine, au contraire, sur ces sujets, ne se pique d'aucun égard pour les sympathies de son souffre-douleur, traite rudement les princes dont elle le sait le plus coiffé. Et le souffre-douleur, je dois le dire, n'est pas héroïque et ne défend guère ses amis. La Révolution vint à son aide; en bouleversant les relations politiques, elle modifia en bien

des points les sentiments de Grimm et le dispensa des précautions qu'il avait dû prendre quelquefois auparavant pour les exprimer.

On rencontre dans les lettres de Grimm quelques informations sur sa personne et son genre de vie. Il est « devenu un homme opulent par les bienfaits de Sa Majesté », et, un jour, par scrupule de délicatesse et pour prévenir les calomnies, il éprouve le besoin de rendre à l'impératrice un compte exact et de sa fortune et de la manière dont il l'a acquise :

« Au moment où je suis arrivé en Russie, j'étais parvenu à me faire, par mon travail et mes épargnes, environ 1,000 roubles de rente viagère; c'était tout mon avoir. Entre mes deux voyages de Russie, j'ai eu le malheur d'hériter d'un de mes frères 20,000 livres de France. Après avoir prodigieusement dépensé en voyages pendant près de cinq ans, je me suis trouvé à mon retour de Pétersbourg, vers la fin de 1777, encore une somme de 30,000 livres de reste, d'où il s'ensuit que les dons de Votre Majesté ont été très considérables pendant mes deux séjours. Me trouvant donc un capital de 50,000 livres par la réunion de ces deux sommes, je l'ai placé, au commencement de 1788, chez M. le duc d'Orléans, qui m'en paye 5 pour 100 d'intérêt en retenant les impositions royales, c'est-à-dire trois vingtièmes à cause de la guerre maudite. C'est en quoi consiste mon bien; il

n'a été ni diminué, ni augmenté d'une obole depuis cette époque, c'est-à-dire pendant tout le temps de ma gestion des deniers de Votre Majesté Impériale. Je vis sur mon courant formé par mon petit revenu combiné avec mes appointements de Gotha. Cela ne fait pas une forte masse, mais j'ai compris de bonne heure qu'on n'était riche que des besoins qu'on n'avait pas, et sans les dépenses que la décence de ma place de ministre exige, je ne saurais vraisemblablement que faire de mon argent. Il a plu à Votre Majesté d'ajouter à cela, sans me consulter, 2,000 roubles de pension ; ce n'est pas au vermisseau à demander : « Rosée bienfaisante du ciel, pourquoi » me viens-tu ? » Mais j'ai senti que ce bienfait si peu mérité ne devait pas être regardé et dépensé comme un revenu. Je le mets en réserve tous les ans, et comme la guerre a obligé le roi de France de créer beaucoup de rentes viagères et que la dignité de ma représentation exige une dépense proportionnée à son importance, j'ai eu l'ambition d'augmenter mon revenu par mes épargnes. J'ai emprunté, à diverses reprises, de l'argent pour me faire des rentes viagères et suis parvenu à me faire encore près de 2, 000 roubles de rente. Ces rentes, je les emploie, avec la pension de Votre Majesté, à rembourser successivement l'argent qu'on m'a prêté à intérêt. Si je vis assez pour rembourser tout cet argent, je me

trouverai fort au-dessus de mes affaires ; si je meurs avant, les 50,000 livres placées chez M. le duc d'Orléans répondront suffisamment de ce qui restera encore à acquitter au moment de ma mort ; et voilà la simplicité et la clarté qui conviennent à l'administration des finances d'un grand empire ; je suis une espèce de petit Necker dans la précision de mes combinaisons. Mais comme à mon âge il m'a trop répugné de constituer ces rentes sur ma tête et de les laisser éteindre avec moi, j'ai associé, moyennant quelque dépense ou quelques privations de plus, la tête de la petite Émilie [1], sans qu'elle s'en doute, à la mienne, et j'ai la satisfaction dès à présent de penser qu'elle jouira de ces rentes après moi pendant sa vie, et que le bienfait de Votre Majesté non mérité de ma part aura servi à son profit comme au mien.

» Somme totale : je dois, comme tant d'autres, toute ma fortune aux bienfaits de Votre Majesté Impériale, et, par ricochet, Émilie de Belsunce en bénira un jour mon auguste bienfaitrice ; mais ma fortune est bornée et ses sources sont connues, et j'ai l'orgueil de me croire si fort au-dessus des atteintes de la calomnie qu'à tout hasard je brave ses flèches

1. La fille des Belsunce, celle que Grimm avait en quelque sorte adoptée et qui devint madame de Bueil.

empoisonnées avec une confiance entière dans la justice du génie tutélaire et protecteur de l'empire de Russie et des gens de Grimma[1]. La dernière grâce que j'espère d'en obtenir après toutes celles dont j'ai été comblé, c'est qu'immédiatement après mon décès il plaise à Votre Majesté de se faire rendre compte de l'état de ma succession; et si le compte de mes exécuteurs testamentaires n'est pas conforme à celui que je viens de rendre, je consens que ma mémoire soit flétrie. »

Thésaurisant en vue de la famille dont il avait fait la sienne, Grimm, ainsi qu'il l'écrit vers la même époque, n'avait jamais un écu et ne devait jamais une obole. A la modicité de ses besoins et à l'ordre qu'il mettait à ses affaires, on reconnaît l'esprit éminemment rangé et raisonnable que nous avons rencontré en toutes circontances. On retrouve également, dans des fonctions différentes, l'opiniâtreté de labeur dont il avait fait preuve dans la rédaction de la *Correspondance littéraire*. Sa vie, telle qu'il nous la laisse voir, était celle d'un esclave, dirons-nous, ou d'un ministre d'État. Le service de Catherine entraînait une foule d'affaires petites et grandes,

1. L'un de ces mots de convention dont abonde la correspondance; il désigne Grimm et sa famille adoptive. Grimma est le nom d'une ville de Saxe, mais je ne crois pas que cette ville soit pour rien dans le choix de la désignation dont il s'agit.

et la réputation de la faveur dont Grimm jouissait à Pétersbourg lui attirait, nous l'avons dit, des nuées de solliciteurs. Il ne laissait pas d'en gémir quelquefois :

« Depuis que les bontés de Votre Majesté Impériale m'ont rendu un homme illustre, Dieu seul sait tout ce que j'ai à souffrir pour l'amour d'elle. C'est-à-dire que tous les oisifs et tous les importuns de l'Europe se croient en droit de m'assaillir et de me voler mon temps, le plus précieux de mes biens, toujours pour me parler d'elle. C'est bien me prendre par mon faible, mais que je regrette cette époque de ma vie où, jouissant des mêmes bontés de Votre Majesté Impériale dans mon heureuse obscurité, je lui disais son fait toutes les fois que la fantaisie m'en prenait ! Je n'avais pas encore le public pour confident de mon bonheur. »

Et une autre fois : « Je suis un des hommes les plus tourmentés qu'il y ait sur la terre. Il ne se passe pas un jour qu'on ne vienne m'accabler de visites, de lettres, de propositions de toute espèce. Je passe ma vie en audiences inutiles, à écouter, à lire des lettres, à y répondre, à refuser, au lieu de me recueillir, de vivre au pied de l'autel où l'immortalité réside, à côté de l'objet de mon culte, d'y vivre jour et nuit. »

Le culte de Catherine, c'est la part de l'adulation.

Ce qui est vrai, et il y revient souvent, c'est qu'il n'a pas le temps de lire, « pas une heure dans toute une semaine, en mettant une minute à la queue de l'autre; à peine celui de lire les gazettes pour savoir ce que fait l'impératrice ». Le jour se passe à exécuter des commissions et la nuit à griffonner. Grimm a besoin de recueillement pour écrire à Catherine et il attend, pour le faire, que tout le monde soit couché. Il est trois heures du matin, il tombe de sommeil, mais le messager va partir à huit heures et il faut que le paquet soit prêt. L'aurore le surprend quelquefois à son bureau.

Pas un moment à donner à la lecture! Et cela pour un homme dont la vie autrefois se passait à rendre compte de toutes les publications du jour. La transformation est complète. Le diplomate, l'agent officieux a rompu avec la littérature. Sans regrets, d'ailleurs, si nous l'en croyons. Grimm n'a-t-il pas le bonheur « de lire dans de certaines têtes », ce qui gâte pour les autres lectures? Les déclamations philosophiques du jour ne lui paraissent plus que « fastidieuses capucinades ». Depuis la mort de Voltaire, il est pris de dégoût pour tout ce qui paraît.

A mesure que l'homme de cour prenait le dessus sur l'homme de lettres, l'Allemand perçait davantage sous le Français d'emprunt. Soit humeur crois-

sante contre les platitudes de la presse parisienne, soit certitude de se rencontrer avec les inclinations de sa correspondante, Grimm s'abandonne maintemant avec plus de liberté qu'il n'avait encore fait à sa prédilection pour la langue et la littérature germaniques. Frédéric lui avait envoyé son écrit *de la Littérature allemande;* Grimm a beau admirer le souverain, une critique aussi superficielle le révolte. « On ne peut nier, écrit-il à Catherine, que l'auguste écrivain ne parle de l'allemand comme un aveugle des couleurs. Cela est bien moral, pour ceux qui réfléchissent, de voir un grand prince et, qui pis est, une grande tête, qui donne tous les jours un temps considérable à la lecture, vivre au milieu de sa patrie, dont la capitale possède plusieurs écrivains de la première force, sans en rien savoir, sans se douter que sa langue maternelle n'est plus celle qu'on parlait et écrivait il y a soixante ou quatre-vingts ans; et qui, de la meilleure foi du monde, ignore tout ce qu'on a écrit depuis quarante ans tout autour de lui, et la révolution qui en est arrivée dans la langue et dans les têtes allemandes, et qui, par conséquent, ne peut entrevoir que la plupart des écrits de sa patrie valent mieux que toutes ces brochures insipides qu'on voit paraître à Paris, et où les idées de quelques grandes têtes sont répétées en mille manières diverses. » (1781.)

Catherine abonde dans le sens de Grimm, un peu aveuglément, il faut le reconnaître, à tort et à travers, prenant déjà les Thummel et les Schummel pour des Voltaire, ce « dieu de l'agrément ». « Dieu me pardonne! dit-elle dans son désir de rattacher le nouveau culte à l'ancien, je crois que c'est lui qui leur a appris à écrire ». L'*Allgemeine deutsche Bibliothek* lui paraît « une archive de génie, de raison, d'ironie, et de tout ce qu'il y a de plus égayant pour l'esprit et la raison... Cette littérature tudesque, ajoute-t-elle, laisse tout le reste du monde grandement derrière elle, et va à pas de géant[1] ». Grimm, là-dessus, de renchérir à son tour et sur lui-même. « Ce qu'il y a de sûr et de vrai, c'est que la langue allemande, sous les plumes qui l'ont maniée depuis une trentaine d'années, est devenue l'une des plus belles langues d'entre les modernes, comme elle est par son propre fonds l'une des plus riches. » La flatterie aidant et lui ordonnant de faire une place à

1. La *Bibliothèque universelle allemande* (1765-1791), ainsi que les autres revues littéraires fondées par le libraire Nicolai, représentait ce qu'on pourrait appeler l'esprit et le talent de Lessing par opposition à ce qui allait être l'inspiration de génies supérieurs. Et l'on comprend, en effet, que Catherine y ait pris plaisir. Pour ce qui est de Grimm, s'il ne nomme dans ses lettres aucun des grands écrivains de l'Allemagne contemporaine, il ne les aurait pas moins, au dire de son biographe, connus et admirés. « Personne, écrit Meister, ne fut plus frappé de l'originalité des premières productions de Gœthe, de Herder et Schdeiller. »

l'empire que régit Catherine, notre courtisan voit déjà le temps où le russe et l'allemand auront pris la place des langues classiques, et seront enseignés dans les universités d'Amérique au lieu du grec et du latin. Ce qui est singulier, ce sont les ouvrages qui excitent cet enthousiasme. Grimm porte aux nues une comédie de Lenz, *der Hofmeister;* il l'a lue trois fois : « C'est un ouvrage d'une verve incroyable; » et ni lui ni sa souveraine n'ont l'air de se douter qu'à l'heure où ils écrivaient avaient déjà paru *Gœtz de Berlichingen*, *Werther* et *les Brigands*.

On ne s'étonnera pas si la vie que menait Grimm mina peu à peu une santé déjà fort ébranlée, nous l'avons vu, par l'ancien travail de la *Correspondance*. Il a le sang à la tête, la fièvre le tient au lit tout un mois ; il souffre des yeux, un mal qui le poursuivra jusqu'à la fin. Il s'est, pour le moment, guéri par l'usage de l'eau fraîche. « Il faut se plonger le visage et le répéter souvent, suivant le besoin; » c'est un remède qu'il doit à Tronchin, et qu'il aurait bien envie de faire parvenir à l'empereur, affligé de la même infirmité que lui. « Je supplie Votre Majesté Impériale de dire cela à Joseph de ma part, puisque je n'ai pas osé me donner les airs de lui écrire. » Un mal plus grave se déclare : ce sont des étouffements; il ne peut plus écrire, ou n'y parvient qu'en se levant à chaque instant pour faire un tour de chambre.

« Il est aisé de comprendre le supplice d'un homme dont le devoir et l'état demandent l'usage continuel de la plume. »

Les médecins envoyèrent Grimm aux eaux, à Bourbonne, à Spa, à Aix-la-Chapelle, sans grand succès à ce qu'il semble. Mais l'un de ces voyages devint l'occasion d'une singulière satisfaction d'amour-propre pour un homme épris des distinctions flatteuses. Le prince Henri de Prusse, le frère de Frédéric, étant à Spa en 1781, invita Grimm à venir l'y trouver, et lui offrit un appartement dans la maison même qu'il occupait. Grimm accepta avec d'autant plus d'empressement que Tronchin lui recommandait les eaux du lieu pour ses migraines. Pensez donc, « passer six semaines avec un des plus illustres personnages du siècle, de la manière la plus intéressante et la plus agréable » ! On sent bien au récit suivant que la tête en a tourné au narrateur. Il arriva à Spa le 13 juillet :

« Dans le premier moment il y eut un peu de vacarme, de confusion et de désordre dans nos discours ; c'était bien naturel après quatre années d'absence et de grands événements. Les idées se pressaient, se heurtaient un peu les unes à côté des autres, et je ne réponds pas des contusions qu'il y eut par-ci par-là, car l'art de parler de dix choses à la fois n'est pas encore perfectionné, et le briel par

lequel il faut passer est si étroit que je ne sais ce qui en serait arrivé si le nom de Catherine ne nous eût mis subitement à l'unisson après le premier choc. » Grimm, malgré l'unisson, ne tarda pas à s'apercevoir que le prince croyait avoir à se plaindre de la tsarine et n'était plus en correspondance avec elle. Il excusa sa souveraine de son mieux. « Cinq ou six jours après mon arrivée est survenu un autre pèlerin qui se nomme Joseph, et qui, ni plus ni moins que Catherine, se présente aussi second de son nom. Joseph entra dans Spa à pied, suivant en cela la coutume de Notre Seigneur et Sauveur, mais non pour la même raison, car un de ses chevaux de poste s'était abattu. Bientôt il se mit dans un fiacre, afin de ne pas copier notre divin Sauveur, qui, dans ces occasions, ne montait tout au plus qu'un âne, et vint tomber chez Henri comme une bombe. Je puis assurer à Votre Majesté qu'à ma montre, qui ne court pas plus vite qu'une autre, ils restèrent deux heures et demie enfermés tête à tête. Joseph ne cacha pas même qu'il avait retardé son voyage de Spa exprès pour être sûr d'y rencontrer Henri. Il dîna ce jour chez le prince de Lichtenstein. Dès qu'il fut rentré dans son auberge, Henri y tomba comme une bombe à son tour, mais pour le coup je me trouvai à sa suite, et ce que je sais c'est que ce n'est pas par ma faute ni par mon fait qu'en un clin d'œil l'impéra-

trice se trouva encore mêlée à nos caquets. Joseph me demanda s'il y avait longtemps que je n'avais eu de ses nouvelles; c'était me dire de la manière la plus délicate qu'il connaissait l'excès des bontés de mon auguste souveraine pour un vase d'argile de sa création. Sur quoi nous nous mîmes à éplucher l'impératrice grecque de la tête aux pieds, et Dieu sait comment elle fut accommodée entre Joseph, Henri et moi ! Après l'avoir tenue ainsi sur les fonts à peu près une heure et demie, Henri me dit : « Allons-nous-en à la comédie. » Joseph vint bientôt après dans la loge du prince se placer entre Henri et moi. Il se pria pour le lendemain, en sa qualité de comte de Falkenstein (le nom sous lequel l'empereur voyageait), à dîner chez Henri, qui s'appelle à Spa le comte d'Oels, et il choisit pour convives, indépendamment de son compagnon, le général Terzy et des personnes attachées au prince, le souffre-douleur gréco-impérial et Raynal, le proscrit par Séguier, à qui Henri a rendu auprès de Joseph les services les plus essentiels, en lui procurant un asile à Bruxelles avec tous les agréments possibles... On resta à cette table près de deux heures et demie, Joseph à la droite de Henri, et moi à la droite de Joseph ; et le soir, à la comédie, dans la loge du prince, même répétition; et la pièce était ce que l'on écoutait le moins, et l'on jasait de

plus d'une chose, et Mohilev, Smolensk, Moscou, Pétersbourg, Tsarskoë-Sélo s'y mêlaient à tort et à travers. Et les badauds de Spa, en regardant à cette loge, disaient à leur bonnet : « Oui, vrai Dieu, il faut qu'un souffre-douleur gréco-impérial soit pourtant quelque chose de bien distingué ! » Le surlendemain matin, Joseph se trouva à toutes les fontaines; on dansait à la principale; il fut très aimable avec tout le monde, mais, enfin, après avoir salué la compagnie et embrassé Henri, il partit à dix heures du matin pour Bruxelles, d'où il s'est rendu depuis huit jours à Versailles. »

Grimm, qui avait assisté, en 1745, au couronnement de l'empereur François I^er^, trouva le moyen d'être présent à celui de Léopold, en 1790. Il se rendit de Bourbonne à Francfort et y passa deux mois près du comte Nicolas Romanzof, l'un de ses meilleurs amis, et, de plus, au milieu des honneurs auxquels il était si sensible. Le duc de Saxe-Gotha avait profité de la présence de Grimm à Francfort pour l'accréditer, à titre extraordinaire, auprès de l'empereur, ce qui procura à notre courtisan une audience particulière d'une demi-heure. Il fut, en outre, présenté au roi de Naples, « grand chasseur devant le Seigneur, dit-il, et qui s'occupe aussi, dans ses courses, de la multiplication de l'espèce ». Ayant un nombre considérable d'enfants naturels, il avait

marié les mères et avait fondé pour ces ménages, près de Caserte, une colonie appelée Santo-Leucio. Il s'intéressait beaucoup à cet établissement, pour lequel il avait lui-même composé et publié « l'institution, la législation et même le catéchisme politique ». Grimm s'empressa d'envoyer à Catherine un exemplaire de cette remarquable production.

Avec toute son affection pour son correspondant, Catherine connaissait ses faibles et ne se faisait aucun scrupule d'en rire. Elle lui donnait fréquemment du « Monsieur le baron », non sans quelque envie d'ajouter : « baron de Thunder-Ten-Tronck ! » Elle raillait ses engouements : « Je suis bien aise de savoir la cause de votre silence, car bonnement je croyais que mon crédit chez vous clignotait, et que quelque prince d'Allemagne m'avait expulsée de votre souvenir. Vu la passion que je vous connais pour eux, je me disais en moi-même : « Il est à la » piste de quelque génie rare comme nous lui en » avons vu. » Et dans une autre occasion : « Il y avait longtemps que je savais que vous n'étiez jamais plus heureux que quand vous étiez auprès, proche, à côté, par devant ou par derrière quelque altesse d'Allemagne, et Dieu sait où vous savez les déterrer et d'où vous en vient continuellemen des pluies fécondes. » Beaucoup plus tard encore et en pleine Révolution : « O cher souffre-douleur, tu es toujours

engoué de tous les princes d'Allemagne ! » Catherine, elle, ne partageait pas du tout cette inclination.

Le nom de madame d'Épinay ne revient pas très souvent dans la correspondance qui nous occupe. Grimm envoie cependant à la tsarine et lui vante les *Conversations d'Émilie*, ce livre dont Galiani disait qu'il y a bien des choses et qu'il faut y lire aussi le blanc. La santé de son amie devenait toujours plus déplorable, et il excuse quelquefois son silence par le rôle de garde-malade qu'il a dû remplir à côté d'un lit de souffrances. « J'ai été depuis trois mois, écrit-il en 1779, malheureux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Condamné à voir souffrir jour et nuit, et à conserver au milieu de ce spectacle horrible un air calme et serein, à donner même à la malheureuse victime de ce long et cruel supplice des espérances qui sont loin de mon cœur, je suis devenu une espèce de machine que la douleur et l'effort continuel de la cacher ont comme endurcie et rendue insensible. Je n'ai même pas la ressource, assez ordinaire aux malheureux, de voir le malheur qu'ils redoutent s'acheminer pas à pas, d'en pouvoir marquer le terme et, par conséquent, ramasser ses forces pour en soutenir le dénouement. Ballotté continuellement entre la crainte et l'espérance, je passe vingt fois par jour de l'une à l'autre, et la convulsion qui en résulte est sans contredit le senti-

ment le plus douloureux que l'âme puisse éprouver. J'y devrais être accoutumé depuis six ou sept ans que cela dure, car le dérangement de la santé de cette malheureuse femme a commencé quelques mois avant mon premier départ pour la Russie, et, depuis cet instant, toujours souffrante, plus d'une fois à l'agonie, et puis revenant à la vie, sans que M. Tronchin ait su la guérir ni la tuer, opposant à ses maux, malgré le tempérament le plus frêle, une force et un courage sans exemple, on peut dire qu'elle n'a su ni vivre ni mourir[1]. »

Les pertes de fortune et les chagrins domestiques aggravaient encore ces maux. Après avoir été ruinée par les extravagances d'un mari auxquelles étaient venues se joindre celles de son fils, après avoir, en outre, été victime des opérations de l'abbé Terray, madame d'Épinay était maintenant frappée, dans le peu qui lui restait, par les réformes financières de Necker. Grimm, en de telles circonstances, crut pouvoir recourir à l'impératrice, et lui proposa d'acheter, pour 10,000 livres, deux beaux diamants qu'avait conservés son amie. Catherine n'acheta pas seulement les bijoux, elle fit intercéder près du gouvernement français en faveur de madame d'Épinay, puis,

1. Madame d'Épinay, nous allons le voir, ne mourut que trois ans et demi après la date de cette lettre. Elle souffrait d'une maladie d'estomac qui dégénéra en cancer.

voyant que les réclamations ne produisaient rien, elle paya de sa poche. « Vous qui me dépensez de l'argent tous les jours de l'année pour des inutilités, écrivait-elle à Grimm avec une délicatesse admirable, prenez de cet argent jusqu'à deux fois huit mille livres, donnez-les à l'auteur des *Conversations d'Émilie;* en cas qu'elle ne voulût pas les accepter, prêtez-les lui pour cinquante ans, et surtout ne m'en parlez plus, ni à personne, mais dites-moi tout simplement : « J'ai donné ou prêté les deux fois huit » mille livres (1782). »

Grimm perdit en quinze mois la compagne de sa vie et le plus cher de ses amis. Madame d'Épinay mourut le 15 avril 1783 et Diderot le 31 juillet 1784. Ces douloureuses séparations sont la cause, sans aucun doute, de l'interruption que présente ici sa correspondance avec Catherine. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de madame d'Épinay fut profond et durable; il parle de sa cruelle et déplorable situation, des épaisses ténèbres dont il a été environné. Quant à la mort de Diderot, Grimm était à Lyon pour l'exécution d'une commission de l'impératrice, lorsqu'il reçut « ce coup si mortel et si imprévu ».

Angélique, la fille de madame d'Épinay, était mariée depuis neuf ans lorsqu'elle perdit sa mère. Son fils aîné fut cet Armand de Belsunce qui périt

à Caen dans l'une des scènes les plus hideuses de la Révolution. Sa fille, l'Émilie des *Conversations*, fut comme adoptée par Grimm, qui se chargea de son éducation, la fit élever au couvent, lui concilia de bonne heure la protection de Catherine et réussit à la marier convenablement. Émilie épousa, en 1786, à l'âge de dix-huit ans, le comte de Bueil, officier aux gardes françaises. Elle recevait de sa famille 100,000 livres de dot, et de la tsarine, qui l'avait nommée de ses demoiselles d'honneur, un cadeau de douze mille roubles. M. de Bueil était propriétaire de la terre patrimoniale de Varennes, près de Château-Thierry. C'est là que Grimm allait passer de huit à quinze jours, toutes les fois qu'il pouvait échapper pour si longtemps à ses occupations. Il s'était ainsi, pour la seconde fois, créé une famille; la Révolution, nous le verrons, en troublant profondément ces existences, ne fit que resserrer les liens qui les unissaient.

X

Il est incontestable que, dans la correspondance de Grimm avec l'impératrice, la figure la plus intéressante est celle de Catherine elle-même. Cette femme énigmatique s'y montre dans toute l'originalité de son caractère et toute la puissance de sa nature. Elle s'y peint, non pas tout entière, cela va de soi, mais en buste, comme disait madame de Staal, et j'ajoute en buste passablement décolleté, en traits accusés avec une verdeur de franchise moitié naïve, moitié cynique.

Catherine prétend n'avoir jamais été fort belle, ce qui laisse deviner qu'elle se reconnaissait pourtant quelques charmes. « Je plaisais, écrit-elle dans ses Mémoires et en parlant il est vrai de sa jeunesse, et je pense que cela était mon fort. » Un admirable fond

de santé, malgré une disposition aux maux de tête. Elle se baignait à l'eau froide. A soixante ans, trois mois avant sa mort, elle était encore « leste comme un oiseau ». Partant, fort à son aise pour se moquer des médecins, dont pas un, à l'en croire, ne sait guérir la piqûre d'une punaise. Elle est une fois menacée d'une fièvre chaude, reste sept jours au lit : « Mais, dit-elle, pas un esculape n'a passé le seuil de ma porte. » En revanche, et comme il arrive à ces esprits forts, elle possède un orviétan, des gouttes de Bestoujef, qui la guérissent subitement quand besoin en est, et qu'elle fait prendre à tort et à travers dans la maison. Donc, robuste tempérament. Par suite, l'entrain. « La gaieté, c'est mon fort, » lisons-nous, et la gaieté avec elle va jusqu'à la farce, jusqu'à la folie, en voyage de préférence, lorsqu'elle est libre des soins du gouvernement. En 1775, en route pour Moscou : « Nous courons, écrit-elle, comme des diables et nous rions comme des fous. » On connaît par Ségur et l'on retrouve ici les inépuisables badinages du voyage de Crimée de 1785, les bouts-rimés, les chansons, les mystifications. Cette impératrice de toutes les Russies et les « trois ministres de poche » qu'elle a emmenés avec elle font l'effet d'une troupe d'écoliers en vacances.

Comme contre-partie à cette exubérance de vie et de bonne humeur, des mouvements, des ébranle-

ments de passion. « Les grandes joies sont difficiles à contenir, dit-elle; on raffole. » A la nouvelle de la victoire de Tchesmé, elle s'imposa un silence de huit jours pour se donner le temps de revenir à la raison. Non moins facile à attendrir et non moins extrême dans l'attendrissement, la lecture d'un roman, la représentation d'une tragédie la font pleurer, et, quand elle pleure, elle hurle. Nous la verrons profondément émue à la mort d'Orlof et de Potemkin, abîmée de douleur en perdant Lanskoï.

Catherine, disons-nous, est énigmatique, elle est compliquée, mais elle ne joue pas de rôle, elle ne pose pas : « Je hais toute affiche, » dit-elle. Et, par aversion pour les airs à prendre, elle fuit la contrainte. Elle redoute la visite des princes : il faut, avec eux, se tenir droite et raide de corps. Les célébrités l'intimident également parce qu'elle voudrait devant elles avoir de l'esprit comme quatre. Heureuse quand le naturel, dans ces occasions, ne reprend pas le dessus. « Il faut que je vous conte l'étonnement dans lequel je vis un jour le prince Henri lorsque le prince Potemkin lâcha un singe dans la chambre, avec lequel je me suis mise à jouer au lieu de continuer une belle conversation que nous avions entamée; il ouvrait de grands yeux, mais il avait beau faire, les tours du singe l'emportèrent. » Au fond, mélange de fermeté et de bonté : « Je suis

peut-être bonne, ordinairement douce, mais, par état, je suis obligée de vouloir terriblement ce que je veux. » La décision n'est pas seulement forte, elle est nette et prompte : « Quand on a dit A, il faut dire B. » — « Les incertitudes sont, de toutes les choses du monde, celle qui fait pâtir le plus les gens conformés comme moi. » Toutefois, et malgré cette trempe de volonté, Catherine est ouverte à la raison, souple aux avis : « Je me suis toujours senti beaucoup de penchant à me laisser mener par les gens qui en savent plus que moi, pourvu seulement qu'ils ne me fassent pas sentir qu'ils en ont l'envie ou la prétention, car alors je m'enfuis à toutes jambes. » Elle se reconnaît des qualités, mais elle ne se surfait pas et ne veut pas être prônée comme un modèle : « Je ne suis, moi, écrit-elle à Grimm, qu'un composé de bâtons rompus. » Dans une lettre à madame de Bielke, elle se dit « un aussi franc original que l'Anglais le plus déterminé ».

On a l'épitaphe de Catherine rédigée par elle-même; plusieurs des traits que je viens de marquer s'y retrouvent. « Elle pardonnait aisément, y lisons-nous, et ne haïssait personne; indulgente, aisée à vivre, d'un naturel gai, l'âme républicaine et le cœur bon, elle eut des amis; le travail lui était facile, la société et les arts lui plaisaient. »

Si du caractère de Catherine nous passons à son

esprit, nous le reconnaissons fait essentiellement de bon sens, avec des vues toutefois dont elle ne se rend compte elle-même qu'à demi, et ces intuitions qui distinguent l'homme d'État. Ce n'est pas elle qu'égarera le besoin exagéré de logique. Elle s'est convaincue que plus on raisonne, plus on déraisonne. Elle est d'avis qu'il n'y a rien de tel que les têtes sages, mais qu'il ne faut pas tout leur dire. Elle est enchantée un jour parce qu'elle a lu dans les *Dialogues* de Galiani « que c'est un grand assemblage de contradictions qui fait les grandes caboches ». Elle en sait, enfin, assez long sur le compte de l'humanité pour ne s'étonner de rien : ni les écoles, ni les prêches de morale, pense-t-elle, ne rendent les hommes plus sages; la belle nature reparaît tout partout.

Derrière l'homme d'État, on le voit, il y a chez Catherine le philosophe. Elle a étudié. « Dix-huit années d'ennui et de solitude, dit-elle dans l'épitaphe que je citais tout à l'heure, lui firent lire bien des livres. » Et nous savons par ses *Mémoires* quelles étaient ces lectures de sa jeunesse : de toutes sortes, mais, dans le nombre, Tacite, le Dictionnaire de Bayle tout entier, l'*Esprit des lois*. Elle a la curiosité de l'intelligence. Nous la trouvons, dans les lettres à Grimm, toute préoccupée des idées de Buffon sur l'origine du globe, avalant les neuf volumes de Court

de Gébelin sur le monde primitif. « Le pourquoi du pourquoi serait fort agréable à savoir. » Philosophe, ai-je dit, par conséquent sceptique et surtout peu portée à l'optimisme : « Si vous vouliez bien un jour me dire ce que c'est que ce monde, je vous en aurais beaucoup d'obligation. » Aussi tâche-t-elle de se faire l'œil sec. « Savez-vous ce que je fais, écrit-elle, dans les occasions attendrissantes? Je n'y pense pas, et comme de mon naturel je suis mouton, je rêve à la moutonne et cela me tire d'affaire. » Elle possède un autre secret : ne compter ni sur la gratitude, ni sur la réputation. « Il y a très longtemps que, dans mes actions, je ne prends plus garde à deux choses, et qu'elles n'entrent en rien en ligne de compte dans tout ce que je fais : la première, c'est la reconnaissance des hommes, la seconde l'histoire. Je fais le bien pour faire le bien, et puis c'est tout. »

Catherine, en littérature, aime le nerf, le grand. Elle lit Corneille et goûte Shakspeare[1]. Cependant elle préfère la gaieté au tragique et le bon sens à tout. Aussi est-elle éprise de Voltaire. Elle ne tarit pas sur son compte. « Depuis qu'il est mort, il me semble qu'il n'y a plus d'honneur attaché à la belle humeur; c'était lui qui était la divinité de la gaieté. » Elle parle du découragement et de l'indifférence

1. « Racine n'était pas son homme, excepté dans *Mithridate* » (Le prince de Ligne).

pour toutes choses où l'a jetée la nouvelle de la mort du grand écrivain. « Au reste, ajoute-t-elle, c'est mon maître, c'est lui ou plutôt ses œuvres qui ont formé mon esprit et ma tête. Je vous l'ai dit plus d'une fois, je pense, je suis son écolière; plus jeune, j'aimais à lui plaire; une action faite, il fallait pour qu'elle me plût qu'elle fût digne de lui être dite, et tout de suite il en était informé. Il y était si bien accoutumé qu'il me grondait lorsque je le laissais manquer de nouvelles et qu'il les apprenait d'autre part. Mon exactitude sur ce point s'est ralentie les dernières années par la rapidité des événements qui précédèrent et succédèrent à la paix, et par le travail immense que j'ai entrepris j'ai perdu la coutume d'écrire des lettres, et je me sens moins de disposition et de facilité à en écrire » (1778).

Grimm avait fait cadeau à Catherine d'une tabatière avec l'image du tombeau de Voltaire sur le couvercle; elle s'en défit, ne pouvant voir cette boîte sans émotion. L'édition de Kehl se prépare, l'impératrice en réclame sur-le-champ cent exemplaires afin d'en déposer partout. Elle veut que les œuvres de son maître servent d'exemple, « qu'on les étudie, qu'on les apprenne par cœur, que les esprits s'en nourrissent : cela formera des citoyens, des génies, des héros et des auteurs ». Elle aurait désiré que l'édition eût suivi l'ordre chronologique, pensant

que le pêle-mêle des sujets eût été plus piquant, et qu'on aurait alors mieux jugé « cette tête unique, une tête à tintamarre, une tête utile au genre humain par plus d'un côté, une tête dont on n'aurait pu lire les œuvres sans que cela eût renouvelé la circulation du sang dans vos veines, fortifié corps, cœur, âme et tête, épanoui la rate; au moment où vous en auriez eu besoin, vous auriez respiré avec une facilité étonnante, et vous vous seriez trouvé d'un pied plus haut à la fin de vos lectures ». Ce qu'il y a d'amusant, c'est l'embarras de la pauvre tsarine lorsque, la Révolution étant venue avec toutes ses terreurs et toutes ses horreurs, l'opinion s'établit peu à peu que la faute en était aux philosophes. Voilà Catherine singulièrement troublée. Elle se demande ce qu'elle en doit penser; elle est partagée entre son aversion pour les renverseurs de trônes et son culte pour le patriarche de la philosophie; elle voudrait que Grimm la rassurât sur les responsabilités du maître si longtemps vénéré.

Catherine n'avait point d'oreille : « Je meurs d'envie d'écouter et d'aimer la musique, mais j'ai beau faire, c'est du bruit et puis c'est tout. » Elle avait en revanche la passion des arts du dessin : peinture, sculpture, architecture; ses emplettes et ses constructions en font foi. Sa grande admiration en peinture est Raphaël : le bon sens encore, sous la

forme de la vérité, de la mesure, de la justesse. Elle avait fait construire à l'Ermitage un portique pour y placer les copies des Loges de Raphaël : « Là je me promène au milieu de quantité de choses que j'aime et dont je jouis. » A Tzarskoë-Sélo, autre genre de magnificence : une colonnade vitrée d'où elle voit une centaine de verstes à la ronde ; au bas et à côté un jardin ; le dessous de la colonnade occupé par ses femmes, qui sont là comme des nymphes au milieu des fleurs. Sur deux rangs, des bustes des plus grands hommes de l'antiquité, Homère, Démosthène, Platon. Là, sur un canapé, devant son jardin, elle est comme un khan de Crimée, ou comme un perroquet dans sa cage. « Vous n'avez pas d'idée de ce que c'est que Tzarskoë-Sélo quand il fait chaud et beau ! »

Outre ses goûts de lecture, de collections et de bâtisse, et outre le temps que lui coûtait une vaste correspondance, Catherine aimait à tenir la plume. Elle avait composé des *a b c* et des « cahiers » pour l'éducation de ses petits-fils ; elle faisait des extraits des livres qu'elle lisait, ce qu'elle appelait son *Salmigondis;* elle travaillait à une histoire de Russie qu'elle conduisit jusqu'au XIV^e^ siècle ; elle fabriquait des comédies que l'on jouait et auxquelles le saint synode assistait en corps, « riant comme des fous et claquant des mains à tout rompre ». Elle s'occupait

d'étymologies et en proposait qui n'étaient ni plus ni moins extravagantes que toutes celles de son temps. « J'ai gagné, il y a trois ans, la toux à force d'écrire, dit-elle en 1786; à présent je n'écris plus; j'ai fait dix comédies, j'en suis à l'onzième, mais cela n'est pas travailler. Mon *Salmigondis* est à la soixante-dix-huitième feuille in-folio, mais tout cela n'est rien; c'est l'histoire de la Russie qui me faisait tousser. »

Dans la dernière année de sa vie, l'impératrice avait entrepris un nouveau travail sur la nature duquel elle ne s'explique pas, mais qui devait « être singulièrement salutaire au pays et remédier à cent mille choses ». — « Je fais le plus sot des ouvrages, confie-t-elle à Grimm sur son ton habituel de demi-plaisanterie : il est immense; les six chapitres achevés sont des merveilles dans leur espèce chacun; j'y mets un travail, une exactitude, un esprit et un génie même dont je ne me croyais nullement capable, et je suis tout étonnée de ce que je fais quand un chapitre est achevé. Que Dieu bénisse ceux qui auront cela à mettre en exécution! La méthode en doit être au moins fort bonne, car tout vient se ranger en foule et avec empressement, chaque chose à sa place. *C'est vraiment une drôle de chose. Il me faut encore un an environ pour l'achever. J'y travaille à force et j'en suis si occupée que tout en*

dormant j'en compose dans ma tête des chapitres entiers[1]. »

Je note que l'impératrice se défend d'avoir rédigé ses *Mémoires*. « Ce qu'il y a de sûr, lisons-nous à ce sujet à la date de 1790, c'est que je n'en ai pas écrit, et que si c'est un péché de ne l'avoir pas fait, je dois m'en accuser. » D'où il n'y a pourtant rien à conclure contre l'authenticité du fragment qui a été publié en 1859 par M. Herzen. Catherine pouvait se refuser à regarder comme des mémoires de sa vie un récit qui n'allait pas même jusqu'à son avènement à l'empire; elle pourrait aussi, à la rigueur, n'avoir fixé que plus tard sur le papier ces souvenirs de sa jeunesse.

Nous avons, dans la correspondance avec Grimm, plusieurs descriptions de la manière dont se passaient les journées de Catherine, les unes gaies, les autres graves, et laissant apercevoir combien les soins du gouvernement s'appesantissaient dans les dernières années. Les distractions, les jeux avec les petits enfants ont leur place dans ce tableau des occupations impériales. « Nous législatons depuis six heures du matin jusqu'à neuf, puis vient le courant jusqu'à onze qu'arrivent mons Alexandre et le sieur Constantin; puis, demi-heure avant et heure après dîner,

1. Le passage ici donné en italique est en allemand dans l'original.

pour les dits seigneurs nous faisons *a b c, contes, mémoires;* puis deux heures de repos parfait, et puis une heure et demie pour griffonner lettres, etc., après quoi les dits seigneurs reviennent reprendre tapage jusqu'à huit; puis vient qui veut jusqu'à dix. Or, moi, je soutiens que voilà une journée très remplie et que sera bien habile qui trouvera moyen de faire des commentaires encore. » En automne, quelques heures de plus laissées aux passe-temps, deux ou trois fois par jour fuites à l'Ermitage, les noisettes qu'on donne à l'écureuil, la visite qu'on fait au singe, les parties de billard, les pierres gravées, les estampes. Mais les années passent, et l'on a affaire à la Pologne, à la Suède, à la Turquie. La guerre avec la Suède en 1789 exigea de grands efforts. « J'étais seule, raconte l'impératrice, sans presque d'aide, et, craignant de manquer à quelque chose par ignorance ou par oubli, j'étais devenue d'une activité dont je ne me croyais pas capable, et je donnais dans des détails inouïs, jusque-là que je devins pourvoyeur de l'armée et que, de l'aveu de tous, jamais armée n'a été mieux nourrie dans un pays qui sans cela ne fournissait aucune ressource. » En 1794, c'est la Pologne et Kosciuszko; il arrive quatre postes à la fois qu'avaient retenues les vents contraires, trois ou quatre courriers de tous les coins et recoins du monde, « de façon que

neuf tables assez grandes suffisent à peine pour contenir tout ce fatras, et que quatre personnes tour à tour me lisent depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir pendant trois jours ». Aussi Catherine se sent-elle fort endurcie aux simples contrariétés. « Vous pouvez me tourmenter tout à votre aise, ne vous gênez pas là-dessus; je suis si accoutumée à être tourmentée dans toutes les directions qu'il y a longtemps que je ne m'aperçois plus que je le suis. A ma place, on vous fait lire quand vous voulez écrire et parler quand vous désireriez de lire; il faut rire quand on voudrait pleurer; vingt choses empêchent vingt autres, et vous n'avez jamais le temps de penser un moment, et malgré cela vous devez agir à tout instant, sans sentir de la lassitude jamais, ni de corps ni d'esprit; malade ou en santé, cela est indifférent; toutes choses à la fois demandent que vous y soyez à la minute. »

L'un des extraits qui précèdent nous a montré la place que tenait dans la vie de l'impératrice « la cohorte des petits-fils et filles ». Elle éprouvait peu de tendresse pour son fils, à ce qu'il semble, et de moins en moins à mesure qu'il se sentait davantage héritier présomptif; homme, d'ailleurs, difforme de corps et d'esprit, et qu'on a peine à ne pas tenir pour le fils authentique de Pierre, malgré les *Mémoires* qui insinuent si visiblement le contraire. Catherine,

avec ses brus, était bien, mais apparemment sans intimité. Toute son affection s'était portée sur ses petits-enfants, en particulier sur l'aîné, Alexandre. C'est là son faible. Elle ne se lasse pas de l'admirer, de le vanter, de raconter ses exploits, de dire ses perfections. Il est beau comme le jour; à dix-huit mois, il comprend tout, et, bien entendu, fait tout ce qu'il veut de la grand'maman. Elle lui a inventé un costume qui se met tout d'une pièce, et dont elle envoie un dessin à la plume dans sa lettre, oubliant que ces détails pouvaient n'être pas aussi intéressants pour Grimm que pour elle. C'est elle qui apprend à lire à l'enfant; puis, à mesure qu'il avance, elle lui compose des livres de lecture. Elle tire son horoscope, et le pronostic est notable, annonçant, comme il fait, l'autocrate romanesque et philanthrope. « Il me paraît être, dit-elle, constitué de nature à mettre suite et intrépidité dans les choses qu'il entreprendra; or, je crois que ce qu'il entreprendra ne seront point choses nuisibles au prochain, parce qu'il a la larme à l'œil du mal qu'il voit ou croit arriver à ce prochain » (1782). Que de gaieté, en attendant, et quels jeux et quel bruit! « J'ai la main tremblante à force de rire, écrit la bonne-maman; je suis venue ce matin de Tzarskoë-Sélo avec mes deux petits-fils; il n'y a qu'une chambre entre la leur et la mienne, par conséquent ils se sont établis chez moi

et font un train terrible. Il a fallu les chasser pour avoir un moment de repos; encore sont-ils sortis en chantant une marche d'opéra, chacun tenant son chien par la patte en guise de princesse. Vous pouvez juger par là du ton que nous prenons; ces morveux sont charmants. » Il y a aussi les petites-filles, qu'on aime bien, mais qui intéressent moins, en tout cinq ou six marmots qui voudraient ne jamais quitter la grand'mère. « Ils tiennent à moi comme des chardons, et il faut que je me secoue pour les faire en aller. »

Les enfants grandissent : Alexandre a quinze ans et Constantin en a treize. Alexandre va se marier; sa grand'mère en fait un dernier portrait : « Vous seriez enchanté et étonné de voir ce grand et superbement beau et bon jeune homme. Oh ! comme cela s'annonce ! Comme cela est la candeur et la profondeur personnifiées ! Comme cela a de la suite et des principes avec un désir sans égal de bien faire ! Oh ! qu'il sera heureux et qu'on sera heureux avec lui ! Outre cela, il est d'une modestie extrême, et rien n'est affecté, tout est naturel. Oh ! l'excellent sujet, dont tout le monde raffole et dont vraiment on peut raffoler ! *C'est mon bien-aimé, il le sait, mais il ne s'en fait pas accroire pour cela. La tête est belle, un peu inclinée en avant; mais quand on le regarde on oublie ce défaut, et quand il danse, monte à cheval*

et se redresse, on ne peut s'empêcher de penser à l'Apollon du Belvédère. Il en a tout à fait la majesté. En vérité, c'est trop pour quatorze ans[1]. » Constantin est tout autre chose, « une machine à bâtons rompus, pétillant d'esprit ». — « Vous n'avez pas d'idée de ce drôle de corps ; d'abord il n'est pas beau, extrêmement vif, rempli d'esprit et de saillies, étourdi comme un hanneton, convenant avec franchise de ses fautes, ayant le cœur excellent et désirant de bien faire. C'est selon moi un sujet charmant et assurément distingué dans son espèce. Le public aime mieux sans comparaison son frère ; malgré cela, je prédis un rôle brillant à cet original, qui, pendant son enfance, était un ours mal léché et présentement n'est rien moins que cela, » (1793). Il y a toujours quelque chose de piquant à comparer l'enfant à l'homme fait, et la prophétie à l'accomplissement.

On ne peut malheureusement parler de Catherine et passer sous silence le chapitre des favoris. Sans décliner précisément leur titre ni énoncer leurs fonctions, la correspondance avec Grimm les met suffisamment en scène. Nous ne sommes plus, à l'époque où commencent ces lettres, au temps des Orlof et des Potemkin ; ils n'y figurent que pour leurs services publics et par l'oraison funèbre que

1. En allemand dans l'original.

prononce sur eux leur auguste maîtresse. Grégoire Orlof mourut en 1783. « Quoique très préparée à cet événement douloureux pour moi, écrit l'impératrice peu de jours après l'avoir appris, je vous avoue que j'en ressens l'affliction la plus vive. Je perds en lui un ami et l'homme du monde auquel j'ai les plus grandes obligations et qui m'a rendu les services les plus essentiels. On a beau me dire et je me dis à moi-même tout ce qu'on peut dire en pareille occasion : des bouffées de sanglots sont ma réponse, et je souffre terriblement depuis l'instant que j'ai reçu cette fatale nouvelle; le travail seul me distrait, et comme je n'ai point mes papiers, je vous écris pour me soulager. » Suit un parallèle entre Orlof et Panine qui était mort quinze jours auparavant, curieuse page d'histoire anecdotique, et que je citerais s'il ne fallait pas absolument faire choix au milieu de tant de richesses. Le portrait de Potemkin n'est pas moins remarquable. La perte du héros d'Oczakof fut doublement sensible pour Catherine, qui se trouvait de nouveau alors en guerre avec les Turcs. « Un terrible coup de massue, hier, a frappé ma tête. Vers les six heures de l'après-dîner, un courrier m'a apporté la bien triste nouvelle que mon élève, mon ami et presque mon idole, le prince Potemkin le Taurique, est mort, après un mois de maladie, en Moldavie ! Je suis dans une af-

fliction dont vous n'avez pas d'idée. A un cœur excellent il joignait un entendement rare et une étendue d'esprit peu ordinaire; ses vues étaient toujours grandes et magnanimes; il était fort humain, rempli de connaissances, singulièrement aimable, et ses idées étaient toujours nouvelles. Jamais homme n'eut le don des bons mots et de l'à-propos comme lui. Ses qualités militaires, pendant cette guerre, ont dû frapper, car il ne manqua jamais, ni sur terre ni sur mer, un seul coup. Personne au monde n'a été moins mené que lui. Il avait encore un don particulier à employer son monde. En un mot c'était un homme d'État pour le conseil et l'exécution. Il m'était attaché avec passion et zèle, grondant et se fâchant quand il croyait qu'on pouvait faire mieux... Mais la qualité la plus rare en lui était un courage de cœur, d'esprit et d'âme, qui le distinguait parfaitement du reste des humains, et ceci faisait que nous nous entendions parfaitement bien et laissions babiller les moins entendus à leur aise. Je regarde le prince Potemkin comme un très grand homme, qui n'a pas rempli la moitié de ce qui était à sa portée. »

Ainsi regrets, regrets sincères et éloquents des hommes pour lesquels Catherine avait eu un goût passager, et qu'elle avait conservés ensuite à titre d'amis et de serviteurs. Mais combien la douleur ne

sera-t-elle pas plus vive lorsque la mort saisira l'amant en pleine faveur ! Ce fut le cas pour le général Lanskoï, dont le nom, à partir de 1781, revient souvent dans les lettres à Grimm. L'impératrice parle de ce jeune homme avec un abandon qui ne pouvait laisser aucun doute à son correspondant sur la place que Lanskoï occupait dans le palais. Elle s'est chargée de son éducation, ce qui lui est facile, l'élève étant aussi intelligent que docile. « Oh ! avait dit Orlof au commencement de cette liaison, vous verrez quel homme elle en fera ! Cela gloutonne tout. » Et, en effet, voilà les amoureux gloutonnant ensemble poètes, historiens, beaux-arts. « Outre cela, nous bâtissons et nous plantons, nous sommes bienfaisant, gai, honnête et rempli de douceur. » Des plaisanteries comme toujours, des farces. Catherine fait semblant d'être le secrétaire de Lanskoï, et c'est lui qui est censé dicter et signer. Tout ce travestissement est assez drôle, mais on tourne la page et l'on rencontre les sanglots ; la lettre avait débuté sur le ton du badinage habituel, et elle se termine par le désespoir. « Lorsque je commençais cette lettre, j'étais dans le bonheur et la joie, et mes journées se passaient si rapidement que je ne savais ce qu'elles devenaient. Il n'en est plus de même : je suis plongée dans la douleur la plus vive et mon bonheur n'est plus. J'ai pensé moi-même mourir de

la perte irréparable que je viens de faire, il y a huit jours, de mon meilleur ami. J'espérais qu'il deviendrait l'appui de ma vieillesse; il s'appliquait, il profitait, il avait pris tous mes goûts; c'était un jeune homme que j'élevais, qui était reconnaissant, doux et honnête, qui partageait mes peines quand j'en avais et qui se réjouissait de mes joies; en un mot, en sanglotant, j'ai le malheur de vous dire que le général Lanskoï n'est plus. Une fièvre maligne, accompagnée d'esquinancie, l'a emporté en cinq jours au tombeau, et ma chambre, si agréable pour moi ci-devant, est devenue un antre vide dans lequel je me traîne à peine comme une ombre. Je ne puis voir face humaine sans que les sanglots ne m'ôtent la parole; je ne puis ni dormir, ni manger; la lecture m'ennuie et l'écriture excède mes forces. Je ne sais ce qu'il deviendra de moi, mais ce que je sais, c'est que de ma vie je n'ai été si malheureuse que depuis que mon meilleur et aimable ami m'a ainsi abandonnée. » Les semaines se succèdent et Catherine s'étonne d'être encore en vie. « Si vous voulez savoir au juste mon état, écrit-elle, je vous dirai que l'unique mieux qu'il y a, c'est que je me suis raccoutumée aux faces humaines, que d'ailleurs le cœur me saigne comme au premier moment, que je fais mon devoir et tâche de le faire bien, mais que ma douleur est extrême et comme je

n'en ai senti de ma vie, et voilà trois mois que je suis dans cette cruelle situation, souffrant comme un damné » (1784).

N'allons pas croire cependant que Catherine ait été inconsolable. Deux ans ne se sont pas écoulés depuis la mort de Lanskoï que nous rencontrons, dans ses lettres, un nouveau familier du palais, qu'elle désigne sous le nom de l'Habit rouge. L'Habit rouge par-ci, l'Habit rouge par-là. L'Habit rouge aime les pierres gravées et les médailles, on lui achètera celles du duc d'Orléans qu'on avait trouvées d'abord trop chères. L'Habit rouge a envie d'avoir un Buffon : Grimm est prié d'envoyer les œuvres complètes du naturaliste, la plus belle édition possible et « bien illuminée ». L'Habit rouge est du voyage de Tauride, et il fait un beau train avec le comte de Ségur et le prince de Ligne. L'Habit rouge a tous les talents comme tous les agréments : il dessine, il est passionné pour la musique, il taille des camées. L'Habit rouge est fait, dans les quinze jours, comte du saint-empire par Joseph et aide de camp général par Catherine. Catherine le recommande à son correspondant sur tous les tons : « Il est si aimable, si spirituel, si gai, si beau, si complaisant, de si bonne compagnie que vous ferez bien de l'aimer sans le connaître. » L'extérieur répond à la distinction et aux charmes de l'esprit :

« Nos traits sont très réguliers; nous avons deux superbes yeux noirs avec des sourcils tracés comme on n'en voit guère; taille au-dessus de la médiocre, l'air noble, démarche aisée. » Toutes ces perfections n'empêchèrent pas que Momonof, — c'était le nom du favori, — ne finît par une disgrâce. Une lacune dans notre correspondance nous laisserait incertain sur les causes de cette chute, si nous n'avions le récit de Ségur. Momonof s'était épris d'une des demoiselles d'honneur de l'impératrice, la princesse Scherbatof; mis en demeure de s'expliquer, il avoua sa passion en implorant la clémence de sa souveraine. L'irritation fut d'abord des plus vives, mais Catherine surmonta bientôt son ressentiment, et après avoir marié les coupables et les avoir même richement dotés, elle se contenta de les éloigner de la cour. Elle parle seulement, dans une lettre à Grimm, d'ingratitude et de « la plus bête des passions »; le favori lui paraît plus digne de pitié que de colère, et, pour elle-même, elle se déclare « excessivement punie pour la vie ». Cela voulait-il dire qu'elle renonçait désormais à ce genre de liaison, un conseil que l'âge eût suffi à lui donner, puisqu'elle avait alors plus de soixante ans? Serment d'ivrogne dans ce cas! Six mois après sa disgrâce Momonof est remplacé. « Voulez-vous savoir, écrit l'impératrice, ce que le général Zoubof et moi faisions cet

été au bruit des canons à Tzarskoë-Sélo, dans les heures de loisir[1] ? Eh bien ! voici notre secret livré ; nous traduisions un tome de Plutarque en russe. Cela nous a rendus heureux et tranquilles au milieu du brouhaha. » Officier dans un des régiments de la garde avant de passer général, Platon Zoubof n'avait que vingt-quatre ans. Catherine ne le porte pas aux nues comme ses prédécesseurs ; elle se contente de lui reconnaître de l'instruction, une excellente tournure d'esprit et de la bonne volonté. La suite de la correspondance nous montre le général devenu comte, puis prince. Il était encore en faveur quand la souveraine mourut, et l'on sait la part qu'il prit au complot contre la vie du fils et successeur de Catherine.

Femme et très femme comme elle l'est, ce qui domine toutefois chez Catherine, c'est manifestement l'homme d'État. Elle est, de par la nature, et des pieds à la tête, conducteur d'empire. Elle l'est autant que Frédéric et de la même façon : vue nette et précise des choses, le jugement dans l'audace, et cette moralité particulière des souverains qui consiste à tenir la morale vulgaire pour absolument étrangère aux intérêts publics. Elle est faite pour l'action, et, dès qu'elle agit, regarde le succès comme le seul de-

1. Les canons dont il s'agit sont ceux de la bataille de Swenska-Sund dans le cours de la guerre avec la Suède.

voir. Confiance exclusive dans la force. Son principe est que les grandes affaires se régissent par quatre ou cinq axiomes d'une extrême simplicité; ceux-ci, par exemple : pour venir à bout de ses ennemis, le plus sûr moyen ce sont les coups; — quand on ne bat pas on est battu; — les États ne sont pas comme les fossés, qui deviennent plus grands à mesure qu'on leur ôte plus de terre. Il faut voir le dédain de Catherine pour Marie-Thérèse, son prétendu désintéressement et sa crainte d'aller au diable; il faut voir son mépris pour « frère George », le roi d'Angleterre, qui a perdu quinze provinces[1]. « Je regarde cela, dit-elle, comme un crime de lèse-État. » Son héros, celui que, dans le secret de son cœur, elle s'est proposé pour modèle, c'est ce Pierre le Grand, à qui elle éleva une statue et dont elle se sentait la mission de continuer l'œuvre. Il y a, dans ses lettres à Grimm, à l'occasion de l'inauguration du monument de Falconet, un fier passage et que je cite, celui-là, sans éprouver le besoin de m'en excuser près du lecteur. « Pierre I^er^, écrit-elle, quand il s'est vu en plein air, nous a paru avoir un air aussi leste que grand; on l'aurait dit assez content de sa création. Longtemps je n'ai pu le fixer, je sentais un mouvement d'attendrissement, et quand j'ai regardé

1. Les colonies d'Amérique.

autour de moi, j'ai vu tout le monde avec des larmes aux yeux. Son visage était tourné du côté opposé à la mer Noire, mais son air de tête disait qu'il n'avait eu la berlue pour aucun côté. Il était trop loin pour me parler, mais il m'a paru avoir un air de contentement qui m'en a donné, et qui m'a encouragée à tâcher de faire mieux à l'avenir si je puis (1782). »

La politique, comme il est naturel, détermine les antipathies et les affections de Catherine, toutefois sans exclure entièrement l'équité. Le mélange de l'estime et de la rancune est visible, en particulier, en ce qui concerne les jugements sur Frédéric. L'impératrice avait, au début de son règne, éprouvé de l'attrait pour le guerrier homme d'État, dont les qualités étaient de celles précisément qu'elle prisait le plus. Elle avait une autre raison pour lui vouloir du bien, la conscience de lui avoir rendu un service éminent, en 1762, lorsqu'elle retira ses troupes des provinces de Prusse et de Poméranie. La bonne intelligence, plus tard, avait fait place à la rivalité, à l'animosité même, lorsque Catherine avait trouvé la Prusse sur son chemin dans ses revendications polonaises et avait été obligée de partager avec elle. De là, je le répète, une humeur contenue par un reste d'admiration, mais qui perce dans les lettres à Grimm. « Ce qu'il y a de singulier dans le sort d'Hérode, écrit-elle au lendemain de sa mort, c'est

que sur la place il n'a été regretté que de sa seule femme, qu'il n'aimait pas; celle-là l'a pleuré véritablement; mais c'était une grande paire de manches lorsqu'il n'était ni petit ni mesquin. » Et quelques jours plus tard, comparant Frédéric à son successeur : « J'ai vu les commencements de cet autre; stilà évitait flatterie et forfanterie; sais-tu pourquoi? Parce que nous étions pétris de jugement[1]. » Une assez belle oraison funèbre, en somme, dans sa froideur!

Catherine n'a pas ou ne croit pas avoir les mêmes raisons pour ménager le prince Henri. Elle n'ignore point, il est vrai, que Grimm est l'ami du prince et qu'il est joliment fier de ses relations avec un si grand personnage, mais Catherine n'a pas l'habitude de caresser les faiblesses de son correspondant, et le prince Henri a deux gros torts à ses yeux. Il a exprimé sur la Russie, sur les dangers qu'elle court et le rôle qu'elle aurait à jouer, des vues qu'il a communiquées à Grimm, et que Grimm, assez maladroitement, s'est hâté de soumettre à l'impératrice. Pis encore, le prince Henri tourne au libéralisme; il n'est pas absolument contraire à la révolution française, et, une fois la guerre engagée, il a imaginé des

1. *Sti-là* pour *celui-là* fait partie du français populaire et vulgaire de Catherine. Elle a toutes sortes de particularités de ce genre, et, par exemple, emploie constamment l'italien *ma* au lieu de *mais*.

plans de pacification. Or, Catherine n'aime pas les affairés, et elle n'admet surtout pas qu'on traite avec les jacobins. Savez-vous pourquoi le prince Henri veut toujours parler des affaires de la France? C'est que c'est une tête inquiète; c'est un alambiqué toujours monté sur des échasses; c'est un important, ma commère l'empressée, — un petit-maître qui, pour faire croire qu'il a des rendez-vous, quitte la compagnie et va s'enfermer chez lui. Henri passe pour avoir conseillé la paix de Bâle : Catherine, de ce moment, le tient pour capable de tout; il n'en a agi ainsi que pour devenir tuteur de Louis XVII, et, après sa mort, roi de France; elle le compare à Philippe-Égalité. Je regrette d'avoir à ajouter que Grimm ne défend que faiblement son ancien protecteur et ami; le culte des nouvelles divinités l'emporte, et il finit par traiter lui-même de jacobin le prince dont il avait été si heureux et si fier jadis de recevoir l'hospitalité à Spa.

Si Catherine n'épargne pas l'oncle, que sera-ce du neveu? L'injure, pour le successeur de Frédéric, va tout de suite aux gros mots : « Sa Majesté Prussienne s'occupe présentement à faire renaître les cochonneries polonaises. Morgué! si cela arrive, je vous promets qu'il le paiera cher. » « Avec frère Gu (c'est ainsi que l'impératrice désigne Frédéric-Guillaume), on ne sait jamais où on en est, si un moment on

cesse de se souvenir qu'il est et les siens capables de toutes les fourberies possibles pourvu qu'il en reçoive un écu. »

L'influence des intérêts sur les jugements et les affections n'a jamais été si évidente que dans l'inclination de Catherine pour Joseph II. La tsarine avait besoin de la complicité de l'Autriche pour accomplir ses desseins sur Constantinople, et dans une alliance avec l'empire contre la Turquie elle trouvait cet autre avantage de détourner l'empereur de la Pologne. Joseph était entré avec empressement dans des vues où il ne soupçonnait pas d'arrière-pensée; il avait recherché Catherine, lui avait rendu hommage à Mohilef, à Pétersbourg, en Crimée; il alla jusqu'à prendre part personnellement à la campagne de 1788 contre l'Ottoman. C'était plus qu'il n'en fallait pour que Catherine le jugeât un homme supérieur. Il est vrai de dire pourtant qu'elle avait été séduite à première vue. « Quand il a appris, écrivait-elle de Mohilef, que j'ai retranché quatre jours de mon voyage pour le devancer, il s'est mis à courir nuit et jour et m'a devancée de deux jours. Nous avons passé la journée d'hier ensemble; il a paru qu'il ne s'ennuyait pas. Je l'ai trouvé très instruit; il aime à parler et parle très bien. » La conversation de Joseph avait frappé Catherine; elle y revient l'année suivante et se montre tout à fait séduite : « Si jamais vous lui

parlez, écrivait-elle à Grimm, sachez qu'il vous prendra par vos deux oreilles, et que vous n'en pouvez avoir trop pour l'écouter; il est d'une éloquence et a la pensée et la parole à sa disposition. C'est un homme qui veut singulièrement le bien faire et qui le cherche partout, et morgué! quand il l'a trouvé, habile celui qui l'en fera démordre. » Et quelques lignes plus loin, s'échauffant toujours, le plus malencontreux horoscope qui ait jamais été tiré : « Je connais un homme dans ce monde auquel le ciel a destiné la première place en Europe, sans contredit la première, dis-je, pour la gloire. Il faut qu'il vive, il faut qu'il survive une couple de ses contemporains, et alors cet astre sera à nul autre comparable, et ses contemporains resteront loin derrière lui (1781). » On comprend quelles durent être à la fois la déception et la douleur de Catherine lorsque Joseph mourut à cinquante ans, battu à Lugosch, laissant les Pays-Bas soulevés, la Hongrie et la Bohême sur le point de s'insurger, rongé d'humiliation et de chagrin, et résumant l'histoire de son règne dans l'épitaphe qu'il se composa lui-même : « Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises. » L'émotion de Catherine fut profonde; elle perdait, disait-elle, son meilleur ami. Elle resta longtemps sans revoir l'ambassadeur d'Autriche, parce qu'elle ne pouvait retenir ses sanglots. Elle avait de la peine

en même temps à reconnaître combien elle s'était trompée sur le compte de l'infortuné : « Je ne puis revenir encore de mon étonnement : fait, né et élevé pour sa dignité, rempli d'esprit, de talent et de connaissances, comment il a fait pour régner mal, et non seulement sans succès, mais même à être réduit au malheur dans lequel il est mort. »

Dans les affaires intérieures de son empire Catherine montre à la fois de la hardiesse et de la timidité. Il est des découvertes qu'elle adopte du premier coup. « Vous vous êtes fait inoculer, lui écrivait Voltaire, avec moins d'appareil qu'une religieuse ne prend un lavement. » Elle a une certaine intelligence de la liberté, se refuse à régler, à gêner, ne veut pas entendre parler de monopoles. D'un autre côté, son principe étant que tout aille comme il peut, elle craint les théoriciens et ne peut souffrir les économistes. Elle brûle leurs livres : « Tout cela, dit-elle, nous va comme une selle à une vache. » Même impatience de l'agronomie et de ces cultivateurs qui n'ont jamais eu une charrue en main. Confier à l'un d'eux une terre de la couronne ! « Les paysans le tueraient avec sa fichue agriculture. » Elle tient pour le bon vieux calendrier, qu'elle aime à la folie parce que c'est celui de l'église grecque, qui est celle des apôtres, et que plus que jamais elle hait les nouveautés. Elle en veut, comme M. de Bis-

marck, à ceux qui écrivent ou impriment l'allemand avec des lettres françaises : « Je vous déclare que j'ai une antipathie très marquée pour cette nouvelle mode, et que je ne saurais lire ni écrire l'allemand de cette manière que je trouve ridicule. »

Il faut dire que cette aversion pour les nouveautés fut surexcitée par la révolution française; la Révolution fit une coupure profonde dans la vie de Catherine, dans celle de Grimm, dans celle du monde contemporain tout entier.

XI

Grimm était tout préparé à détester la Révolution, et à la détester tout d'abord, sans passer, comme firent tant d'autres, par une période d'illusion. Conservateur par tempérament, il était de plus ami des grandeurs, voué aux arts diplomatiques et au service des cours, attaché, enfin, et avec passion, à une souveraine autocrate. Avant l'ouverture même des états généraux, et lorsque tout le monde se livrait à des espérances sans bornes : « Je vois bien, disait-il à ses amis, que vous voulez inventer la liberté et dépasser les Anglais et les Américains; tâchez seulement de ne pas rester derrière les Polonais. » Au lendemain de la prise de la Bastille il voyait déjà la banqueroute mûrir, ce sont ses expressions, le mou-

vement passer aux mains des bandits et des polissons, et il s'offrait à prouver géométriquement que la France était perdue sans ressource. Il ne faisait d'autre grâce aux Necker, aux La Fayette, que de les tenir pour une cause innocente du mal. « Il n'y a rien de plus coupable, pensait-il, que des innocents qui se mêlent de grandes affaires, et, pour la première fois peut-être, la nécessité n'a pas créé les hommes qu'il fallait ou bien l'homme nécessaire pour sauver son pays. Tandis que les révolutions et les dissensions produisent naturellement une foule de caractères, il ne s'en est pas trouvé un seul dans ces temps calamiteux .» Sans se donner d'ailleurs des airs de devin, Grimm, en 1790, prévoyait le despotisme et la réaction comme les conséquences de l'anarchie. « Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que les Welches sont toujours des Welches, que Voltaire les retrouverait comme il les a laissés, comme ils sont depuis deux mille ans, que par l'usage qu'ils ont fait de la liberté ils ont prouvé qu'ils y étaient propres comme la vache à danser sur la corde, et qu'à leur extravagance actuelle ne peut succéder que le despotisme le plus rigoureux. Mon bon nonce Caprara, qui est un homme d'esprit, me disait à l'occasion de la sagesse de l'Assemblée nationale : « Je n'ai pas peur pour l'autorité de l'Église; » nous sommes peut-être trop vieux, vous et moi, pour

la voir renaître de sa cendre, mais elle renaîtra : vos jacobins ont rendu ce miracle immanquable. Mais convenez aussi qu'ils ont fait perdre un beau procès au genre humain, et que s'ils eussent été capables de conduire cette révolution avec modération et sagesse, ils auraient pu la rendre bien heureuse pour l'humanité entière. »

On ne s'étonnera pas que Grimm, avec ses opinions, soit vite devenu suspect. Il était connu pour être le correspondant confidentiel de Catherine; or, on se doutait, aux Jacobins, que l'impératrice « n'avait pas pour la régénération gauloise tout le respect qu'elle méritait », et cette impression avait été confirmée par la légèreté du prince de Ligne, qui avait laissé prendre copie d'une lettre où Catherine traçait un tableau peu flatté de l'état de l'Europe. Les écrits du temps ne sont pas sans avoir conservé quelques traces de la notoriété qu'avaient acquise les relations de Grimm avec la cour de Russie, et du parti que la polémique en tirait. *Les Actes des apôtres*, en reproduisant la circulaire du 23 avril 1791, dans laquelle Montmorin avait cherché à établir la liberté constitutionnelle dont jouissait le roi, l'accompagnèrent d'une réfutation sous forme de « fragment de la correspondance secrète du baron de Grimm avec la première fonctionnaire politique de toutes les Russies ». Grimm, sous la plume

d'un autre pamphlétaire devenait « le chargé des affaires de Sa Majesté l'impératrice des Russies à Paris ». Il s'agissait cette fois d'attaquer tout ensemble Volney et la Révolution. En apprenant que Catherine avait des faveurs pour les émigrés, Volney, qui avait reçu d'elle une médaille d'or à l'occasion de son *Voyage en Syrie et en Égypte*, avait renvoyé ce cadeau à Grimm, par l'intermédiaire duquel il lui était parvenu. Cette démarche avait été accompagnée d'une lettre à laquelle la brochure dont nous parlons était une réponse violente et injurieuse.

Après avoir passé deux mois à Francfort, où, comme nous l'avons vu, il avait assisté à l'élection et au couronnement de l'empereur Léopold, Grimm, à la fin de l'automne de 1790, revint se plonger dans « ce gouffre de Paris », bien qu'il en eût « pour cet hiver plus mauvaise opinion que jamais ». Il voulait se rapprocher des Bueil, qui, déjà à moitié ruinés, vivaient tant bien que mal dans leur terre de Varennes. On n'émigrait pas faute de ressources, crainte aussi d'encourir la confiscation, mais le moment de prendre un parti approchait à grands pas. En 1791, Grimm passa derechef l'été en Allemagne, partie à Francfort, où l'attirait son amitié pour Nicolas Romanzof, partie à Aix-la-Chapelle pour les eaux. Il trouvait à ces séjours hors de France l'avantage de correspondre plus librement avec l'impératrice,

qui ne se souciait pas de lui envoyer des courriers à Paris. Grimm y retourna cependant une dernière fois. Catherine, qui lui avait souvent demandé, et toujours en vain, de détruire ses lettres, éprouvait à ce sujet un redoublement d'inquiétude, et exigeait qu'elles fussent brûlées. Grimm ne put consentir à ce sacrifice. « Je revins à Paris en octobre 1791, a-t-il raconté, non pour les brûler, mais pour les faire sortir de France. J'étais sans doute tenté de sauver en même temps bien des choses précieuses pour moi, mais les temps étaient déjà tellement difficiles qu'il était aisé de prévoir qu'au moindre déplacement d'effets, le premier ballot qui sortirait de ma maison serait arrêté, fouillé, et peut-être pillé dans la rue, sous prétexte d'une conspiration contre la liberté. J'étais déjà dénoncé dans les sections et dans les comités comme entretenant une correspondance très étroite avec l'impératrice, qu'on supposait très peu favorable aux principes de la Révolution; je ne pouvais me flatter d'échapper aux effets de cette malveillance que par une extrême circonspection, une immobilité parfaite. J'abandonnai donc toute idée de remuement chez moi, et, à force de précautions, je réussis à faire sortir ce précieux dépôt clandestinement de chez moi, à lui faire dépasser la frontière de la France, et à le mettre, à l'insu de tout le monde, en sûreté en Allemagne. »

Grimm et les siens ne tardèrent pas à suivre les lettres. Les Bueil sortirent de France à la fin de l'année, M. de Bueil pour se rendre à Coblentz, à l'armée de Condé, madame de Bueil et ses enfants pour aller en Belgique, d'où ils passèrent plus tard en Allemagne. Grimm attendait pour en faire autant que le départ du ministre de l'impératrice lui donnât le signal; il quitta définitivement Paris au mois de février 1792. Nous le trouvons, à quelques mois de là, à Carlsbad pour les eaux, à Francfort encore une fois pour le couronnement d'un empereur, la troisième cérémonie de ce genre à laquelle il assistait, et enfin à Aix-la-Chapelle où il rejoignit sa fille adoptive.

Telle avait été la crainte de Grimm d'attirer l'attention par des préparatifs de départ, et peut-être aussi l'assurance qu'il conservait de l'inviolabilité de son domicile, en sa qualité de ministre d'une puissance étrangère, qu'il laissa tout derrière lui, papiers, livres, mobilier, sous la garde d'une domestique de confiance. Il avait compté sans la violence révolutionnaire. Le département de Paris commença par faire mettre les scellés dans la maison, puis, une fois que Grimm eut été déclaré émigré, ses biens furent placés sous séquestre. « On saisit mes capitaux, mes rentes, tous mes revenus au profit de la République. On enjoignit, sous peine de la vie, à tous ceux qui pouvaient avoir quelque chose à moi, de le déclarer

sans délai et de le délivrer aux autorités établies pour me dépouiller... Mon mobilier en entier, habits, linge de corps et de ménage, meubles en bois d'acajou, provisions de toute espèce, vaisselle, tableaux, bustes, bijoux et effets précieux, parmi lesquels un grand nombre de médaillons en or successivement reçus de l'impératrice; une bibliothèque amassée pendant toute ma vie, car j'avais, en arrivant en France, porté avec moi mes livres d'université et d'étude; toutes mes correspondances, mes manuscrits, beaucoup de papiers que des amis avaient mis en dépôt chez moi et qui ne m'appartenaient pas, tout fut enlevé et transporté je ne sais où, ou vendu à l'enchère, ou soustrait par ceux qui étaient préposés à ce pillage déloyal. C'est ainsi qu'en peu de jours je perdis le fruit, j'ose dire, de la sagesse de toute ma vie, ma fortune entière, et me trouvai détroussé, nu comme j'étais venu au monde. »

Grimm se trompait; ses biens n'avaient pas été précisément mis au pillage, mais séquestrés, et sa qualité d'étranger, quelques années après, ayant été enfin reconnue, le Directoire lui fit restitution. Une restitution incomplète, il est vrai; ses livres, ses papiers, ses tableaux, sa musique restèrent dans les dépôts, d'où quelques épaves en sont arrivées à nos collections publiques. La réparation ne s'appliqua qu'aux valeurs, et c'est ici que prend place la fameuse

histoire des manchettes. Les banquiers de Grimm chez qui on avait saisi ses titres et à qui les sommes représentées par ces titres furent remboursées en assignats, crurent devoir, dans l'intérêt de leur client, faire un emploi immédiat de rentrées qui menaçaient de leur fondre entre les doigts. C'était l'usage à ce moment; pour échapper à la dépréciation croissante du papier de la République, on se hâtait d'employer ce que l'on en possédait à acheter des marchandises. De cette manière, il vous en restait au moins quelque chose. Ainsi firent les représentants de Grimm en lui achetant, pour 60,000 livres, trois paires de manchettes de dentelle et quelques pièces de mousseline. Le tout tenait dans une caisse de six pouces de hauteur. Pour le coup, ainsi qu'il le dit lui-même, notre philosophe pouvait s'appliquer à la lettre le *omnia mea mecum porto*.

Grimm et ses protégés, qui, comme tant d'autres, s'attendaient à rentrer en France à la suite de l'invasion, étaient destinés à de cruels mécomptes. L'armée de la coalition fut arrêtée à Valmy, et ses communications coupées ou inquiétées la forcèrent bientôt de battre en retraite; les forces républicaines prirent alors l'offensive, Custine pénétra jusqu'à Francfort, Dumouriez jusqu'à Liège, la Belgique fut conquise et l'ennemi rejeté au delà du Rhin. Les espérances de l'émigration étaient écrasées. « Dans

la plus mauvaise saison de l'année, il fallut se sauver avec précipitation d'Aix-la-Chapelle, où le comte de Bueil était venu nous rejoindre, précédé et suivi d'une nuée d'émigrés renvoyés des armées. Le grand chemin d'Aix-la-Chapelle à Dusseldorf était couvert de fugitifs, et les frais pour s'y transporter, pour y subsister à peine à l'abri des injures de l'air et des besoins physiques, s'élevaient à des sommes hors de toute proportion et de toute croyance. En peu de semaines, il m'en coûta 10,000 livres de France pour être à peine logé, chauffé et nourri avec ma petite famille. » Gœthe, qui avait suivi Charles-Auguste dans la campagne de France, et à qui nous devons un récit de cette lamentable équipée, rencontra Grimm et madame de Bueil à Dusseldorf. Ils avaient trouvé asile chez un pharmacien et couchaient dans un cabinet d'histoire naturelle, au milieu des animaux empaillés.

Les désastres de la coalition avaient rejailli sur les émigrés comme s'ils en eussent été cause; on n'en voulait plus nulle part en Allemagne, si bien que le comte de Bueil était obligé de se réclamer de l'uniforme russe, que Catherine l'avait autorisé à prendre. Où aller cependant? Grimm se ressouvint de la petite cour qu'il venait de représenter pendant quinze ans à Paris et des protections dont il y était assuré. Il dirigea ses compagnons sur Gotha, au mois de décembre, par un temps et des chemins ef-

froyables, et les y rejoignit en février. Ils y furent tous parfaitement accueillis par le duc, et c'est là que nous voyons végéter, puis s'éteindre, celui qui avait vécu dans les plus spirituelles sociétés de Paris et avait connu toutes les têtes couronnées de l'Europe. Les premiers temps surtout furent pénibles, et de toutes les manières. Bueil avait repris du service dans le régiment de Castries, à la solde de l'Angleterre, et ne revint vers les siens qu'en 1796; il les avait laissés aux soins de Grimm, qui n'avait, pour soutenir tout ce monde, que son traitement de 2,000 roubles que lui continuait Catherine, et les générosités qu'elle y ajoutait souvent, il est vrai : une fois, 6,000 roubles, une autre fois jusqu'à 20,000. Aux difficultés du présent s'ajoutaient les soucis pour l'avenir. Il fallait penser au jour où les amis de Grimm ne l'auraient plus avec eux, et l'on ne peut en vouloir à notre exilé de l'insistance discrète, soumise, mais persévérante, avec laquelle il cherchait à obtenir de sa souveraine qu'elle assurât le sort de madame de Bueil. Il finit par lui léguer solennellement toute cette famille, y compris sa domestique, la fidèle Antoinette Marchais, qui avait si courageusement défendu le domicile de la Chaussée-d'Antin, et qui avait réussi à rejoindre son maître à l'étranger. Outre les soucis matériels, enfin, il y avait les loisirs forcés, l'ennui, pire quelquefois que la souffrance. On

n'était plus au temps où Voltaire appelait les petites cours d'Allemagne de vieux châteaux où l'on s'amuse. « Quand d'ailleurs, ainsi que le dit Grimm lui-même, on a passé sa vie dans les grandes capitales, il est presque impossible de se faire au séjour des petites villes; celui de la campagne absolue serait mille fois préférable. » Aussi voudrait-il changer; il songe à Vienne, à la Suisse, à Pétersbourg même, où il aimerait conduire les siens, certain qu'une fois placés sous la main et la protection de Catherine, il n'aurait plus à craindre pour eux. Ces désirs de changement devinrent encore plus vifs lorsque les armées de la République envahirent l'Allemagne et firent craindre à Grimm de ne plus être en sûreté à Gotha. Catherine, toutefois, n'encouragea que faiblement ces projets, et son correspondant fut obligé de rester dans la petite capitale, n'ayant d'autre occupation que d'écrire à la tsarine et de servir d'intermédiaire à ses libéralités en faveur des émigrés, consumé de douleur à la vue des progrès d'une révolution qu'il abhorrait, tout près, en un mot, « de mourir d'ennui et de désespoir ». Et encore Catherine vivait-elle quand Grimm exhalait cette plainte; six mois après, il perdait celle qui n'avait pas été pour lui une protectrice seulement, mais une amie.

Grimm n'a pas compris la Révolution. Il ne l'a

jugée ni en philosophe ni en politique. Il n'a pas su, comme de Maistre et même comme Mallet du Pan, y démêler la puissance de certaines idées destinées à changer la face de la société. Et il n'a pas su davantage reconnaître, dans la situation des cours, les divergences d'intérêts qui devaient rendre vains leurs efforts contre la France. Il avait cru, comme tous les émigrés, que l'armée des coalisés n'avait qu'à se montrer pour en finir avec un gouvernement anarchique, et quand il vit, au contraire, l'avortement de tout ce grand effort, ses tentatives pour l'expliquer devinrent presque comiques. Il ne savait à qui s'en prendre des succès militaires du jacobinisme; il en accusait tour à tour la pédanterie des manœuvres scientifiques, la médiocrité des généraux de la coalition, « la pauvreté d'esprit si universellement répandue dans ces jours de misère et d'humiliation ». Et cela contre des poltrons et des fous, commandés par des brasseurs et des cordonniers ! S'il était dévot, il demanderait à la Providence quels sont ses desseins en faisant ainsi triompher le crime et la bassesse; « mais, ajoute-t-il, il y a longtemps que je l'ai absoute ». Grimm, on le devine, n'admet pas un moment qu'on traite avec la France. Cette seule pensée le révolte, et quand on en vient là pourtant, il reporte toutes ses espérances sur Catherine. Oh! pour celle-là, il ne craint pas qu'elle

entre en compromis avec la Révolution ! Habitué, toutefois, comme il est, à user d'une extrême réserve en tout ce qui concerne la conduite politique de l'impératrice, Grimm se garde bien de la pousser ouvertement à cette intervention qu'il désire si passionnément. Il use d'insinuation. Il a reçu des lettres anonymes qui invoquent le secours de la Russie, et il en cite des passages. Il a eu une conversation avec le ministre d'Angleterre à Dresde, qui lui a dit que son gouvernement allait prendre les mesures les plus vigoureuses, mais que le concours de l'impératrice était indispensable au succès de ces mesures (novembre 17 93). Vain espoir ! les lettres de Catherine font sentir à Grimm qu'il fait fausse route, et il consent alors que « l'aigle de Russie prenne à Constantinople la place du croissant », pourvu qu'il soit entendu ensuite qu'il n'y a de salut, de paix ni de sécurité en Europe tant que la horde des sauvages subsistera en France » (janvier 1794).

Catherine, il est à peine besoin de le dire, ne le cédait pas à Grimm en horreur, en mépris de la révolution française, et, grâce au sans gêne d'une langue primesautière, elle exprimait ses sentiments d'une manière plus énergique encore. Dès 1790, elle déclarait notre pays en mal d'enfant, en couche d'un avorton, ou, pis encore, d'un « monstre pourri et puant ». L'Assemblée nationale, tas de chicaneurs;

et de ces roquets-là on a fait des législateurs ! Si on en pendait quelques-uns et si on leur ôtait à tous leur dix-huit livres d'indemnité, le reste se raviserait peut-être. Catherine n'en voulait pas, du reste, à l'hydre à douze cents têtes seulement, mais aux Tuileries tout aussi bien, aux divisions, aux hésitations qui paralysaient la défense de l'autorité contre l'anarchie. Quand Louis XVI signe la constitution de 91, elle ne peut plus contenir son indignation. « Je suis d'une colère horrible, écrit-elle ; j'ai tapé du pied en lisant ces... ces... ces horreurs-là. Fi des vilains ! » D'autres fois c'est la tristesse qui l'emporte : « Adieu la France ! et voilà qui n'est pas plaisant. »

La conséquence de ce dédain, c'est que Catherine tenait la répression pour plus facile qu'elle ne l'était. « J'ai de ma nature, écrivait-elle en août 1791, un très grand mépris pour tous les mouvements populaires, et je parie comme deux et deux font quatre que deux bicoques emportées par la force ouverte de qui il vous plaira feront sauter tous ces moutons par-dessus le bâton qu'on leur présentera, de quel côté qu'on le voudra. » L'impératrice faisait preuve de plus de pénétration lorsqu'elle annonçait que la Révolution se casserait le cou, lorsque, dès 1791, elle prédisait la venue d'un César (« Oh ! il viendra, gardez-vous d'en douter ! »), ou lorsque, généralisant

peut-être un peu trop, elle soutenait que la République finit toujours en royauté. Au commencement de 1795, à la veille de la paix de Bâle, les pronostics de Catherine deviennent des inquiétudes. La Révolution n'était plus seulement un gouffre où disparaissait la France, c'était un péril qui menaçait l'Europe entière. « Si on ne fait pas main basse sur toutes ces chimériques et imbéciles négociations de paix, écrit-elle, qui doivent couvrir d'opprobre leurs auteurs, fauteurs et négociateurs, et si, sans perte d'une minute, on ne saisit pas les moyens les plus vigoureux pour pousser la guerre contre les Français avec une vigueur loyale et franche, je prophétise que tous les États,sans exclusion aucune, seront engloutis par la colère céleste, qui se servira du bras des scélérats les plus abominables pour les écraser. Ce ne sont pas là des mots, il y va de la destruction générale, c'est moi qui vous le dis; or je suis un prophète abominable et qui malheureusement ne s'est jamais trompé. » On le voit, le ton a changé; l'impératrice craint maintenant pour tous les trônes, elle craint pour elle-même, et l'on sent, dans ce passage, que sa politique est sur le point d'entrer dans des voies nouvelles.

La conduite de Catherine, en effet, à l'égard de la révolution française, était restée jusque-là singulièrement équivoque. Autant l'impératrice s'était mon-

trée ardente dans son indignation, bruyante dans ses déclarations, prodigue d'encouragements à ceux qui voulaient intervenir et de reproches à ceux qui intervenaient maladroitement, autant elle s'était montrée peu disposée à agir elle-même. La cause de Louis XVI, à son sens, était celle de toutes les têtes couronnées et même de tous les gouvernement établis; elle n'avait pas refusé un seul instant, disait-elle, de secourir le roi très chrétien dans sa détresse; que les puissances fassent un manifeste, et elle sera de la partie; elle demande seulement que ce manifeste soit appuyé. Appuyé par qui? C'est précisément quand la question en vient là que Catherine se dérobe.

Le spectacle qu'elle donne est vraiment curieux. Il faut l'entendre dire ce qu'elle aurait fait si elle eût été le roi de France, et ce qu'il aurait fallu que les autres couronnes fissent pour lui. La conduite de la Prusse n'a pas trouvé de censeur plus rigoureux; la politique de cette puissance est abominable, la paix qu'elle va signer est une paix infâme, celle que souscrit la Sardaigne ne l'est pas moins; « il n'est infamie qui ne se fasse ». A la bonne heure, mais en attendant, Catherine se contente d'exhorter et de maudire; sa colère s'exhale en paroles, tout au plus en manifestations platoniques. Elle a accrédité un ministre près des princes émigrés, elle leur a donné

de l'argent, un million et demi de roubles en un an ; aussitôt après la mort de Louis XVI, elle a reconnu Louis XVII, et après la mort de Louis XVII, Louis XVIII : voilà à quoi se borne la part de Catherine dans la croisade contre la démagogie française.

Ce n'est pas assez dire ; Catherine n'a pas seulement poussé les autres à l'action sans agir elle-même, elle a paralysé les efforts qu'elle encourageait de la voix et du geste ; elle a plus fait pour l'avortement de la coalition que les armes de Dumouriez et de Kellermann, de Hoche et de Pichegru. C'est que les passions anti-révolutionnaires, chez elle, étaient subordonnées à une passion plus forte encore, celle des agrandissements territoriaux. Émule de Pierre le Grand, Catherine n'eut rien tant à cœur que de rompre les liens qui enchaînaient la Russie dans ses steppes, que de la mettre en contact vivant avec l'Europe, que de l'étendre jusqu'à la Vistule et au Bosphore. Elle avait rêvé la conquête de la Pologne et le rétablissement d'un empire chrétien à Constantinople. Le devoir de combattre la révolution française pouvait-il entrer en comparaison avec les exigences d'une mission sacrée ? Que dis-je ? la révolution française n'offrait-elle pas à l'impératrice l'occasion d'atteindre plus sûrement le but de son ambition ?

La politique continentale de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle tourne presque tout entière sur ces deux

pivots, la Pologne et la Turquie; son histoire est celle des complications qu'amenèrent, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, les intérêts opposés de ces puissances dans les deux pays que nous venons de nommer. La Prusse éprouvait le besoin de s'établir plus complètement sur la Baltique et poussait, par conséquent, au partage de la Pologne, mais en même temps elle voulait le maintien de la Turquie, qui servait à tenir l'Autriche en respect, et dont la conquête aurait rendu la Russie trop puissante et lui aurait laissé les mains trop libres. L'Autriche, au contraire, était prête à s'entendre avec la Russie pour le partage de la Turquie, mais elle répugnait au partage de la Pologne, qu'elle aurait voulu conserver forte et tenir sous sa protection. Quant à Catherine, elle avait dû consentir à partager avec ses rivaux le premier démembrement de la Pologne, et elle avait dû se contenter de la Crimée comme résultat d'une première guerre contre les Turcs, mais elle n'avait renoncé à s'étendre ni d'un côté ni de l'autre, et c'est justement le soin de ces agrandissements qui l'empêcha de participer à la coalition, ou, si l'on aime mieux, c'est parce que les deux puissances allemandes étaient occupées à lutter contre la France révolutionnaire, qu'elle fut tentée d'en profiter pour consommer les conquêtes qu'elle avait ébauchées. Ajoutons que son ambition n'eut pas

pour seul effet de détourner ses coups de la France ; la préoccupation que lui causaient les armées russes en Pologne empêcha la Prusse d'entrer plus franchement dans l'entreprise des coalisés et contribua à la lui faire plus facilement abandonner, et il se trouva que la politique de Catherine servit doublement la Révolution, en empêchant l'impératrice d'agir et en affaiblissant l'initiative de ceux qui agissaient.

Catherine, dans ses lettres à Grimm, n'entre pas dans de longues explications sur la cause de sa lenteur à intervenir contre la démagogie française. Envoyer des troupes sur le Rhin? Mais comment? Si elle en envoie peu et s'associe à l'entreprise des brouillons, ses troupes seront battues comme les autres; et quant à en envoyer un grand nombre, elle ne le peut, car elle s'attend à tout moment à être aux prises avec les Turcs. Il faut finir ce qu'on a commencé avant de se mêler des affaires d'autrui. « Monsieur le souffre-douleur, s'écrie-t-elle, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vient que vous croyez que les affaires de la Pologne ne sauraient aller en même ligne et de front que celles de France?... Vous voulez que je plante là mes intérêts et ceux de mon alliée la République (la Pologne), et mes amis républicains, pour ne m'occuper que de la jacobinière de Paris? Non, souffre-douleur, je la battrai et combattrai en Pologne, mais pour cela je ne m'en occupe-

rai pas moins des affaires de France et j'aiderai à battre le ramas de sans-culottes tout comme le feront les autres » (mai 1792).

Le moment vint, cependant, où Catherine se rendit aux vœux de son correspondant et à ceux de la nouvelle coalition. Non que la haine de la Révolution l'emportât enfin dans son esprit sur les intérêts politiques positifs, mais son intérêt se trouvait maintenant d'accord avec ses antipathies. Catherine, à la fin de 1795, s'était convaincue qu'elle n'avait plus rien à redouter de la Prusse en Pologne, et elle avait besoin de l'alliance de l'Angleterre et de l'Autriche pour s'assurer leur neutralité dans la tentative suprême qu'elle allait essayer contre la Turquie. Elle ne méditait rien de moins, en effet, que de s'emparer de Constantinople au moyen de sa flotte de la mer Noire; une fois frappé au cœur, l'empire ottoman ne devait plus faire grande résistance, et l'impératrice pourrait mourir avec la joie d'avoir réalisé le rêve de son règne. C'est dans ces vues qu'elle signa, avec les deux puissances dont nous parlons, le traité du 28 septembre 1795, et c'est en exécution de cet engagement qu'elle annonçait à Grimm, au mois d'août suivant, le départ de 60,000 hommes pour les bords de l'Elbe, sous les ordres du maréchal Souvarof. « Attendez-vous à des tours de griffe, ajoutait-elle; le temps est venu. » Et le 4 septembre 1796 :

« Je demanderai que le corps de Condé soit joint au nôtre, mais taisez-vous de cela avant le temps; mes courriers sont allés à Berlin, Vienne et Londres, et les 60,000 hommes ont ordre de se tenir prêts. Au premier ordre, je m'en vais faire une levée du double pour les remplacer; ainsi rien au monde ne se dérangera et j'aurai de quoi fouetter les malveillants. Voilà ce qui s'appelle parler, n'est-il pas vrai? » Le 20 octobre, enfin, sur le bruit que la Prusse armait contre elle : « Si par ces armements on croit me détourner de la marche de mes troupes aux ordres du maréchal Souvarof, on se trompe très fort, car malgré cela je resterai ferrée de tous les côtés possibles, sans exception aucune. Je prêche et prêcherai cause commune à tous les rois contre les desructeurs des trônes et de la société, malgré tous les adhérents du misérable système contraire, et nous verrons qui prendra le dessus, la raison ou le déraisonnement des perfides partisans d'un système exécrable, qui par lui-même exclut et foule aux pieds tout sentiment de religion, d'honneur et de gloire. Adieu, portez-vous bien; je vous ai dit ce qui est venu se placer au bout de ma plume. Il est bon que vous sachiez ma manière de penser et d'envisager les choses. »

Cette lettre est la dernière que Grimm reçut de Catherine. Elle ne laisse aucun doute sur la sincé-

rité des résolutions que l'impératrice avait enfin prises. Son correspondant y répondait par un cri de triomphe : « L'approche de soixante mille enfants de la victoire, écrivait-il, avec leur invincible conducteur, me ravit au troisième ciel. » Quinze jours plus tard Catherine tombait frappée d'une attaque d'apoplexie, emportant avec elle l'espoir de la seconde coalition.

On a peine à discerner les infortunes individuelles dans les catastrophes publiques; les souffrances des particuliers se perdent dans le sort des empires; il n'en est pas moins vrai que le coup qui, le 16 novembre 1796, étendit Catherine sans sentiment sur le parquet de sa garde-robe, ne tomba pas moins cruellement sur notre pauvre Grimm que sur Pitt ou sur Thugut. C'était comme un raffinement de persécution de la fortune contre lui. Dépouillé de tout par la Révolution, il ne vivait, nous l'avons vu, lui et les êtres chéris qui partageaient son exil, que de la munificence de l'impératrice : qu'allaient-ils devenir maintenant?

L'un des derniers actes de Catherine avait été de nommer Grimm à un poste dont le titulaire venait de mourir, celui de ministre de Russie à Hambourg. L'intention qui avait dicté cette faveur valait mieux que la faveur elle-même, car Hambourg, grâce aux événements qui y faisaient refluer un nombre prodi-

gieux d'étrangers, était devenu l'un des séjours les plus chers de l'Europe, et la position que Grimm allait y occuper devait l'obliger à des dépenses hors de proportion avec ses ressources. Il se demandait peu de jours auparavant quelle figure feraient à Pétersbourg « ses haillons et sa misère » ; comment donc allait-il supporter les frais d'une représentation diplomatique? Il n'en est pas moins vrai que Grimm dut s'estimer heureux lorsqu'il apprit que le successeur de Catherine l'avait, dès les premiers jours de son avènement, confirmé dans ce poste de Hambourg; c'était une preuve de bienveillance qui permettait d'en espérer d'autres marques. Toujours préoccupé du sort de ses protégés, Grimm, au mois de février 1797, adressa donc à l'empereur Paul un mémoire destiné à lui recommander la famille de Bueil comme un héritage que lui léguait la bienfaisance de sa mère. Ce document forme une sorte d'autobiographie. L'écrivain y retraçait la manière dont s'étaient établies et poursuivies ses relations si particulières avec Catherine; il y rappelait les faveurs successives dont il avait été l'objet lui et les siens, les malheurs dont ils avaient été frappés par la Révolution, les dons considérables par lesquels l'impératrice était venue au secours de leur misère, et il terminait en renouvelant une requête qu'il avait déjà adressée à sa bienfaitrice : tout son désir

était que le tsar accordât au comte de Bueil, dans une partie quelconque de la Russie, une terre que le noble émigré ferait valoir, et sur laquelle il pourrait subsister avec sa femme et ses enfants. Ce projet n'eut pas de suite; Paul se contenta de conserver à madame de Bueil la pension qu'elle recevait de Catherine.

Les détails nous manquent complètement sur le séjour de Grimm à Hambourg. Il paraît n'y être resté que peu de temps; la perte d'un œil, qui l'obligea de renoncer à l'usage de la plume, l'engagea sans doute aussi à se démettre de ses fonctions diplomatiques. Les tsars Paul et Alexandre ne lui en maintinrent pas moins ses appointements. C'est à Gotha que Grimm passa, dans la retraite, le reste de sa vie. Il y occupait, avec sa famille adoptive, une maison que le duc avait mise à sa disposition. Une de ses anciennes connaissances, Reichard, longtemps directeur du théâtre de la ville et l'auteur de nombreux ouvrages en tout genre, vécut avec Grimm, pendant ces dernières années, sur un pied d'assez grande intimité, et nous a laissé sur lui quelques renseignements. Il raconte avec quel intérêt on écoutait le spirituel vieillard parler du passé, de ses entretiens avec Frédéric, le prince Henri et Catherine. Gœthe, dans le voyage qu'il fit à Gotha, en 1801, y vit Grimm et dîna même avec lui

dans la maison d'été du prince Auguste. « Homme du monde, dit-il, riche d'expérience et convive agréable, il ne pouvait cependant toujours dissimuler sa profonde amertume au souvenir des pertes qu'il avait faites. » Notre exilé n'allait plus guère à la cour ducale que dans de semblables occasions, pour faire honneur à quelque personnage; il endossait alors son vieil uniforme vert, sortait son Saint-Wladimir de l'écrin, et trouvait pour un moment, dans les récits qu'on lui demandait, le plaisir d'être encore quelque chose en les faisant, ou seulement même le plaisir de se plaindre.

Grimm végéta pendant les deux dernières années de sa vie, et mourut le 19 décembre 1807, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Conformément à un vœu qu'il avait exprimé, il fut enterré, non pas à Gotha même, mais dans le cimetière de Siebleben, un village voisin. L'inscription gravée sur sa tombe est en allemand, et fut composée par l'aînée des filles du comte de Bueil : « Ici repose un sage, un ami dévoué; bien que mort dans un âge très avancé, il est mort trop tôt pour nous et pour le monde. » On est heureux de savoir que cette tombe de Grimm, à Siebleben, a été restaurée en 1867 par le romancier Gustave Freytag.

Grimm fut entouré et soigné jusqu'à la fin de ses jours par sa famille d'adoption et par la fidèle

Marchais, qui héritèrent de ce qu'il laissa. Le comte de Bueil, sous Napoléon, avait été rayé de la liste des émigrés; après la mort de Grimm, il rentra en France avec les siens. Ses filles, du reste, élevées en Allemagne, étaient plus Allemandes que Françaises; l'aînée, Katinka, avait épousé un comte de Bechtolsheim.

Grimm nous a laissé son propre jugement sur sa vie : « Les trois quarts, écrivait-il au lendemain de la mort de Catherine, en avaient été tellement heureux que, si j'avais fini à propos, il aurait fallu me compter au nombre des hommes les plus fortunés, mais le dernier quart, si cruellement pénible, devait se terminer par un coup mortel et qui m'a trouvé sans défense. » Qu'ajouter à ces lignes qui ne risque d'en affaiblir le pathétique? Qu'il est poignant, en effet, le contraste entre la fortune et la ruine dont nous avons fait tour à tour le récit! Et comme on sent de quel flot d'amertume devait s'emplir le cœur du vieillard lorsqu'il jetait un regard en arrière sur les vicissitudes de ses quatre-vingts années! Il est là, dans le fauteuil où le clouent les loisirs forcés, évoquant l'un après l'autre les souvenirs de sa carrière. C'est l'humble et pieuse maison paternelle; c'est Gottsched et les enthousiasmes littéraires de l'adolescence; c'est *Banise*, la tragédie de la vingtième année; puis Leipzig et les leçons d'Ernesti, la

diète de Francfort et le premier coup d'œil jeté sur le vaste monde. A vingt-cinq ans, le coup de tête : Grimm part pour Paris. Il y entre d'emblée et comme parmi ses pairs dans la plus brillante société intellectuelle; cet étranger arrivé d'hier fait tous les éclats, remporte tous les succès à la fois : la brochure qui est un événement, le duel chevaleresque, la maîtresse disputée et conquise. Peu à peu, cependant, après ces effervescences de jeunesse, la raison et le travail s'emparent de sa vie. La *Correspondance littéraire*, qui assurera plus tard une place à Grimm dans notre littérature, rend son nom familier à la moitié des cours de l'Europe, tandis qu'une liaison, désormais consacrée par la fidélité, lui prête quelque chose du bonheur domestique. Mais le propre des ambitions est de s'élever à mesure qu'elles sont satisfaites et de se déplacer en s'élevant. Grimm, qui se sent la vocation des affaires publiques, profite des relations que lui a créées la *Correspondance* pour s'introduire personnellement dans les cours; il s'y fait connaître et apprécier par des voyages répétés, devient le factotum et le confident des princesses. Le fils du pasteur de Ratisbonne avait fini par être une sorte de diplomate officieux et de chargé d'affaires cosmopolite; il avait visité toutes les capitales de l'Europe; il avait assisté à l'élection et au couronnement de trois empereurs d'Allemagne; il était

ministre plénipotentiaire, avait été baronisé, portait un ordre sur sa poitrine; il avait ses entrées à Versailles, était reçu avec distinction par Frédéric et jouissait près de Catherine d'une faveur extraordinaire. Grimm, enfin, possédait maintenant plus que l'aisance, la fortune, et ayant su se refaire un intérieur après la mort de madame d'Épinay, il pouvait déjà se voir coulant tranquillement ses dernières années dans la retraite rurale du château de Varennes.

C'est sur ces entrefaites que deux catastrophes, coup sur coup, jetèrent bas l'édifice de bonheur que Grimm avait mis quarante ans à élever. La Révolution le chassa de Paris, sa patrie d'élection, et le dépouilla de tout ce qu'il possédait. Une chose lui restait néanmoins dans ce désastre, Catherine et les bienfaits de Catherine, des générosités qui le mettaient au-dessus du besoin et un intérêt qui le rattachait à la vie. Mais non, un second coup, encore plus fatal que le premier, lui enlève subitement sa protectrice. Alors, et pendant les dix années qu'il lui reste à vivre, l'infortuné vide jusqu'à la dernière lie la coupe de l'adversité. Il a conservé sa pension, mais le toit qui l'abrite, les meubles dont il se sert, la vaisselle dans laquelle il mange, lui sont prêtés. Les infirmités vont naturellement en s'aggravant, sa vue affaiblie ne lui permet plus d'écrire et ses

doigts ankylosés ne peuvent plus se promener sur le clavier. L'ennui de la petite ville le consume. Enfin, et pour surcroît d'amertume, la Révolution triomphe. L'ordre de choses que Grimm avait connu et goûté, après s'être écroulé dans les convulsions du jacobinisme, achève de disparaître sous l'épée de Napoléon, et quand l'octogénaire sort de la léthargie de ses derniers jours c'est pour entendre tonner le canon d'Austerlitz ou d'Iéna, ou pour apprendre la paix de Tilsitt. Véritablement, la mesure était comble et la tragédie de cette existence consommée.

NOTES ET ADDITIONS

Je n'ai voulu embarrasser mon récit ni d'une chronologie minutieuse, ni de renvois fréquents aux sources où j'avais puisé; je désire, d'un autre côté, fournir ce que j'appellerai les *preuves* de mon travail, et donner à ceux qui auraient envie un jour de reprendre ce chapitre d'histoire littéraire, la connaissance de ce que j'ai fait et, par conséquent, de ce qui reste encore à faire. Il n'est pas mauvais, m'a-t-il semblé, que les lettres apprennent à s'appuyer sur un fond de critique exacte. C'est dans cette pensée que je joins à ma biographie, sous forme d'annales, avec la mention de bien des choses qui n'ont pu trouver place dans mon récit, l'indication de tous les documents imprimés ou manuscrits qu'il m'a été possible de consulter.

Le point de départ des recherches sur Grimm est naturellement sa *Correspondance littéraire*, dont M. Tourneux a donné une nouvelle édition en seize volumes, de 1877 à 1882, et à laquelle il a joint les œuvres diverses et un certain nombre de lettres. C'est cette édition, fort supérieure à celles qui l'avaient précédée, que je cite.

Il n'existe aucune biographie de Grimm, mais seulement une notice nécrologique, due à Meister, son secrétaire et son successeur dans la rédaction de la *Correspondance*. M. Tourneux a reproduit cette notice en tête de son premier volume.

Un document encore plus précieux, bien qu'il n'embrasse que vingt années de la vie de Grimm, est une requête qu'il adressa lui-même au tsar Paul Ier, en février 1797. Cet écrit, intitulé *Mémoire historique sur l'origine et les suites de mon attachement pour l'impératrice Catherine II jusqu'au décès de Sa Majesté Impériale*, avait pour but de solliciter du tsar un don de terre en faveur de la famille de Bueil. Ce mémoire, publié en 1868 par la société impériale d'histoire de la Russie, dans le second volume de ses publications, a été réimprimé par M. Tourneux dans le premier volume de la *Correspondance littéraire*. C'est un véritable fragment d'autobiographie.

Pour la jeunesse de Grimm, antérieurement à son arrivée à Paris, nous n'avons que deux sources. L'une est l'ouvrage de Danzel, *Gottsched und seine Zeit*, dont la deuxième édition, celle que je cite, a paru à Leipzig en 1855. On y trouve des lettres de Grimm à Gottsched, tant en allemand qu'en français. Gottsched lui-même nous a laissé quelques renseignements sur la personne et la position de Grimm, à l'âge de vingt ans, et en particulier sur la composition de *Banise*, dans le quatrième volume de sa collection d'ouvrages dramatiques : *Die deutsche Schaubühne, nach den Regeln und Mustern der Alten eingerichtet*. La première édition de ce volume est de 1743, la deuxième qui renferme quelques détails de plus est de 1748. Dans le même volume se trouve le texte de *Banise*. La Bibliothèque nationale possède un exemplaire complet de la seconde édition du *Schaubühne*.

C'est sur les relations de Grimm avec Rousseau et madame d'Épinay que les informations sont le plus abondantes.

La partie des *Confessions* qui s'y rapporte est comprise dans les livres huitième, neuvième et dixième. Les *Mémoires* de madame d'Épinay deviennent une biographie de Grimm aussi bien que de son amie pour la période qui va de leur première connaissance en 1751, jusqu'au séjour de Genève en 1759. L'édition de ces *Mémoires* que je cite est celle de M. Paul Boiteau, publiée en 1863, en deux volumes. Les deux ouvrages de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, intitulés *la Jeunesse de madame d'Épinay* (1882), et *Dernières années de madame d'Épinay* (1883), sont le complément des *Mémoires* qu'ils rectifient et qu'ils complètent, en particulier pour les lettres de Grimm, dont MM. Perey et Maugras ont eu les originaux entre les mains, dont ils ont pu par conséquent fournir le texte authentique, et dont ils ont considérablement augmenté le nombre. Tout en omettant beaucoup de détails qu'ils jugeaient superflus, ils ont ainsi comblé plus d'une lacune dans notre connaissance de la vie de Grimm, spécialement en ce qui concerne la campagne de Westphalie et le séjour de madame d'Épinay à Genève. Ce séjour a d'ailleurs été, de leur part, l'objet d'une publication spéciale, trois articles insérés dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* de 1884 (t. XXI, p. 327 et 551, et t. XXII, p. 128), et dont le contenu paraissait de nature à intéresser surtout les lecteurs suisses. Nous croyons devoir ajouter que la rédaction de la *Bibliothèque universelle* a cru nécessaire, en accueillant ces articles, de les accommoder au caractère circonspect de la *Revue* en leur faisant subir de nombreuses coupures.

Grimm a entretenu avec plusieurs souverains des correspondances qui deviennent naturellement des documents de premier ordre pour la connaissance de ses sentiments et pour l'histoire de sa vie. Sa correspondance avec Frédéric a été donnée par M. Preuss, dans le vingt-cinquième volume (1854) des *Œuvres* du roi. Elle se compose de vingt-sept lettres, dont seize sont de Grimm. M. Tourneux n'a réimprimé

que celles-ci. Cette correspondance, à laquelle il manque visiblement plusieurs lettres, va du 20 avril 1770 au 12 mai 1786.

Les lettres de Grimm à la duchesse Louise Dorothée de Saxe-Gotha sont conservées aux Archives ducales de Gotha. Elles vont du 21 novembre 1762 au 24 février 1766 (la duchesse mourut le 22 octobre 1767). A cette collection sont jointes quelques lettres adressées soit au duc de Saxe-Gotha, soit au prince héritier. M. Tourneux a publié une partie de cette correspondance dans la *Revue des documents historiques* de M. Charavay, cinquième année, 1878, et, sauf quelques-unes de plus et quelques-unes de moins, dans son édition de la *Correspondance littéraire*. Il a eu la bonté de me communiquer les pièces dont il n'avait pas fait usage. M. Tourneux a depuis fait don à la Bibliothèque nationale de sa copie des lettres de la duchesse.

Plus importantes encore sont les lettres de Grimm à « la grande landgrave », Caroline de Hesse-Darmstadt. Elles vont du 5 septembre 1765 au 24 février 1774 (Caroline mourut le 30 mars suivant). Cette correspondance est conservée aux Archives grand-ducales de Darmstadt. M. Walther, conservateur de ces archives, avait rendu le public attentif à l'intérêt des lettres de Grimm, et en avait donné quelques-unes dans l'ouvrage intitulé *Briefwechsel der grossen Landgräfin Caroline von Hessen*, 2 vol. Vienne, 1877. Il a eu l'extrême obligeance de me faire copier le tout ; après en avoir fait usage pour mon travail, j'ai déposé le manuscrit à la Bibliothèque nationale.

Le document capital pour la vie de Grimm, bien qu'il n'embrasse que vingt années de son existence, est certainement sa correspondance avec Catherine. Ces lettres paraissent avoir été de bonne heure dispersées; la plupart se sont retrouvées dans les Archives de l'État ; bon nombre avaient passé dans celles du prince Woronzof, à Odessa. Elles ne se suivent qu'à

partir de 1778, et elles vont jusqu'au mois de novembre 1796, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la tsarine ; mais il y a des lacunes. Les années 1784, 1788 et 1789 manquent entièrement. La collection laissait bien plus encore à désirer lorsqu'elle parut d'abord en 1880, sous les auspices de la Société impériale d'histoire de Russie. Elle ne formait alors qu'un volume de 439 pages. La découverte de nouvelles lettres qui s'étaient égarées en Pologne, qu'un M. Fuhrmann a trouvées dans la bibliothèque de son père et dont il a fait hommage à l'empereur, a presque doublé le volume dans la nouvelle édition qui vient d'en être donnée cette année même (1886). Quant aux lettres de Catherine à Grimm, elles avaient été soigneusement conservées par celui-ci, et elles nous sont parvenues intégralement ou peu s'en faut. Elles vont d'avril 1774 jusqu'au 20 octobre 1796, et forment un volume de 734 pages dans le recueil des publications de la Société impériale d'histoire (Pétersbourg, 1878). C'est M. Jacques Grot qui a donné ses soins à la publication de ces deux inestimables volumes.

Un volume de M. Bilbassof, sur *Diderot à Pétersbourg* (en russe, Pétersbourg, 1884), renferme treize lettres inédites de Grimm au comte de Nesselrode, ministre de Russie à Berlin. Elles ont été écrites pendant le premier séjour de Grimm à Pétersbourg ; la première est du 25 septembre 1773, et la dernière du 11 mars 1774.

La Bibliothèque nationale possède une lettre de Grimm, signée et datée (*Supplément français; lettres autographes et originales*, I, 269) et tout un volume de lettres à lui adressées (ACQUISITIONS NOUVELLES FRANÇAISES, n° 1186 : *F. M. Grimm; papiers et correspondances le concernant*, 1757-1765). M. Tourneux a donné les cinq lettres du général Schomberg et une partie des dix lettres de Klupffel que contient ce volume. D'autres pièces sont des lettres d'affaires ou des requêtes, et n'ont aucun intérêt. Quelques billets de

Creutz et de Croismare se rapportent à des dîners ou des soupers chez « le baron » ou chez madame Geoffrin, à des parties d'échecs surtout où Grimm paraît avoir eu souvent l'avantage; l'un de ces billets lui est adressé par un adversaire malheureux : « Hôtel Philidor, à Mattapolis. » La partie la plus importante de ce recueil se compose de lettres de sa mère, de ses frères et d'un de ses neveux, écrites en allemand, sauf deux exercices de français d'un enfant; elles nous ont fourni sur la famille de Melchior des détails que nous avions en vain cherchés ailleurs.

Les Archives nationales possèdent, parmi les papiers du séquestre, cinq liasses de pièces provenant du logis occupé par Grimm et la famille Bueil. La plupart sont des titres de propriétés et des baux relatifs à Varennes et à d'autres terres; les pièces qui concernent Grimm sont des quittances de toutes sortes, termes de loyers, dépenses de ménage et de toilette (« remis un derrière à une culotte de satin »), comptes d'achats pour les altesses dont Grimm faisait les commissions, mémoires de libraires, de relieurs, de sellerie. Ces derniers sont considérables, ce qui s'explique par les nombreux voyages de l'officieux diplomate. Les notes de libraires pourraient ajouter quelque chose aux informations que M. Tourneux a cherché à rassembler sur la bibliothèque de Grimm (t. XVI, p, 542), en particulier pour le détail des livres allemands dont l'inventaire de l'an II ne s'est pas donné la peine d'énoncer les titres. Quelques-unes des quittances trouvées chez Grimm sont de 1792, c'est-à-dire des derniers mois de son séjour en France.

Je note enfin quelques lettres de Grimm à diverses personnes et quelques autres qui lui avaient été adressées, le tout réuni par M. Tourneux à la fin de son XVI^e^ volume. L'ouvrage de M. le comte d'Haussonville, *le Salon de madame Necker* (2 vol., 1882), renferme un échange de lettres entre Grimm et madame Necker (t. I^er^, p. 145).

Sur les dernières années de Grimm à Gotha, nous avons quelques souvenirs de Henri Auguste Ottokar Reichard (*Selbstbiographie überarbeitet und herausgegeben von Hermann Uhde*, Stuttgart, 1877), p. 386-393.

Il nous a paru que la forme la plus commode à donner aux notes qu'on va lire était de suivre la vie de notre écrivain année par année.

1723

Frédéric Melchior Grimm naquit à Ratisbonne le 26 septembre 1723. Il fut baptisé le jour même. Son acte de baptême, communiqué à M. Tourneux en duplicata certifié, est ainsi conçu :

Friederich Melchior, *des Ehrwurdigen und Wohlgelehrten Herrn Johann Melchior Grimm, evangelischen Predigers dahier, und dessen Ehegattin, Frau Sibylla Margaretha, ehelicher Sohn, wurde den* 26 *September* 1723 *von Herrn M. Erasmus Sigmund Alkofer dahier getauft.*

Taufpathe : der ehrenfeste u. wohlfürnehme Herr Friederich Reinhardt, Bürger u. Handelsmann, auch E. E. Hanss-Gerichts-Assessor dahier.

Meister dit : « Né de parents respectables mais d'une fortune médiocre. » Le père de Grimm, dans l'acte de baptême qu'on vient de lire, est qualifié de prédicateur évangélique ; Meister ajoute : « Superintendant ou doyen des églises luthériennes de ce pays. »

« Je suis né citoyen libre d'une ville impériale, » écrit Grimm (*Corr. Litt.*, VI, 427); et ailleurs : « Je suis venu au monde sans fortune » (*Lett. à Cath.*, p. 6).

Nous ne savons rien du père de Melchior; il était bien certainement mort en 1758, époque à laquelle commence la série des lettres de famille que possède la Bibliothèque nationale, et qui vont de 1758 à 1763. On y trouve en revanche de nombreux renseignements sur le reste de la parenté de notre écrivain. Sa mère, qui continuait de vivre à Ratisbonne, lui écrit elle-même, le 24 décembre 1759, à l'occasion de la fin de l'année, une lettre tendre et pieuse, où elle parle de son âge, de sa faiblesse et de ses mauvais yeux. Aussi, après quelques lignes, passe-t-elle la plume à l'un de ses petits-fils, qui envoie à l'oncle, par la même occasion, un spécimen de son latin. On voit, par une autre lettre, avec quelle impatience la bonne vieille attendait celles de Melchior; quand il se passait plus d'un mois sans qu'il eût écrit, sa mère s'inquiétait au grand détriment de sa santé.

La mère de Grimm vivait encore en 1769. Diderot, parlant du voyage que son ami venait de faire cette année-là en Allemagne, écrit à mademoiselle Volland : « Il a vu sa mère qui a quatre-vingt-cinq ou six ans passés, et qui jouit de la plus belle santé et de toute sa raison » (*Œuvres de Diderot*, édit. Tourneux, XIX, p. 329).

Diderot ajoute : « Il a vu des frères, des neveux, des nièces dont il est enchanté. »

Le reste de la famille se composait de quatre frères. L'aîné était sénateur ou conseiller (Rathsherr) de la ville impériale de Ratisbonne. Il était marié et avait eu plusieurs enfants, dont plusieurs étaient morts en bas âge. On se plaint de sa paresse ; c'est le seul qui ne fût point en commerce de lettres avec Melchior.

Un autre frère, dont nous possédons quatre lettres, ne les signe point, ce qui fait que nous ignorons son nom de baptême.

Celui-là avait suivi la profession de son père et était pasteur (*Prediger*) à Ratisbonne. Il était marié, et avait des fils et des filles. L'aîné de ses enfants, Jean-Louis, est celui qui tenait, au besoin, la plume pour la grand'mère. Il achève, à la fin de 1758, ses études au gymnase et il ira par conséquent bientôt à l'Université. Il est appliqué et fait mieux que la plupart des autres ; malheureusement le gymnase de Ratisbonne, comme la plupart des choses dans cette ville, est dans une décadence affreuse (*in einem schrecklichen Verfall*).

Le jeune Jean-Louis ne tient pas seulement la plume pour d'autres, il écrit quelquefois à son oncle, et en français, pour donner un spécimen de son savoir. Il lui envoie également une ode latine de sa façon. Un frère beaucoup plus jeune, qui portait le nom de Fritz, était filleul de Melchior.

Un troisième frère de Grimm, Léopold Wilhelm, demeurait à Gera, dans la principauté de Reuss. Il avait été marié deux fois. Il était vraisemblablement dans le commerce ou l'industrie, et allait fréquemment à Botzen pour ses affaires ; il passait alors par Ratisbonne, et y laissait sa femme pendant son absence, le pays étant alors peu sûr à cause de la guerre. C'est ainsi que la famille de Ratisbonne fait connaissance avec la seconde femme de Léopold, *eine recht wackere Person*.

Il y a, enfin, un quatrième frère, Jérôme-David, le plus jeune probablement. Il est aussi ministre de l'Évangile (*Geistlicher*), mais attaché à l'enseignement, fonctions auxquelles il joint celles de prédicateur en second (*Nachmittagsprediger*) : « l'un des Chrysostômes de la ville », écrit-il. Sa jeunesse a été dissipée, il y a eu des fautes qui l'ont rendu plus ou moins étranger à Melchior, mais il a résolu de lui écrire et continuera si celui-ci le veut bien. Melchior l'y encouragea, en effet, et se trouva ainsi en correspondance avec tous les siens, sauf le sénateur. Jérôme vivait en pension chez ce dernier ; sa mère prenait soin de ses affaires. Bien qu'il

eût une position depuis sept ans, dit-il (en 1760), il ne comptait pas se marier ; en fait d'enfants, ses neveux et nièces lui suffisaient.

Une seconde lettre de Jérôme, du 4 février 1761, a quelque intérêt littéraire. Jérôme aimait la littérature française et se vante de posséder pas mal de livres dans cette langue, mais il se montre surtout enchanté des lettres allemandes, à cette époque du premier essor. Il lit Gessner, la *Messiade*, les journaux de Nicolaï, et n'a que du mépris pour Gottsched.

En résumé, famille unie, relations affectueuses. Melchior, de son côté, reste bon fils et bon frère. Il a tenu le petit Fritz sur les fonts, lui a fait une rente et a offert de s'en occuper. Il envoie de l'argent à sa mère, à ses frères. Il fait faire son portrait ; il est entendu qu'il sera remis, comme de juste, à la mère ; après elle, les frères tireront au sort à qui l'aura ; de cette manière il n'y aura point de jalousie entre eux (Lettre du 28 mars 1761). C'est le portrait évidemment dont parle Diderot, dans sa lettre à mademoiselle Volland du 27 septembre 1760.

Les lettres dont nous parlons renferment quelques autres renseignements encore. En 1758, mort d'une tante de Melchior, la seule sœur de son père qui eût survécu jusque-là. En 1760, une dame Koch, veuve d'un oncle de Melchior, et âgée de cinquante-quatre ans, va contracter un troisième mariage avec un homme de trente ans, un négociant nommé Schul.

Grimm, dans une lettre à Gottsched du 19 avril 1741 (*Danzel*, p. 344), parle d'un frère aîné, qui était alors à Francfort, dans la suite du baron (plus tard comte) de Schœnberg, à l'occasion de la Diète électorale. C'est sans doute celui qui devint plus tard sénateur.

Dans une lettre de la fin de 1770, à la landgrave Caroline (p. 126 de la copie manuscrite), Grimm dit que sa famille « occupe les premières places de magistrature dans une

ville libre et impériale », et que son frère aîné est à la tête du *Magistrat*, c'est-à-dire du conseil municipal de Ratisbonne.

Entre ses deux voyages de Russie, c'est-à-dire entre 1774 et 1776, Grimm « a eu le malheur d'hériter d'un de ses frères vingt mille livres de France » (*Lettres à Catherine*, p. 298).

En 1796, parlant des dispositions testamentaires qu'il avait faites avant la Révolution, Grimm dit que sa fortune devait aller pour moitié « aux descendants de ses frères en Allemagne, qui n'étaient pas dans la peine, mais dont il était bien aise d'augmenter le bien-être » (*Lettres à Catherine*, p. 689).

1741

Grimm fait ses études au gymnase de Ratisbonne, où il apprend le latin et les lettres. Il s'exerce à la poésie, il a fait une satire et une ode. Il entreprend enfin une tragédie et envoie sa *Banise* à Gottsched (*Lettres à Gottsched* des 19 avril, 28 août et 12 décembre 1741, dans *Danzel*, p. 344-348).

Intimité de Grimm, dès les bancs du gymnase, avec l'aîné des fils du comte de Schœnberg, Gottlob-Louis (1726-1796). Il dit à Catherine : « C'est mon ami depuis l'âge de onze ans » (*Lettres à Catherine*, p. 381), et en 1791 : « C'est le plus ancien ami que j'aie au monde, puisque notre amitié date de l'âge de dix ans » (*Ibid.*, p. 406). Sur cette amitié de collège, voir la lettre à Gottsched, *Danzel*, page 345.

« Gottlob-Louis, comte de Schomberg, entra au service de France en 1747, en qualité de capitaine en second au régiment de madame la Dauphine, dont il eut la commission le

1er juillet, et servit au siège de Mastrick, en 1748. Il passa à une compagnie au régiment des Volontaires de Friesen (ci-devant Saxe) par commission du 18 juin 1751, et obtint le 28 novembre 1752 une commission pour tenir rang de mestre de camp de cavalerie. Mestre de camp du même régiment à la mort de Friesen par commission du 11 avril 1755, il servit en qualité de colonel en Allemagne en 1757 et 1758. Se trouva aux batailles d'Hastembeck et de Crewelt, et commanda son régiment aux batailles de Bergen et de Minden en 1759, aux affaires de Corback et de Warbourg en 1760... Il a été déclaré au mois de mai 1763 maréchal de camp, avec rang du 25 juillet 1762, jour de la date de son brevet, et a conservé son régiment ». PINARD, *Chronologie historique militaire* (8 vol. in-4, 1760-1768), t. VIII, p. 605.

On voit que Gottlob Schomberg était déjà en France et au service lorsque Grimm arriva à Paris. C'est de lui qu'il s'agit dans le passage des *Confessions*, où Rousseau parle d'un comte de Schomberg, parent de Friesen et demeurant chez lui. Schomberg, à la Révolution, émigra, se réfugia à Lausanne près du maréchal de Castries, son ami, et eut part aux secours que Catherine accordait à l'émigration. M. Tourneux a donné, dans son XVIe volume, une lettre de Grimm au général de Schomberg, ainsi que les cinq lettres de celui-ci à Grimm que possède la Bibliothèque nationale. On a encore trois lettres du général, datées de Lausanne, novembre et décembre 1790, et envoyées à Catherine par Grimm, sous date du 5 mars 1791. Schomberg s'y dit « l'ami le plus ancien, le plus fidèle et le plus tendre » de Grimm. La *Correspondance littéraire* du mois de janvier 1767 donnait à ses lecteurs une analyse des *Scythes* de Voltaire, écrite par Schomberg (Tourneux, VII, 208).

1743

Grimm, écrivant à Gottsched en avril 1741, lui annonce qu'il doit aller étudier à Leipzig dans un an et demi. En effet, nous voyons par la préface du quatrième volume de la *Deutsche Schaubühne* de Gottsched, publié en 1743, que le jeune Grimm était alors à Leipzig pour ses études.

Il y eut pour maîtres Gottsched, Ernesti et Mascov. Gottsched était « professeur en philosophie et en poésie ». Grimm a une page sur lui dans sa première *Lettre au Mercure* (TOURNEUX, XVI, 273). Il avait surtout été frappé de l'enseignement d'Ernesti, et il se plaît à le rappeler. Voyez le préambule de sa dissertation latine, sa deuxième *Lettre au Mercure* (XVI, 276), la *Corr. litt.*, VII, 188; VIII, 150, et la notice de Meister (Tourneux, I, 3). Quant à Mascov (Godefroi, professeur de jurisprudence, mort à Leipzig en 1760), Grimm, dans la dédicace de sa dissertation latine à Gottlob Schomberg, lui rappelle qu'ils ont suivi ensemble ses leçons et qu'ils ont souvent pris occasion de son enseignement pour poser et discuter des questions historiques.

Grimm paraît avoir, à Leipzig, étudié le droit public. Il dit dans sa première *Lettre au Mercure* (Tourneux, XVI, 271) que c'est là l'étude qui, en Allemagne, « absorbe tout le loisir de la jeunesse studieuse ». Il resta longtemps convaincu, écrit-il, « qu'il aurait mieux fait de s'appliquer à faire des déductions de droit public » que de venir à Paris (*Corr. litt.*, X, 63). Enfin sa dissertation latine en l'honneur de son ami Schomberg est une étude de ce genre.

C'est en 1743 que *Banise* parut. Grimm, sur les conseils de Gottsched, avait mis de côté son premier essai, fait à dix-huit ans, et avait récrit sa pièce sur un plan tout à fait différent. Ainsi refondue, elle fut insérée par Gottsched

dans le quatrième volume de la *Deutsche Schaubühne*. *Banise* figure de nouveau dans le quatrième volume de la seconde édition, lequel parut en 1748. Gottsched déclare que Grimm, pour cette édition, avait revu et considérablement amélioré sa pièce (*merklich gebessert*). Il ajoute que le jeune homme, avec la modestie qui le caractérise, est prêt à accueillir les critique fondées (*nach der Bescheidenheit die ihm eigen ist*). Il nous apprend enfin, dans une note, que la pièce avait été représentée, en 1747, à Strasbourg et à Francfort, *mit grossem Beyfalle der Zuschauer*.

Voyez, sur *Banise*, la réception que fit un jour Frédéric à Grimm en lui récitant l'ouverture de cette pièce (*Corr. litt.*, XVI, 467), — le jugement dans lequel Lessing enveloppe l'ouvrage de Grimm (*Literaturbriefe*, lettre VII), — et enfin l'histoire du théâtre de marionnettes de Wilhelm Meister (*Lehrjahre*, livre I^er^, ch. VI). Une farce du comédien et auteur burlesque Félix Joseph Kurz, *die getreue Prinzessin Pumphia* (1756, réimprimé à Vienne en 1883), tourne en ridicule, au cinquième acte, le dénouement de *Banise*. Voyez W. Creizenach dans le *Literarisches Centraiblatt* du 24 mars 1883.

1745

Grimm paraît être resté à l'université de Leipzig moins de trois ans. En effet, au mois d'août 1745, nous le trouvons, avec le comte de Schœnberg, à la Diète électorale de Francfort (François I^er^, l'époux de Marie-Thérèse, fut élu le 13 septembre et couronné le 4 octobre à Francfort). Voyez les lettres de Grimm à Gottsched, du 5 août et du 11 octobre, dans *Danzel*, pages 169, 170 et 348.

De retour à Ratisbonne, nous trouvons Grimm vivant dans la famille Schœnberg en qualité de précepteur du second fils

du comte, Adolphe-Henri qui, en 1745, n'avait que onze ans. Grimm l'eut pour élève pendant quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à son départ pour Paris (*Lettres à Catherine*, p. 380). Gottsched, dans une note de la deuxième édition du quatrième volume de la *Deutsche Schaubühne*, représente Grimm comme étant, à l'époque de la publication de ce volume (1748), *Hofmeister* d'un jeune comte de Schœnberg à Ratisbonne. Voyez enfin la dédicace de la dissertation latine.

1746

Grimm, dans la dédicace de sa dissertation latine, dit qu'après les solennités de Francfort il a fait une grave maladie, et qu'il s'est tout entier appliqué à l'étude.

Il insère dans la *Gazette de Ratisbonne* (en 1746 ou 1747) une critique des poésies posthumes de Jean Ulrich von Kœnig (publiées par Rost, Dresde, 1745), dans la préface desquelles madame Gottsched était attaquée (*Danzel*, p. 348).

1747

La dissertation latine de Grimm porte, à la fin, la date : Ratisbonne, 15 janvier 1747.

C'est une brochure in-4 de 32 pages, et qui a pour titre : *De historiâ imperatoris Maximiliani I amplissimi juris Germanorum publici fonte disputatiuncula, ad illustrissimum comitem Gottlob Ludovicum a Schonberg, quum summâ cum laude ingentique omnium bonorum gratulatione ex academia Lipsiensi decederet, auctore Friderico Melchiore Grimmio. Ratisponae, apud fratres Zunkelios*, MDCCXXXXVII.

L'introduction ou dédicace a quelque intérêt biographique. Grimm rappelle à son compagnon d'études l'intimité qui a régné entre eux malgré la différence des positions; ils ont tout étudié en commun, ont échangé leurs pensées sur tous les sujets, ont lu ensemble Tite-Live et Cicéron. C'est de Genève que Schomberg était venu à Leipzig, et il était alors déjà plus avancé que son ami.

C'est Schomberg qui a confié à Grimm l'éducation de son jeune frère; il va pour sa part quitter Leipzig et entrer au service de l'Etat, et Grimm a saisi cette occasion de lui témoigner son respect et son affection. Quant au choix de son sujet, Grimm l'explique par le souvenir des leçons de Mascov qu'ils ont suivies ensemble; il est vrai que l'entreprise peut paraître hardie, puisqu'il ne s'est jamais occupé spécialement d'histoire, mais après les fêtes de Francfort et une grave maladie qu'il a faite ensuite, il s'est mis tout entier à l'étude et il espère, à force de travail et de zèle, avoir surmonté les difficultés de sa tâche.

L'écrit se termine également par quelques lignes de compliment à l'adresse de Gottlob.

Nous avons, de l'année 1747, deux lettres à Gottsched. Dans la première, du 10 avril, Grimm reconnaît que le ciel ne l'a pas fait poète et déclare qu'il a, dès le commencement de ses études universitaires, et pour toujours, renoncé à la versification (*Danzel*, p. 348). Dans une seconde lettre, du 6 juillet, il annonce l'intention de publier en Allemagne une édition du *Mémoire sur la satire* de Voltaire, avec une introduction en français de sa façon. « Dans ma situation actuelle, dit-il en parlant de la langue française, j'ai dû l'apprendre assez à fond (*ziemlich fest setzen*). » (*Danzel*, p. 348-349).

1748

Grimm, au printemps de 1748, fait la connaissance du baron de Studnitz, « qui représentait, sans titre officiel, le duc de Saxe-Gotha en France » (Tourneux, I, 67), et qui était alors en visite à Ratisbonne. C'est certainement lui le *vornehmer Gönner* dont Grimm parle à Gottsched dans sa lettre du 24 novembre 1748 (*Danzel*, p. 286), et dont il dit « qu'il a lié avec lui une étroite amitié pendant le séjour qu'il a fait ici ». C'est également à Studnitz, et pendant le séjour de celui-ci à Ratisbonne, qu'est adressée la lettre du 19 mai 1748, donnée par Tourneux (t. II, p. 229). D'après cette lettre, Gottlob Schomberg est parti depuis trois mois, évidemment pour la France, où il a pris du service. Grimm qui a fait la connaissance de Studnitz et qui a eu l'avantage de causer avec lui, le remercie de lui avoir communiqué deux numéros des feuilles que Raynal rédigeait alors pour la duchesse de Saxe-Gotha, et que Studnitz était chargé de faire passer à celle-ci (*Corr. litt.*, I, 67).

Le « bon ami » de Grimm, qui était à Paris au mois de juillet 1747, et qui devait lui envoyer le *Mémoire sur la satire* de Voltaire (*Danzel*, p. 348), est vraisemblablement Gottlob.

Lettre de Grimm à Gottsched du 24 novembre 1748, déjà citée. Il transmet à Gottsched un passage d'une lettre (en français) qu'il a reçue de Studnitz, alors à Munich.

Lettre de Grimm à Gottsched, du 18 décembre, dans laquelle il lui annonce qu'il va faire un voyage en France (*Danzel*, p. 349).

1749

C'est donc dans les derniers jours de 1748 ou dans les premiers de 1749 que Grimm arriva à Paris, à l'âge de vingt-cinq ans.

Quels furent les motifs de ce voyage? Grimm, dans une lettre à Frédéric, parle de lui-même comme « exilé de sa patrie depuis sa première jeunesse » (*Corr. litt.*, XVI, 466), et dans une autre lettre, parlant de sa nation : « Elle m'a, dit-il, repoussé trop jeune de son sein pour que je sois capable de tirer parti de tous ses avantages » (*Ibid.*, p. 467).

On suppose ordinairement que Grimm accompagna à Paris les deux fils du comte de Schœnberg (Voy. *Mémoires de madame d'Épinay*, t. I, 403 ; — Reichard, *Selbstbiographie*, p. 386). Mais Gottlob était déjà au service de France et n'avait pas besoin d'être accompagné. Il est probable que le comte de Schœnberg envoyait à Paris son second fils, alors âgé de quinze ans, et qu'il le confia à Grimm, lequel était précepteur du jeune homme depuis quatre ans et avait depuis quelque temps déjà le désir d'aller chercher fortune en France.

Meister dit que Grimm fut « choisi pour accompagner en France le comte de Friesen » (*Corr. litt.*, I, 4); il y a là une confusion évidente.

Le jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, Frédéric, âgé de quatorze ans (né en 1735 et mort en 1756), était alors à Paris avec le baron de Thun, son gouverneur, un chapelain qui s'appelait Klupffel, et Grimm « qui lui servait de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place » (Rousseau). Grimm avait trouvé cette situation provisoire peu après son arrivée à Paris, et, probablement par la protection de Studnitz. Était-ce à cette époque qu' « il logeait chez des filles au quartier Saint-Roch » (Rousseau) ?

Peu après, et vraisemblablement dans cette même année 1749, Grimm entra chez le comte de Frise en qualité de secrétaire. Il demeure dans l'hôtel du comte, « rue Basse-du-Rempart, faubourg Saint-Honoré », et peut recevoir. « Il nous donnait assez souvent à dîner chez lui » (Rousseau). « Grimm, alors secrétaire et ami intime du jeune comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, nous donnait chez lui un dîner toutes les semaines » (Marmontel, *Mémoires*, liv. IV). Né en 1728, Frise avait alors vingt et un ans. Voir ce que Grimm a dit de lui dans la *Correspondance* (II, 490; IX, 346).

Dans une lettre en prose et en vers du comte de Frise, que Besenval a donnée dans ses *Mémoires*, Grimm figure sous le nom de Tyran-le-Blanc, et comme coutumier de plaisanteries irréligieuses.

L'année 1749 est la date de la liaison de Grimm avec Rousseau, liaison qui, grâce à la musique, devient rapidement de l'intimité. Dîners à trois chez Rousseau, avec Klupffel.

C'est aussi dès 1749 ou 1750, que Rousseau fit faire à Grimm la connaissance de ses divers amis : « Je lui avais donné Diderot, je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez madame de Chenonceaux, chez madame d'Épinay, chez le baron d'Holbach. Tous mes amis devinrent les siens. »

Il faut, à cette liste, joindre Raynal, l'un des plus intimes amis de Grimm à cette époque de jeunesse.

Klupffel (c'est ainsi qu'il écrivait son nom) était né en 1712; en 1741, il devint pasteur de l'Église allemande luthérienne à Genève, et, en 1747, il accompagna le prince Frédéric de Saxe-Gotha à Paris, « als Instructor und Reiseprediger. » Revenu à Gotha il y devint *Oberconsistorialrath* ou, comme il est encore désigné, *Consistorialpräsident*. C'est lui qui fonda, en 1764, l'*Almanach de Gotha*. Il mourut le 21 novembre 1776 (Voy. sur lui Reichard, *Selbstbiographie*, pages 30-42.

L'obligeance de M. Eugène Ritter, professeur à l'univer-

sité de Genève, me permet d'insérer ici une lettre inédite de Klupffel à Rousseau, celle-même à laquelle Rousseau fit la réponse amicale qu'on lit dans sa correspondance sous la date de mai 1765. L'original de la lettre de Klupffel est conservé à la bibliothèque de Neuchatel.

« A Gotha, ce 17 avril 1765.

» Je viens d'apprendre que vous avez formé le dessein d'aller voir à Berlin votre digne ami, M. de Marshall. Comme la route ordinaire doit vous mener par Gotha, je n'ai rien de plus pressé que de vous prier, mon cher ami, de n'en point choisir d'autre, et de vous souvenir que vous avez dans cette ville un ami qui n'a jamais cessé de vous aimer sincèrement.

» Que je serai heureux de vous revoir en cette occasion ! Ma maison et tout ce que je possède et tout ce que je suis, sera à vous. Vous vous reposerez chez moi, vous y resterez aussi longtemps que vous jugerez à propos de me rendre heureux, vous y serez le maître absolu de voir ou de renvoyer qui vous voudrez.

» Me refuserez-vous cette satisfaction ? Non, vous ne pouvez le faire ; mon cœur, ce cœur qui vous chérit et qui a de si anciens droits sur votre amitié, vous en supplie. Rousseau ne saurait méconnaître son langage.

» Ou bien, mon chérissime ami, si vos arrangements étaient si bien pris qu'il n'y eût pas moyen de passer par Gotha, que je sache au moins l'autre route ! Il s'y trouvera peut-être une ville, un village peu éloigné de Gotha, où je pourrai me rendre au temps que vous compterez d'y passer.

» Enfin, cher ami, faites en sorte que je vous voie, soit d'une manière, soit de l'autre. Je souscris à tout, pourvu que j'aie la satisfaction de vous embrasser encore une fois dans ma vie.

» Mais, hélas ! si cette nouvelle, sur laquelle la plus chère de mes espérances est fondée, était fausse ! Dites-moi qu'elle ne l'est pas ! Daignez me répondre bientôt, et mandez-moi quand vous partirez de Motiers, quelles journées vous ferez, et quand vous comptez d'être aux portes de Gotha. Je vous y attendrai avec la plus vive impatience.

» Vous connaissez les sentiments que je vous ai voués ; ils sont inaltérables, et ne finiront qu'avec mes jours.

» KLÜPFFEL. »

On a rapporté à ces premières années du séjour de Grimm à Paris des écrits qui ne lui appartiennent point. Règle générale : se défier quelque peu de l'érudition allemande. Il y a là parfois bien de la légèreté sous le zèle des recherches et sous l'appareil des discussions. M. Danzel commet une double erreur au sujet d'une traduction de la grammaire allemande de Gottsched ; il attribue ce travail à Grimm et il le dit dédié à madame Gottsched. Les deux assertions sont également erronées ; le livre dont il s'agit n'a point de dédicace, et le traducteur M. Quand, qui se fait connaître dans la préface comme un maître d'allemand, est nommé en toutes lettres sur le titre. Ce qui est vrai, c'est que Grimm avait recommandé l'ouvrage à Raynal, qui rédigeait alors *le Mercure*, et que l'article du *Mercure* (n° d'avril 1753) fait une allusion amicale à cette recommandation. Je trouve un exemple de la même légèreté dans un autre ouvrage de M. Danzel, sa *Biographie de Lessing*, continuée et terminée par M. Guhrauer. L'auteur attribue à Grimm une brochure intitulée : *Petits Discours sur les grands bouquets à la mode*, qui parut en 1749, et dont une traduction allemande fut publiée la même année. Le titre de cette traduction indiquait le chevalier G... comme auteur de l'original ; M. Danzel ne paraît pas avoir eu d'autre

raison que cette initiale pour mettre la brochure au compte de Grimm, et il n'a pas fait attention que celui-ci n'était point chevalier, qu'en 1749 il venait à peine d'arriver à Paris, et qu'il n'était guère alors en position d'écrire sur les modes.

Ces erreurs sont, du reste, peu de chose en comparaison de celle où est tombé M. Hermann Hettner, dans le volume qu'il a consacré à l'histoire littéraire de la France au XVIII^e^ siècle. Qui croirait qu'un écrivain, versé d'ailleurs dans la connaissance des lettres françaises, ait pu citer comme authentiques les prétendus Mémoires de Grimm, publiés en 1830, l'une des innombrables fabrications du même genre qui parurent à cette époque? M. Hettner s'appuie sur cette compilation pour représenter Grimm comme un espion politique, en correspondance secrète avec des princes étrangers, et trahissant, pendant la guerre de Sept ans, le pays où il avait trouvé un asile. Il va jusqu'à reprocher à Sainte-Beuve de n'avoir pas su ou pas voulu, dans ses articles des *Causeries du lundi*, toucher à ce fâcheux côté de la vie de l'écrivain. La vérité est que personne, en France, ne songerait, je ne dis pas à réfuter les Mémoires dont il s'agit, mais à en faire seulement mention ; ce n'est qu'à l'étranger qu'on peut se tromper à ce point dans des questions de tact littéraire.

1750

Les données fournies par Rousseau et Marmontel s'appliquent évidemment à cette année aussi bien qu'à la précédente.

Grimm était resté en relations avec Gottsched ; il lui écrivait, et envoyait de la musique à madame Gottsched (*Danzel*, p. 316).

Grimm était lié avec avec Mylius, qui publia, en 1750, à Leipzig, et en collaboration avec Lessing, une revue trimestrielle intitulée : *Beyträge zur Historie und Aufnahme des Theaters*. Les trois premiers numéros de cette Revue, qui n'en eut que quatre (le premier avait paru en octobre 1749), ont chacun un article sur les nouvelles productions théâtrales de Paris, et Danzel conjecture avec beaucoup de vraisemblance que ces comptes rendus étaient envoyés par Grimm (Danzel, *Lessing, sein Leben*, 2e édit., I, 177).

C'est dans le numéro d'octobre 1750, du *Mercure*, que parut la première *Lettre* de Grimm *sur la littérature allemande*. Elle est datée du 4 août.

La première production française que nous ayons de Grimm serait la lettre à la comtesse d'Houdetot, donnée par M. Tourneux, XVI, 485, s'il était possible de tenir cette pièce pour authentique. Mais comment reconnaître Grimm dans ces pages en prose et en vers, où rien absolument ne trahit ni le nouvel arrivé en France, ni les incorrections de langue et de style dont notre Allemand resta longtemps entaché ? L'auteur de cette lettre parle d'ailleurs comme un homme qui n'est plus jeune :

> Quand j'étais à l'âge où vous êtes,
> J'ai vu les ruisseaux et les bois,
> Avec moins de talent cent fois,
> M'inscrire au nombre des poètes.
> ... Aujourd'hui ma verve impuissante
> Ne me rappelle plus que d'insipides sons.

Grimm, à vingt-sept ans, ne pouvait s'exprimer ainsi et encore moins parler sur ce ton de ses anciennes tentatives poétiques.

La lettre, achetée par M. le baron de Stassart, a été léguée par lui à l'Académie royale de Belgique. Il serait facile de trancher une question (qui pour moi n'en est pas une) par la

comparaison de cette pièce avec une page authentique de l'écriture de Grimm.

1751

La seconde *Lettre* de Grimm *sur la littérature allemande* parut dans *le Mercure* de février 1751, mais elle porte la date de novembre 1750.

Ces lettres devaient avoir une suite; Grimm, dans la seconde, faisant mention de madame Gottsched, dit qu'il aura souvent l'occasion de parler d'elle (*Corr. litt.*, XVI, 278).

Les lettres de Grimm à Gottsched, entre 1749 et 1751, sont perdues. Danzel (p. 349) en donne une du 30 novembre 1751, dans laquelle Melchior demande grâce pour des Français que Gottsched, à ce qu'il paraît, avait maltraités ou laissé maltraiter dans son journal. D'Alembert est son « très bon ami », Diderot est justement compté « parmi les têtes les plus fortes », Rameau « est regardé par tous les connaisseurs comme un des plus grands musiciens qui aient jamais existé ». Grimm est intime avec eux tous, entre autres avec la famille de Voltaire (?).

Ce n'est qu'en 1751 que Grimm fut présenté par Rousseau chez madame d'Épinay. C'est au moins ce qui me paraît résulter d'un passage des *Mémoires* de celle-ci (t. I^er^, p. 384), comparé avec ce qui précède et ce qui suit.

C'est à Grimm qu'est adressée, et c'est du 1^er^ novembre 1751 qu'est datée la *Lettre* de Rousseau *sur la réfutation de son discours* (de l'Académie de Dijon), *par M. Gautier, professeur de mathématiques et d'histoire, et membre de l'Académie royale des belles-lettres de Nancy.*

1752

Lettre de M. Grimm sur Omphale, *tragédie lyrique, reprise par l'Académie royale de musique le 14 janvier* 1752. Sans lieu d'impression, 1752. Brochure de 52 pages. Cet écrit parut au mois de février ou de mars.

Un anonyme répondit à Grimm dans l'opuscule intitulé : *Remarques au sujet de la lettre de M. Grimm sur* Omphale. Paris, 1752, 28 pages. La brochure est signée D***, mais l'auteur est inconnu.

Grimm répliqua par une *Lettre à l'abbé Raynal*, datée du 2 avril 1752, et insérée dans le numéro de mai du *Mercure*. Cette lettre, dans Tourneux, n'a que trois pages.

Rousseau, enfin, intervint dans la discussion par sa *Lettre à M. Grimm au sujet des remarques ajoutées à sa lettre sur* « Omphale ». Sans lieu d'impression, 1752. 29 pages (Anonyme). « C'est le seul ouvrage, dit Musset-Pathay, auquel Rousseau n'ait pas mis son nom. »

Grimm, dans une lettre à Gottsched, du 3 février 1752, lui annonce qu'il lui envoie, pour madame Gottsched, un *Almanac historique de tous les spectacles*, et il ajoute que l'article sur le théâtre allemand, dans cette publication, est de lui. Grimm envoie en même temps à Gottsched des numéros du journal de Fréron (*l'Année littéraire*), comme preuve de la renommée dont il jouit à Paris. Il annonce enfin qu'il a, la veille même, remis à l'imprimeur sa *Lettre sur Omphale*.

A partir de l'automne de 1752, Grimm n'écrit plus à Gottsched qu'en français, ne sachant pas, dit-il, si celui-ci tient à l'allemand. Voyez *Danzel*, page 350, où l'on trouve un fragment de lettre, non daté, et relatif au discours de Rousseau pour le concours de Dijon.

Le Devin du village est de 1752. C'est du succès de cette

pièce que Rousseau fait dater « les secrètes jalousies qui n'ont éclaté que longtemps après. »

1753

On peut placer, en 1753, la passion de Grimm pour mademoiselle Fel. Il n'en est pas question dans les *Confessions* seulement, mais aussi dans les *Mémoires* de madame d'Épinay (t. II, p. 32, 36, 57 et 101). En 1759, pendant le séjour de Grimm et de son amie à Genève, mademoiselle Fel vint passer trois semaines, aux Délices, chez Voltaire. Les appréhensions de madame d'Épinay à ce sujet furent promptement calmées par la conduite de Grimm (*Dernières Années*, p. 111).

Le Petit prophète de Bœmischbroda, sans lieu ni date, in-octavo de 58 pages, parut dans la première moitié de 1753. « Le *Prophète* a eu un succès prodigieux, écrit Grimm à Gottsched ; on en a fait trois éditions en moins d'un mois. »

En France, la controverse qui s'éleva à cette occasion fut des plus vives ; Fétis, dans ses *Curiosités historiques de la musique* (Paris, 1830, in-8°, p. 107 et suiv.), donne les titres de quarante-sept pamphlets relatifs à la discussion soulevée par le *Petit prophète* et par la *Lettre sur la musique* de Rousseau. Trois de ces brochures ont été attribuées à Diderot, et se trouvent dans le tome XII de ses œuvres (édit. Tourneux).

Lettre (en français) de Grimm à Gottsched, du 23 juin 1753, donnée par Danzel, page 351. L'écrivain y parle des succès du *Petit prophète*, de « la scandaleuse querelle » de Voltaire et de Maupertuis, de la traduction française de la grammaire allemande de Gottsched, et de l'annonce qui en a été faite dans *le Mercure*. Il ajoute en post-scriptum qu'il n'est plus secrétaire du comte de Frise, mais qu'il continue à demeurer à l'hôtel de Frise. Il termine par l'éloge du *Devin du village*.

Grimm fit en automne un voyage en Allemagne, le premier

depuis son arrivée à Paris; il y revit Gottsched. (Voy. plus bas, sous l'année 1754.) Il paraît avoir été alors à la cour de Gotha. (Voy. plus bas, sous l'année 1762).

J'ai dit que la donnée du *Petit Prophète* avait été fournie par le talent musical qui distinguait, dans les universités allemandes, les étudiants de Prague, et dont ils tiraient parti pendant les vacances, en parcourant le pays et en jouant de leurs instruments dans les foires. J'ajoute que le mélange grotesque de français et de latin dans le titre du pamphlet de Grimm est un souvenir ou une parodie d'un usage très fréquent dans la littérature allemande érudite du XVII^e^ siècle.

Le Petit Prophète ne fut pas seulement réimprimé en Allemagne, madame Gottsched le traduisit en allemand ou plutôt l'imita en l'adaptant à une controverse musicale différente: *Der Kleine Prophet von Bœhmischbroda*, etc., Prag (pour Leipzig) 1753. C'est dans la salle de l'Opéra de Leipzig et dans le coin des petits-maîtres (*Stutzerwinkel*), que l'étudiant est transporté; c'est à une opérette de Weisse, *der Teufel ist los oder die verwandelten Weiber*, qu'il assiste; et c'est la chute du drame légitime, c'est l'avortement des efforts pour relever le théâtre que déplore la voix prophétique. (Voy. JACOB MINOR, *Christian Felix Weisse und seine Beziehungen zur deutschen Literatur des 18^ten^. Jahrhunderts*, Inspruck, 1880, p. 152; — Koberstein, *Grundriss der Geschichte der deutschen national Literatur*, 4^e^ édit., 1866, t. III, p. 2942-5).

Le premier numéro de la *Correspondance littéraire* porte la date de mai 1753.

Meister dit que Raynal céda à Grimm sa correspondance avec quelques cours du nord et du midi de l'Allemagne. Cela ne peut, dans aucun cas, s'entendre du commencement de l'entreprise de Grimm, car Raynal continua ses *Nouvelles littéraires* jusqu'en 1755.

On ne sait à qui la *Correspondance littéraire* fut adressée dans l'origine. Pas à la cour de Saxe-Gotha, qui n'en possède

la série que depuis 1754. (Voy. sur cette question, Tourneux, II, 229 et suiv.; X, 208, n. XVI, 209 et suiv).

Sur la souscription de la reine de Suède, voyez XVI, 427; sur celle de Frédéric, XVI, 407, 428, 432, et la lettre de Grimm à la landgrave Caroline, du 15 juillet 1766. Sur celle de la princesse de Nassau-Saarbruck, voyez *Œuvres de Diderot* XI, 18; sur celle de Catherine, *Lettres de Grimm*, page 1, et Tourneux, XVI, 211.

Sur la *Correspondance littéraire* et l'intérêt qu'elle excitait à l'étranger, voyez un passage de Gœthe dans l'un de ses fragments sur la littérature allemande (*Ferneres über deutsche Literatur*, WERKE, édit. de 1840, t. XXXII, p. 232), écrit en 1817, et la *Selbstbiographie* de Reichard, page 386.

Il paraît que la première édition de la *Correspondance*, publiée en 1812 et 1813, fut faite sur un exemplaire original trouvé à Berlin lors de la campagne de Prusse, en 1806; cet exemplaire ayant été livré, comme copie, aux compositeurs a disparu (Tourneux, II, 232).

Le recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale renferme une feuille assez curieuse, de la main de Grimm. Ce sont les notes en partie raturées, des sujets et des idées que le critique se proposait de traiter dans sa *Correspondance*. En rapprochant ces notes des volumes imprimés, on reconnaît qu'elles sont de l'année 1755.

Le duel de Grimm au sujet de madame d'Épinay eut lieu tout à la fin de 1752, ou au commencement de 1753. Madame de Jully, en effet, dont la mort fut l'origine des bruits fâcheux pour sa belle-sœur, mourut le 10 décembre 1752. C'est donc dans tous les cas en 1753 que les rapports entre Grimm et madame d'Épinay devinrent plus fréquents. Madame d'Épinay accoucha, le 29 mai, d'un fils naturel dont Francueil était le père (Voy. Campardon, *les Prodigalités d'un fermier général*, 1882, p. 36; — Boiteau, dans les *Mémoires* de madame d'Épinay, t. I, p. 427).

1754

M. Tourneux a trouvé à la Bibliothèque nationale et a publié (*Corr. litt.*, XVI, 256) une lettre de Fréron, adressée à la Direction de la librairie, et datée du vendredi 29 mars, ce qui nous conduit, pour l'année, à 1754. D'après cette lettre, Fréron avait avancé dans ses feuilles que Grimm avait attaqué la musique française « parce qu'il avait envie d'être l'entrepreneur d'un théâtre italien »; Grimm s'était plaint de cette assertion comme d'une personnalité, et la Direction de la librairie avait réprimandé Fréron. Celui-ci se justifie en démontrant que l'assertion dont il s'agissait ne constituait pas une personnalité, et il termine en la confirmant : « Au reste, ce que j'ai dit de Grimm est très vrai, et c'est ce qui l'offense, lui et sa cabale; son projet était réellement d'être à la tête d'un opéra italien. »

Danzel (p. 352) donne une lettre de Grimm à Gottsched, du 2 mai 1754, dans laquelle il lui annonce l'envoi du premier volume du *Journal étranger*, une rapsodie, dit-il, à laquelle il n'aura plus aucune part dans la suite; il n'y a que la préface pour laquelle il demande l'indulgence de Gottsched. Il parle du « dernier voyage » dans lequel s'est fortifié son attachement pour son ancien professeur, ajoutant qu'il a presque toujours été incommodé depuis son retour, ce qui l'a empêché d'écrire. Si Gottsched a quelque chose à faire connaître par le *Journal étranger*, Grimm, quoique n'y ayant plus aucune part, aura assez de crédit pour l'y faire mettre. Il finit en donnant de nouveau son adresse à Gottsched, et en le priant de ne jamais lui attribuer, dans la suscription de ses lettres, ni qualité ni titre.

Le *Journal étranger* dont il est question dans cette lettre était un recueil mensuel, dont les propriétaires avaient confié

la direction à Grimm. La première livraison parut le 1er avril 1754, avec une préface ou introduction de la façon de Grimm. M. Tourneux a recueilli ce morceau dans son tome XVI (p. 337). Grimm y avoue qu'on a voulu se hâter, que ce début est très imparfait, et que les correspondances ont été établies presque au hasard; mais il espère que l'œuvre s'améliorera en avançant. Le morceau ne laisse pas d'être intéressant par les idées que l'écrivain y exprime sur la tâche qu'il se propose et sur les devoirs du critique. On y retrouve aussi ses vues sur la littérature française, sur les littératures étrangères, et en particulier sur le XVIIIe siècle. L'écrivain terminait en demandant des articles à « tous les savants de l'Europe et du monde », lesquels pouvaient écrire chacun dans sa propre langue, le *Journal* se chargeant de traduire les manuscrits.

Raynal annonça la publication du *Journal étranger* dans ses *Nouvelles littéraires* du 29 avril (*Corr. litt.*, t. II, p. 144). Il s'y plaint assez vivement de la préface qu'il croyait être de Rousseau, et dont il relevait le ton amer à l'endroit de la France et du goût littéraire régnant.

Grimm annonça lui-même la publication du *Journal étranger* dans la *Correspondance littéraire* du 1er mai 1754, en reconnaissant l'infériorité du premier numéro qu'il appelait « une rapsodie de plusieurs extraits faits par des gens sans mérite et sans talent »; il s'excusait sur la nécessité, et appelait seulement l'attention sur sa préface qu'il suppliait ses souscripteurs de lire. Les propriétaires du journal, dit-il, lui en avaient « donné la direction depuis deux mois », ce qui a a fait supposer à M. Tourneux (XVI, 258) que Grimm avait présidé à la rédaction du numéro de mai aussi bien que de celui d'avril; mais c'est une erreur. La manière dont il s'exprime soit dans sa lettre à Gottsched, soit dans la *Correspondance*, prouve qu'au moment où Grimm écrit il n'a encore paru qu'un numéro, et qu'il a déjà donné sa démission. Le sens de la phrase dont il s'agit est donc qu'il avait eu deux

mois pour faire son premier numéro, et qu'aussitôt après la publication de cette première livraison il avait renoncé à cette entreprise. Voyez aussi la lettre à Gottsched du 10 septembre 1754, où il revient sur ce sujet. Grimm eut pour successeur dans la direction du *Journal étranger* un M. Toussaint, ancien avocat, alors au service des libraires, et auteur d'un ouvrage intitulé *les Mœurs*, Amsterdam, 1748. Toussaint fit sa besogne « tout doucement et passablement mal », puis, au bout de peu de mois, se brouilla avec le propriétaire du privilège. Il eut pour successeurs l'abbé Prévost, l'abbé Arnaud, Suard, etc. (*Corr. litt.*, t. II, p. 352, 437; t. III, p. 88, 310; t. VIII, p. 251).

On remarquera les raisons que Grimm donne pour avoir accepté, puis quitté la direction de ce journal. Cette occupation promettait d'être lucrative, mais elle aurait exigé une application sans relâche, et Grimm préférait se donner tout entier à la littérature française et au soin de sa *Correspondance*. (II, 437).

Le baron d'Holbach perdit sa femme dans l'été de 1754. Grimm, tendrement attaché à l'un et à l'autre, accompagna le mari dans un voyage qu'il fit pour se distraire à l'intérieur de la France. Melchior écrit à Gottsched, le 10 septembre, pour lui annoncer ce voyage, disant qu'ils comptent visiter Lyon, Marseille, Montpellier, et être de retour à Paris à la fin d'octobre (Danzel, p. 352).

Cette lettre est la dernière de Grimm à Gottsched qui ait été conservée. On y remarque l'éloge de d'Holbach, ainsi que de sa femme, et le pied d'intimité sur lequel Grimm se trouvait dans cette maison. « Nous ne passions pas un jour, dit-il, sans y dîner ou y souper. »

1755

C'est au retour du voyage de France avec d'Holbach, ou, si l'on veut, dans les premiers mois de 1755, que se forma la « liaison » entre Grimm et madame d'Épinay.

Le 29 mars, mort du comte de Frise, chez qui Grimm avait continué de demeurer. Récit de Rousseau, selon lequel Grimm joua le désespoir. « Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries » (*Confessions*, liv. IX). Selon les *Mémoires* de madame d'Épinay, les amis du défunt allèrent passer quelques jours à Saint-Cloud, et emmenèrent Grimm avec eux, afin de le mettre en voie de faire la connaissance du duc d'Orléans (Boiteau, t. II, p. 68 et 73). C'est à cette occasion que prit naissance l'intimité entre Grimm et le marquis de Castries (Voy. la lettre de Grimm citée sous l'année 1756).

A peu de temps de là, le duc d'Orléans nomma Grimm secrétaire de ses commandements, avec 2,000 francs d'appointements. Meister avance que le comte de Frise avait lui-même, avant de mourir, fait recommander Grimm au duc d'Orléans avec lequel il était lié (*Corr. litt.*, t. I, p. 5). Sur les charges de secrétaire ordinaire et de secrétaire des commandements dans la maison d'Orléans, voyez *Correspondance littéraire*, t. IX, p. 256.

Grimm, après la mort du comte de Frise, quitta l'hôtel de Frise, rue Basse du Rempart, et alla demeurer rue Neuve du Luxembourg, où nous le trouvons encore en 1765 (Voy. *Corr. litt.*, XVI, 410, et *Œuvres de Diderot*, X, 378, XVIII, 466). Il résulte de l'un de ces passages (X, 379), que madame d'Épinay, en 1765, demeurait rue Neuve des Petits-Champs. (Voy. d'HAUSSONVILLE, *le Salon de madame Necker*, p. 148).

Le seul portrait de madame d'Épinay que je connaisse est le pastel de Liotard, que possède le musée de Genève, et dont

M. Escot a fait une copie pour le château de Versailles. La date en est fixée par une lettre de Voltaire à Linant, dans laquelle il est question de « la philosophe qui met son doigt sous son menton et qui a un petit air penché que lui a fait Liotard ». La lettre étant de février 1760, il faut en conclure que ce pastel avait été fait l'année précédente, pendant le séjour de madame d'Épinay à Genève et, selon toute apparence, pour Tronchin, son médecin et son ami. Il a, en effet, été donné au musée de Genève par un membre de la famille Tronchin. Madame d'Épinay, qui n'avait que trente-trois ans lorsque Liotard fit son portrait, y paraît beaucoup plus âgée, mais il faut se rappeler qu'elle sortait d'une longue maladie. Elle posa deux fois, dans l'automne de l'année suivante, pour un profil au crayon et pour un portrait à l'huile. Diderot, qui les vit faire à la Chevrette, admire beaucoup ces deux ouvrages. « Il est charmant ce profil, dit-il du dessin ; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble. » Et après avoir décrit l'autre portrait : « C'est, dit-il, l'image de la tendresse et de la volupté. » On a de la peine à concilier ces expressions avec les traits que Liotard avait donnés à son modèle un an ou dix-huit mois auparavant. On a encore plus de peine à concilier le charme sous lequel est Diderot avec le jugement de George Sand. « Elle était positivement laide, lisons-nous dans l'*Histoire de ma vie*, mais elle était fort bien faite. J'ai encore un des portraits qu'elle donna à mon grand'père (Francueil). Ma bonne maman en a donné un autre à mon cousin Villeneuve, où elle était représentée en costume de naïade, c'est-à-dire avec aussi peu de costume que possible. Mais elle avait beaucoup de physionomie et fit toutes les conquêtes qu'elle put souhaiter. » Il est vrai que George Sand n'avait pas vu madame d'Épinay et qu'en sa qualité de disciple enthousiaste de Rousseau elle a pu y mettre de la prévention. Notons que madame de Belsunce, écrivant à Galiani, lui avait parlé du rétablissement de sa mère et même de sa beauté (Lettre de Galiani à

madame de Belsunce, du 6 mai 1775). Madame d'Épinay, malgré une santé déplorable, avait donc conservé son charme à l'âge de quarante-neuf ans. Je termine ce chapitre des portraits, en rappelant que madame d'Épinay avait envoyé le sien à Rousseau, à l'Ermitage (*Confessions*, livre IX), et j'ajoute que la famille d'Épinay, encore aujourd'hui représentée par un descendant direct, en possède un au château de Grandfey, près de Fribourg en Suisse (*la Jeunesse de madame d'Épinay*, Introd., p. II.)

1756

Le 9 avril, Rousseau quitte Paris pour aller habiter l'Ermitage que lui avait fait construire madame d'Épinay, près de la Chevrette (*Confessions*, VIII).

Préventions opiniâtres de Diderot contre madame d'Épinay ; il en veut à Grimm de sa liaison avec elle.

La plupart des lettres et des morceaux dont se compose le volume de madame d'Épinay intitulé *Mes moments heureux* (Genève, 1759, Paris 1869) ont été écrits en 1756. On remarquera entre autres son « portrait », à cette date (elle avait trente ans), et la correspondance avec Tronchin et Saint-Lambert. Grimm est l'un des « trois ours » de madame d'Épinay ; Rousseau est le premier, « l'ours par excellence », Gauffecourt est le troisième. Grimm est aussi appelé le Bohémien et la Chaise de paille ; « sa bonne humeur, est-il dit, n'est jamais altérée ». Dans une épître en vers, adressée « à Tyran le blanc », son amie raille sa paresse et sa tyrannie.

Une lettre de Grimm, datée de Paris, 22 août 1756, et qui a passé à la vente de M. Bovet (Voy. le Catalogue des autographes de cet amateur, 1884, sixième série, n° 752), est intéressante en ce qu'elle montre l'écrivain activement occupé à se procurer des souscripteurs pour sa *Correspondance lit-*

téraire. La lettre, dont l'adresse manque, est écrite à un personnage influent et qui s'occupe avec zèle des affaires de Grimm, peut-être Formey. M. de Wulfenstierna (ministre de Suède à Berlin) s'est adressé à la reine de Suède, mais des démarches avaient déjà été faites dans cette direction. « Je suis depuis environ un an fort étroitement lié avec M. le marquis de Castries, qui, après la mort du comte de Frise, m'a comblé de bontés. Il n'y a pas longtemps qu'il exigea de moi, comme une marque d'amitié, de lui montrer deux ou trois feuilles de ma *Correspondance*, chose qui ne m'était encore arrivée avec personne. Je le fis et il écrivit sur-le-champ à M. le baron de Schefer, sénateur du royaume de Suède, pour proposer ces feuilles à la reine. Depuis votre lettre j'ai dit à M. de Castries ce que vous avez bien voulu faire pour moi. J'attends le succès de votre négociation et de la sienne. »

Il est question dans cette même lettre d'une Altesse Royale, vraisemblablement une princesse de Prusse, à laquelle Grimm était chargé d'envoyer de Paris les livres nouveaux, et qui se montrait satisfaite de ces envois.

1757

En alliance avec l'Autriche, et en guerre avec Frédéric, la France, au printemps de 1757, envoyait en Westphalie une armée commandée par le maréchal d'Estrées. Le duc d'Orléans, « à qui Grimm avait fait assidument sa cour depuis la mort du comte de Frise », lui proposa de suivre le maréchal dans cette expédition en qualité de secrétaire. Grimm accepta : « Puisque j'ai adopté la France pour patrie, je dois la servir. » Le duc donnait à Grimm deux cents louis pour le mettre en état de faire la campagne (Voy. *la Jeunesse de madame d'Épinay*, p. 452 ; — *Mémoires de madame d'Épinay*, t. II, p. 260 et suiv.) — Lettres intéressantes de Grimm sur ce qu'il vit de

la guerre, *Ibid.*, p. 251, 282, 284. Il assista à la bataille d'Hastenbeck, le 26 juillet (*Ibid.*, p. 335). Grimm, après avoir accompagné le maréchal aux eaux d'Aix-la-Chapelle, revint à Paris au commencement de septembre (*la Jeunesse de madame d'Épinay*, p. 480 et 481).

Le recueil de pièces relatives à Grimm, à la Bibliothèque nationale, renferme une lettre du comte de Schœnberg, de Dresde, 30 juillet 1757, félicitant Melchior de sa nomination au poste de secrétaire des commandements du duc d'Orléans, et s'informant de ce qu'est devenu son fils Gottlob, alors à l'armée de Westphalie. La lettre est écrite en français.

La santé de madame d'Épinay, toujours plus mauvaise, l'engage à aller à Genève se placer sous les soins de son ami le docteur Tronchin. Elle part le 30 octobre. C'est à l'occasion de ce départ qu'eut lieu la brouille définitive avec Rousseau. Voyez ce qu'en dit Grimm lui-même, *Corr. litt.*, t. VII, p. 142.

Un passage des *Mémoires* nous montre indirectement que Grimm et madame d'Épinay occupaient dès cette époque un même logement (Boiteau, t. II, p. 213.)

Grimm était trop musicien pour ne pas essayer de composer. On peut rapporter à cette année la *Musette* dont Margency avait fait les paroles et Grimm la musique (*la Jeunesse de madame d'Épinay*, p. 535).

Madame d'Épinay partit pour Genève le 30 octobre. Une crise de sa maladie l'arrêta en route, à vingt lieues de la frontière, et mit pendant quarante-huit heures sa vie en danger. Connaissant la gravité de son mal, elle fit chercher le curé de sa paroisse, se confessa, reçut la communion, et la reçut si bien qu'arrivée à Genève deux jours après elle refusa de dîner chez Voltaire, parce qu'elle ne trouvait pas convenable de réunir à si peu de distance un acte si saint et un plaisir si profane. Grimm ne prit pas très bien cette confession, à ce qu'il paraît; son amie s'en excuse dans une lettre qui, il faut le

dire, ne fait pas honneur à sa franchise (Voy. sur toute cette histoire les *Dernières Années de madame d'Épinay*, p. 8 et 9, 14 et 18).

Madame d'Épinay fut dès son arrivée reçue avec un empressement marqué par Voltaire. Les compliments dont il l'accablait paraissent avoir été sincères, car, l'opposant, dans une de ses lettres, à une autre visiteuse qu'il appelait un salmigondis de dévotion et de coquetterie : « il n'y a point là de salmigondis, dit-il de madame d'Épinay, cela est philosophe bien net, bien décidé, bien ferme » (à rapprocher de la scène de confession et de communion dans l'auberge de Chatillon !). Madame d'Épinay, tout en goûtant fort l'esprit de Voltaire, le jugeait en toute liberté, et précisément sur cet article de la netteté des principes. « Il n'a nulle philosophie dans la tête, disait-elle ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfants ». (Voy. les articles de MM. Percy et Maugras, dans la *Bibliothèque universelle*).

M. d'Épinay, qui avait accompagné sa femme à Genève, y resta avec elle près de six semaines. Il en repartit le 10 décembre.

J'ai dit, dans l'introduction à ce travail, que les auteurs des *Dernières Années de madame d'Épinay* avaient complété la partie de cet ouvrage qui se rapporte au séjour de Genève par des articles publiés dans la *Bibliothèque universelle*. On a ainsi, dans tous ses traits importants, la correspondance de Grimm et de son amie pendant leur séparation. Le ton en est tendre, et des deux côtés. Le *tu* s'y glisse fréquemment. Il y a un passage où madame d'Épinay fait de Grimm un « ange ». Grimm, lui, est plus contenu, n'entend pas sacrifier des devoirs ou des occupations, cherche à calmer les inquiétudes et les souffrances qui en résultaient. Parlant de son cœur : « C'est à toi seule, ô ma tendre et douce amie, s'écrie-t-il, à y faire naître tous les sentiments les plus doux et les agitations les plus terribles. Mais à l'égard de celles-ci, ne cherche jamais

à essayer ton pouvoir, il nous coûterait trop cher à tous deux. » Il y avait, non pas des orages, mais, comme on le voit encore mieux dans les lettres de Diderot à mademoiselle Volland, des susceptibilités et des froissements, deux natures qui avaient peine à se mettre à l'unisson, la passion féminine nécessairement romanesque, et l'attachement profond mais mieux équilibré de l'homme.

On remarquera aussi dans les lettres dont nous parlons de sages et fermes conseils de Grimm sur l'éducation du fils de madame d'Épinay.

1758

Madame d'Épinay passa toute cette année à Genève.

Une lettre de Gottsched à Grimm, en français, et qui est certainement de 1758, a été publiée dans les rapports de la Société royale des sciences de Saxe (Classe philologique et historique, séance du 11 juillet 1885), avec des notes de M. Creizenach, professeur à Varsovie. Cette lettre, très curieuse, raconte deux visites de Frédéric à Leipzig et les entrevues que Gottsched avait eues à cette occasion avec le roi. Gottsched, dans cette lettre, dit à Grimm qu'il a reçu sa « dernière lettre de Westphalie ». On voit qu'ils étaient restés en relations assez suivies.

Deux brochures renfermant la traduction des deux comédies de Goldoni, *le Père de famille* et *le Véritable Ami*, parurent cette année. Ces traductions anonymes étaient précédées d'une dédicace satirique, la première à la princesse de ****** (Robecq), et la seconde à la comtesse de... (La Marck). Madame de Robecq avait été la maîtresse du duc de Choiseul, et était connue pour son opposition au parti philosophique. La seconde paraît avoir eu des prétentions au bel esprit (Voy. sur elle Geffroy, *Gustave III*, t. I^er^, p. 248). Les allusions qui

faisaient le sel de ces satires sont aujourd'hui fort obscures et l'étaient déjà pour les contemporains puisque Grimm nous en parle lui-même, dans la *Correspondance* (t. IV, p. 57), comme d'un « persiflage auquel personne n'a rien compris et que tout le monde a voulu expliquer ». Il ajoute qu'on « n'a pu découvrir le véritable auteur de ces épîtres qui ont fait plus de bruit qu'elles ne valent ».

Ce qui est certain c'est que les dames qui avaient été persiflées (ou peut-être seulement madame de Robecq) voulurent se venger, et cherchèrent qui était le coupable. Les soupçons tombèrent naturellement sur Diderot, qui ne paraît pas cependant avoir été sérieusement inquiété. M. Tourneux a donné (t. XVI, p. 258) une lettre, qu'il croit adressée à Malesherbes ou à Sartine, et dans laquelle Diderot défend Forbonnais et Deleyre d'avoir écrit les épîtres dédicatoires et assure qu'il n'y a pas eu lui-même la moindre part. Mais on voit par les lettres de Palissot à Voltaire, deux ans plus tard, que l'auteur des *Philosophes* persistait à tenir Diderot pour l'auteur des deux libelles.

Le nom de Grimm ne paraît pas avoir été prononcé, ce qui n'empêche pas que Barbier, parlant des deux traductions de Goldoni, affirme que Grimm en fut l'éditeur. « Il les fit précéder, dit-il, de deux épîtres dédicatoires satiriques adressées à la princesse de Robecq et à la comtesse de La Marck. Ces deux illustres offensées se disposaient à faire punir le malhonnête éditeur, lorsque Diderot leur dit, pour les calmer, qu'il était l'auteur des deux épîtres. Ces dames surent bientôt qu'il se chargeait du délit de Grimm, et l'affaire n'eut pas de suite. » (Voy. Quérard, *Supercheries littéraires*, édit. Brunet et Jannet, t. III, col. 1129).

On ne voit pas trop, il est vrai, comment l'aveu de Diderot eût été fait pour calmer les deux offensées, et pourquoi leur colère et leur vengeance ne se portèrent pas sur lui. Il est difficile, d'un autre côté, d'écarter le témoignage de Barbier,

chercheur curieux et exact, qui avait connu les contemporains des faits qu'il rapporte, et qui tenait probablement celui-ci de « l'estimable Deleyre » lui-même. La culpabilité de Grimm me paraît d'ailleurs prouvée par un rapprochement qu'a fait M. Tourneux ; la dédicace du *Véritable Ami* à la comtesse de La Marck est évidemment un pastiche du style de l'abbé Trublet, et un pastiche où sont précisément accusés les maniérismes dont Grimm s'amuse dans un passage de sa *Correspondance littéraire* (t. IV, p. 449). La comparaison des deux satires me paraît absolument convaincante.

M. Tourneux a donné les deux dédicaces dans son tome XVI, page 347, et l'histoire de cette publication *Ibid.*, p. 258. Voy. aussi *Corr. litt.*, p. 55-58, et, dans les *Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 454, une attestation en faveur de Deleyre et de Forbonnais, destinée à être insérée dans *le Mercure*, alors dirigé par Marmontel, et dans un journal littéraire que rédigeait l'abbé de La Porte.

Grimm, pendant l'absence de madame d'Épinay, ayant appris par hasard à quelles nouvelles et folles dépenses son mari se laissait aller avec des actrices, n'hésita pas à prendre le rôle étrange de protecteur des droits de son amie. Il chercha M. d'Épinay, parvint à le rencontrer, lui fit de fortes remontrances, et en obtint des aveux et des promesses. Grimm ne se faisait pas illusion sur la valeur de celles-ci. « Tout ce que vous gagnerez à la tentative que j'ai faite, écrit-il à madame d'Épinay, c'est qu'à l'avenir je pourrai me mêler de vos discussions d'intérêt et vous en épargner la peine » (*Dernières Années*, p. 46 et 47).

« On dit, écrit Grimm à madame d'Épinay, dans les derniers mois de 1758, que Rousseau est bien malade ; je m'en vais tâcher de pourvoir sous main à ses besoins, avec les détours qu'il faut prendre avec un homme qui est continuellement dans le délire de l'orgueil » (*Dernières Années*, p. 69).

En s'excusant de ne pas aller rejoindre madame d'Épinay à

Genève, Grimm allègue la nécessité d'aider Diderot « dans ce moment où il est près de donner un livre de la première importance pour lui ». Et un peu plus tard : « Nous avons fini encore un volume aujourd'hui, demain nous entamerons le troisième » (*Dernières Années*, p. 67 et 80). Il s'agit évidemment de l'*Encyclopédie*, dont le septième volume avait paru au mois de novembre 1757, et dont le privilège ne fut révoqué qu'au mois de mars 1759. Grimm, en annonçant dans la *Correspondance littéraire* le recueil des planches de l'*Encyclopédie*, parle du concours, gratuit pour la plupart, que beaucoup de gens de lettres ont prêté à Diderot. (*Corr. litt.*, t. V, p. 295; t. VI; p. 476). J'explique de la même manière les mots d'une lettre de l'année suivante, et de Genève, dans laquelle Grimm écrit à son ami : « La dernière partie de votre ouvrage me paraît un chef-d'œuvre de philosophie et d'éloquence » (*Dernières Années*, p. 90).

1759

Lettre du 3 janvier, de Grimm à Schomberg, sur la dernière maladie de la duchesse d'Orléans, et sur le congé qu'elle prit des gens de sa maison (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 488).

La santé de madame d'Épinay s'étant aggravée, Grimm part pour Genève à la fin de février, et y passe sept mois avec elle (Voy. la lettre que Diderot lui adresse au lendemain de ce départ précipité, *Œuvres*, t. XIX, p. 442). Grimm fait allusion à son séjour à Genève, et à ce qu'il y vit de Voltaire, *Corr. litt.*, t. IV, p. 299; t. VIII, p. 66.

C'est pendant ce séjour que madame d'Épinay écrivit le portrait de Grimm inséré dans *Mes moments heureux*.

Grimm, dans une lettre du mois de mai à Diderot, lui apprend que la ville de Francfort le presse d'entretenir une correspondance avec elle, et qu'il n'attend pour accepter que

le consentement du duc d'Orléans (Voy. *Dernières Années de madame d'Épinay*, p. 92). La même lettre se trouve dans les *Mémoires* (t. II, p. 467), mais au lieu de la ville de Francfort on y lit : la cour de*** Les éditeurs des *Dernières Années* ont rétabli le texte d'après l'original qu'ils ont eu entre les mains (Voy. leur introduction, p. IV).

Au lieu de simple correspondant, Grimm fut nommé, au mois de septembre, envoyé de la ville de Francfort à Paris, aux appointements de 24,000 livres (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 5).

Grimm et madame d'Épinay quittèrent Genève le 3 octobre, et arrivèrent à Paris le 9. C'est à ce retour que se rapporte la lettre de Diderot à mademoiselle Volland (*Œuvres*, t. XVIII, p. 397).

Sur la nouvelle carrière de Grimm et les obligations qu'elle lui imposait, voyez *Dernières Années*, etc., page 207.

Son premier mémoire à Choiseul, en sa nouvelle qualité, est du 4 décembre.

1760

La mystification ou le persiflage que quelque ami de Grimm se permit sous les noms de deux danseuses de l'Opéra, est des mois de janvier et février 1760 (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 507).

En septembre, séjour à la Chevrette; emploi des journées; la scène du portrait; les principes relâchés; refroidissement de Grimm pour madame d'Épinay (*Œuvres de Diderot*, t. XVIII, p. 449, 453, 458, 459, 461, 465; t. XIX, p. 37).

1761

Sur l'obligation dans laquelle se vit Grimm de donner sa démission des fonctions d'envoyé de la ville de Francfort, incident qui eut lieu en janvier ou février, voyez *Dernières Années*, pages 207 et suivantes, et le récit de Meister (*Corr. litt.*, t. 1er, p. 5).

Le manuscrit original des *Mémoires* de madame d'Épinay qui appartenait à Brunet et qui a servi à la première publication de l'ouvrage, contient sur la disgrâce de Grimm des détails qui sont restés inédits, et dont je dois la communication aux éditeurs des *Dernières Années*. D'après ce récit, après quelques jours d'inquiétude causée par les allées et venues et l'attitude préoccupée, désespérée de son ami, madame d'Épinay apprit la vérité. Mallet, dont Grimm avait fait la connaissance à Genève, avec lequel il aimait à causer politique, auquel il écrivait souvent depuis lors sur ce sujet favori, était en correspondance avec plusieurs cours d'Allemagne. Frappé des vues de Grimm, et croyant le faire connaître ainsi et lui ouvrir les voies à quelque poste diplomatique le jour où la guerre serait finie, il communiqua à ses correspondants princiers divers passages des lettres de son ami. Par malheur les dépêches de Mallet furent interceptées, ainsi que des lettres de Grimm lui-même dans lesquelles il se permettait des plaisanteries sur le comte de Broglie. Le voilà donc doublement compromis, poursuivi par l'animosité d'un homme puissant, traité d'espion et sans moyen de défense? Ce serait, selon cette relation, non pas le duc d'Orléans, mais le dauphin qui serait intervenu en faveur de Grimm et aurait empêché qu'il ne reçut l'ordre de quitter la France dans les vingt-quatre heures. Grimm lui-même aurait eu un moment la pensée de

retourner en Allemagne et de se justifier en y faisant imprimer sa correspondance.

Il est probable que Grimm, après cette aventure, dut rester assez longtemps sans paraître à la cour.

Plusieurs lettres, écrites à Grimm en 1761, par le comte de Thiard, qui servait en qualité de maréchal de camp dans l'armée de Soubise (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 511-21).

1762

En janvier, M. d'Épinay est destitué de sa place de fermier général. Madame d'Épinay met son genre de vie en rapport avec la modicité actuelle de sa fortune; elle n'habitera plus en été la Chevrette, qui sera louée, mais le château plus modeste de la Briche. Pour le moment elle loue une petite maison dans le faubourg Monceau, et s'y retire avec sa mère et sa fille. Grimm vient demeurer dans le voisinage. Il y passe toutes ses soirées (*Dernières Années*, p. 233, 238-41).

Description de la Briche, *Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 122.

Grimm, au mois de juillet et d'août, est menacé de la goutte sereine. Diderot prévoit le moment où « l'homme de son cœur » deviendra aveugle : « D'avance, je vous préviens que son bâton et son chien sont tout prêts » (*Lettres à mademoiselle Volland*, *Œuvres*, t. XIX, p. 84 et 101).

En août, conduite énigmatique de Grimm, qui ne s'en ouvre pas entièrement avec Diderot lui-même (*Ibid.*, p. 93).

A la fin d'août, Grimm et madame d'Épinay vont passer dix jours à Bourgneuf, près d'Étampes, chez mademoiselle de Valory (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 107).

A la fin de septembre, Grimm part soudain pour la Westphalie, où son ami intime, M. de Castries, a été grièvement blessé. Voyez la lettre de Diderot à ce sujet, *Œuvres*, t. XIX,

p. 145. Grimm dans ce voyage, visita la cour de Gotha; c'était la seconde fois (la première avait été en 1753). Voyez la lettre du 6 mai 1765 donnée par la *Revue historique* de mai-juin 1884, où il se vante d'avoir depuis douze ans la confiance de la duchesse de Saxe-Gotha.

Ce furent Diderot, madame d'Épinay et Damilaville qui se chargèrent de la *Correspondance littéraire* pendant l'absence de Grimm (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 146).

Grimm revint à Paris au mois de novembre; dès le 21 de ce mois, il commence avec la duchesse de Saxe-Gotha une correspondance qui dure jusqu'à la mort de celle-ci en 1767.

Une lettre de la landgrave Caroline de Hesse au prince Henri de Prusse indique que Grimm avait demandé à ce dernier et obtenu quelque faveur pour l'un de ses frères, et qu'il avait fait appuyer sa demande par la landgrave (*Lettre* du 27 septembre 1762, dans *Walther*, t. Ier, p. 137).

1763

Le 18 novembre, arrivée à Paris de Mozart, le père, et de ses deux enfants. Ils y restèrent cinq mois, et excitèrent le plus vif intérêt de la part de Grimm. Voy. *Corr. litt.*, t. V, p. 410, et les lettres des voyageurs eux-mêmes, dans Nissen, *Mozarts Biographie nach original Briefen*, Leipzig, 1828, in-8. C'est de cet ouvrage que M. J. Goschler a tiré le volume intitulé : *Mozart, vie d'un artiste chrétien au* XVIIIe *siècle*, Paris, 1857. Grimm, d'après l'une de ces lettres, avait écrit une dédicace pour des sonates de Wolfgang.

1764

Au mois de janvier, Grimm est « accablé d'une fièvre qui l'a assez incommodé » (*Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha*, du 9 février).

C'est au commencement de cette année que l'impératrice de Russie souscrit à la *Correspondance littéraire* (*Lettres à Catherine*, p. 1. *Lettre de Grimm du 9 févr., à la duchesse de Saxe-Gotha*).

Le 10 mars, la fille de madame d'Épinay, Angélique Louise Charlotte (elle est appelée Pauline dans les *Mémoires*), épouse le vicomte de Belsunce (Voy. les *Mémoires*, t. II, p. 474. *Dernières Années*, p. 301).

En 1764 et 1765, plusieurs lettres de Klupffel à Grimm (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 534 et suiv.). Il y est question de l'*Almanach de Gotha* que Klupffel venait de fonder, et dont le frontispice avait été gravé à Paris par les soins de Grimm. Klupffel s'était chargé de recevoir les souscriptions à Gotha pour l'estampe Calas. M. le conseiller ecclésiastique est médiocrement orthodoxe : « Ce sont mes cinq sens, écrit-il, qui depuis longtemps me fournissent tous les principes de ma métaphysique et de ma logique. »

1765

Lettre du 6 mai, par laquelle Grimm propose que le gouvernement français s'adresse à la duchesse de Saxe-Gotha pour amener une reprise des relations avec la Prusse (Voy. *Revue historique* de mai-juin, 1884, art. de M. Hammond).

Diverses lettres sur le même sujet adressées par Grimm à la duchesse.

Grimm envoie au duc de Choiseul, le passage que j'ai cité (p. 209) de sa lettre du 7 juin à la duchesse de Saxe-Gotha, et cela le même jour où il venait de l'écrire. Il l'avait accompagné d'un billet, également conservé aux Archives des affaires étrangères, et qui montre qu'il s'était mis d'accord, pour cette transaction, avec le ministre. « Permettez-moi, monsieur, de vous envoyer ci-joint ce que j'ai écrit à madame la duchesse de Saxe-Gotha conformément à vos intentions, et agréez, je vous prie, les assurances de mon respectueux attachement. » Le billet n'est point signé, et porte pour toute date : « ce vendredi, 7 juin. »

Correspondance de Grimm avec la landgrave de Hesse; la première lettre que nous en possédions est du 30 juin de cette année, mais elle en suppose de précédentes.

L'article *Du poème lyrique*, le seul que Grimm ait donné à l'*Encyclopédie*, parut en 1765, dans le tome XII de ce dictionnaire (Voy. *Corr. litt.*, t. VII, p. 44).

Grimm, non moins ému que Voltaire du supplice de Calas, et pris de la même pitié pour la famille de la victime, conçut le projet de faire exécuter et de vendre au profit de cette famille une estampe qui la représentait réunie en prison. Carmontelle fit le dessin que grava de la Fosse, et Grimm rédigea en 1765 un *Projet de souscription pour une estampe tragique et morale* (Tourneux, t. XVI, p. 352). La souscription, accueillie d'abord avec chaleur, fut tout à coup interdite par ordre supérieur, et la défense ne fut levée qu'en mars 1767. Grimm a entretenu à diverses reprises les lecteurs de la *Correspondance* de son entreprise (t. VI, p. 260, 344, 373. — Voy. sur ce sujet *Jean Calas et sa famille par Athanase Coquerel fils*, 2e édit., Paris, 1869, p. 465).

1766

Au commencement de l'année, Grimm est malade et interrompu par la maladie dans ses occupations (t. XVI, p. 442, 444).

Il a fait acheter par Catherine la bibliothèque de Diderot (t. XVI, p. 445).

Séjour de trois mois (avril-juin) de Ferdinand prince héréditaire de Brunswick à Paris (*Lettre du 15 juillet, de Grimm à la landgrave*, dans *Walther*, t. II, p. 426).

La famille Mozart, après un long voyage en Angleterre et en Hollande, repassa par Paris et y resta deux mois, mai et juin (*Corr. litt.*, t. VII, p. 81).

Plusieurs lettres de Grimm à Garrick (« cher et charmant David », « cher et illustre Roscius »,) en lui envoyant l'*Encyclopédie* et en lui recommandant la souscription à l'estampe des Calas (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 456 et suiv.).

1767

Lettre de Grimm du 1er février à Stanislas Auguste en lui envoyant la *Correspondance littéraire* (Voy. Ch. de Mouy, *Correspondance inédite du roi Stanislas Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin*, Paris, 1875, p. 269).

En mai, séjour de trois semaines de la landgrave Caroline à Paris pour consulter Tronchin, établi en France depuis l'année précédente.

Le 4 octobre, Diderot à mademoiselle Volland : « Grimm s'ennuie par bienséance à la Briche » (*Œuvres*, t. XIX, p. 255).

Le 22 octobre, mort de Louise Dorothée, duchesse de Saxe-Gotha.

1763

Le grand-duc de Toscane s'abonne à la *Correspondance* (*Lettre de Grimm à la landgrave*, du 20 juillet 1771).

En novembre, brouille passagère entre Grimm et Diderot (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 296, 305).

1769

Voyage de cinq mois et de 2,500 lieues en Allemagne. Grimm part le 18 mai. En septembre, il est à Berlin où il fait la connaissance de Frédéric (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 463, et *Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 328). — A Vienne, il manqua l'empereur. *Corr. litt.*, t. VIII, p. 426); mais, dit-il, « M. de Kaunitz m'a fait l'accueil le plus distingué » (*Lettre à la landgrave* du 20 juillet 1771). — Au commencement d'octobre, il est à Darmstadt, arrivant de Potsdam, « où il a soupé tous les jours chez le prince de Prusse », et projetant de passer par Carlsruhe pour y faire sa cour à la margave Caroline de Bade (*Walther*, p. 255). Il y est « comblé de bontés » (*Ibid.*, p. 256). A Gotha, le duc le nomme conseiller de légation avec une pension de 1200 livres[1] (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 328. *Corr. litt.*, t. XVI, p. 451). Il a revu dans ce voyage, sa mère et toute sa famille (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 329). Grimm est de retour à Paris au milieu d'octobre (*Ibid.*, p. 327)

Diderot à mademoiselle Volland, le 22 septembre : « Je suis harassé de fatigue; il est temps que Grimm rentre dans sa

1. D'après une lettre de Grimm à la landgrave, du 13 août 1771, la pension était de 1600 livres. Le duc d'Orléans avait autorisé Grimm à accepter cette faveur.

boutique. » Et le 1er octobre : « Grimm n'est pas encore arrivé... Mademoiselle Volland, mettez-vous en prière le soir, et demandez à Dieu le prompt retour de Grimm. »

1770

C'est du voyage dont il vient d'être question que Grimm rendit un compte burlesque, le 1er jour de l'an 1770, dans un souper chez le baron d'Holbach; il l'a publié dans sa *Correspondance littéraire* (t. VIII, p. 414), sous le titre de *Sermon philosophique prononcé dans la grande synagogue de la rue Royale.*

Correspondance très suivie toute l'année avec la landgrave.

En mars, Grimm signe l'accord avec le sculpteur Guiard pour le monument funéraire de la duchesse de Saxe-Gotha (t. XVI, p. 451).

En août, une course de dix jours à soixante-dix lieues de Paris (*Lettre à la landgrave du 2 août*).

En octobre, à la Briche (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 337).

Une lettre de Grimm à la landgrave, marquée dans ma copie 31 *janvier à Gotha*, sans indication d'année, me paraît être non pas du 31, mais des premiers jours de janvier, car il y est question de vœux de fin d'année, et de l'année 1771, parce que : 1° M. d'Assebourg, qui y est mentionné comme ayant passé à Gotha, était précisément alors en tournée de voyage en Allemagne pour trouver une femme au tsarowitz; 2° parce qu'il résulte de la lettre que la landgrave avait été absente de Darmstadt avec ses filles, et que nous voyons par une lettre d'elle, dans *Walther* (t. II, p. 331), qu'elle avait passé la seconde moitié de décembre 1770, à Pirmasens et à Deux-Ponts. Il y a, en outre, cette coïncidence que la landgrave et Grimm

se plaignent également des chemins épouvantables qu'ils ont traversés en voyage.

La date de la lettre ainsi fixée, il en résulte que Grimm, qui écrit de Gotha, fit à la fin de 1770 et au commencement de 1771 un très court et rapide voyage en Allemagne; il avait fait un séjour à Darmstadt d'où la landgrave était absente, il avait passé par Francfort, et il était à Gotha où il resta huit jours. On cherchait à l'y retenir, mais dit-il, « j'avais calculé en partant de Paris que j'y pourrais être de retour entre le 10 et le 15 janvier au plus tard; tout ce que je mettrai au delà de ce terme tournera au grand préjudice de mes affaires ».

Grimm avait quitté la rue Neuve du Luxembourg (j'ignore en quelle année), et demeurait avec madame d'Épinay rue Sainte Anne, paroisse Saint Roch (*Corr. litt.*, t. IX, p. 129; t. XVI, p. 451. *Dernières Années*, p. 400, 403 et 409.) Il ne quitta ce logement qu'à son second départ pour la Russie en 1776 (Voy. plus loin, sous l'année 1777).

Rousseau, revenu à Paris à la fin de juin 1770, y fit des lectures de ses *Confessions* dans différents salons. Madame d'Épinay l'ayant appris, et touchée, comme on peut le croire, des calomnies ainsi semées contre elle à huis clos, s'adressa à M. de Sartine pour le prier d'intervenir. Rousseau fut mandé à la police et cessa ses lectures. La lettre de madame d'Épinay a été publiée pour la première fois dans l'ouvrage intitulé : *La police de Paris dévoilée, par Pierre Manuel l'un des administrateurs de* 1789; *à Paris, l'an second de la Liberté*, 2 vol. in-8°. Elle se trouve au tome I, page 97. Manuel ne dit pas à qui la lettre était adressée, mais il n'est pas douteux que ce ne fût à Sartine. Il la place après la citation d'un billet de Rousseau, et l'introduit en ces termes : « Je ne sais si c'est avant ou après ce billet que Rousseau fut cité à la police. Les dames ne datent jamais, pas plus qu'elles ne signent. Par bonheur, l'écriture de madame d'Épinay est connue. » La lettre, en effet, ne porte d'autre date que *ven-*

dredi 10, ce qui nous donne, soit le mois d'août 1770, soit le mois de mai 1771. Quant à l'authenticité de la lettre, elle ne saurait, selon moi, faire doute.

Madame d'Épinay écrit à Galiani, en novembre : « L'homme à la chaise de paille, qui n'est assurément pas un homme de paille, fait toujours plus de feuilles que personne. Il mène une vie de galérien, et n'en est pas moins gai le soir au sortir de son grenier » (*Dernières Années*, p. 408). Ce grenier était un troisième que Grimm avait loué dans la maison de la rue Saint-Anne occupée par madame d'Épinay.

En octobre et novembre, lettres de Diderot à Grimm sur ses « affaires de cœur » (avec madame de Prunevaux), et sur la part qu'y prenait son ami. « Bonsoir, mon ami; aimez-moi bien, vous, car c'est sur cette infidélité-là que je n'entendrais pas raison » (*Œuvres de Diderot*, t. XX, p. 14-25).

C'est à l'année 1770 que je rapporte, comme date approximative, deux lettres de Grimm à madame Necker, qui ne portent point de date, et que M. d'Haussonville a données dans *le Salon de madame Necker*. Les relations de Grimm avec l'hôtel Leblanc remontaient aux environs de 1768, lorsque les Necker quittèrent le Marais pour venir demeurer rue de Cléry; mais l'année 1769 fut prise par un grand voyage de Grimm, tandis qu'en 1770 nous trouvons plusieurs indices de familiarité avec « sœur Necker » et ses vendredis. C'est sous ce nom qu'elle figure dans le « Sermon philosophique » du jour de l'an, (*Corr. litt.*, t. VIII, p. 438). Grimm était, au mois d'avril, du dîner où il fut résolu d'élever une statue à Voltaire (*Ibid.*, t. IX, p. 14). Au mois de novembre, dans la *Correspondance* (t. IX, p. 167), il parle d'Hypatie Necker comme passant sa vie avec des philosophes, et cependant « dévote à sa manière ». Or c'est justement à une querelle religieuse, soulevée dans l'un des dîners du vendredi, que se rapporte une lettre de Grimm, publiée par M. d'Haussonville. Il s'excuse en termes émus d'avoir blessé son hôtesse dans des sentiments qu'il n'avait

pas crus si profonds, et du ton absolu et tranchant avec lequel il avait manifesté son opinion.

Je fais observer que Morellet qui, dans ses Mémoires, ne nomme Grimm qu'une fois, le fait précisément à propos des vendredis de madame Necker.

1771

Grimm revint à Paris, après son rapide voyage en Allemagne, vers le milieu du mois de janvier.

M. Tourneux a réimprimé, parmi les opuscules de Grimm, un article du *Mercure* intitulé : *Les oreilles à ressort, petite dissertation physique et morale par M.* *** (t. XVI, p. 405). Il n'y a pas d'autre raison, cependant, pour attribuer ces deux pages à l'auteur de la *Correspondance*, qu'une conjecture de Galiani. « Qui est-ce qui a fait, écrit-il à madame d'Épinay, le 20 juillet 1771, cette plaisanterie charmante des oreilles à ressort ? Elle est digne de Swift, et tout ce qu'il y a de plus délicat dans ce genre. Si Grimm n'en est pas l'auteur, je ne le connais point. » N'en déplaise à Galiani et à M. Tourneux, la plaisanterie me paraît assez plate, et il m'est impossible d'y reconnaître la plume de Grimm.

Grimm part de Paris le 21 avril pour aller en Angleterre, rejoindre le prince héritier de Hesse, et l'accompagner dans son voyage. Il visita avec le prince Londres et la province, fut de retour à Paris le 24 novembre, et après y avoir passé peu de semaines, il ramena le jeune prince à Darmstadt.

Sur ce voyage de Grimm en Angleterre, voyez, outre de nombreuses lettres à la landgrave, une lettre de Grimm à Garrick, du 11 octobre 1771 (*Corr. litt.*, t. XVI, p. 461), et un passage sur la représentation du *Roméo* de Shakspeare (*Ibid.*, t. X, p. 27).

Grimm envoya de Londres un article à la *Correspondance*

littéraire (t. IX, p. 394) ; ce sont des notes de Catherine sur un point d'histoire russe.

1772

C'est à la fin de 1771, ou au commencement de 1772 que Grimm *remisa* le prince héritier de Hesse à Darmstadt. Il y est le 13 janvier (*Walther*, t. Ier, p. 100).

Il revint à Paris en s'arrêtant à Mannheim, et arriva le 23 janvier (*Corr. litt.*, t. IX, p. 435).

Au mois de mai, Grimm reçoit de la cour de Vienne le titre de baron du Saint-Empire (baron Grimm de Grimhof, *Lettres à Cath.*, p. 797), et devient « Monsieur de Grimm ». Comme il était question qu'il accompagnât de nouveau le prince de Hesse, dans un voyage en Italie, il consulte Galiani sur l'uniforme qu'il doit porter à l'occasion. Voy. la réponse de Galiani, dans sa lettre à madame d'Épinay du 9 mai 1772.

Au mois de mai, grave maladie; dans la nuit du 30 au 31, attaque de miséréré ; Grimm est pendant cinq jours entre la vie et la mort. Remis vers le 10 juin, il reste en traitement jusqu'au mois de novembre (*Lettres à la landgrave* du 30 juin et du 22 novembre).

Grimm attribuait son mal à ses écritures qui le tenaient penché, Galiani à ses courbettes. « Le *choléra morbus*, écrivait-il à son ami, est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas-ventre par des révérences multipliées et excessives. Réformez-les donc et venez à Naples apprendre l'impolitesse » (*Lettre* du 18 juillet 1772).

1773

Au mois de mars Grimm part pour la Russie avec Diderot (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 345), en laissant sa correspondance à Meister (*Corr. litt.*, t. II, p. 235; t. X, p. 208). Remarquez, cependant, que, dans une lettre à Nesselrode, du 2 novembre, il se montre inquiet du sort de sa « boutique ». Il n'y renonça en effet définitivement qu'à son retour à Paris, l'année suivante.

Quittant Diderot qui passe par la Hollande, Grimm va à Darmstadt pour y prendre le prince héritier, et l'accompagne à Berlin, où se trouvaient déjà la landgrave et ses trois filles. Grimm et le prince y passèrent trois mois (*Œuvres de Diderot*, t. XVIII, p. 330. — Walther, *Briefwechsel*, etc., t. Ier, p. 384. t. II, p. 340). Nous n'avons aucun détail sur ce séjour à Berlin, mais nous savons que Frédéric fut absent une partie du temps, en voyage dans ses États (*Lettre de Frédéric à Voltaire du 24 octobre* 1773). Voyez cependant sa lettre à la landgrave, du 7 septembre, dans laquelle il dit qu'il a préparé Grimm au spectacle qu'il va voir en Russie (*Walther*, t. Ier p. 63), les lettres de Grimm lui-même à madame Necker dont je parle plus loin, et enfin sa correspondance avec Meister publiée dans les *Dernières Années*, page 471 et suiv. Grimm y exprime sa satisfaction de la manière dont Meister le supplée pour la *Correspondance* et le prie « d'en empêcher le dépenaillement jusqu'à son retour ». Dans une de ces lettres, Berlin, 1er juin, il écrit : « Je fais le voyage du monde le plus brillant et le plus flatteur pour la vanité. Le roi me témoigne mille bontés, toute la maison royale imite l'exemple de Sa Majesté. Les bontés, dont je suis comblé par le prince Henri, auraient de quoi couvrir de confusion l'amour-propre le plus intrépide... Nous sommes ici dans les déjeuners dansants, les bals, les

dîners, les spectacles jusqu'au cou ; pas un moment de relâche. Cette vie ressemble peu à celle que je mène à Paris. »

Le prince Henri de Prusse, écrivant à la landgrave, le 27 mai, au sujet du voyage qui devait amener celle-ci à Berlin, lui parle du goût de Frédéric pour la parure chez les femmes, et en général pour « la femme et tout ce qui en vient ». Il ajoute : « C'est un goût si conforme au mien et contre lequel je ne saurais l'accuser. Votre Altesse ne sera pas surprise si je me réjouis de voir ici le sieur Grimm, qui a vécu si longtemps en femme (*sic*). Je l'attends avec impatience, et l'attachement qu'il a pour vous, madame, me rend encore plus désireux de le voir » (*Walther*, t. Ier, p. 145).

La landgrave et ses filles s'embarquèrent au mois de juin à Lubeck pour Pétersbourg. Grimm n'y arriva avec le jeune prince que le 17 septembre (*Lettres à Catherine*, p. 116. — *Lettre à Nesselrode* du 25 septembre. — *Walther*, t. II, p. 340). Il y retrouva Diderot.

Voyez sur les premières impressions de Catherine et de Grimm, la lettre de l'impératrice à Voltaire du 26 septembre, et Grimm, dans le *Mémoire* au tsar Paul (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 17), ainsi que sa lettre à madame Geoffrin (t. XVI, p. 492).

Catherine fit nommer Grimm et Diderot membres de l'Académie impériale des sciences (*Lettre à Nesselrode* du 19 novembre, et à madame Necker du 13 du même mois).

Le mariage de la princesse Wilhelmine de Hesse avec le tsarowitz fut célébré le 10 octobre, et la landgrave quitta Pétersbourg le 26 du même mois. Voyez une lettre de Grimm à la mère de la landgrave, du 26 octobre, dans *Walther* (t. Ier, p. 335).

Grimm se demande de bonne heure ce qu'il fera : « Les bontés de l'impératrice m'ont rendu fou ; si je la quitte j'en mourrai de douleur ; mais comment rester ? » (*Lettre à Nesselrode du 28 décembre* 1773).

Grimm, nous dit M. d'Haussonville, fut en correspondance

régulière avec madame Necker pendant toute la durée de son séjour en Prusse et en Russie. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas publié le texte de ces curieuses lettres. Il n'en a imprimé qu'une, datée de Saint-Pétersbourg, le 13 novembre 1773, très empressée, presque affectueuse, et où il revient sur le voyage de Prusse. Il y parle de Diderot et de sa manière d'être avec Catherine, « tout aussi singulier, tout aussi original, tout aussi Diderot qu'avec vous. Il lui prend la main comme à vous, il lui secoue le bras comme à vous, il s'assied à ses côtés comme chez vous » (t. I^er^, p. 155).

Des treize lettres au comte de Nesselrode, écrites pendant le séjour de Russie, huit sont de 1773 et cinq de 1774. Grimm y parle de l'arrivée, de la santé et du départ de Diderot (« Ce Denis a eu auprès de Sa Majesté le succès le plus complet »); de sa propre faveur près de Catherine (« Je suis malheureux à force d'être comblé de bontés par l'impératrice »); de ses inquiétudes pour sa *Correspondance* (« Ma boutique s'en ira à tous les diables, mes chalands se disperseront et une année aura ruiné la réputation d'un ouvrier bien famé depuis vingt ans). » Il souffre des yeux, des entrailles, a un long accès de fièvre. Mais c'est le bonheur, l'ivresse qui domine : « Je prouverai quand on voudra qu'un polisson de prophète qui dîne deux ou trois fois par semaine avec l'impératrice de Russie, qui cause avec Sa Majesté deux ou trois fois par semaine deux heures de suite tête à tête, campé dans un bon fauteuil, après avoir fait le causeur avec le roi de Prusse, le berger à Reinsberg dans la retraite d'un des plus illustres personnages de l'Europe (le prince Henri), où il est tombé amoureux d'une des plus charmantes princesses de son siècle (la princesse d'Orange, nièce de Frédéric), qu'un tel prophète est un des phénomènes les plus extraordinaires de ce siècle fécond en merveilles; c'est dommage que son boyau l'avertisse de temps en temps qu'il ne tardera pas à disparaître. »

1774

Grimm passa à Pétersbourg tout l'hiver de 1773-1774. Il y fut très malade au printemps (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 20, et *Œuvres de Diderot*, t. XIX, p. 350.)

Lettre de Grimm à la landgrave, du 24 février, au sujet du chancelier Moser, dans *Walther*, t. II, p. 353.

C'est à Pétersbourg qu'il apprit la mort de la landgrave, le 30 mars (DIDEROT, *Ibid.*).

Grimm quitta Riga le 30 avril, voyageant à petites journées à cause de sa santé, passa par Varsovie où il vit Stanislas-Auguste, arriva à la fin de mai à Berlin qu'il voyait pour la troisième fois, passa deux mois à Carlsbad où les eaux le rétablirent, et revint à Paris en septembre, après avoir été très malade en route (Voy. la lettre de madame Geoffrin au roi de Pologne, du 4 septembre).

C'est à partir de cette séparation, en avril 1774, que commence la correspondance entre Grimm et Catherine; mais les lettres de Grimm nous manquent pour toute la période qui précède son second séjour en Russie.

Grimm, à son retour à Paris, ne reprend pas la *Correspondance littéraire*, définitivement abandonnée à Meister. « De retour à Paris, il me remit toute la *boutique* avec ses charges et ses bénéfices » (Voy. CH. NISARD, *Mémoires et Correspondances historiques et littéraires inédits*, Paris, 1858, p. 91).

On trouve dans la correspondance de Stanislas Auguste avec madame Geoffrin, plusieurs lettres relatives à Grimm et à son séjour en Russie. Le 16 mars 1774, madame Geoffrin mande au roi que Grimm en revenant de Pétersbourg « serait bien aise d'aller à Varsovie faire sa cour à Votre Majesté, s'il croyait que cela ne lui fût pas désagréable ». Le 8 mai de la même année : « Diderot est à La Haye. Je ne regrette pas pour

Votre Majesté qu'il ne soit pas passé par votre cour. C'est un bon et honnête homme, mais il a la tête si mauvaise, et il est si mal organisé qu'il ne voit ni n'entend rien de ce qu'il voit ni de ce qu'il entend, tel que cela est. Il est toujours comme un homme qui rêve et qui croit réel tout ce qu'il a rêvé. Il n'en est pas ainsi de Grimm; il est sage, il voit bien et il a beaucoup d'esprit. » Grimm passa en effet par Varsovie. « Oui, écrit le roi à madame Geoffrin, le 3 août 1774, j'ai goûté l'esprit et le caractère de Grimm, et il m'a paru (du moins il m'a su faire croire) que le mien lui convenait. Je sais bien qu'on réussit assez aisément à faire croire cela aux rois. » L'impression avait évidemment été favorable, car Stanislas-Auguste désire revoir le voyageur. « Il faut que je revienne à Grimm, écrit-il le 17 octobre de la même année. Sortira-t-il encore de Paris? Ira-t-il encore au loin ou bien forme-t-il quelque projet pour l'amélioration de son sort en France même? Je prends véritablement intérêt à lui. Voilà pourtant un homme à qui les caresses ne tournent pas la tête, et dont la modestie a su le préserver également de la morgue philosophique!... S'il sort encore, engagez-le à repasser par ici, car je m'en promets pour sûr de l'agrément sans aucun mélange de désagrément, et il n'y a en vérité presque pas d'hommes de son genre dont je voulusse hardiment dire autant. » Madame Geoffrin, en 1776, à propos du second voyage de Grimm à Pétersbourg, reprend la comparaison entre lui et Diderot : « Grimm a été si singulièrement bien traité par l'impératrice que je ne suis pas étonnée qu'il ait l'envie d'y retourner... Il est vrai que l'impératrice a prodigué toutes ses grâces à Grimm. Il a tout ce qu'il faut pour s'en rendre digne. Diderot n'a ni finesse pour apercevoir, ni la délicatesse du tact de Grimm » (Lettre du 25 mars 1776).

Galiani en veut à Grimm de tous ces voyages qui attristent madame d'Épinay. « Qu'a-t-il fait dans ce triste Nord ? écrit-il en apprenant le retour du voyageur. A-t-il assuré son état

avec de bonnes pensions et de légères correspondances? » (Lettre du 10 novembre). Les amis de Grimm, on le voit, étaient au courant du but qu'il se proposait dans ses incessantes pérégrinations. Et comme, à peine de retour, il était question d'un nouveau départ : « Peste soit de l'Allemand! dit Galiani. Il est donc toujours ivre? Et ne voit-il pas qu'avec ses projets bêtes de retour et de nouveaux voyages, il vous empêche de vous bien porter! Enfin, ma belle dame, prenez patience, attendez qu'il ait cuvé son Nord » (Lettre du 10 décembre).

« M. Grimm est de retour, écrit mademoiselle Lespinasse à Guibert, le 25 octobre; je l'ai accablé de questions. »

Vers la fin de l'année parurent *les Conversations d'Émilie* (Leipsick, 1774, in-12). Madame d'Épinay n'avait pas mis son nom à cet ouvrage, qui n'était d'ailleurs que la première partie d'un cours d'éducation. Une édition postérieure (Paris, 1781, deux volumes) présente beaucoup de remaniements et d'additions. La *Correspondance littéraire*, alors entre les mains de Meister, annonça l'ouvrage avant la publication (t. X, p. 441), et signala, en 1781, les changements apportés à l'édition définitive (t. XII, p. 503).

1775

Le duc de Saxe-Weimar eut l'idée de faire de Grimm, de moitié avec le duc de Saxe-Gotha, le ministre des deux duchés à Paris. Mais le duc de Saxe-Weimar étant encore mineur (il n'atteignit sa majorité que le 3 septembre de cette année), l'affaire, en ce qui le concernait, devait souffrir un délai; le duc de Saxe-Gotha, de son côté, avait envoyé ses lettres de créance à Grimm, de sorte que la proposition de cette représentation à frais communs en resta là et que Grimm devint

dès lors ministre de la cour de Gotha (Voy. *Lettres de Grimm à Catherine*, p. 7).

Vers la fin de l'année Grimm part pour l'Italie avec deux jeunes comtes Romanzof. Le plus jeune, Nicolas, devint par la suite l'un des amis les plus chers de Grimm. Melchior se défend d'ailleurs d'avoir fait ce voyage avec lui en qualité de gouverneur. Voy. sur cette association les lettres de Grimm à Frédéric du 29 juin 1781 et du 31 mars 1786; et sur ce voyage et l'amitié à laquelle il donna naissance, la notice de MEISTER, *Corr. litt.*, t. Ier, p. 11.

Parlant de l'Italie : « Ce voyage m'avait toujours tenu au cœur, dit Grimm dans son *Mémoire historique ;* je ne voulais pas mourir sans avoir parcouru cette terre classique. »

En 1775 commença, à Gotha, la publication d'un journal littéraire français, sous les auspices de Klupffel, l'ami de Grimm et de Rousseau, et sous le titre de *Nouveau Mercure de France*. Après la mort de Klupffel (21 nov. 1776), le journal continua sous le titre de *Journal de lecture*, puis de *Cahiers de lecture*, « grâce à la collaboration assidue du baron de Grimm », nous dit Reichard (*Selbtsbiographie*, p. 151), qui était en position de savoir ce qu'il en était.

1776

En janvier, Grimm est à Naples, où il revoit Galiani; en février à Rome; en mai, à Venise (Lettres de Galiani à madame d'Épinay du 20 janvier et 17 février).

Les voyageurs passèrent par Ferney, traversèrent l'Allemagne en s'arrêtant à Berlin, et arrivèrent à Pétersbourg en septembre, au moment du second mariage du tsarowitz (Voy. le *Mémoire historique* de Grimm, *Corr. litt.*, t. Ier, p. 21).

Grimm figure dans l'*Almanach royal* de cette année

comme *ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha* à Paris, rue Saint-Nicaise.

1777

Le 28 juin, anniversaire de son avènement, Catherine accorde à Grimm « un titre à son service avec 2,000 roubles d'appointements annuels ». Grimm, estime lui-même ces 2,000 roubles à 10,000 livres de France (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 23; *Lettres à Catherine* p. 680). Le titre était celui de conseiller d'État (*Corr. litt.* t. Ier, p. 10 et 13).

C'est de cette époque aussi que date ce rang ou titre de colonel, qui amusait tant Frédéric. « Grimm est arrivé de Pétersbourg, écrit le roi à Voltaire, sous la date de Potsdam, 24 septembre. Il est devenu colonel; je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. »

Après être resté à Pétersbourg près d'une année, Grimm quitta cette ville au mois d'août (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 21), revint par la Finlande et Stockholm où Gustave III l'avait invité à lui faire visite (*Ibid.*, p. 23), et Berlin, où nous venons de voir qu'il était à la fin de septembre. Il n'arriva à Paris qu'en novembre, après une absence de près de deux ans.

La demeure de Grimm, dans l'*Almanach royal*, est donnée, pour 1776 et 1777, comme étant rue Saint-Nicaise, au coin de la place du Carrousel. Cette adresse était celle de la légation, car à son retour à Paris à la fin de 1777, Grimm alla demeurer avec madame d'Épinay rue de la Chaussée d'Antin, et il y resta jusqu'à l'émigration. L'*Almanach royal* porte dès lors : Chaussée d'Antin, près le boulevart (en 1779 : Chaussée d'Antin, près l'hôtel de Montmorency). C'était la seconde porte cochère à gauche. Voy. *Lettres à Catherine*, p. 418, et lettre de Mozart à son père, du 9 juillet 1778 (Nissen, *Biographie Mozarts*, p. 397).

Il résulte du procès-verbal des scellés apposés après le décès de madame d'Épinay, et donné par Campardon (*Les Prodigalités d'un fermier général*, p. 149), que madame d'Épinay était propriétaire de la maison de la Chaussée d'Antin, qu'elle en occupait le rez-de-chaussée et Grimm le premier étage, et que le corps de logis était situé entre cour et jardin. Grimm était locataire chez madame d'Épinay; son loyer de 1700 francs était payé par la cour qu'il représentait à Paris (Campardon, p. 87).

Madame d'Épinay, dans les quelques années qui précédèrent sa mort, passait les étés dans une petite maison de campagne, à Chaillot, qu'elle avait louée à bail et meublée (Campardon, p. 73 et 162-63).

Je note que Grimm figure, dans l'*Almanach royal*, en 1776, comme M. de Grimm; en 1777, comme M. Grimm tout court, et à partir de 1778 seulement comme M. le baron de Grimm.

M. d'Épinay fut interdit au mois de septembre 1777.

1778

Wolfgang Mozart, âgé de vingt-deux ans, arrive à Paris avec sa mère le 23 mars. Il est reçu paternellement par Grimm, dîne chez madame d'Épinay quand il lui plaît. Son père lui écrit : « Je te recommande de la manière la plus instante de mériter ou plutôt de conserver la faveur, l'affection et l'amitié de M. le baron de Grimm, en lui montrant une confiance absolument filiale, et de le consulter sur tout » (Nissen, *Mozarts Biographie*, p. 358). Quand la mère de Wolfgang mourut pendant ce séjour à Paris, le 3 juillet, le jeune homme fut recueilli chez ses protecteurs et paraît y avoir demeuré jusqu'à son départ, le 6 septembre.

Le 30 mai mort de Voltaire, et le 2 juillet mort de Rousseau.

1779

Les lettres de Grimm à Catherine nous montrent qu'il resta à Paris de juillet 1779 à août 1781.

En juin et pendant quelques mois, aggravation considérable de la maladie de madame d'Épinay.

Madame de Genlis raconte dans ses *Mémoires* que madame d'Épinay, qui ne la connaissait point et que sa santé empêchait de sortir, lui écrivit une lettre de compliments à l'occasion du premier volume du *Théâtre d'éducation* (1779), et lui demanda avec instance de venir la voir. « C'était une femme de cinquante ans, très infirme et qui ne sortait point... Elle me reçut si bien que je me promis d'y retourner. M. Grimm logeait chez elle, et il était toujours en tiers avec nous. Je l'avais déjà vu à Venise, et sans le trouver aimable, sa conversation me plaisait, parce qu'il avait beaucoup voyagé et qu'il répondait avec complaisance à toutes mes questions. Madame d'Épinay n'avait jamais dû être jolie; ses manières manquaient absolument de noblesse; il y avait du commérage dans son ton, mais elle était naturelle, obligeante, et n'avait nulle pédanterie; son esprit me parut commun, et son instruction fort bornée » (*Mémoires*, t. III, p. 105).

1780

Au mois d'octobre, le marquis de Castries, l'ami de Grimm, est nommé ministre de la marine.

En novembre, grave maladie de Grimm (*Lettres à Catherine*, p. 125, 133, 135. Lettre à Frédéric du 19 mars 1781).

1781

Grimm quitte Paris le 9 juillet, et va à Spa, sur l'invitation du prince Henri dans la maison duquel il demeure. Il y arrive le 13 juillet. Le 19 et le 20, visite de l'empereur Joseph au prince Henri. Grimm revint à Paris le 22 août (Voy. *Lettres à Catherine*, p. 190 et suivantes, et lettre à Frédéric du 8 septembre.)

« Après mon voyage de Spa, j'ai fait une course obscure en Allemagne », ce qui veut dire un voyage pendant lequel il n'a pas joui des honneurs qu'il avait trouvés à Spa. Il en revint au mois d'octobre, et tomba de nouveau malade au retour (Lettre à Frédéric du 24 janvier 1782).

Il écrit à Catherine, le 19 août, que l'existence de madame d'Épinay, paraît « un miracle continuel ».

La première partie des *Confessions* de Rousseau (les six premiers livres) parut cette année.

1782

Le 15 février, mort de M. d'Épinay.

En mai et juin, séjour du tzarowitz et de sa femme à Paris, sous le nom de comte et comtesse du Nord.

Au mois de septembre, Grimm fait une course de quinze jours en Normandie (*Lettres à Catherine*, p. 276 et *Lettres de Catherine*, p. 264).

Catherine achète les diamants de madame d'Épinay pour 16,000 francs et donne son chiffre en diamants à la jeune Émilie de Belsunce (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 35; *Lettres de Catherine* p. 227 et 240).

1783

Le 13 janvier, l'Académie française, attribuant le prix Montyon pour la première fois, le décerne aux *Conversations d'Émilie.*

Grimm, en février, est malade pendant près d'un mois (*Lettres à Catherine*, p. 324).

Le 15 avril, mort de madame d'Épinay, à l'âge de cinquante-sept ans. Grimm obtient des Belsunce qu'ils laissent Émilie à Paris, au couvent de Saint-Antoine (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 35). Il paraîtrait d'après le langage des auteurs des *Dernières Années* (p. 572) que Grimm eut à surmonter les résistances de la famille et à user de son crédit à la cour pour obtenir que la jeune fille n'accompagnât pas ses parents en province, mais fut placée au couvent, à Paris, jusqu'à son mariage. « On se rendit enfin à la raison », dit seulement Grimm dans le *Mémoire historique.*

« Madame d'Épinay n'est plus ! écrit Galiani en apprenant la nouvelle de sa mort ; j'ai donc aussi cessé d'être » (Lettre du 19 juin).

On est heureux de terminer l'histoire de la liaison entre Grimm et madame d'Épinay par les vers que, de son lit de souffrance, elle adressait à son ami en lui remettant de ses cheveux :

Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis ;
D'une longue union ils sont pour nous le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge :
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans ;

Elle est le fruit du goût, de l'estime et du temps.
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

Madame d'Épinay fut enterrée le 17. Dès le lendemain, 18 avril, Grimm adressait au comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères et chef du Conseil des finances, une supplique en faveur de la petite-fille de la défunte, Émilie de Belsunce. Cette lettre a été donnée par M. Étienne Chavaray, dans sa *Revue des documents historiques* (6e année, 1879, p. 63). Grimm rappelle que Necker avait fait donner à madame d'Épinay, par le Trésor royal, une gratification de 8,000 livres, et que, dix-huit mois après avoir touché cette somme, elle avait été mise en demeure de la restituer au Trésor, par Joly de Fleury, le successeur de Necker, « qui n'avait pas trouvé le bon de Sa Majesté sur cet objet ». Il ajoute que, pendant les deux dernières années de sa vie, madame d'Épinay avait joui d'une pension de 5,000 livres pour dédommagement de son intérêt dans les fermes générales, mais que l'obligation de rendre les 8,000 livres (apparemment touchées et dépensées en un besoin pressant) avait réduit cette pension à 2,000 livres. Les Belsunce, selon Grimm, n'ont qu'une fortune très bornée, ils soutiennent leurs deux fils au service du roi, et il ne leur reste rien pour leur fille. Ils viennent donc d'adresser une demande au roi pour qu'une partie de la pension dont madame d'Épinay avait si peu joui fût reportée sur la tête d'Émilie. « Elle est reçue chanoinesse au chapitre noble de l'Argentière, et la grâce que Sa Majesté lui accordera lui fournira le moyen de vivre d'une manière décente et convenable à sa naissance. » La faveur que Grimm demande à M. de Vergennes est d'appuyer la demande dont il s'agit auprès du contrôleur général et auprès du roi. Il ne paraît pas que cette demande ait été accueillie (Voy. sur la situation faite à madame d'Épi-

nay par les mesures de Necker, le *Mémoire historique* dans la *Corr. litt.*, t. Ier, p. 34).

La lettre de Grimm nous apprend qu'Émilie avait deux frères, Henry et Jean « plus âgés qu'elle, dit le *Mémoire historique*, à une distance respective d'un et de deux ans », mais qu'elle était la seule fille des Belsunce. Sur cette famille et son sort pendant et après la Révolution, voyez Boiteau (t. II, p. 474), et *Dernières Années* (p. 573, 578 et suivantes).

La Bibliothèque nationale possède une lettre de Grimm, du 6 mai 1783, à M. Barbé Marbois, consul général de France près du Congrès des États-Unis. C'est une lettre d'introduction en faveur d'un jeune lieutenant aux gardes hollandaises, qui se rendait en Amérique. « Je vous écris, dit Grimm, dans le cabinet de M. le comte de Vergennes, au milieu du corps diplomatique, dont un membre m'a demandé cette lettre sans m'accorder plus d'un quart d'heure pour l'écrire. »

1784

Le 31 juillet, mort de Diderot. Grimm était alors à Lyon, pour y voir des étoffes ordonnées par Catherine (*Lettres à Catherine*, p. 345).

Catherine donne 12,000 roubles de dot à Émilie de Belsunce (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 36).

Le comte de Ségur, nommé ambassadeur de France à Pétersbourg, vit fréquemment Grimm avant son départ. Il l'appelle « un Allemand très spirituel, correspondant habituel de l'impératrice Catherine ». Il ajoute : « Cette liaison me fut très utile ; M. Grimm me donna beaucoup de détails sur une cour qu'il m'était si important de connaître, et, comme il se prit pour moi d'une vive amitié, ses lettres et les éloges qu'il

m'y donnait disposèrent favorablement l'impératrice pour moi, et contribuèrent beaucoup à l'accueil qu'elle me fit » (*Mémoires*, 5e édit., 1843, in-12, t. Ier, p. 389). La recommandation de Grimm valut à Ségur le même accueil empressé à la cour de Gotha (*Ibid.*, p. 402).

Grimm écrit à Catherine, le 9 (20) février 1785 : « Voici une feuille du *Journal de Paris* dans lequel j'ai cru devoir faire insérer une lettre touchant M. Diderot. Ces messieurs avaient imprimé dans une feuille précédente un précis de la vie de ce philosophe, dans lequel la circonstance la plus intéressante (l'achat de sa bibliothèque par Catherine) avait été passée sous silence. J'ai cru devoir relever cet oubli, mais de la manière du monde la plus simple ; encore n'ont-ils pas pu imprimer cette lettre sans y faire une faute grossière en faisant donner à Diderot trente mille livres par les libraires, tandis qu'il n'en a reçu que vingt mille ». La notice nécrologique sur Diderot avait paru dans le *Journal de Paris* du 24 avril 1784 ; la lettre (anonyme) de Grimm, destinée à compléter cet article, parut dans le numéro du 9 octobre de la même année.

1786

Au printemps, mariage d'Émilie avec le comte de Bueil. « Je fus chargé de la recherche et du choix de l'époux » (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 37). « La jeune femme devait hériter de moi un revenu de 15 à 20,000 livres » (*Ibid.*, p. 38).

Grimm va passer huit jours chez les Bueil, à Varennes, à vingt-deux lieues de Paris (*Lettres à Catherine*, p. 349).

Grimm reçoit de Catherine la grand-croix de l'ordre de Saint-Wladimir de seconde classe (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 28. *Lettres de Catherine*, p. 373).

Mort de Frédéric le Grand, le 17 août.

Dans l'été de 1786, Reichard, intendant du théâtre de la cour à Gotha, fit un voyage à Paris. Il y vit naturellement le ministre de Saxe-Gotha, et, dans ses *Mémoires*, il se loue de ses égards et vante son crédit à la cour et partout (*Selbstbiographie*, p. 218).

1787

Grimm, dans l'été, fit un voyage en Suisse, dans le cours duquel il visita Constance, assista à une diète à Frauenfeld, vit Gessner et Lavater à Zurich, etc. (*Lettres de Catherine*, p. 426 et suiv.).

L'*Archive russe* (*Roussikii Archiv*), recueil historique publié à Moscou par M. Pierre Bartenief, a donné en 1876 (t. III, p. 32) une lettre de Grimm au comte Alexis Gregorievitch, le fils de Catherine et de Grégoire Orlof connu sous le nom de Bobrinski. Dans cette lettre, du 17 novembre 1787, Grimm transmet au jeune homme, alors en Angleterre, les instructions de Catherine. Il s'abstient de lui faire des « sermons de morale », comptant plutôt sur celles de l'expérience. L'impératrice laissant Bobrinski libre de rester en Angleterre ou de prendre part à une expédition maritime dans la Méditerranée, Grimm le prie de se décider et de lui faire connaître ce qu'il doit répondre à la tsarine.

M. Bartenief donne, à cette occasion, quelques détails sur Bobrinski. Il était né le 11 avril 1762, par conséquent du vivant de Pierre III, fut emmené aussitôt en Allemagne, élevé à Leipzig, et n'en revint qu'en 1777.

1788

Publication de la seconde partie des *Confessions* de Rousseau.

1789

« Cette année, je tombai dangereusement malade, et fus hors d'état de quitter Paris » (*Mémoire historique*).

Madame de Bueil passe l'année à la campagne (*Lettres à Catherine*, p. 397).

Le 21 janvier, mort du baron d'Holbach.

1790

A la fin de juillet, Grimm va voir à Varennes madame de Bueil. Il y passe quinze jours. Il souffre d'étouffements, et, au mois d'août, va prendre les eaux de Bourbonne. De Bourbonne à Francfort, en passant par Metz pour voir Bouillé (*Lettres à Catherine*, p. 389).

Il passe septembre et octobre à Francfort, chez son ami Nicolas Romanzof, et assiste à l'élection et au couronnement de l'empereur Léopold, près duquel le duc de Saxe Gotha l'avait accrédité pour l'occasion (*Lettres à Catherine*, p. 375).

De Francfort, Grimm fit une course à Gotha (*Lettres à Catherine*, p. 382).

Il quitte Francfort le 12 novembre, revient à Paris pour protéger les Bueil, et arrive le 20 (*Lettres à Catherine*, p. 379-80). A son retour saccagement de l'hôtel de Castries (*Ibid.*, p. 383).

1791

Madame de Bueil « s'est enfin hasardée à rentrer dans le gouffre », c'est-à-dire qu'elle est revenue à Paris, le 11 janvier. Elle va à la cour (*Lettres à Catherine*, p. 397).

Grimm, en mai, était à Paris avec l'intention d'aller passer trois semaines à Bourbonne, puis d'aller de là à Francfort, et, à la fin de juillet, à Aix-la-Chapelle pour les eaux (*Corr. litt.*, I, 30. *Lettres à Catherine*, p. 425).

En effet, nous le trouvons en juillet à Francfort (*Lettres de Catherine*, p. 552), et en septembre à Coblence, près des princes (*Ibid.*, p. 563).

Il revient en octobre à Paris pour faire sortir de France les lettres de Catherine (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 30).

Le comte de Bueil quitte la France vers la fin de l'année (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 40).

Au mois de mai 1791 (*Lettres à Catherine*, p. 455) Grimm écrit : « Sa Majesté Impériale est suppliée de lire avec beaucoup de recueillement le chapitre n° 261 des *Actes des Apôtres*. Elle verra à quelles tribulations son souffre-douleur se trouve exposé à propos de bottes. » Ce numéro du journal de Peltier renfermait le texte de la circulaire de Montmorin aux ministres de France à l'étranger, du 23 avril 1791, et la réfutait sous la forme d'une prétendue lettre de Grimm à Catherine. Il dut être particulièrement désagréable à Grimm de voir son nom et ses relations avec l'impératrice recevoir ce genre compromettant de publicité.

Dans le n° 280 du même journal, sous le titre l'*Intrigue du cabinet*, il est question d'un plan de conduite pour le roi, « ouvrage de quelques Français et d'un étranger fameux par ses talents politiques ». Ne serait-ce pas de Grimm qu'il s'agit?

1792

Entrevue de Grimm avec madame Élisabeth et relations indirectes avec la reine (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 32).

Catherine, au commencement de cette année, accorde à Grimm 6,000 roubles pour ses protégés (*Ibid.*, p. 40).

En février, Grimm quitte définitivement la France et se rend d'abord à Bruxelles (*Ibid.*, p. 30, 32). État de sa fortune à cette époque (*Ibid.*, p. 44).

Au printemps, il va à Carlsbad, et de là à Francfort, où il assiste au couronnement de l'empereur François II (le 14 juillet). De là il rejoint à Aix-la-Chapelle madame de Bueil et ses enfants (*Ibid.*, p. 40. *Lettres de Catherine*, p. 577. Reichard, *Selbstbiogr.*, p. 272).

Désastre de l'armée de la coalition. Gœthe rencontre Grimm et madame de Bueil à Dusseldorf, entraînés dans le mouvement de retraite (Gœthe, *Campagne in Frankreich*, dans les *Werke*, édit. de 1840, t. XXV, p. 164).

Sur la violation du domicile de Grimm après son émigration, et l'histoire de sa fidèle domestique, Antoinette Marchais, voyez *Lettres à Catherine*, page 636 et suivantes. Sur l'inventaire des livres et objets d'art saisis chez « Grimm et de Bueil émigrés », et sur les papiers provenant du séquestre, voyez *Correspondance littéraire*, t. I^er^, p. 43, n. t. XVI, p. 542 et suiv.

Sur la lettre de Volney à Grimm et la réponse fabriquée sous le nom de Grimm, dans un pamphlet de 1792, voy. Barbier, *Examen critique et complément des dictionnaires historiques*, p. 492, et Tourneux, t. XVI, p. 262.

On trouve, dans la correspondance de George Forster (*Sämmtliche Schriften*, Leipzig, 1843, t. VIII, p. 211), une lettre de Grimm à Reichard (*An den Kriegsrath* Reichard). Elle est datée de Francfort, 7 août 1792, et a trait à

la publication d'un grand ouvrage avec planches, pour lequel Forster voulait obtenir le secours de Catherine. Il demandait une gratification de deux à trois cents louis, pour vivre pendant le temps que prendrait sa publication, et de plus le prix des planches (il s'agissait de dessins de plantes). Grimm consent à se charger de la commission, mais il veut savoir exactement ce que demande Forster et ce que coûteront les planches, et il déclare qu'il ne paiera les dessins qu'à mesure qu'ils seront livrés. « Je ne puis, dit-il, renoncer au vœu solennel que j'ai fait, il y a nombre d'années, de ne jamais rien payer d'avance. Un homme du mérite et de la réputation de M. F. ne peut être blessé par ce vœu, et n'y doit voir qu'un homme qui a sans cesse été attrapé par les artistes qu'il a cherché à obliger. » M. Uhde, l'éditeur de l'autobiographie de Reichard, suppose que cette lettre se rapporte à un projet de Dictionnaire agronomique, qu'avait entrepris Reichard lui-même, et auquel Grimm avait, en effet, intéressé Catherine. Il faudrait, dans ce cas-là, admettre que M. F. signifie mylord Findlater (Voy. *Selbstbiographie*, p. 252); mais la supposition de M. Uhde me paraît exclue, soit par le contenu même de la lettre de Grimm, qui s'adresse à Reichard comme à un simple intermédiaire, soit par le fait que la lettre s'est trouvée dans les papiers de Forster.

1793

Les lettres de Grimm à Catherine de cette année (août-décembre) sont datées de Gotha, où Grimm réside dorénavant. Sur son dénûment et sa demeure dans cette ville, voyez *Lettres à Catherine*, page 790.

M. Grot, dans la préface des *Lettres de Catherine à Grimm*, avance que l'impératrice avait confié à son correspondant le poste de ministre de Russie dans les États de la basse Saxe,

avec résidence à Gotha. Ce doit être une erreur ; je ne trouve nulle part trace de cette nomination.

Les auteurs de *la Jeunesse de madame d'Épinay* m'ont écrit : « En classant certains documents fournis par la famille d'Épinay, nous avons retrouvé quelques lettres relatives à l'organisation, par l'impératrice Catherine, d'un service régulier de secours pour les émigrés. Grimm était chargé de la distribution de ces secours en Allemagne, et continua de remplir ce ministère même après la mort de Catherine, cet événement n'ayant pas mis fin aux libéralités de la cour de Russie. Cette *caisse de l'émigration* fonctionna jusqu'en 1805 ». Voyez sur les secours de Catherine aux émigrés les *Lettres de Grimm* à elle, p. 705, 741, 759, et sur les occupations accablantes que lui causaient les demandes de l'émigration, *Ibid.*, p. 771, 775, 812 et 813.

La correspondance de Grimm et de Catherine renferme peu d'allusions à la mésintelligence croissante qui régnait entre la tsarine et son fils. C'était un sujet délicat sur lequel la souveraine n'avait garde de s'appesantir. Il lui échappe pourtant des accès de mauvaise humeur, d'emportement même. Paul et son épouse sont alors désignés par le nom de Secondat, appliqué quelquefois aussi, par une allusion différente, à divers souverains dits deuxièmes du nom, Frédéric II, Joseph II et François II. Mais c'est bien du grand-duc héritier qu'il s'agit dans une lettre de l'impératrice de novembre, 1787. « Depuis trois fois vingt-quatre heures, écrit-elle, je suis étrangement assaillie. Je reçois deux ou trois lettres par jour de M. et Mme de Secondat, qui à toute force veulent aller à l'armée. A lui je lui permets, mais à elle, comment y consentir ? Cela est impossible, et la bonne dame a une tête inflexible à la raison, et très incommode à dire vrai... Ma cependant il faudra bien qu'elle se range à la raison. » Une autre lettre de Catherine, qui paraît avoir été égarée ou supprimée, exprimait, en 1793, des griefs bien autrement sérieux.

La réponse de Grimm nous permet de conclure que sa correspondante, après avoir vanté le bonheur de son petit-fils Alexandre, récemment marié, avait fait le tableau le plus fâcheux de la conduite du tsarowitz envers sa femme. « Qui pouvait s'attendre à y voir figurer (dans la lettre de l'impératrice) M. de Secondat d'une manière si sinistre? Quant à moi, j'en étais à mille lieues. Qui pouvait s'imaginer de trouver l'enfer avec toutes ses fureurs à côté de ce paradis, si divinement esquissé en trois ou quatre coups de pinceau? Que je plains l'illustre victime tombée du comble du bonheur dans l'abîme du malheur, sans que je puisse lui supposer l'ombre d'un tort! Mais si l'enfer la persécute, il n'a pu l'arracher au bonheur, puisqu'elle respire près de l'immortelle et nécessairement sous son égide » (*Lettres à Catherine*, p. 499).

1794

Au commencement de cette année, Catherine envoie à Grimm 20,000 roubles « pour faire aller la marmite » (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 48). État de ses affaires à cette époque (*Ibid.*).

Au printemps de cette année, raconte Reichard (*Selbstbiographie*, p. 388), lorsque les Autrichiens étaient devant Landrecy et qu'on se réjouissait déjà du succès de l'entreprise, Grimm secouait la tête : « Ce sont toujours les mêmes hommes qui ont à la tête, disait-il, et avec les mêmes préjugés. Le vieil ordre de choses est vermoulu, et ils travaillent à achever de le ruiner. Avec ces gens-là, l'expérience d'aujourd'hui est perdue pour le lendemain. »

Notable prophétie de Catherine, dans une lettre à Grimm du 10 février : « Si la France sort de ceci, elle aura plus de vigueur que jamais; elle sera obéissante et douce comme un agneau; mais il lui faut un homme supérieur, habile, courageux, au-dessus de ses contemporains et peut-être du siècle

même. Est-il né, ne l'est-il pas, viendra-t-il? Tout dépend de cela » (*Lettres de Catherine*, p. 592).

M. Charavay a mis en vente, le 10 mai 1886, une collection d'autographes, dans laquelle figurent une cinquantaine de lettres de Grimm au comte de Findlater. Ces lettres ont été achetées, nous dit-on, par M. Alfred Morrison, de Londres, et font aujourd'hui partie de la riche collection de cet amateur; mais le catalogue de la vente a donné une analyse des pièces principales et nous permet d'en apprécier l'intérêt. Les premières sont de 1794, et traitent de l'entrée des Russes en Pologne et de la paix que la Hollande se préparait à signer avec la France. En 1795, le désastre de Quiberon, qui, écrit Grimm, « m'a donné le coup de grâce », les progrès de Pichegru et la paix de Bâle. Grimm se félicite des nouvelles résolutions du ministère anglais, mais non sans exprimer son indignation contre Pitt. « S'il avait exercé sa place sous le ministère de feu son père, il y a beau temps que celui-ci lui aurait fait faire son procès et qu'il n'aurait plus sa tête. Voilà l'homme qui vous manque et à nous aussi. Si nous l'avions eu, il se serait arrangé avec Catherine dès le commencement; ils auraient fait marcher tout le monde; jamais l'anarchie française n'aurait menacé la paix de l'Europe. » En 1796, et déjà dans les lettres précédentes, quelques détails relatifs à l'émigration; Grimm a mis le comte d'Avaray et Louis XVIII en relation avec Romanzof. Les dernières lettres sont de 1800; on y voit paraître le nom de Bonaparte. Grimm voudrait mourir à Gotha, mais il craint que les armées françaises ne l'en chassent. « Toute l'Europe a pris un ton lugubre et sinistre. » Il oublie son ancienne admiration pour Souvarof, dont il compare les prétendues victoires avec Marengo et Hohenlinden; il est « allé, dit-il, faire pénitence de sa honteuse campagne dans l'autre monde ».

Le même catalogue annonçait la vente d'une collection de lettres de Nicolas Romanzof, l'ami de Grimm, au comte Find-

later. Parmi ces lettres, il en est une datée de Pétersbourg, 31 janvier 1797, d'après laquelle l'impératrice, femme de Paul Ier, était opposée au voyage de Grimm en Russie, persuadée, disait-elle, que le plus grand malheur de l'écrivain était « de s'ennuyer et de ne pouvoir soutenir la vie hors de France ».

1795

Grimm est toujours à Gotha avec madame de Bueil et ses filles. Au mois d'avril, voyage à Dresde (*Lettres à Catherine*, p. 586, 597); en septembre, à Cobourg (*Ibid.*, p. 629).

Antoinette Marchais, la fidèle servante de Grimm, le rejoint (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 51).

Grimm prend le parti de léguer sa famille à Catherine (*Ibid.*, p. 49). Elle lui envoie 10,000 roubles (*Ibid.*, p. 50).

Sa qualité d'étranger ayant été reconnue, le séquestre sur sa fortune est levé en France. Liquidation; les manchettes de dentelle! (*Corr. litt.*, t. Ier, p. 44, 53. *Lettres de Grimm à Catherine*, p. 708, 728 et suiv. — Gœthe, dans les *Annalen*, sous l'année 1801). Cette histoire des manchettes avait frappé le poète. Voy. ses *Conversations avec Eckermann*, traduct. de Délerot, t. II, p. 178).

Grimm donne çà et là à Catherine, en ces années 1795 et 1796, quelques aperçus de la vie qu'il menait à Gotha. « En venant ici, je me suis fait la règle invariable de m'enterrer tout vivant dans le taudis consacré au culte perpétuel de l'immortelle, et le duc a assez d'amitié pour moi pour ne s'attendre de ma part qu'à des apparitions très rares et qui dépendent entièrement de moi » (*Lettres à Catherine*, p. 656). Dans certaines occasions, lors de la présence à Gotha de quelque prince qu'il a connu, « je ne puis me dispenser de rompre la clôture de mon ermitage et de dîner à la cour » (p. 707. Cf. 672). Il

risque, en restant à Gotha, « de crever d'ennui et de désespoir » (p. 734).

Catherine établit la « caisse des émigrés », en avril 1795, avec 10,000 roubles (*Lettres à Catherine*, p. 771).

1796

Au commencement de cette année, Grimm fait à Catherine un long exposé de sa condition, et sollicite la permission d'aller lui présenter sa famille à Pétersbourg, pour aller ensuite s'établir à Vienne, ou dans quelque ville de l'État de Venise ou du Milanais (*Lettres à Catherine*, p. 687 et suiv.).

Il pense même à aller en Amérique (*Ibid.*, 756).

Grimm, au mois de mars, est « grièvement malade d'une fièvre catarrhale suffocatoire » (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 55. *Lettres de Catherine*, p. 673 et 676. *Lettres à Catherine*, p. 701).

Au mois de juillet, Kleber prend Francfort et se trouve à douze lieues de Gotha. Il faut emballer et se tenir prêt pour la fuite. On se rassure sur les succès de l'archiduc Charles, mais Grimm redoutant d'être obligé de quitter Gotha, presse Catherine de lui permettre de se réfugier en Russie. Elle l'en détourne. (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 55-58. *Lettres de Catherine* p. 673, 680,682, 684).

« Nos haillons et notre misère » (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 57). Don de 20,000 roubles de Catherine (*Ibid.*, p. 56).

Le 24 août, Catherine nomme Grimm ministre de Russie à Hambourg (*Lettres de Catherine*, p. 689. *Corr. litt.*, t. I^er^, p. 60. *Lettres de Grimm à Catherine*, p. 794). Décrivant sa situation à Gotha à ce moment : « Je n'ai ni une chaise, écrit-il à l'impératrice, ni une assiette, ni un couvert, ni une serviette. Ici le duc m'a prêté meubles, batterie de cuisine, vaisselle, linge de ménage, et son frère m'a logé dans sa maison en ville qu'il n'occupait pas » (*Lettres à Catherine*, p. 799).

Louis XVIII, au mois d'août, se sert de l'intermédiaire de Grimm pour faire parvenir une lettre à Catherine, et lui fait communiquer les demandes qu'il adressait à l'impératrice en le priant de les appuyer près de celle-ci (*Lettres à Catherine*, p. 766 et 790).

Le 17 novembre, mort de Catherine.

L'impératrice, dit Reichard, consultait Grimm par lettres sur toutes les affaires importantes; aussi des courriers russes lui apportaient-ils souvent des dépêches, et attendaient-ils sa réponse, quelquefois pendant des semaines. L'un de ces courriers, un officier de la garde, ayant appris en route, lorsqu'il retournait à Pétersbourg, la mort subite de Catherine, revint de lui-même à Gotha pour voir si Grimm n'avait rien à changer à ses dépêches (*Selbstbiographie*, p. 387).

L'empereur Paul s'empressa de confirmer la nomination de Grimm à Hambourg (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 59 et 63).

Grimm, lorsque Catherine mourut, n'avait pas encore quitté Gotha pour se rendre à son poste de Hambourg. « Ayant reçu la fatale nouvelle, nous dit M. Grot, il adressa le 5 (16) décembre 1796, une lettre à l'empereur, dans laquelle, après avoir peint sa douleur profonde, il lui apprenait qu'il avait déjà prêté serment de fidélité au souverain de toutes les Russies, et expliquait en même temps que sa santé, complètement délabrée, ne lui permettait pas de se rendre à son nouveau poste pendant l'hiver. » Une seconde lettre de Grimm, conservée comme la précédente dans les Archives de l'État, et datée du 17 (28) mars 1797, prouve que l'empereur Paul lui avait répondu, en lui donnant l'autorisation de s'adresser toujours directement à lui, et qu'il conservait à Grimm la fonction, d'ailleurs tout honorifique, de servir d'intermédiaire pour les largesses continuées aux émigrés.

On a vu les peines que Grimm avait prises, en 1791, pour faire sortir de France les lettres qu'il avait reçues de Catherine. Les craintes de l'impératrice pour le sort de sa corres-

pondance se réveillèrent en 1795, lorsque les armées françaises franchirent le Rhin ; elle demanda de nouveau à Grimm de tout brûler. Grimm la rassura encore une fois en lui faisant part des mesures qu'il avait prises pour mettre son trésor à l'abri des mésaventures, et, en cas de décès, pour qu'il parvînt intact à l'impératrice. « J'ajoutai, dit-il, qu'alors même il n'appartiendrait plus ni à elle ni à moi, parce que je comptais le léguer par testament à Mgr le grand-duc Alexandre Pawlowitz, sous la condition de ne l'ouvrir et de n'y jeter les yeux que dix ans après mon décès, par la raison que tout monument avait besoin de la consécration du temps » (*Corr. litt.*, t. I^er^, p. 52). Cette disposition testamentaire n'a pas été retrouvée, mais Grimm avait, dans tous les cas, pris ses mesures pour que la précieuse collection fût renvoyée à Pétersbourg. Elle y fut transportée, après sa mort, par un messager d'ambassade (Reichard, p. 388).

Mort du chevalier de Belsunce (Jean de Belsunce), frère de madame de Bueil. Il était au service britannique, à Saint-Domingue, et y mourut de la fièvre jaune à l'âge de trente ans. Il avait épousé deux ans auparavant la sœur du comte de Bueil, son beau-frère, et laissait deux enfants, une fille et un fils (*Lettres à Catherine*, p. 801).

Le père de Jean de Belsunce et de madame de Bueil vivait encore en 1796, âgé de soixante et onze ans, et figure sur la liste des émigrés secourus par Catherine. Il végétait à Brunswick tandis que sa femme avait passé en Espagne (*Lettres de Grimm à Catherine*, p. 772, et *Dernières Années*, p. 578-588).

Dans sa lettre à l'empereur Paul, du 17 (28) mars, dont il a déjà été question, Grimm communique une lettre qu'il venait de recevoir de Blankenbourg, et que le comte d'Avaray lui avait apportée par ordre de Louis XVIII, relative à des bruits de conspiration contre plusieurs souverains, en particulier contre Paul, dont le couronnement devait servir d'occasion pour l'assassiner.

C'est également en février que Grimm adressa au tsar Paul l'important document biographique intitulé *Mémoire historique.*

Les éditeurs des lettres de Catherine à Grimm ont placé à la suite de ces lettres un tableau des sommes qui avaient été passées à l'ordre du « conseiller d'État, baron Grimm ». Ce document, trouvé dans les Archives du cabinet impérial, va de février 1765 jusqu'à juin 1797, c'est-à-dire depuis le temps où Catherine, sans relation personnelle avec Grimm, n'avait à lui payer que son abonnement à la *Correspondance littéraire*, jusqu'à l'année qui suivit la mort de l'impératrice, lorsque son successeur ne faisait qu'acquitter des engagements pris par elle. Les totaux des divers comptes compris dans le tableau dont il s'agit donnent 306,441 roubles, 253,279 livres et 200,000 florins de Hollande, ce qui fait une somme de plus de deux millions.

On lit dans les *Dernières Années de madame d'Épinay* (p. 578), au sujet des derniers jours de Grimm : « Les deux filles de madame de Bueil l'entouraient des soins les plus tendres et lui servaient de secrétaires. Dans un cercle intime il causait volontiers, et nous avons pu voir, dans une intéressante correspondance avec le marquis de Nicolaï, quel charme il trouvait à évoquer ses anciens souvenirs. » J'ai cru un moment être ici sur la trace de quelques détails relatifs à cette dernière période de la vie de Grimm, mais il paraît que sa correspondance avec M. de Nicolaï roulait presque exclusivement sur la distribution des secours à l'émigration. Grimm, me dit-on, avait connu M. de Nicolaï à Paris, et l'avait recommandé à Catherine qui en fit son secrétaire et le nomma baron. Sous le règne d'Alexandre, il était chargé de la comptabilité des pensions que l'impératrice Élisabeth, à l'imitation de Catherine, faisait aux émigrés.

1798

Les Archives de l'État, à Pétersbourg, conservent une lettre de Grimm à l'empereur Paul du 5 (16) février 1798, et datée de Hambourg. « Elle est écrite d'une main étrangère, car Grimm, qui souffrait des yeux depuis longtemps déjà, avait presque totalement perdu la vue. » Grimm y rend compte de certaines mesures dont le souverain l'avait chargé sur sa propre demande. Il s'agissait de gagner Emmanuel de Haller, l'un des fils du célèbre Albert de Haller, qui était alors à Rastadt et jouissait de la confiance particulière de Bonaparte. On espérait par son moyen rendre le général favorable à Louis XVIII. Cette lettre est la dernière que le correspondant de Catherine écrivit à Paul Petrowitch. (GROT, préface aux *Lettres de Grimm à Catherine*).

1801

Gœthe, au mois d'août, fait un voyage à Gotha, et y trouve Grimm vieilli, ruiné et aigri (WERKE, édit. de 1840, t. XXVII, p. 98, et dans la traduction Porchat, t. X, p. 246).

Parlant des dernières années de Grimm, et quelques années après sa mort, Reinhard écrivait : « Son plus grand gala était un uniforme vert avec la croix de Saint-Wladimir » (Voy. plus loin, sous l'année 1813).

1807

Grimm, selon Reichard, perdit un œil dans ses dernières années, et fut réduit à dicter ses lettres. Il fut également obligé de renoncer à ses fonctions diplomatiques à Hambourg, dont la cour de Russie lui conserva néanmoins le traitement. Il vécut depuis lors à Gotha, avec les Bueil, dans une maison que le duc Ernest avait mise à sa disposition (Voy. *Corr. litt.*, t. XVI, p. 558, et REICHARD, *Selbstbiographie*, p. 389).

Il mourut le 19 décembre, à Gotha, et, d'après son désir, fut enterré dans le voisinage, au village de Siebleben. M. Tourneux a donné l'extrait du registre mortuaire (t. I^er^, p. 13), et l'épitaphe (t. XVI, p. 558).

Grimm fait un retour sur le bonheur et le malheur de sa vie (*Ibid.* t. I^er^, p. 62. — Cf. *Lettres à Catherine*, p. 688).

L'aînée des filles du comte de Bueil, celle qui composa l'épithaphe du tombeau de Grimm, Catherine-Hélène-Alexandrine (la Katinka des lettres à Catherine), née en 1787, avait épousé en 1807, un peu avant la mort de notre écrivain, le baron Carl Emil von Bechtolsheim, né en 1779, qui mourut en 1811 comme chef d'escadron au service de Prusse (REICHARD, p. 393).

« Presque aussitôt après la mort de Grimm, madame de Bueil rentra en France et s'installa dans son château de Varennes, près de Château-Thierry. Peu de temps après, sa mère, madame de Belsunce, vint l'y rejoindre; elle y mourut en 1813. Louis d'Épinay (le fils de madame d'Épinay) mourut la même année à Fribourg » (*Dernières Années*, p. 588).

Un arrière-petit-fils de madame d'Épinay, M. Édouard d'Épinay, habite encore aujourd'hui la Suisse; la famille de Bueil est représentée par un petit-fils d'Émilie de Belsunce, M. le comte de Bueil (*la Jeunesse de madame d'Épinay*, *Introd.*, p. II et III).

1812

C'est en 1812 que Salgues publia, à la librairie Buisson et en cinq volumes in-8°, une partie de la *Correspondance littéraire*. Il avait commencé par les années 1770-1782, comme les plus intéressantes. Le succès engagea la même maison à donner, dès l'année suivante, les années précédentes, 1753-1769, en six volumes, puis les années suivantes, 1782-1790, en cinq volumes. L'exemplaire manuscrit, sur lequel cette édition fut faite, et qui disparut entre les mains des imprimeurs auxquels il avait servi de copie, avait été trouvé à Berlin en 1806 (Voy. pour l'histoire de la *Correspondance* entre les mains de Meister, *Corr. litt.*, t. II, p. 231 et t. XVI, p. 209, et pour l'histoire de la publication, *ibid.*, t. II, p. 232 et suiv., t. XVI, p. 559 et suiv.). Morellet et Suard crurent devoir réclamer contre quelques passages des volumes publiés en 1812. Voyez, à la suite des *Mémoires de Morellet*, ses *Observations sur la Correspondance littéraire de Grimm*, et dans Ch. Nisard, *Mémoires et correspondances historiques et littéraires*, les pages 90 à 98.

1813

Le *Journal de l'Empire* donnait en 1813 des feuilletons de Malte-Brun intitulés *le Spectateur de l'Europe littéraire et savante*. L'une de ces revues, insérée dans le numéro du 24 février, renfermait le passage suivant :

« Un esprit vif et piquant joint à beaucoup de franchise et d'impartialité vaut souvent à celui qui le possède la réputation de méchanceté et de malveillance. Le célèbre baron

Grimm a éprouvé ce sort; les journalistes d'Heidelberg ont essayé de noircir le caractère de l'auteur de la Correspondance littéraire; aujourd'hui sa mémoire vient de trouver un défenseur dans le *Journal des modes* de Weymar. Ce défenseur, ami de Grimm depuis 1780, rend hommage à la bonté de cœur, à la douceur et à l'amabilité par lesquelles ce vieillard répandait le bonheur et le plaisir dans sa société intime. La Correspondance, espèce de gazette littéraire qui, au nombre de quinze à vingt exemplaires, circulait dans plusieurs cours du nord, n'était pas destinée à voir le grand jour; elle est presque uniquement l'ouvrage de Grimm, qui n'y a recueilli que les opinions littéraires généralement répandues dans les sociétés de Paris. Même dans la partie non imprimée, il s'y trouve rarement des personnalités, et celles qu'on y trouve sont plutôt adoucies qu'envenimées. Grimm ne mettait point de rouge et ne poussait jamais le soin de son extérieur assez loin pour mériter le nom de petit-maître. Son plus grand gala était un uniforme vert avec la croix de Saint-Wladimir. Il ne plaisantait jamais sur la religion ni sur les principes de la morale. Il a laissé un ouvrage bien plus important que sa Correspondance : ce sont des Mémoires historiques et diplomatiques de son temps; mais le seul et unique manuscrit a été envoyé en Russie par les soins de l'auteur, qui aurait également voulu empêcher la publication de sa Gazette littéraire. »

J'ignore à quel journal de Heidelberg répondait le défenseur de Grimm, mais il est évident que celui-ci n'était autre que son vieil ami de Gotha, Reichard. La feuille dans laquelle Reichard insèra sa réponse était le *Journal des Luxus und der Moden*, publié par le libraire Bertuch, de Weimar. Reichard était intimement lié avec Bertuch, et ce n'était pas le premier article qu'il envoyait au journal dont il s'agit (Voy. Reichard, *Selbstbiographie*, p. 110 et 473).

APPENDICE

LA CORRESPONDANCE DE METRA

Il n'est point de chercheur qui, en s'occupant de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, n'ait eu à consulter la *Correspondance littéraire secrète*, source d'informations utiles quoique de second ordre. Mais, si ce recueil est connu, son histoire ne l'est guère, et le nom de Metra, en particulier, sous lequel la *Correspondance* est le plus souvent citée, reste une sorte d'énigme. Quel était cet écrivain ou cet éditeur, auquel aucun dictionnaire biographique n'a daigné consacrer un article?

Commençons par constater l'extrême rareté de cette correspondance. Il n'en existe certainement aucun recueil complet. La Bibliothèque nationale elle-même n'en possède que trois ou quatre années[1]. Un *avis* ou prospectus que je trouve en tête d'un exemplaire de l'année 1775 annonce la publication sous ce titre : *Correspondance littéraire secrète pour*

1. Savoir : les années 1775, 1785 et 1786 complètes; de plus vingt-trois numéros de 1778, et un second exemplaire de 1786 qui ne va que jusqu'au 22 octobre; enfin deux plaquettes renfermant, l'une deux numéros de 1777, et l'autre deux numéros de 1787.

former un recueil annuel de toutes les nouveautés curieuses de France. Elle s'imprimait à Neuwied, capitale de la petite principauté indépendante du même nom, paraissait hebdomadairement par cahiers de huit pages, petit in-8°, et parvenait aux souscripteurs sous enveloppe et par la poste. L'avis que je viens de citer explique que la *Correspondance* est imprimée par une petite imprimerie portative de cabinet, parce qu'il aurait été trop difficile d'en multiplier des copies manuscrites. Le prix en était de « quelques ducats par an ». Il fallait pour devenir souscripteur être présenté par une personne déjà connue. La première lettre est de juin 1774; on ne sait pas exactement quand la publication prit fin; Beuchot en possédait le numéro du 7 mars 1793. Les conditions de publication et de souscription avaient naturellement changé avec le temps. Un prospectus, apparemment de 1790, annonce que les éditeurs entendent profiter de la liberté procurée « par la révolution qui s'opère »; on souscrit publiquement désormais, à Strasbourg, chez Treuttel et Wurtz, et à Paris, chez Onfroy. Le prix d'abonnement est d'un louis. Ce prospectus se termine par une liste des publications de la *Société typographique à Neuwied sur le Rhin*, et indique ainsi le lieu de fabrication et d'impression de la *Correspondance.*

C'est à tort qu'on confond avec le journal dont je viens de parler un recueil qui parut à Londres (en réalité à Maestricht), de 1787 à 1790, sous le titre de *Correspondance secrète politique et littéraire, ou Mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés et de la littérature en France depuis la mort de Louis XV.* Cette publication, qui forme dix-huit volumes petit in-8°, et qui est beaucoup moins rare et par conséquent moins recherchée que la précédente, passe ordinairement pour en être la réimpression; mais c'est une erreur, ainsi que le démontre le plus léger examen. Les éditeurs du recueil de Londres ont seulement puisé dans celui de Neuwied, et lui ont emprunté une partie de son titre. Ils ne

s'en cachent pas d'ailleurs : « Parmi les lettres particulières, disent-ils, qui n'avaient jamais été imprimées, on reconnaîtra celles qui ont paru périodiquement, depuis l'année 1775, sous le titre de *Correspondance littéraire secrète*, mais la cherté de cette feuille et la circonspection avec laquelle elle a été distribuée ont empêché qu'elle fût fort répandue. » Leurs prétentions vont bien au delà d'une reproduction : « Nous pouvons affirmer, lisons-nous dans la même préface, que les matériaux de cette correspondance ont été trouvés dans les portefeuilles des souverains et des ministres d'État, sur les bureaux des grands seigneurs et les pupitres d'illustres philosophes, sur les toilettes des Muses et des Grâces et sur les tablettes de leurs adorateurs. »

Revenons au journal publié à Neuwied, à la *Correspondance secrète* originale, à celle qui mérite seule de porter le nom de Metra. Mais ce nom lui-même, d'où vient-il? Il y a là une attribution qui n'avait pas besoin d'explication pour les contemporains, mais dont l'origine avait été oubliée, et que nous révèle Barbier dans son *Dictionnaire des anonymes*. Selon le célèbre bibliographe, la *Correspondance littéraire secrète* a été « rédigée par Metra, Guillaume Imbert de Boudeaux, ex-bénédictin, et autres ». Barbier ajoute : « Metra avait été banquier et correspondant du roi de Prusse Frédéric II; il fit mal ses affaires et se réfugia à Neuwied, où il fit imprimer cette correspondance, dont G. Imbert lui envoyait de Paris les matériaux. »

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut retenir de l'indication donnée par Barbier, mais nous devons commencer par écarter du débat un second Metra qu'on a, sans autre fondement que l'identité des noms, pris pour le père ou le patron de la *Correspondance secrète*. Metra le nouvelliste a été absolument étranger, soit à la famille du correspondant de Frédéric II à Paris, soit à la publication qui s'est poursuivie pendant près de vingt ans à Neuwied.

Ce que nous savons du nouvelliste se réduit, d'ailleurs, à peu de chose.

La *Correspondance littéraire* de Grimm, alors rédigée par Meister, citait, dans son numéro de juillet 1783, une assez médiocre épigramme sur « le sieur Metra », et donnait à cette occasion quelques détails sur le personnage. Il avait, lisons-nous, « le plus énorme nez qu'on ait jamais vu en France et peut-être dans l'univers », passait une grande partie de la journée aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, à écouter et à rapporter des nouvelles, et avait joui d'une sorte d'autorité en ce genre pendant la guerre d'Amérique. Le duc de Lévis, dans ses *Souvenirs et Portraits*, a deux pages sur Metra et y confirme les renseignements de Meister. C'était, dit-il, « un bourgois désœuvré, qui n'avait rien de remarquable dans toute sa personne qu'un nez d'une longueur démesurée; son esprit était au-dessous du médiocre, et cependant il avait acquis de l'importance, uniquement par son goût pour les nouvelles politiques et son assiduité aux Tuileries ». M. d'Aranda, l'ambassadeur d'Espagne, ainsi que d'autres membres du corps diplomatique, lui faisaient quelquefois savoir les nouvelles qu'ils voulaient répandre dans le public. « C'est ainsi, dit l'écrivain en terminant, qu'après avoir commencé par être un objet de dérision il finit par faire autorité dans la haute société, où cependant il ne fut jamais admis. »

La *Correspondance littéraire* nomme de nouveau Metra, en février 1786, pour citer une épigramme faite sur lui à l'occasion de sa mort, et les *Mémoires* de Bachaumont donnent les mêmes vers à la même date. M. Tourneux a, en effet, trouvé l'annonce du décès du nouvelliste dans le *Journal de Paris* du 21 janvier 1786, ainsi que la mention de son enterrement, dans l'*Affiche de Paris*, comme ayant eu lieu le 20 du même mois. Ces deux insertions ont ceci d'important qu'elles nous donnent le nom, la qualité et la demeure du défunt.

Il s'appelait François Mettra, est désigné bourgeois de Paris, et demeurait cul-de-sac Dauphine, c'est-à-dire précisément dans le voisinage de cette terrasse des Feuillants où il aimait à pérorer. Ajoutons que l'*Affiche de Paris* du 8 février annonce la vente des meubles et effets du sieur Mettra comme devant avoir lieu ce jour-là et les suivants. La description des objets mis en vente comprend un mobilier bourgeois du temps; il n'est question ni de livres ni de papiers.

La mémoire du nouvelliste se conserva quelque temps. L'année même de sa mort, Leclerc de Sept-Chenes publia, sous forme d'un éloge de Metra, une parodie du style ampoulé des panégyriques de l'époque. Cette brochure, dont M. Tourneux a donné, en 1879, une élégante réimpression, fait naître Metra (qu'elle désigne seulement par une initiale, M...), à Paris, le 21 avril 1714, et, nous ignorons sur quelle autorité, lui attribue les prénoms de Joachim-Alexandre. Trois ans plus tard, le nom de Metra servait d'enseigne à une autre brochure, politique celle-ci : *les Mânes de M. Metra et ses Réflexions posthumes pour guider ses confrères les gobe-mouches des Tuileries et du Palais-Royal sur les réformes à proposer aux états généraux.* Aux Tuileries, 1789, in-8. C'était un plan de constitution.

Rien, on le voit, ni dans les annonces légales, ni dans les anecdotes du temps, ne permet de croire que le nouvelliste au grand nez eût été dans les affaires, qu'il eût perdu une fortune et qu'il travaillât ou s'intéressât à la publication d'un journal imprimé à l'étranger. Que si cet *argumentum e silentio* ne parait cependant pas suffisant, les informations suivantes achèveront, je crois, la démonstration.

Metra le nouvelliste nous faisant défaut pour l'histoire de la *Correspondance secrète*, passons aux affirmations de Barbier et voyons ce qu'il en est de Metra le banquier.

Il y eut en effet, à Paris, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, un banquier du nom de Metra, correspondant de

Frédéric, jouissant de la confiance de ce prince, et chargé non seulement d'achats de tableaux et autres commissions de ce genre, mais de négociations diplomatiques. Divers renseignements nous le montrent remplissant ces fonctions pendant plus de vingt années.

Voltaire, dans une lettre du 17 février 1749, demande à Frédéric de lui envoyer des pilules et de les lui faire tenir « par les sieurs Metra, comme Sa Majesté le faisait autrefois ». Dans une lettre du 8 mai 1750, le même Voltaire, sur le point de se rendre à l'invitation du roi et de partir pour Berlin, déclare avoir besoin de 4,000 écus d'Allemagne, et propose que « Metra, un des marchands correspondants de Berlin », les lui avance. « Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot, à Berlin, au correspondant de Metra ou de quelque autre banquier résidant à Paris. »

Je dois à l'obligeance de M. Maurice Tourneux, outre plusieurs autres recherches qu'il a bien voulu faire pour moi, la communication d'une lettre autographe de notre banquier à « Monsieur Darnaud, conseiller de légation du roi de Pologne », en d'autres termes à Baculard d'Arnaud, qui avait quitté Berlin et s'était retiré à Dresde, où il avait été pourvu d'un poste honorifique à la cour d'Auguste III. — La lettre, datée du 16 juillet 1753, est accompagnée d'un compte de 101 francs 15 sous, dus par d'Arnaud pour des envois de livres. Cette pièce fournit plusieurs données importantes. La première, c'est que l'écrivain (comme le nouvelliste, du reste) écrivait son nom *Mettra*, et non *Metra*, forme que lui donnent constamment les contemporains. On remarquera, en outre, que Metra, dans sa lettre à d'Arnaud, dit qu'il a perdu sa mère « il y a quatre mois », ce qui a permis à M. Tourneux de chercher dans l'*Affiche de Paris* et d'y trouver, sous la date du 27 février 1753, l'annonce de la mort de Marguerite Creton, veuve du sieur

Mettra, ancien juge consul, et décédée rue Quincampoix ». Cette qualité de juge consul, c'est-à-dire de membre du tribunal de commerce, indique que le père de notre banquier était déjà dans les affaires. Quant au correspondant de Frédéric, il était lui-même, nous dit M. Courajod, échevin de Paris, en 1755, demeurait rue Quincampoix, dans l'hôtel de Beaufort, et achetait des tableaux dans les ventes pour le compte du roi de Prusse [1].

Les services que Metra rendait à Frédéric pour achat d'objets d'art et près des artistes français sont attestés par divers documents.

Le 13 mai 1759, un sculpteur nommé Lambert Sigisbert Adam meurt rue Basse-du-Rempart. On appose les scellés chez le défunt et l'on enregistre les réclamations de tous les intéressés. Le premier qui se présente est « Louis-François Mettra, écuyer, ancien échevin de cette ville de Paris, y demeurant rue Quincampoix, à l'hôtel de Beaufort, paroisse Saint-Nicolas des Champs ». Il expose que Sigisbert Adam a été chargé par le roi de Prusse de sculpter une statue de *Mars*, qu'il a reçu 3,000 livres pour l'acquisition du marbre, plus un acompte. Metra réclame le remboursement de ces avances et la livraison du petit modèle en terre. Il signe *Mettra*.

En 1764, nouvelle aventure. Un autre sculpteur, Michel Ange Slodtz, meurt le 27 octobre. Apposition des scellés. Réclamation de Louis François Mettra « au nom et comme chargé des ordres de S. M. le roy de Prusse ». Slodtz avait promis un *Apollon* et une *Diane :* il était en possession des marbres destinés à l'exécution de ces deux figures. Soyez prudents, dit Mettra : les marbres trouvés chez Slodtz appartiennent au roi de Prusse. Gardez-vous bien de les comprendre dans l'inventaire [2].

1. *Courajod*, Introduction au *Journal de Lazare Duvaux*, Paris, 1873.

2. *Nouvelles Archives de l'art français*, 2e série, t. V (Charavay frères), 1884.

La confiance dont le banquier parisien jouissait auprès de Frédéric ne se bornait pas à des achats de marbres et de tableaux. Cherchant, après la guerre de Sept ans, à renouer des relations commerciales et politiques avec la France, le roi de Prusse délivra, le 23 mai 1767, des lettres patentes « au sieur Metra, en qualité de notre agent, pour différentes commissions concernant le commerce ». Conformément à ce caractère, Metra, au commencement de juillet 1768, se rendit à Berlin avec une lettre qui faisait connaître les vues du duc de Choiseul[1].

Le nom de Metra (sauf une fois, ce nom est toujours écrit ici avec un seul *t*) revient plusieurs fois, de 1767 à 1772, dans la correspondance de Lagrange avec d'Alembert (au tome XIII des *Œuvres de Lagrange*, publié par M. Ludovic Lalanne). Metra, dans ces passages, continue à figurer comme un banquier de Paris faisant des affaires avec Berlin et pour le roi. On y voit que, vers la fin de 1768, il avait été à Berlin, ce qui coïncide avec la mission diplomatique dont il vient d'être question. Cependant une lettre de Lagrange semble indiquer que, en 1778, le banquier du roi de Prusse à Paris n'était plus Metra, mais Rougemont. Grimm, de même, en 1785, ayant à faire parvenir un livre et une médaille au roi, les remet à Rougemont. (*Corr. litt.*, édit. Tourneux, t. XVI, p. 479 et 481.)

On voit si nous avions raison de dire qu'il n'y avait rien de commun entre le nouvelliste et le banquier, rien sauf le prénom de François. A part cette rencontre insignifiante, comment reconnaître l'ancien homme d'affaires et l'ancien agent diplomatique de Frédéric dans le bonhomme de la terrasse des Feuillants, dont la chronique du temps nous a conservé le souvenir sans marquer qu'il eût subi

1. Voy. l'article de M. R. Hammond, dans la *Revue historique* de mai-juin, 1884.

aucune révolution dans sa situation et dans sa fortune?

La vérité est que nous ne savons rien sur l'agent de Frédéric à partir de 1772, et que nous savons fort peu de choses jusque-là. Metra ne figure même pas, avant 1771, dans la liste des banquiers que donnait annuellement l'*Almanach royal*, de sorte que nous sommes réduits à supposer qu'il était simple associé d'une maison *Chino Gillotrino et Compagnie*, dont le siège était, d'après l'*Almanach*, rue Quincampoix, hôtel Beaufort, ce qui nous ramène aux renseignements donnés par M. Courajod. La maison Chino Gillotrino disparaît elle-même en 1761, et apparemment sans laisser de successeurs, et ce n'est qu'en 1771 que nous voyons apparaître une raison sociale *Metra Eberts et Compagnie, place des Victoires*. Cet Eberts ou Ebers (Jean-Henry) avait d'abord été banquier pour son seul compte, à cette même adresse de la place des Victoires, de 1767 à 1769. Son association avec Metra dura peu; la maison disparaît de l'*Almanach* dès 1773.

Ainsi, jusqu'ici, rien du banquier Metra à partir de 1772, sauf ce qu'en dit Barbier, et ignorance totale de l'époque à laquelle il aurait été obligé de quitter les affaires et de se retirer à Neuwied. Il est vrai, d'autre part, que, si rien n'a encore confirmé les indications du bibliographe, rien non plus ne s'est opposé à ce qu'on les admît.

Heureusement pour la solution du problème, nous allons voir, à dix-huit ans d'intervalle, reparaître le nom de Metra, et cette fois-ci en relation expresse et étroite avec la publication de la *Correspondance littéraire secrète*.

Il existe un ouvrage intitulé : *Voyage sur le Rhin depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf; à Neuwied*, 1791, deux minces volumes in-8°, ornés de cartes du cours du Rhin et de gravures. L'ouvrage est anonyme, mais il a toujours été attribué à Robineau, dit Beaunoir, le célèbre auteur dramatique et aventurier politique. Rien, cependant, je dois le dire, ne trahit cette parenté; l'écrivain a des connaissances, de l'éru-

dition même, le goût de l'industrie et des beaux-arts; il est philosophe, sentimental et romanesque; pas un passage qui fasse penser à l'auteur de *Fanfan et Colas* ou de *Jérôme pointu*. Il paraît savoir l'allemand, car il ne marque nulle part avoir été embarrassé par la langue du pays, et il cite quelques mots de cette langue. Il a, en outre, déjà voyagé en Allemagne. Il parle comme ayant vu Coblentz quinze ans auparavant, il connaît la société de Cologne, — toutes choses qui ne cadrent nullement avec la vie de Beaunoir.

L'ouvrage est un guide à l'usage des touristes, sous la forme d'un journal de voyage. L'anonyme a parcouru, dit-il, le pays qu'il décrit dans le courant de l'année 1789. Çà et là, cependant, il perce des anachronismes. L'écrivain a l'air de tenir la plume en 1791, date de l'impression du livre, plutôt qu'à l'époque indiquée comme celle du voyage. Il y a plus, il se distingue lui-même de l'auteur du journal en parlant du « voyageur dont il a suivi l'ouvrage » et qu'il « a quitté pour s'arrêter un instant à Neuwied ».

La partie du livre qui concerne Neuwied, et qui est assez étendue, a, en effet, un caractère particulier. Ce n'est plus un voyageur qui raconte une excursion de plaisir, c'est un réfugié qui décrit l'asile où il a rencontré le repos. Il est établi dans la ville dont il donne la description, et il s'y est établi sur une invitation du prince (t. I^er^, p. 149); il connaît personnellement la princesse (p. 151 et 153); il parle « au nom de tous les Français établis à Neuwied » (p. 133, n.); il a son fils en pension chez les Moraves de la ville (p. 140); enfin il indique jusqu'à son habitation : il demeure, dit-il, dans la maison même qu'occupe la Société typographique (p. 125, n.).

L'écrivain ne s'en tient pas là, mais nous fait toute espèce de confidences sur sa situation particulière. « C'est dans cette ville, s'écrie-t-il dans une longue note placée sous le texte, c'est dans cette ville que, victime du despotisme ministériel de France, moi que de grandes injustices ont éloigné de ma

patrie, j'ai trouvé refuge, accueil et bonheur. C'est dans ce lieu paisible qu'après m'être vu dépouillé d'une propriété de 1,400,000 livres je viens creuser ma tombe dans une terre libre et sacrée » (p. 128 et suiv.).

L'écrivain veut faire partager sa félicité à d'autres infortunés, et il s'adresse à ceux qui « fuient également le despotisme des rois, les cruautés des ministres, l'intolérance des prêtres et les fureurs des peuples ». Il s'y plaint « des mauvais citoyens qui nomment liberté le mépris de toutes les lois et la révolte criminelle une noble indépendance » (p. 133, n.).

Plus loin encore, vers la fin de l'article sur Neuwied, et après avoir parlé du souverain de ce petit État : « Je l'ai vu, ce prince respectable, me tendre une main protectrice, et m'inviter à me fixer sur cette terre qu'il a vivifiée et qu'il rend heureuse, m'engager à y appeler ma famille. Tout autour de lui respire le calme de la vertu; mon âme a reconnu son élément; dès lors j'ai pardonné aux hommes leurs injustices ; j'ai fait plus, je leur en ai su gré. Oui, ministres français, despotes impérieux, si vous n'eussiez pas été méchants et cruels, si vous eussiez respecté mes droits, ma propriété, j'ose dire mes talents, je serais resté sur ma terre natale, et peut-être que, aveuglé par une fausse lueur de liberté, j'aurais partagé le délire de ma nation, et me serais laissé entraîner au torrent qui ravage ma triste patrie. Vous m'avez ravi une fortune et mon état, mais je respire tranquille sous l'égide de Frédéric Alexandre » (p. 149).

Informations et déclamations, tout ceci s'accorde assez bien avec ce que nous savons de la vie de Beaunoir. M. Faillet, qui l'avait connu dans sa vieillesse, et qui est l'auteur de la notice sur lui dans la *Biographie universelle*, rapporte qu'après avoir dirigé le théâtre de Bordeaux et y avoir mal fait ses affaires, Beaunoir revint à Paris en 1789, embrassa d'abord les innovations avec empressement, et fut même l'un des orateurs de la loge du Contrat social, mais qu'il s'effraya

très vite des progrès de la Révolution et quitta la France dès le 15 septembre 1789. Il se rendit alors en Belgique, où il rédigea un journal et des pamphlets réactionnaires. M. Faillet ajoute que, en 1791, Beaunoir « parcourut les provinces rhénanes, probablement avec quelque mission secrète, et qu'il tira parti de cette excursion en publiant un *Voyage sur le Rhin* ». Ce dernier renseignement ne saurait être exact, puisque le voyage raconté dans ce livre fut accompli en 1789. Quant au journal réactionnaire de Beaunoir, il n'est point inconnu : c'est *le Vengeur*, qui se publiait à Liège en 1791.

De Belgique, Beaunoir passa à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé de la direction des théâtres, et il ne rentra en France qu'en 1801. Le cours de sa vie, en somme, est passablement connu, sauf les quinze ou dix-huit mois qui s'écoulèrent entre son émigration, à la fin de 1789, et son séjour en Belgique en 1791. Or, rien n'empêche d'admettre qu'il passa ce temps à Neuwied, demeurant à la Société typographique, travaillant pour cette maison d'imprimerie et de librairie, prenant part à la rédaction de la *Correspondance littéraire secrète* qui continuait de s'y fabriquer, et rédigeant, au besoin, des livres tels que le *Voyage sur le Rhin*. Les déclamations, plus emphatiques qu'emportées, contre le despotisme d'une part et les excès révolutionnaires de l'autre, conviennent très bien à l'homme qui avait cru devoir quitter la France au lendemain de la prise de la Bastille.

Ce qui, en revanche, ne paraît guère compatible avec l'attribution à Beaunoir du *Voyage sur le Rhin*, ou même de la partie de ces volumes qui se rapporte à Neuwied, c'est cette plainte d'un homme qui prétend avoir perdu, par l'effet d'injustices et de despotisme ministériel, une propriété de 1,400,000 livres. Beaunoir pouvait avoir eu de la fortune; il était fils d'un riche notaire de Paris, et il se vante lui-même d'avoir gagné cent mille écus avec ses pièces de théâtre, une somme énorme pour le temps. Mais il y a loin de là à

une fortune de plus d'un million, et l'on serait plutôt tenté de supposer comme victime d'un pareil désastre quelque grand banquier ruiné dans des contentions avec l'État [1].

Quoi qu'il en soit, avant de poursuivre nos conjectures, et pour revenir à Metra, dont Beaunoir nous a un instant détournés, voici en quels termes le *Voyage sur le Rhin* parle de « la Société typographique tenue par M. Metra, dont le nom est cher aux gens de lettres » :

« Avec quelle douceur je parlerais de la Société typographique de Neuwied, où j'ai trouvé la sensibilité sous les traits d'un homme sévère, s'il m'était permis de me livrer à tous les épanchements de l'amitié ; mais cet article va passer sous ses yeux, et plus je voudrais donner de force à mes expressions, plus sa modestie se hâterait de les affaiblir. Il ne m'est donc permis que de rendre un compte très simple de l'établissement typographique que M. Metra, membre de plusieurs corps littéraires, a formé à Neuwied. Cet établissement, connu sous la raison de la *Société typographique de Neuwied*, consiste : 1° d'un magasin de librairie bien assorti, et dans lequel on trouve, outre les richesses connues de la littérature française, toutes les nouveautés que chaque mois fait éclore ; 2° une imprimerie en taille-douce ; 3° une imprimerie française considérable, de laquelle sont sortis et sortent encore tous les jours les ouvrages les plus intéressants. C'est sous ses presses qu'ont été exécutés le *Monument du costume*,

1. Il y aurait faire, sur ce *Voyage sur le Rhin*, tout un travail de critique conjecturale, analogue à ceux de l'érudition allemande sur l'Iliade ou le Pentateuque. On y distinguerait, je crois : 1° la relation d'un voyage fait en 1789, écrite par un inconnu ; 2° les remaniements et additions de Beaunoir, à qui Metra avait remis cette relation de voyage pour la compléter ; 3° une longue note que Metra lui-même crut pouvoir ajouter au travail de Beaunoir et aux confidences dont celui-ci s'était montré prodigue sur son propre compte.

grand in-folio, orné de vingt-six gravures de Moreau le jeune, la belle édition de *Cyane*, roman du baron de Bilderbeck, etc., etc.; 4° c'est chez la Société typographique que se rédigent plusieurs feuilles périodiques, et la plus piquante de toutes celles qui s'impriment, celle qui est si connue sous le titre de *Correspondance littéraire secrète* » (p. 144-145).

J'ai tenu à donner tout entier un passage qui jette tant de jour, non seulement sur la question qui nous occupe, mais sur la colonie française qui s'était formée à Neuwied, et sur l'activité littéraire dont la Société typographique fut un instant le centre. C'est un coin, c'est un chapitre de l'histoire littéraire du XVIII^e^ siècle. Pour ce qui concerne la *Correspondance secrète* en particulier, les lignes qu'on vient de lire nous font connaître quelle part y avait Metra. Il était le chef de la maison où cette feuille se rédigeait, s'imprimait et s'envoyait aux souscripteurs.

Reste à savoir ce que ce Metra, qui dirigeait la Société typographique en 1791, était à l'ancien banquier de Frédéric, en d'autres termes jusqu'à quel point le renseignement donné par Barbier s'accorde avec ceux que fournit le *Voyage sur le Rhin*.

Tout dépend de l'âge qu'avait le banquier Metra à l'époque où il fut ruiné et où il quitta la France. Il est évident que nous ne pouvons guèresupposer que la victime de cette catastrophe fût l'homme d'affaires dont Voltaire parle déjà en 1749; mais une maison de commerce passe d'un père à son fils, et rien n'empêche d'admettre que le Metra qui fut ruiné ait été le successeur du précédent, et qu'ayant quitté la France en 1772 ou 1773 il vécût encore en 1791 comme chef d'une imprimerie qu'il aurait fondée dans l'exil.

Ce qui pourrait donner quelque corps à cette conjecture, et par suite aux informations de Barbier, c'est un rapprochement de dates. Nous avons vu que le banquier de Frédéric à Paris était encore Metra en 1772, et ne l'était plus en 1778.

Nous avons vu, ce qui est plus précis encore, que la maison Metra-Eberts disparaît entre 1772 et 1773. Or les mesures financières de l'abbé Terray sont de 1770 et années suivantes, ce qui coïncide avec le moment où l'on peut supposer que Metra fut ruiné et obligé de chercher un asile à Neuwied. J'ajoute que la date du commencement de la *Correspondance secrète* (juin 1774) est également favorable à mon hypothèse.

Arrivé là, on pourrait faire un pas de plus, et, dans ces pages du *Voyage sur le Rhin*, où se mêlent d'une manière si énigmatique ce qui se rapporte à Beaunoir et ce qui ne peut s'appliquer à lui, dans les plaintes, en particulier, sur des pertes d'argent considérables et sur le despotisme des ministres, on pourrait être tenté de soupçonner l'intervention du directeur lui-même de la Société, qui aurait consigné dans une note ses souvenirs de famille, ses griefs toujours cuisants.

Barbier, on l'a vu, attribue une part dans la rédaction de la *Correspondance littéraire secrète* à un autre individu qui mériterait, lui aussi, que les vicissitudes de sa vie fussent mieux connues. Je veux parler d'Imbert de Boudeaux, qui, selon Barbier, envoyait de Paris à Metra les matériaux de la *Correspondance*. Ce n'est pas tout à fait cela, si j'en crois du moins la notice de M. H. Lesueur sur Imbert, dans la *Biographie générale*. L'ex-bénédictin, après avoir été enfermé jusqu'à trois fois à la Bastille, se serait réfugié à Neuwied pour ne rentrer en France que vers 1790. M. Lesueur ajoute, je ne sais d'après qu'elle autorité, mais d'accord avec les indications réunies plus haut, que la *Correspondance* fut continuée jusqu'au 7 mars 1793 par Beaunoir. Beaunoir, Imbert, Metra, on arrive, avec ces noms, à reconstituer jusqu'à un certain point le refuge de Neuwied et l'officine d'où sortit une publication qui amusa la curiosité publique pendant près de vingt ans, et qui, je l'ai dit, conserve aujourd'hui encore quelque intérêt pour l'étude du XVIII^e^ siècle.

P.-S. — Les recherches qu'on vient de lire ayant paru dans le journal le *Temps*, elles ont eu la bonne fortune d'en éveiller d'autres; M. Albert Sorel a ajouté un curieux chapitre à l'histoire de Metra, en poursuivant jusqu'en 1793 cette carrière aventureuse.

« Il paraît, écrit M. Sorel, que la diplomatie secrète a des attraits irrésistibles; qui a joué une fois le négociateur ou le plénipotentiaire est toujours tenté d'en reprendre le rôle, le costume, l'importance surtout et le petit manège de gloriole. Ce fut, en 1792, le cas du libraire de Neuwied. Les Français étaient en Allemagne, et tout ce qu'il y avait, sur les deux rives du Rhin, de politiques en chambre et de publicistes en disponibilité se mit en campagne en vue de rétablir la paix, pour le plus grand bonheur de l'humanité et la plus grande diffusion des « lumières ».

» La Prusse avait comme résident à Cologne un ancien publiciste, entré au service du temps de Frédéric, Dohm : il appartenait à la classe des « Prussiens éclairés », ce qui ne l'empêchait pas d'être un Prussien fort intrigant. Il eut aussi ses velléités de pacificateur, et elles le rapprochèrent de Metra. Lequel des deux fit les avances ? Les historiens allemands, MM. de Sybel et Hausser, semblent indiquer que ce fut Metra, et il est vraisemblable qu'ils s'appuient sur les rapports de Dohm. Or Metra, dans ses rapports, attribue les ouvertures à Dhom. J'incline à penser qu'ils étaient parfaitement d'accord tout en se contredisant ainsi. Dohm, pour faire écouter Metra en Prusse, avait besoin de le présenter comme un agent de la France, et Metra, pour se faire écouter en France, jugeait utile de se présenter au nom de Dohm. C'est une procédure absolument classique en ce genre de courtages. Celui-ci se complique de la collaboration d'un personnage extrêmement équivoque, Andrea de Nerciat, paré du nom de guerre de Certani, qui mêlait agréablement la propagande des lumières au commerce des

écrits licencieux. Ce pornographe « éclairé » servit d'intermédiaire à Metra près du ministre des relations extérieures du conseil exécutif provisoire de la République, Lebrun; Lebrun avait débuté par l'Église, où il officiait sous le nom de l'abbé Tondu, puis il avait continué par la librairie après une fugue transitoire dans l'armée.

» Nerciat, ou plutôt Certani, pour lui conserver son anagramme diplomatique, se rendit à Paris en octobre 1792. Une lettre de Metra, datée du 25 octobre, contient un résumé rétrospectif de l'affaire. Metra rappelle qu'il a été deux fois, en 1768 et en 1771, employé à un raccommodement entre la France et la Prusse. Dohm, qui en était instruit, l'a invité à l'aller voir. Il lui a exprimé sa considération pour Lebrun et son désir de l'employer pour la paix entre Frédéric-Guillaume et la République. Dohm a ajouté qu'il demanderait des pouvoirs à son roi; il a engagé Metra à en demander à Paris. Metra les demande. Il offre par Certani, qui est en relations avec la princesse de Neuwied, de se faire inviter chez elle avec le ministre prussien. Il offre aussi de nouer, si on le veut, avec l'Autriche. Enfin, cumulant, comme cela est coutumier à ses pareils, le commerce et les négociations, on le voit (note du 12 novembre) proposer des fournitures, et notamment une affaire de fusils.

» Nerciat ne rapporta que des ordres verbaux. Metra les considéra comme insuffisants, et, par une lettre du 20 octobre, il en réclama de plus précis, assurant d'ailleurs que Dohm était autorisé à négocier avec lui. Cette première tentative n'aboutit point. Metra s'en retourna à Neuwied, où il attendit une occasion de rentrer en scène. Elle se présenta bientôt. Le 27 novembre, il écrit que le duc de Saxe-Weimar, beau-frère de Frédéric-Guillaume, est venu le voir par ordre exprès du roi. « Il ne dissimule pas, » rapporte Metra, « l'ex-» trême désir que Frédéric-Guillaume a de voir cesser une guerre » désastreuse. » Le duc insinue l'idée d'une médiation de la

Prusse entre la France et l'Autriche, et il engage Metra à se rendre au quartier général prussien.

» Persuadé que le duc exprime plutôt ses sentiments personnels que ceux des conseillers du roi, Metra se tient sur la réserve et ne parle « qu'en ami de l'humanité ». Néanmoins il part le lendemain pour Coblentz, où il est reçu par l'Italien Lucchesini, l'un des plus retors commis de Frédéric. Lucchesini ne voulait point entendre parler de paix séparée entre la France et la Prusse; le conseil exécutif, au contraire, n'en voulait point négocier d'autre. Il avait la double monomanie de l'alliance prussienne et de la guerre à outrance à l'Autriche. Metra avoue, dans son rapport, qu'il est fort gêné par la publicité donnée, à Paris, au dessein de séparer les deux puissances allemandes. « Cette conversation, » ajoute-t-il, « fut à peu près la même que celle où Frédéric me » dit, en 1771, que, pour être prince, on n'en est pas moins » obligé d'être honnête homme. J'étais alors chargé de lui » faire des propositions qui contrastaient très fortement avec » ses engagements avec la Russie. » Lucchesini conclut en demandant, à la fin d'un second entretien, des éclaircissements plus précis sur les intentions du conseil exécutif et sur l'étendue des pouvoirs dont il était revêtu pour traiter.

» Metra partit alors pour Paris. Il y conféra avec Lebrun; celui-ci le signala au général de Custine, qui commandait en chef sur le Rhin, par une lettre datée du 9 décembre. Elle est particulièrement précieuse pour les biographes de Metra : « Le citoyen Metra... c'est un littérateur estimable qui a un » établissement considérable d'imprimerie à Neuwied, sur le » Rhin. Il a de vastes connaissances, politiques et littéraires, » dans toute l'Allemagne et le Nord de l'Europe, et des liai- » sons intimes avec la cour de Prusse, dont il a été long- » temps l'agent secret à Paris, sous le règne du grand Fré- » déric. Il ne demande qu'à être utile à la France, sa patrie...

» Il a ma confiance tout entière, ayant eu occasion de le con-» naître depuis dix ans et toujours un ardent ami de la li-» berté. »

» Ce qui suit ne présente plus qu'un intérêt très médiocre. Metra arrive à Mayence le 12 décembre, il y écrit à Lucchesini et confère avec Custine le fils. Le 16, Lucchesini lui répond et lui conseille de s'en retourner à Neuwied. Si Metra désire l'entretenir, il se fera un agréable devoir d'aller au-devant de ses désirs. Metra reçut un rendez-vous de Lucchesini le 28 décembre, et il écrivit le 4 janvier 1793 à Lebrun qu'il restait fort peu d'espoir de nouer la négociation.

» J'ai trouvé encore quelques lettres de lui. Elles sont insignifiantes et l'obscurité se fait de nouveau autour de son nom » (*le Temps* du 5 février 1885).

FIN

POST-SCRIPTUM

Je m'aperçois d'un oubli, au dernier moment, et je profite d'une page blanche pour le réparer. L'histoire des correspondances secrètes du XVIII^e^ siècle, j'entends de celles qui ont été imprimées depuis, ne serait pas complète si on n'y comprenait celle qui a été publiée par M. de Lescure : *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville, de* 1777 *à* 1792. Paris, 1866, 2 vol. in-8°. Une partie de cette correspondance, mais plus complète pour les années qu'elle embrasse, a été réimprimée sous le titre : *Lettres de M. de Kageneck au baron Alströmer sur la période du règne de Louis XVI de* 1779 *à* 1784, *publiées par Léouzon le Duc;* Paris, 1884, in-8°.

TABLE

Les sources 1
Premières tentatives littéraires; l'arrivée à Paris 15
Le Petit Prophète 45
La Correspondance littéraire 81
Madame d'Épinay 157
Frédéric le Grand 184
La duchesse de Saxe-Gotha 204
La landgrave de Hesse 220
Grimm en Russie 261
La correspondance de Grimm avec Catherine 271
Les lettres de Catherine 313
La Révolution, l'émigration, les dernières années 344
Notes et additions 373
Appendice. — La correspondance de Metra 459
Post-scriptum 478

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

PQ
273
G8S35

Scherer, Edmond Henri Adolphe
Melchior Grimm

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY